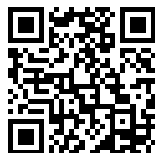

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<http://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

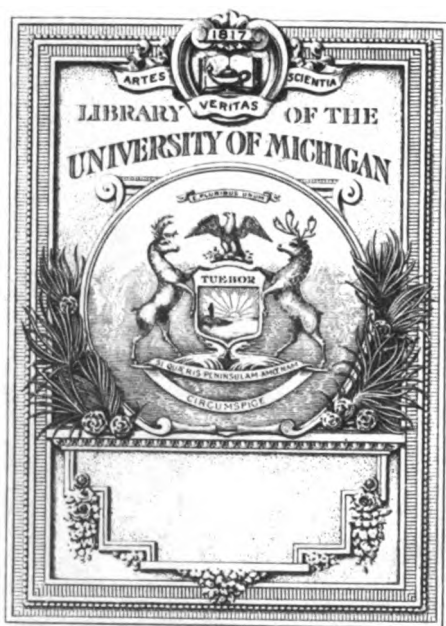
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 1,516,336



840.
R46
P6

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

SYSTÈME ORTHOGRAPHIQUE DE LA REVUE DE PHILOGIE FRANÇAISE

- a) Remplacer par *s* l'*x* valant *s*, sauf dans les noms propres.
- b) Ne jamais redoubler l'*l* ni le *t* dans les verbes en *eler* et en *eter*.
- c) Terminer toujours par un *t* la 3^e personne du singulier à l'indicatif présent des verbes en *oir* et en *re*, et supprimer la consonne muette devant *ce t* et devant l'*s* des deux premières personnes : *je m'assie^ts*, *il s'assie^tt* ; *je preⁿs*, *il preⁿt*, etc.

Ce programme vise non à simplifier l'orthographe, mais à la rendre plus correcte. Il a été discuté dans la *Revue*, t. III, p. 270 ; t. IV, pp. 85, 153, 161, 235 ; t. V, pp. 81 et 308. V. aussi, plus récemment, le t. XIX, pp. 75 et 229 ; t. XX, p. 307.

Les premiers adhérents ont été MM. Michel Bréal, Edouard Hervé, Francisque Sarcey, Paul Passy, Camille Chabaneau, Louis Havet, Charles Lebaigue, Ferdinand Brunot, Eugène Monsieur, etc.

Le programme comportait aussi, pour l'accord des participes, des indications qui n'ont plus de raison d'être depuis l'arrêté ministériel relatif à la simplification de la syntaxe.

ALPHABET PHONÉTIQUE DE MM. GILLIÉRON ET ROUSSELOT

Plusieurs de nos collaborateurs utilisant, pour la figuration de la prononciation, l'alphabet phonétique de MM. Gilliéron et Rousselot, nous donnons ci-après la liste des signes spéciaux employés dans cet alphabet :

Les lettres ont la même valeur que dans l'orthographe française, sauf que *g* et *s* sont toujours durs. L'*u* semi-voyelle est représenté par *û*, l'*e* féminin par *ê*, l'*ou* français par *u*, le *ch* français par *ε*.

Un demi-cercle au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est mouillée. Le tilde indique les voyelles nasales, l'accent aigu les sons fermés, l'accent grave les sons ouverts.

Les petits caractères représentent des sons incomplets. Les signes de la quantité sont les mêmes qu'en latin.

Nous ne donnons ci-dessus que les indications indispensables pour la « lecture » de l'orthographe phonétique. Pour plus de détails, nous renvoyons à l'Atlas Linguistique et à la notice qui l'accompagne.

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

LÉON CLÉDAT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON

24^e ANNÉE. — 1910



PARIS (6^e)
LIBRAIRIE H. CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5
—
(Tous droits réservés)

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

LÉON CLÉDAT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON

24^e ANNÉE. — 1910



PARIS (6^e)

LIBRAIRIE H. CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS, 5

(Tous droits réservés)

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Paris : 15 fr. — Départements et Union postale : 16 fr.

N. B. — Toute demande d'abonnement doit être accompagnée du montant en mandat-poste ou en chèque au nom de M. Honoré CHAMPION, 5, quai Malaquais.

Adresser ce qui concerne la rédaction à M. CLÉDAT,
29, rue Molière, à Lyon.

SYSTÈME ORTHOGRAPHIQUE

DE LA REVUE DE PHILOLOGIE FRANÇAISE

- a) Remplacer par *s* l'*x* valant *s*, sauf dans les noms propres.
 - b) Ne jamais redoubler l'*l* ni le *t* dans les verbes en *cler* et en *eler*.
 - c) Terminer toujours par un *t* la 3^e personne du singulier à l'indicatif présent des verbes en *oir* et en *re*, et supprimer la consonne muette devant ce *t* et devant l'*s* des deux premières personnes : *je m'assie's*, *il s'assiet* ; *je prens*, *il prent*, etc.
-

A partir du prochain fascicule, notre système orthographique sera complété comme suit :

d. Remplacer, dans les mots d'origine grecque, *y* par *i*, *ch* non chuintant par *c* devant *a*, *o*, *u* ou une consonne et par *k* devant *e*, *i* ; remplacer *rh* par *r*, *th* par *t*, *ph* par *f*, — sauf dans les noms propres, ce qui exclut, provisoirement du moins, le titre même de la Revue.

e. Rectifier les grafies des mots suivants, contraires à la logique, à l'histoire de la langue, souvent même à l'étimologie : *asme* (au lieu de *asthme*), *batadère* (comme *ateul*), *batème* et *batiser*, *chetel*, *conter* de l'argent comme *conter* une histoire (c'est le même mot), le *cors* humain (ainsi écrit Descartes ; dérivés : *corset*, *corsage*), un *dôit*, *donter* et *donteur*, *faisseau* (comme *vaisseau*), un *fis* (comme un *lis* ; ainsi écrit Montaigne), *forsené* (hors du *sens*), des *las* de soie, *maionnaise* (comme *baïonnette*), *morseau* et *morseler* (comme *morsure*), un *pois* lourd (comme *peser*), tâter le *pous* (comme *pousser*), *pront* et *prontement* (orthographe de Racine et de Mme de Sévigné), un *puis* (comme *puiser*), un *remors* (comme un *mors* de cheval), *sculler* et de même les dérivés de ce verbe, *segond* (comme *aigu*), *seller* une pièce, *y* apposer un *seau* (latin *sigillum*), *set*, nom de nombre, et *sètième*, *sercueil* (doublet de *sarcophage*), une *sie* pour *sier* du bois, le *sousi*, nom de fleur (qui *suit* le soleil), le *tens*, de l'*huile* (latin *olea*), un *uissier* (latin *ostiarium*), *uit*, nom de nombre (latin *octo*), *uitre* (latin *ostrea*), *vint*, nom de nombre (sans *g* comme *trenté*).

Pour l'alphabet phonétique de MM. Gilliéron et Rousselot, dont se servent plusieurs de nos collaborateurs, voir la notice qui accompagne l'*Atlas linguistique*.

Manuscript
8-11-31
29.4

LA COMÉDIE EN FRANCE

AU MOYEN-AGE

(Suite)¹

V. — LE DRAME RELIGIEUX ET LE DRAME COMIQUE

Après ce que nous venons de développer, il n'est pas étonnant que l'on trouve, dans les drames religieux, des éléments comiques, et il serait assez de constater le fait sans y insister davantage, s'il n'y avait pas un rapport plus intime et plus compliqué entre les deux espèces de drames. Il est possible, en effet, de montrer, dans le drame religieux, une croissance, un développement de l'élément comique qui se trouve d'abord à un état embryonnaire pour ainsi dire et qui plus tard se développe pour aboutir à une farce entière qui se détache du mystère ou du miracle.

La représentation dramatique d'épisodes et d'événements de l'histoire sainte, spécialement de la Passion, a été entreprise dans un but d'enseignement. De bonne heure, on a cherché à introduire dans l'office liturgique des rites figurés pour atténuer la fatigue des longues récitationes et pour éveiller l'esprit des moines et des novices tentés parfois d'assoupissement. L'adoration de la croix, la figuration du saint tombeau ont déjà un caractère dramatique. Le chant de la Passion, par la division du récit entre plusieurs voix,

1. Voir tome XXIII de la *Revue*, pp. 1, 81, 161.

est un drame embryonnaire. Au x^e siècle, peut-être plus tôt, on introduisit un élément positivement dramatique représenté par les petits drames des Bergers et du Sépulcre. L'auteur du « Liber Consuetudinum » du x^e siècle (saint Dunstan ?) qui décrit la cérémonie de la Crois et du saint Sépulcre, en trouve l'usage très recommandable et dit que les religieux qui l'ont d'abord introduit l'ont fait pour fortifier le peuple illettré dans la foi¹. C'est cet usage qui, toujours dans le même but d'enseignement et d'édification, s'est développé pendant le moyen âge pour aboutir aux immenses spectacles bibliques des xv^e et xvi^e siècles. L'Église a pris à son service les moyens de captiver et de retenir l'attention et l'intérêt du peuple que fournit la représentation dramatique, et elle n'a pas reculé devant les conséquences même les plus réalistes. L'introduction de l'âne a dû produire très souvent un effet burlesque². L'abbesse de Hohenburg, Herrad de Landsberg, dénonce (vers 1170) dans les représentations de la Nativité des scènes bouffonnes et indignes à l'église. Déjà au xi^e siècle on trouve dans les textes des allusions et des épisodes propres à justifier des plaintes sérieuses. C'est surtout le personnage d'Hérode, le méchant joué, qui fournit les prétextes désirés à donner carrière aux bouffonneries. Dans un manuscrit de Montpellier du xi^e siècle les mages s'expriment dans un baragouin inintelligible (« Ase ai ase elo allo abadac erazai. . . »), et voilà déjà, dans un texte religieux du xi^e siècle, le procédé à effet burlesque qui se retrouve dans les sermons joyeux et dans les farces des xv^e et xvi^e siècles (surtout dans le Pathelin). Le marchand d'onguents des jeux ecclésiastiques est un personnage non biblique dont

1. Creizenach, *o. c.*, I, p. 48 ss. ; L. Gautier, *Les Tropes*, I, 1886 ; Lange, *Die lateinischen Osterfeiern*, 1887.

2. Du Cange-Carpentier, s. v. festum asinorum.

l'existence est justifiée, il est vrai, par les données du récit biblique, mais qui néanmoins est due, en réalité, au besoin d'assaisonner la représentation solennelle et quelque peu ennuyeuse par des épisodes d'un caractère plus familier. Aussi cet épisode se développe-t-il peu à peu en un véritable monologue de charlatan, et même, les auteurs faisant représenter le marchand d'onguents en conversation avec des domestiques et avec plusieurs femmes, en une petite farce.

Le petit nombre des jeux latins conservés ne permet pas de suivre dans les détails le développement des scènes burlesques ; il n'est pas douteux qu'il y en a eu beaucoup plus que les textes conservés permettent de le constater. Il est probable que les *clerici vagantes* ont prêté leur concours à beaucoup de représentations ecclésiastiques et les ont empreintes de leur verve joyeuse ou sarcastique — les défenses réitérées des conciles d'accueillir, de loger et d'entretenir les goliards dans les monastères, etc., prouvent assez leur ubiquité et la faveur dont ils jouissaient dans beaucoup de milieux ecclésiastiques. Dans les « *Carmina burana* », entre beaucoup d'autres choses, se trouvent aussi deux jeux bibliques, « *Ludus scenicus de nativitate Domini* » et « *Ludus paschalis sive de passione Domini* »¹ dans la forme desquels il est permis de supposer une certaine influence goliarde. Les textes eux-mêmes sont très peu détaillés, et les répliques sont remplacées souvent par des allusions. Mais il y a des indications de jeu qui prouvent qu'on s'est servi de jeu muet, qu'on a poussé des cris inarticulés à effets burlesques, des injures grossières, etc. Dans le « *Ludus de nativitate* », dont le texte entier est en latin, après Isaïe, Daniel, la Sibylle et Aaron : « *quinto loco procedat Balaam sedens in asina et cantans : Vadam, vadam, ut maledicam populo huic, cui occurrat Angelus evaginato*

1. P. 80 et p. 95.

gladio dicens : Cave, cave, etc., et asinus (sic !) cui insidet Balaam perterritus retrocedat... et Balaam cantet hoc : Orietur stella ex Jacob, etc. Archisynagogus cum suis Judeis valde obstrepet auditis prophetiis et dicat trudendo socium suum, movendo caput suum et totum corpus et percutiendo terram pede, baculo etiam imitando gestus Judei in omnibus, et sociis suis indignando dicat :

... Illos reor audio
in hec verba fluere,
quod sine commercio
virgo debet parere.
O quanta simplicitas
cogit hos desipere,
qui de bove predicant.
Camelum descendere ! »

La rage, les gestes, les insultes de l'archisynagogus a produit sans doute un effet burlesque, et cet effet a dû être augmenté par l'épisode suivant : « Auditis tumultu et errore Judeorum dicat *Episcopus puerorum* :

Horum sermo vacuus
sensus peregrini,
quos et furor agitat
et *libertas vini...* »

Suit une discussion, sur la possibilité de la naissance miraculeuse de Jésus-Christ, entre l'archisynagogus et Saint Augustin, celui-là répondant « cum nimio cachinno » à la « voce sobria et discreta » de celui-ci, et « inter cantandum omnia ista Archisynagogus obstrepet movendo corpus et caput et *deridendo* praedicta »... « Maria vadat in lectum suum, que jam de spiritu sancto concepit, et pariat filium. Cui assideat Joseph in habitu honesto et proluxa barba... ». Hérode, après le massacre des Innocents, « corrodatur a vermibus... et mortuus accipiat a *diabolis multum congaudentibus* ». Puis, Joseph et Marie, avec leur enfant, — et

avec un âne — vont en Égypte où le Rex Egypti les reçoit en chantant une chanson de goliard à la louange du printemps et de l'amour. . .

Une étude approfondie du *Ludus scenicus* de *Nativitate* y découvrirait beaucoup de traces de cet esprit de badinage propre aux clercs, dont nous avons parlé ci-dessus. Pour nous, il suffit de relever les éléments et épisodes burlesques les plus saillants. L'introduction, à deux reprises, de l'âne a dû produire une impression qui n'a pas été purement édifiante. L'épisode de l'*episcopus puerorum*, alias l'évêque des fous, qui qualifie les paroles et gestes des Juifs de *furor* et de *libertas vini*, est une preuve de la pénétration dans l'église des cérémonies de la fête des fous et des rapports des saturnales du moyen âge avec le théâtre religieux¹. La bouffonnerie goliarde apparaît çà et là dans les indications du jeu, comme « *respondet archisynagogus cum nimio cachinno* », « *opstrepet deridendo praedicta* ». Les diables se réjouissant de la venue d'Hérode est un trait qui revient dans plusieurs farces, bref, cette Nativité, qui date du *xiii^e*, peut-être du *xii^e* siècle, contient, en germe, une foule d'éléments burlesques qui apparaîtront plus tard pleinement développés dans les farces des *xv^e* et *xvi^e* siècles. La dispute entre l'*archisynagogus* et saint Augustin sur la conception immaculée est soutenue con amore par le premier, avec force allusions équivoques et grossières, et le sujet, on le sait, a occupé savants, goliards et farceurs. Dans une espèce de fabliau latin du *xiii^e* siècle, une jeune femme, dont le mari revient après six ans d'absence et la retrouve avec un petit enfant, s'excuse ainsi :

Concepi non passa virum neque foedere laeso,
degustata dedit nix mihi ventris onus²,

1. Comp. l'expression « *libertas vini* » avec « *libertas decembri* ».

2. *Notices et extraits*, XXIX, 2, 1880, p. 240.

et dans la Farce de Jolyet ¹, le même sujet est développé avec une verve assez heureuse.

Dès que les spectacles religieux sortent de l'église, de gré ou de force — les défenses contre les « theatrica spectacula », les « ludi theatrales » dans les églises sont nombreuses, — et que la langue populaire remplace le latin — pur ou farci — le nombre et l'importance des épisodes burlesques augmentent avec l'étendue croissante des pièces. La représentation de vies de saints donnent occasion ou prétexte à des libertés plus grandes que les jeux bibliques où le texte sacré, malgré la bonne volonté des acteurs, imposait une certaine modération. La vie d'un saint était, après tout, une vie humaine, et la représentation des événements légendaires ou humains de cette vie donnait une carrière plus libre à l'imagination des auteurs et des acteurs. Suivre l'évolution du théâtre religieux depuis le drame liturgique, en latin, représenté dans l'église et par des ecclésiastiques, jusqu'au miracle ou mystère en français, représenté hors de l'église, par des acteurs laïques, devant un public laïque, bourgeois, membre d'une confrérie, d'un puy, c'est suivre le développement toujours croissant des éléments burlesques.

Le plus ancien des drames bibliques en français qui nous soit parvenu, le Jeu d'Adam ², appartient au xii^e siècle. Il présente déjà en germe l'intrigue fondamentale de la plupart des drames de tous les temps et de tous les genres. Les paroles du diable à Ève et ses réponses constituent une sorte de texte primitif dont tous les drames postérieurs ne font que donner des paraphrases. Le diable commence par

1. *Anc. théâtre françois*, I, 50.

2. Das Adamsspiel, herausgeg. v. K. Grass, Halle, 1891 (VI^e vol. de la *Romanische Bibliothek*, p. p. Wendelin Færster.

éveiller la curiosité d'Eve et par persiffler légèrement Adam tout en disant force belles choses à Ève :

D. « J'ai vu Adam, mais il est trop fou ».

E. « Il est un peu dur »... « Il est très franc ».

D. « Lui ! C'est un véritable serf. Il ne veut pas prendre soin de son bonheur. Mais toi, du moins, prends soin du tien. Tu es faiblette et tendre chose, tu es plus fraîche que la rose ; tu es plus blanche que le cristal... Mauvais couple fit en vous le Créateur. Tu es trop tendre, et Adam trop dur... Je veux te dire quelque chose. »

E. « Parle, parle. »

D. « Mais que personne n'en sache rien. »

E. « Qui le saurait ? »

D. « Pas même Adam ? »

E. « Non, non, pas par moi », etc.¹.

La scène de la tentation n'est-elle pas, in nuce, la scène si fréquente dans les farces : la femme et le curé qui se réjouissent ensemble en l'absence du mari ?

Dans le « Jeu de Saint-Nicolas ² », de Jehan Bodel, miracle représenté dans un milieu bourgeois, les éléments comiques abondent. Saint Nicolas était le patron des écoliers, et les jeux en son honneur — il y en a d'antérieurs à celui de Jehan Bodel, en latin ou en latin farci ³ — sont empreints d'une verve plus libre que les autres miracles. Le récit de la légende de saint Nicolas a été remanié fortement par l'auteur, et le drame français, en quittant l'enveloppe latine et liturgique a, dès son premier vol, une liberté d'allure qui, malgré les proportions mal équilibrées, est étonnante. Ce qu'il y a de plus intéressant, à notre point de vue, c'est la fréquence et l'étendue disproportionnée des scènes de jeu et de cabaret du même genre que celles que nous retrouvons plus tard dans les monologues et les farces. Le

1. Transcription en français moderne : Marius Sepet, *Origines catholiques du théâtre moderne*, p. 123 ss.

2. *Théâtre français du moyen âge*, p. p. Monmerqué et Michel, p. 162.

3. Marius Sepet, *o. c.*, p. 162 ss.

répertoire dramatique des XIII^e et XIV^e siècles, principalement des miracles, contient naturellement beaucoup de sujets comiques; notamment les scènes de diables sont composées et représentées avec une verve des plus libres et des plus irrévérencieuses, mais c'est au XV^e siècle que le spectacle religieux arrive à son apogée. On continue de représenter des jeux bibliques dans les églises, mais ces jeux-là sont presque effacés par les représentations des corporations laïques, représentations souvent beaucoup plus étendues et par conséquent beaucoup plus libres et variées que les représentations dans les églises; les éléments burlesques deviennent de plus en plus nombreux et importants. Quelquefois, il est vrai, il est difficile de décider si une scène ou une réplique a été conçue dans un sens burlesque, notre conception du burlesque différant beaucoup de celle du moyen âge, et naturellement la plus grande partie des anachronismes, souvent si choquants ou comiques pour un lecteur moderne, sont absolument innocents au moyen âge. Sans doute aussi bien des détails, dans les mystères, qui, à nos yeux, sont comiques ou grotesques, ne sont que des expressions d'un certain réalisme bourgeois qui, souvent, peut nous paraître un peu étrange mais qui était conforme à l'esprit du temps tel qu'il apparaît dans la vie et dans la littérature. Mais quoi qu'il en soit, nous sommes autorisés à supposer un sens comique dans les scènes ou les détails qui se retrouvent dans le drame comique.

Dans beaucoup de mystères la verve satirique des auteurs et des acteurs s'étend même à la représentation des personnages sacrés. Ainsi, Joseph, le père de Jésus, est représenté quelquefois comme un vieux grognard qui radote. Les bergers de Bethléem font des plaisanteries grossières, boivent, se querellent et font du tapage comme les manants du XV^e siècle. Les soldats sont des badins bur-

lesques ou des bourreaux brutaux ¹. Les scènes de diables s'étendent, le sot devient un personnage à peu près inséparable du mystère. Les malheureux, les borgnes, les aveugles, les boiteux, etc., sont introduits pour faire un effet comique. Il n'y a aucune trace de pitié. Les aveugles se réjouissent de ne pas avoir besoin de travailler et dépensent en joyeuse compagnie le produit de leur métier de mendiants. Dans le mystère de la Résurrection de Jehan Michel, c'est l'aveugle Galleboys qui fait les frais du divertissement. Dans un mystère de l'ascension de la Vierge, quatre Juifs, frappés de cécité, titubant avec des gestes grotesques, pestant et jurant, paraissent n'avoir d'autre tâche que d'amuser le public ; et dans le mystère de sainte Geneviève où l'auteur a introduit des estropiés et des infirmes de toute espèce qui se plaignent devant la sainte femme et en obtiennent leur guérison, l'auteur dit expressément qu'il les a introduits « afin que le jeu soit moins fade et plus plaisans ». Cette tendance à amuser le public des mystères paraît s'accroître de plus en plus, et très souvent, d'un détail innocent, d'une improvisation même ² se développe une scène burlesque qu'on retrouve dans quelque autre mystère. Dans le mystère de saint Bernard de Menthon ³, un aveugle est guéri au contact des reliques du saint. Son guide, dorénavant inutile, est renvoyé, et pour tout paiement l'aveugle lui déclare : je ne t'ai jamais vu, je ne te connais pas, je ne te donnerai rien, et c'est seulement après l'avoir roué de coup que le guide réussit à obtenir ce qui lui est dû. Dans le mystère de la Passion

1. Karl Meyer, *Geistl. Schauspiele u. kirchl. Kunst*, dans *Vierteljahrsschr. für Kultur u. Litteratur der Renaissance*, 1886, Description d'un dessin du musée de Bâle, représentant les soldats qui frappent le Christ.

2. Creizenach, p. 207.

3. Éd. Lecoy de la Marche, *Société des anciens textes*, 1891.

représenté à Valenciennes en 1547, le fripon Claquedent, simulant une maladie et se faisant lier par son compagnon Babin, se démène comme un possédé, se débat et se lamente pour apitoyer saint Joachim et sainte Anne. Sainte Anne donne à Babin quelque argent pour Claquedent, le pauvre malade, mais Babin, aussitôt l'argent reçu, se sauve en courant, laissant là son camarade. A trompeur, trompeur et demi. Là comme ici, il est évident que la scène comique, déjà presque une petite farce, s'est développée de quelque improvisation d'acteurs, imaginée pour égayer le public.

Le plus curieux exemple d'une scène comique se développant, au passage d'un mystère à un autre, en une farce entière nous est fourni par deux mystères de Saint Martin, l'un, le plus ancien, d'un auteur inconnu, l'autre d'André de la Vigne¹. Dans le premier sont présentés un aveugle et un boiteux qui gagnent leur vie à mendier. Ils se trouvent sur la route par laquelle on va conduire le corps de Saint Martin, et, saisis de terreur à l'idée d'être guéris au passage du saint, ils vont prendre la fuite : l'aveugle, robuste et bon marcheur, prend sur le dos le boiteux qui a la vue bonne et qui indique à l'aveugle la route à suivre.

Malgré tous leurs efforts, ils sont guéris. Ils en sont fâchés d'abord, mais bientôt la reconnaissance et la joie l'emportent, et ils louent et glorifient le saint guérisseur. Le noyau de cet épisode se trouve dans la légende autorisée de Saint Martin, il a donc sa place tout indiquée dans le mystère. Mais ici l'épisode a été élargi jusqu'à former une scène entière, presque une farce.

Cependant, André de la Vigne, chargé, en 1496, de composer une trilogie dramatique — mystère, moralité et

1. É. Fournier, *Le théâtre français avant la Renaissance*, 1872, p. 155 ss.

farce — pour la ville de Seurre en Bourgogne, possédant un monastère de Saint-Martin, est allé bien plus loin dans l'exploitation de cet élément comique; *il en a fait une farce entière, dégagée du mystère*¹; cette farce, il l'appelle moralité selon une terminologie très ordinaire du temps, et la troisième pièce de la trilogie, la farce proprement dite, dont nous allons parler plus loin, est, elle aussi, composée sur un sujet de mystère.

Dans un autre mystère du xv^e siècle, « La vie Monseigneur saint Fiacre »², l'action du mystère est interrompue tout à coup, à la mort du saint. Après ces paroles du mourant : « In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum », et les saints Gabriel et Michel portant son âme en paradis, on lit dans le texte conservé : « Cy est interposée une farsse. » Suit une farce très vive où sont présentés des soldats avec leurs femmes, un paysan, une tavernière, qui boivent, chantent, se querellent, se battent. La farce finie, on lit encore : « Cy fine la farsse », et le mystère recommence avec une réplique de Dieu lui-même. La farce interposée n'a aucun rapport avec l'action du mystère; elle est là, évidemment, pour égayer et éveiller le public. En 1547, on représenta à Dijon un mystère de saint Éloi dans lequel était interposée également une farce. Ni le mystère ni la farce ne sont conservés, mais la représentation donna lieu à un procès dont les pièces sont conservées et qui nous apprennent que « par dedans le dit mystere y avoit certaine farce meslée par manière de resveiller ou faire rire les gens »³.

1. É. Fournier, *Le théâtre français avant la Renaissance*, 157; cf. Petit de Julleville, *Répertoire*, année 1496, et *Les mystères*, II, 535 ss.

2. Fournier, *o. c.*, p. 18 ss.

3. Petit de Julleville, *Répertoire*, p. 330; *Mystères*, II, p. 19. Dans le mystère de Saint Laurent, représenté à Compiègne en 1467, on trouve

Quelquefois le texte d'un mystère donne, à l'intérieur de la pièce, cette indication : « stultus loquitur », et ç'a été l'affaire de l'acteur de récréer le public par des plaisanteries plus ou moins improvisées.

Souvent, les bergers, les bourreaux ou les diables sont chargés de la récréation joyeuse. Les diables surtout apportent souvent un élément burlesque propre à égayer le public mais non pas à l'édifier ou à l'effrayer. Aussi il y a au moins un exemple qu'un auteur a dégagé une scène de diables pour en faire une farce entière : la farce qui fait partie de la trilogie dramatique d'André de la Vigne, représentée à Seurre en 1496. Dans un document relatif à cette représentation on lit : « A la louenge, gloire, honneur et exaltacion de Dieu, de la Vierge Marie et du tres glorieux patron de ceste ville de Seurre, Monseigneur Saint Martin, l'an mil quatre cens quatre-vingtz et seize, le neufiesme jour du moys de may, avant-veille de l'Ascension, se assablèrent en la chambre maistre Andrieu de la Vigne, natif de La Rochelle, facteur du Roy, vénérable et discrète personne, Messire Oudet Gobillon, vicquaire de l'église Saint-Martin dudit Seurre » et plusieurs gens honnêtes de la ville, entre autres maistre Pierre Masoye, « recteur des escolles . . . , lesquelz marchandèrent de leur faire et composer ung registre ouquel seroit couchée et déclairée par personnaiges la vie Monseigneur Saint Martin en façon que a la voir jouer le commun peuple pourrait voir et entendre facilement comment le noble patron dudit Seurre en son vivant, a vescu saintement et devostement ».

un procédé analogue. v. Kr. Nyrop, *En Teaterforestilling i Middelalderen*, Copenhague, 1892, p. 33. M. Nyrop cite, d'un autre mystère, l'indication suivante : on placera ici quelque récit propre à récréer joyeusement l'esprit des auditeurs.

La représentation fut ajournée à cause du bruit d'une guerre prochaine et à cause de « labondance de gendarmes qui survindrent audit Seurre ». Chacun des bourgeois qui devaient jouer dans le mystère pouvait à loisir « estudier son parsonneige et se rendre au moutier mondit sieur saint Martin... quand besoin en estoit pour aller voir cerymonyes et façons de faire lorsqu'ilz joueroient publiquement ». De nouveaux bruits de guerre firent ajourner encore une fois la représentation, et maintenant on était arrivé à l'époque des vendanges, « pourquoy force fut d'attendre qu'elles fussent faictes, aultrement il y eust heu peu de gens ». Enfin, le jour fut fixé où les acteurs « feroient leur monstre..., chacun accoustré selon son personnage » ; c'était le mardi 4 octobre, et le dimanche suivant, la représentation elle-même aurait lieu. Le dimanche, il plut depuis 3 heures du matin jusqu'à 3 heures de l'après-midi « qui fut chose fort griesve aux joueurs et aux autres, et, de faict, ceux qui estoient venus des villes circonvoisines se délibérèrent d'eulx en aller ». Alors on s'avisa, pour retenir le public, de lui promettre une farce, qui serait jouée sur la scène construite pour le mystère. Les acteurs eurent ordre de s'y porter « habillez de leurs habitz », et, arrivés là, « chacun se retira en sa loge, et ne demeura sur ce dit parc que les personnages de la farce du Munyer ci-devant escripte, laquelle fut si bien jouée que chacun s'en contentit entièrement et ne fut fait aultre chose pour celuy jour ».

La « Farce du munyer de qui le diable emporte l'ame en enfer », composée pour être représentée à la suite (peut-être à l'intérieur) d'un mystère, est empreinte d'une verve pétulante qui semble dépasser toutes les bornes, on ne peut pas dire de la décence (la décence n'a rien à faire avec les farces), mais des égards dus aus sentiments religieux de

la foule. La farce, en effet, semble blasphématoire et sacrilège.

Le meunier est alité, gémissant de douleurs dans les reins, la poitrine, l'estomac. Sa femme, pour toute consolation, l'accable d'injures et de reproches et va jusqu'à battre le moribond. Arrive le curé, amant de la femme. Le curé et la femme s'entretiennent sans gêne, s'embrassent même en exprimant leur joie de la mort prochaine du meunier qui, gémissant de douleur et étouffant de rage, cherche, en vain, à se lever. La femme le roue de coups; le curé sort pour revenir, cette fois habillé en paysan et feignant d'être un parent de la femme. Le meunier ne sait qu'en penser; à la fin, il se rent aux assurances de la femme et du prétendu parent, et il épanche son cœur dans le sein du curé, du prétendu ami et parent :

Le curé (déguisé) : Dictes hardiment.

Le Munyer : Non feray ; car batu seraye.

Le curé : Rien n'en diray, par mon serment.

Le Munyer : Or bien donc, vous sçavez comment
ces prestres son aventureux ?
et nostre curé mesmement
est fort de ma femme amoureux ;
de quoy ay le cueur douloureux
... Car coquy je suis maleureux,
bien le scay...

Ensuite on lit dans le texte : « Ici la scene est en enfer ». Lucifer est de mauvaise humeur. Il gourmande Satan, Astaroth et Proserpine et les autres personnages de qualité de l'enfer. Il s'ennuie parce qu'il n'arrive rien. Un diable, Bérith, novice en enfer, se plaint de ne rien gagner malgré sa bonne volonté. Lucifer lui répond avec la politesse usuelle en enfer :

« Qu'on te puisse au gibet deffaïre,
fils de putain, ord et immonde. »

Enfin, Bérith est chargé d'aller chercher une âme. Dans son ignorance, il demande

Par où l'ame feict ouverture
quand elle sort premierement.

On lui répons qu'elle

sort par le fondement :
ne fais le guet qu'au trou du cu.

Bérith répons :

Ha, j'en auray subtilement
ung millier, pour moins d'un escu.

Ici, la scène change, et nous voici encore une fois chez le meunier qui est à l'agonie. Il demande le curé pour se confesser :

Allez-moy le prestre querir
qui me donra confession,
s'il luy plaist, avant que mourir.

Le curé (déguisé) : Or me dictes : fault-il courir,
ou se je yray tout bellement ?

« Il se va devestir et revestir en curé », tandis que le diable Bérith « se musse soubz le lit du munyer, atout son sac. »

Le meunier confesse les péchés ordinaires de meunier et quelques autres, tout en gémissant de douleur. Des phénomènes apostérieurs mettent en rage la femme, qui lui ordonne de ne pas salir le lit ; « il met le cul dehors le lict, et le Deable tend son sac, cependant qu'il chie dedans ; puis s'en va cryant et hurlant ». Arrivé en enfer, il montre triomphalement son sac. Les diables s'empresment autour de lui, curieux et pleins d'attente. Bérith délire, et une puanteur étouffante se répand. Lucifer ordonne d'ouvrir

toutes les portes et fenêtres d'enfer. Bérith est roué de coups et finit par promettre

« que jamais n'apporteray cy
ame de munyer ni munyere »,

et Lucifer défent expressément d'apporter jamais en enfer une âme de meunier « car ce n'est que bran et ordure ».

Après avoir représenté cette farce « s'en vindrent les dits joueurs en la dicte eglise Monsieur Saint Martin chanter un salut moult devostement, affin que le beau temps vint pour executer leur bonne et devoste entencion et l'entreprise du dit mystere ».

Nous nous croyons autorisés à dire, après ce que nous venons d'exposer, que la farce, loin d'être étrangère au mystère, aus jeux des églises, en fait partie pour ainsi dire, qu'il y a, entre le mystère et la farce, des rapports analogues à ceus qui existent entre le sermon joyeus et les sermons et cérémonies de l'Église. Et contrairement au sentiment de plusieurs savants modernes qui, probablement par réaction contre une opinion mal fondée et en s'appuyant sur les théories généralement admises sur les origines du théâtre antique, ont prétendu que le drame comique du moyen âge n'a rien à faire avec le drame religieux, nous croyons avoir montré que le drame comique a au moins une partie de ses racines dans l'Église. Et cette opinion nous semble, à tous les égards, probable, naturelle, s'imposant par la nature même de la civilisation du moyen âge, par la prépondérance, dans le domaine de la vie intellectuelle, du clergé, qui, longtemps, fut l'interprète privilégié de toutes les tendances littéraires et artistiques. Dans le domaine du spectacle populaire, le clergé a dû partager son influence avec les jongleurs, et peu à peu, à mesure de l'indépendance croissante de la vie intellectuelle,

il abandonna l'initiative et l'activité dramatique au monde laïque¹.

(*A suivre.*)

J.-P. JACOBSEN.

1. J'ai sous les yeux les *Études critiques sur la tradition littéraire en France* de M. Maurice Wilmette, Paris, 1909. Le chapitre « L'élément comique dans le théâtre religieux » présente des vues analogues à celles que j'ai développées ci-dessus. Devant cette ressemblance d'idées, je tiens à constater que je suis parvenu aux miennes par des études absolument indépendantes de celles de l'éminent savant belge. Le présent chapitre reproduit un passage d'un mémoire couronné par l'université de Copenhague en 1898 et un passage analogue de ma thèse de doctorat : *Det komiske Dramas Oprindelse*, etc. Kopenhague, 1903.

NOTES

SUR LE PARLER DE MESSON (AUBE)

(Suite)

GLOSSAIRE

BIBLIOGRAPHIE

Les ouvrages généraux auxquels les références sont le plus souvent empruntées sont les suivants :

- A. HATZFELD, A. DARMESTETER et A. THOMAS, *Dictionnaire général de la langue française*, Paris, s. d., 2 vol.
F. GODEFROY, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et Complément*, Paris, 1881-1902, 10 vol.
DU CANGE, *Glossaire français*, t. VII du *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*, éd. Henschel, Paris, 1850.
RICHELET, *Dictionnaire français*, édition in-folio, 2 vol., Lyon, 1719.
Dictionnaire de Trévoux, édition en 8 volumes, 1771.
Complément du Dictionnaire de l'Académie française (6^e édition), Paris, 1845.
C^{te} JAUBERT, *Glossaire du Centre de la France*, 2^e éd., Paris, 1864.

a

àbr, arbre. De *arborem*, avec chute de *r* comme premier élément du groupe *rb*. JAUBERT note également pour le Centre *àbre* et *àbe*, et remarque que, d'après Vaugelas, c'était

l'ancienne prononciation de la Cour.

achūz, hachure.

adr, hardes. Peut-être du français, par métathèse.

adrè, adroit. Voir *drè*. JAUBERT a de même *adret*.

afèz, affaire. Voir *fèz*.

aga, vois, regarde. « Altération de *agare* (DU CANGE donne la variante *agar*), impératif de l'ancien verbe *agarer*, regarder », selon le *Dictionnaire général* qui considère ce mot comme populaire et vieilli. Il est au contraire très vivant dans notre parler, où il revêt beaucoup de nuances : *aga !* vois ! *aga dô !* voyez donc ! (ironique) ; *aga ! aga !* locution pour éloigner quelque animal, en particulier les poules.

a'idé, aider. Centre (JAUBERT) et Poitou : *aïder*. De **aiutäre* (*adiutäre*) par maintien de *i* intervocalique. Cf. GODEFROY : *ahider*, variante de *aidier*.

a'idê, aide, celui qui aide. De **aiutörem*, *adiutörem*.

akrêz, accroire. JAUBERT : *accreire* ; GODEFROY : *accreire*, *acraire*. Au temps de RICHELET, on prononçait encore *ê*, puisque, au mot *acroire*, il dit : « Prononcez *acraire*. » Ne s'emploie qu'avec le verbe *fêz* = faire : *i yô fê 'akrêz kœ s'êtê vrê*, ils lui ont fait

accroire que c'était vrai. Voir *krêz*.

al, elle, elles, JAUBERT : *al*, *alle*, lui, elle.

arsuy, enfant ou jeune homme déluré, qui aime à faire des farces. Mais ce terme n'implique pas la nuance de mépris qu'il possède dans le Centre (JAUBERT : *arsouille*). Étymologie obscure ; selon Max. DUCAMP (*Souvenirs littéraires*, t. I (Paris, 1882), p. 52, n., probablement anagramme de *souillart*, du verbe *souiller*.

aryé, exclamation : de nouveau, encore, avec une idée de mécontentement, de déplaisir : *alô bô, â vla 'aryé dlôt !* allons, bon ! en voilà encore de l'autre ! JAUBERT note pour le Centre de la France les formes *arrié*, *arriée*, *arrier* = aussi, particule explétive. Peut-être un doublet de *arrière* = qui vient après, ensuite, de nouveau. Cf. cependant le verbe *harier* employé par Villon avec le sens de tracasser :

« âme ne nous harie. »

(*L'Épithaphe en forme de ballade*.)

On peut aussi songer à un dérivé du v. fr. *are* (DU CANGE) = présentement, maintenant.

aryéz, arrière.

asè, terrain cultivé qui environne immédiatement la maison d'habitation. En ancienne jurisprudence : *accins*. De *adciñctum*.

a s t àz, à cette heure, maintenant.

a'uté, formation verbale sur le français *août*. Ex. : *s è l tã k a'ut*, c'est le temps qui *aoûte*; se dit des ondées orageuses du mois d'août.

avè, avec. De *apud* + *bœc*; c'est la forme qu'on pourrait rencontrer dans le français du XIII^e siècle; mais *avuec* s'est réduit de bonne heure à *avec*.

ayé, hangar, remise où l'on abrite les instruments de culture. GODEFROY : *halier*, *hallier*. Probablement dérivé de *halle*.

à (a nasal)

âbl, nourriture pour les vaches : grains, légumes, paille hachée, etc., le tout cuit ensemble. Étymolo-

gie obscure; de *bládum*? *âblav*, terreensemencée. De *in* + *bládum*; le *Dictionnaire de l'Académie* a *emblavure* dans le même sens.

âbuchüz, embouchure.

âbûlé, emmêler. Dérivé de *boule*; littéralement, mettre en boule.

âdèvé, endêver. Le mot est français, mais assez peu employé; au contraire il est très usité dans notre parler, surtout dans la locution *fèz âdèvé*, agacer, faire enrager, chercher noise.

âdré, endroit. Voir *dré*.

âdüzé, endurer.

âdwiż, enduire.

âfémé, enfumer. Voir *fémé*.

âflüz, enflure.

âfrémé, enfermer. Voir *frémé*.

âgrênaj, engrenage.

âgrêné, engrener. La vocalisation en *è* de ces deux mots s'explique par la dérivation immédiate de *grain*.

âgüiyé, aiguillée. Cependant on dit *aiguille*, comme en français; déformation populaire de la syllabe initiale, par analogie avec

les autres mots commençant par *ā* (*en*).

āko ou *ākó*, encore. Avec cette vocalisation en *o* neutre ou fermé, il n'y a pas de difficulté à dériver *āko* de *hanc* + *hōram*.

ākoñūz, encognure, encoignure.

āpōné, empoigner. Voir *pōñ*.

āpüté, pourri, gâté. GODEFROY : *emputé*. Voir *pü*, *püt*.

āpwëtâmā, appointement. Vraisemblablement par déformation populaire analogique de la syllabe initiale.

āpyájé, être pris dans des entraves. Correspond au fr. *empiéger*, d'un emploi fort rare. Rabelais a *empegé*.

ārèjé, enragé.

ārémé, enrhumé.

ātād, entendre.

ātāmé, entamer.

ātrāp, homme sans habileté, lourdaud. GODEFROY dit que dans la région de Troyes *entrape* signifie embarras. Ce terme provient de *in* et de *trappa*, ce dernier mot bas latin étant issu du germanique.

ātrāmêtā, entreprenant, ha-

bile. GODEFROY a *entremetant*. C'est le participe présent de *entremettre* pris comme substantif.

b

bābu-bābu, bruit produit quand on fait claquer, à l'aide du doigt, la lèvre inférieure contre la supérieure. Ce terme, d'origine incertaine, a été employé par Rabelais. Le *Dictionnaire général* donne avec le sens, d'ailleurs inexact, de moue, le mot *baboue*, qu'il indique comme vieilli.

babwiné, raconter des futilités. Dérivé de *babouin*.

bajū, bajoue, abajoue. Maintien de la forme primitive du mot *bajoue* == qui est au bas de la joue, devenu ensuite par corruption *abajoue*.

baküté, travailler sans application, d'une façon peu suivie. C'est le correspondant du fr. *bousiller*.

balāswēz, balançoire.

baléyāt, balayette.

baléyé, balayer.

baléyüz, balayure.

barbænwè, nom du buis. Origine obscure.

bās, creus, dépression, valon. C'est l'adjectif féminin *basse* employé substantivement.

bāsé, gargouiller : se dit surtout d'un liquide qui ne remplit pas complètement le récipient où il est contenu. Employé aussi dans le sens actif de remuer, agiter un liquide dans ces conditions.

bē, bien. — *Bē wi*, oui, parfaitement ; mais aussi employé, par antiphrase, comme négation énergique.

bēbi, brebis. Cette prononciation, usitée aussi dans le Centre (JAUBERT), représente le v. fr. *herbi*, de **herbīcem*, *vervēcem*.

bērdy. Ce mot désigne le ventre, la panse ; avec cette signification, il n'est pas probable qu'il ait quelque rapport avec le fr. *bredouille*.

bértèl, bretelle. Provient sans doute du français, par métathèse.

bētō, bientôt.

bēvnīl, bienvenue.

bigaryó, bigarreau.

bigōrñó, individu mal constitué et dont les agissements sont excentriques ; par extension, un oiseau imaginaire, telles les coquecigrues de Rabelais.

bizé, baiser, embrasser. JAUBERT donne *biger*.

blé. Ce mot désigne spécialement le seigle, et le blé lui-même reçoit le nom de froment.

blēt. Cf. fr. *blette* ou *blète*. C'est le nom de la bette-rave, comme aussi dans le Centre (JAUBERT).

blôd, blouse. DU CANGE : *blaude*, *bliaut*, *byaut*. Le *Dictionnaire général* enregistre le mot *blaude* comme dialectal et le considère comme une variante de *bliaud*, d'origine inconnue.

blôd, bonne amie. Se dit aussi dans le Centre (JAUBERT). Sans doute par extension du sens de (*femme*) *blonde*, à moins qu'on ne songe au latin *blandam* (*amicam*).

blôné, faire du bruit, en particulier avec des sabots. De l'onomatopée *blom* !

bôn, dans la locution : *èt dā*

sè bon, être de bonne humeur. La même expression est signalée par JAUBERT.
bévabl, buvable. Dérivé de *bévâ*, participe présent du verbe *bwèz* = boire.

bèyé, regarder d'un œil, regarder à travers un pertuis, en prenant soin de ne pas se laisser voir. Étymologie obscure.

bramâ, non, nullement, pas du tout. Origine incertaine; peut-être du fr. *bravement*, par antiphrase.

brènkê, brodequin. Ne paraît guère être une déformation du français.

bréyé, broyer, briser. C'est l'ancienne forme *breier*, du germanique *brekan* (all. moderne *brechen*, briser). JAUBERT note aussi *breïer*, *bréyer*.

brikòl, un rien, une chose sans importance.

brikòlé, s'occuper à des riens, passer son temps à des bagatelles. JAUBERT donne la signification : arranger tant bien que mal, tripoter. On remarquera que *bricole* et *bricoler* existent en français, mais pas avec les acceptions signalées ici.

brisk, une bribe, un rien.

brévyéz, bruyère. De *brugà-ria*, sans doute par transformation incomplète du *g* en *y*, sous l'influence de la voyelle précédente.

brîlò, punch. Dérivé naturel de *brûler*.

buchô, buisson. Vient directement de l'allemand *busch*, touffe, buisson.

buchtô (a). Répond à la définition de GODEFROY, au mot *bouchetons*, quand il ajoute : « Bourgogne et Champagne : à *boucheton*, couché sur le ventre, en s'appuyant sur les coudes et sur les genoux. »

bud, nombril, ombilic. Il n'est pas facile d'indiquer l'origine de ce mot; mais il a donné naissance au fr. *bouder*, c'est-à-dire regarder son nombril, baisser la tête, prendre un air rechigné.

bûlê, bouleau.

bûñô, lourdaud, empêtré, malhabile. Étymologie obscure; le vieux français avait cependant le mot *buignard* avec le sens de fou, extravagant (*Compl. Dict. Acad.*).

būr, bouillir.

buryé, bourrelier. De *bourre* avec le suffixe *ier*.

buy. Le mot est français (*bouille*), mais non comme ici avec la signification de ampoule, cloque.

büyê, lessive. GODEFROY a *buye*, et TRÉVOUX dit : « *Buée*, vieux mot qui signifiait autrefois la lessive et dont on se sert encore dans les provinces. »

buyó, boyau.

büyô, lourdaut, sans énergie.

Cf. *bünô*, dont il ne s'agit sans doute que d'une variante.

bwénât, petite porte à coulisse fermant l'ouverture par laquelle les poules pénètrent dans le poulailler ou en sortent. Cf. peut-être GODEFROY : *boinon* = brin d'osier.

bwétyò, boisseau.

bwët, boisson. De *bibita*; GODEFROY dit : « *Boite* = boisson; s'est conservé avec sa signification ancienne en Champagne. » Villon a *boiture*; Rabelais, *boyte*. Dans le Centre, selon JAUBERT, le mot *boitte* désigne une boisson faite avec des fruits écrasés ou avec du marc

de vendange, une sorte de piquette. Enfin le mot *boite* est encore enregistré comme dialectal par le *Dictionnaire général*.

bwèz, boire.

bwitté, boiter.

hyó, beau.

ch

châdiyé, chandelier.

châpēñò, champignon.

chapyó, chapeau.

chasê, chasseur.

chatyó, château.

châtýó, chanteau. Ce mot répond à la définition donnée par RICHELET : « Morceau de pain bénit qu'on remet à la personne qui doit prendre à sa charge le pain bénit du dimanche suivant. » Provient de *cānthum*, angle, coin, extrémité, et, par extension, fragment, morceau. Ch. Nisard a disserté sur ce terme dans ses *Curiosités de l'étymologie française*, 1863, p. 22.

chayéz, claie pour faire sécher les fromages. De *caithēdra*; cf. v. fr. *chadiere*, *chayere*, *chaiere*, *chaere*.

chayézé, le contenu d'une *chayéz*.

chayó, gros caillou. GODEFROY : *chaillot* = pierre à paver; Berry : *chaillou*. Dérivé de *chail*, qui se dit dans l'Ouest et provient de *cálculum*, **calclum*. Voir le *Dictionnaire général* aus mots *caillou* et *chail*.

chêdrô, chardon.

chêrbô, charbon.

chêrbônê, charbonnier.

chêréyé, charrier, charroyer.

chêritabl, charitable.

chêrité, charité.

chêrj, charge.

chêrjé, charger.

chêrkütyé, charcutier.

chêrkützi, charcuterie.

chêrmé, charmer.

chêrpât, charpente.

chêrpätyé, charpentier.

chêrtyé, charretier.

chêrû, charrue.

chényó, variante de *chayó*.

chésé, sécher.

chésrés, sécheresse.

chóyéž, chaudière.

chóyéžé, chaudière, ce que contient une chaudière.

chê, chez. Cf. JAUBERT : *cheux*. C'est la forme employée dans l'ancien français, et que A. de Mon-

taiglon, dans son édition du *Romant de Jehan de Paris* (1874), donne comme un parisianisme. Ex. : « Si print cent les plus beaux barons de cheux le Roy » (p. 32).

chvó, cheval. Se dit aussi dans le Centre (JAUBERT). *Cabállum* a donné *cheval* (*chval*); puis au XII^e siècle la terminaison *al* est devenue la diphtongue *au* (prononcé *a-ou*) qui, à son tour, a produit vers le XVI^e siècle *ao* et enfin *ó*; d'où *chvó* qui s'est maintenu, comme nous le voyons, dans plus d'un dialecte ou plus d'un parler.

chyêné, chenet. GODEFROY, à côté de *chenet*, donne également *chienet*.

d

da, préposition provenant de la combinaison de *de* + *à*. Employée dans des locutions telles que *s è da mwè*, *s è da lwi*, c'est à moi, c'est à lui. *dagé*, haleter, respirer difficilement, être épuisé de fatigue; se dit des chiens

- qui ont fourni une longue course. Aussi bien dans cette signification que dans toutes celles qu'il a en français, ce mot est d'origine obscure.
- débiyé*, déshabiller. Voir *ébiyé*, et cf. GODEFROY, *desbillier*.
- défād*, défendre.
- défēz*, défaire.
- dégarniz*, dégarnir.
- dēgē*, dans l'expression *āvwēyē* *dēgē* (envoyer dinguer), repousser violemment, rejeter au loin. Cf. le mot *ding* de la chanson.
- dégrapé*, dégrafer. Voir *égrap*.
- dēklēnē*, décliner. Du fr. *déclin*, avec *ñ* (*n* palatal) entre deux voyelles palatales.
- dēkōté*, enlever la cale d'une roue. Voir *ēkoté*.
- dé'ōté*, éhonté. Provient du mot *honte* avec le préfixe *dis* et non *ex*.
- dēplēyé*, déplier et déployer. Se dit également dans le Centre (JAUBERT). Voir *plēyé*.
- dēpyōté*, dépouiller, enlever la peau. JAUBERT note aussi ce mot. Voir *pyō*.
- dērdēlé*, tituber sous l'influence de l'ivresse. Étymologie obscure. GODEFROY donne *dardeler* comme fréquentatif de *darder*. JAUBERT indique également *dardeler*, avec le sens de frissonner, trembler. Enfin M. A. Macé, dans la *Revue de philologie française*, t. VI (1892), p. 206, signale *treteler* = marcher en titubant, comme spécial au parler de Dijon, et rapporte ce mot à l'allemand *treten*, marcher.
- dērn* (ēt), avoir des étourdissements, des vertiges. Étymologie obscure; peut-être apparenté au latin *tornum*, *tornare*.
- dērnitūz*, étourdissement, vertige.
- dētōrné*, détourner. Se dit aussi dans le Centre. Voir *tōrné*.
- dtyé*, délier. Voir *yé*.
- diz*, dire.
- dodüyé*, s'occuper à des riens. Étymologie obscure.
- dōné*, donner.
- dōrmiz* (ou *dōrmi*), dormir.
- dōzē*, répandre, étendre quelque chose de fluide. Extension du sens analogique de *dorer*.
- drapyō*, drapeau, lange pour enfant. Même prononcia-

tion dans le Centre de la France.

dré, droit. Cette prononciation, qu'on entent aussi dans le Centre, rappelle le v. fr. *dreit*.

dréjé, jaillir, éclabousser.

Peut-être de *directus*?

dréjé, dragée.

dublüz, doublure.

düzé, durer.

dvalé, descente. Se dit aussi dans le Centre. GODEFROY enregistre *devalée*, *devallee* = descente; cf. fr. *dévaler*.

dvätýé, tablier. C'est le mot, d'ailleurs très vivant, que le *Dictionnaire général* donne comme vieilli (*devantier*).

dvèné, deviner. Du fr. *devin*, comme dans le cas de *dé-klèné*.

é (e fermé)

échófüz, échauffure, échauffement; se dit spécialement de l'inflammation chronique des intestins.

édèrné, rendre *dèrn* (voir ce mot), étourdir.

éfamé, affamer.

éfèbliž, affaiblir.

éfrilé, arracher les fleurs du trèfle. Dérive probablement de *effleurer*, dans le

sens ancien de enlever les fleurs, avec métathèse entre *r* et *l*.

égó, dans l'expression *a l'égó*, à l'abri. Ce mot a été employé par G. Flaubert, qui fait dire à une jeune fille de Nogent-sur-Seine, dans *L'éducation sentimentale* (p. 308, éd. déf.) : « Si nous nous mettions dessous (sous des bourrées) à l'égaud (à l'abri du vent chaud soufflant de la plaine) ? »

égótlé, abrité. Dérivé du précédent.

égrafîné, égratigner. Se dit aussi dans le Centre (JAUBERT), et le vieus langage connaît *graffigner*.

égrafînüz, égratignure.

égrèné, égrener. Dérivé directement de *grain*.

ékala, noix, par extension du sens de *écale* qui désigne la coque des noix. Cf. TRÉVOUX : « *ecalot*, se dit en quelques provinces pour noix en prenant apparamment la partie pour le tout, l'écale ou la coque pour la noix. » *ékala* rappelle d'ailleurs l'origine du mot : vieus haut allemand *skala*.

ëkorchûz, écorchure.
ëkâm, écume. Du vieus haut
 allemand *skum*, allemand
 moderne *schaum*.
ëkâmé, écumer.
ëkâmvêz, écumoire.
ëkæræy, écurueil.
ëkramé, écrémer. Voir *kram*.
ëkrêj, coquille d'œuf. Y a-t-il
 quelque rapport entre ce
 mot et le fr. *écrin* ?
ëkritûz, écriture.
ëkrityô, écrieteau.
ëkriž, écrire.
ëkrôvîch, écrevisse.
ëlisé, rendre lisse, glissant ;
 lubrifier.
ëmidrûlé, enjôler. Faut-il
 songer, quant à l'origine,
 au verbe latin *mederi* ?
ëpalônô, palonneau (palon-
 nier), avec *ë* prosthétique.
ëplété, aller vite, agir vive-
 ment. GODEFROY donne
epletier comme variante de
exploitier, avec le sens neu-
 tre de agir, agir avec ar-
 deur, avec énergie, s'em-
 presser, se hâter ; et il
 ajoute : « Bourgogne,
 Yonne : *ëpléter* ; Champa-
 gne, Troyes et Morvan :
ëpletter, aller vite en beso-
 gne. » JAUBERT enregistre
 aussi le mot pour le Centre,
 et l'explique par le vieus

français *exploiter*, *esplei-
 ter* = agir, travailler ; fr.
 exploiter.

ëplûchûz, épluchure.

ëprêté, apprêter.

ëtabliz, établir.

ëtrûbl, éteule, éteuble, chau-
 me qui adhère à la terre
 quand les blés sont coupés.
 Comment expliquer la
 présence d'un *r* dans ce
 mot, si l'origine est **stî-
 pila*, *stîpula* ?

ëtrûhyéz, champ garni d'éteu-
 bles.

ëtu, aussi. Se dit dans le
 Centre également, et l'on
 sait que Molière a em-
 ployé *itou* en imitant le
 langage des paysans. De
hic talis.

ë (e ouvert)

ëbâdô, abandon.

ëbâdôné, abandonner.

ëbât, abattre.

ëbatî, abatis.

ëbité, abaisser.

ëbitabl, habitable.

ëbité, habiter.

ëbitûd, habitude.

ëbitûé, habituer.

ëbiyé, habiller.

ëbôné, abonner.

ëbôrdabl, abordable.

èbordé, aborder.

èbri, abri.

èbrævé, abreuver.

èbrævvè, abreuvoir.

èbrüti, abruti.

èbüté, abuter, c'est-à-dire déterminer qui jouera le premier, en lançant son palet le plus près possible du but; *èbüté* est très vivant dans cette acception, alors que le français correspondant, *abuter*, vieillit de plus en plus : *fó 'èbüté 'avā d jwé*, il faut abuter avant de jouer.

èbutiž, aboutir.

èbutôné, attacher ses vêtements avec des boutons.

JAUBERT : *s'aboutonner* ou *s'aboutouner*, v. pr.

èbüžé, abuser.

èchmiyé. Ce mot est français, mais non avec la signification qu'il a ici de mettre en pièces, en lambeaux.

èchté, acheter.

èdisyô, addition.

èdisyôné, additionner.

èdjüjé, adjuger.

èdopté, adopter.

èdrésé, adresser, dresser.

èfich, affiche.

èfiché, afficher.

èfiché, afficheur.

èfilé, affiler.

èflæžé, affleurer.

èfrächiz, affranchir.

èfrôté, affronter, dans le sens de chercher noise, insulter : *i vnô vuz èfrôlé ché vu*, ils viennent vous insulter jusque chez vous. Cf. fr. *effronté*.

èfüblé, affubler.

èfütyô, un objet de peu de valeur, un rien. Le *Dictionnaire général* enregistre *affûtian*, qu'il donne comme forme dialectale pour *affûteau*, dérivé de *affûter*.

ègasé, agacer.

ègrap, agrafe. Cf. v. fr. *agrape* = crochet.

ègrapé,agrafer. C'est l'ancien mot *agrafer*.

ègrémâ, agrément.

ègüwiyé, aiguïser.

èkabi, acabit.

èklimaté, acclimater.

èkmôdé, accommoder.

èkôlé, accoler. Employé seulement dans le sens d'accoler la vigne.

èkôlüz, lien de paille pour accoler la vigne.

èkôpañé, accompagner.

èkôrdé, accorder.

èkôté, accoter, appuyer; employé aussi dans le sens pronominal, *s'èkôté*, s'ap-

- puyer. Cf. GODEFROY, s.v.
acoler : « Aube, s'*acoler*. »
èkrò, accroc, déchirure.
èkròché, accrocher.
èkrupiz (et *èkrupi*) accroupir.
èksidā, accident.
èkuché, accoucher.
èkudé, accoucher.
èkülé, acculer.
èkuple, accoupler.
èkutré, accoutrer.
èkutracmā, accoutrement.
èkutümé, accoutumer.
èkuvé, accroupi, s'accroupir.
 GODEFROY, au mot *accouver*, ajoute : « Champagne, Aube, s'*accouver*, s'affaïsser, s'accroupir. »
 Ce terme est encore enregistré dans TRÉVOUX : « *accouvé*, qui se tient au coin de son feu en faïnéant (bas et vieux). »
 De *ad* + *cubāre*.
èküzé, accuser.
èlmé, allumer.
èlmèt, allumette.
èlōjé, allonger. Cf. fr. *élonger*.
èltéré, altérer.
èmèsiz, amincir.
èmityé, amitié.
èmné, amener.
èmòrs, amorce.
èmòrsé, amorcer.
èmòrtiz, amortir.
èmūzā, amusant.
èmūzāt, amusette.
èmūzé, amuser.
èmūzmā, amusement.
èñò (parfois *èñé*), agneau.
ènòs, annonce.
ènòsé, annoncer.
èplatiz, aplatir.
èplé, appeler.
èpòrté, apporter.
èprāti, apprenti.
èprātisaj, apprentissage.
èprāz, apprendre.
èprivwézé, apprivoiser.
èpròché, approcher.
èrachā, arracheur.
èràjé, arranger.
èrch, herse.
èrché, herser. Cf. fr. *hercher*
 en langage minier.
èrèché, arracher.
èrgümā, argument.
èrivé, arriver.
èrivé, arrivée.
èrjā, argent.
èrjāté, argenter.
èrjātē, argenteus, qui a de l'argent. On sait que le fr. *argenteus* est presque hors d'usage.
èrjātzi, argenterie.
èrmana, almanach.
èrmé, armer.
èrmél, mauvaise lame de couteau, usée et peu tranchante; petit morceau;

- brindille. GODEFROY : *alemelle*, *almelle* = lame de couteau ; « en Bourgogne, Lorraine et Normandie : *armelle* », ajoute-t-il.
- èrmèlé*, remuer, manipuler, et, par extension, agacer, irriter.
- èrnaché*, harnacher,
- èrôdiz*, arrondir.
- èrôs*, ronce. Se dit aussi dans le Centre (JAUBERT).
- èròzaj*, arrosage.
- èròzè*, arroser.
- èròzwè*, arrosoir.
- èrpā*, arpent, mesure agraire.
- èrpālè*, arpenter.
- èrsclè*, harceler.
- èrsèni*, arsenic.
- èrtichó*, artichaut.
- èrtó*, ergot d'animal.
- èssomé*, assommer.
- èssupiz*, assoupir.
- èstrégò*, escargot.
- èt*, être.
- ètablé*, attabler.
- ètach*, attache.
- ètaché*, attacher.
- ètād*, l'attendre et étendre.
- ètak*, attaque.
- ètaké*, attaquer. — *S ètaké*, s'arrêter, se fixer, se reposer, en parlant surtout des oiseaux. Doublet de *s'attacher* (italien *attaccare*).
- ètāsyo*, attention.
- ètiray*, attirail.
- ètiré*, attirer.
- ètlé*, atteler.
- ètlè*, attelée, durée pendant laquelle on travaille ; par extension, demi-journée.
- ètòrné*, atourné, attifé. GODEFROY donne *atorner*.
- ètòrnó*, étourneau.
- ètrāp*, attrape, piège.
- ètrapé*, attraper.
- èvalé*, avaler.
- èvalwèz*, avaloire, pièce de harnachement du cheval ; ne se dit qu'au pluriel.
- èvās*, avance.
- èvāsè*, avancer.
- èvèd*. C'est le correspondant du fr. vieilli *aveindre* (GODEFROY), *avaindre* (DU CANGE), que RICHELLET enregistre encore : *aveindre* = tirer hors.
- èvizé*, aviser.
- èvnā (a l)*, à l'avenant.
- èvòrté*, avorter.
- èvòrtò*, avorton.
- èvègl*, aveugle.
- èz*, aire, surface plane.
- èzé*, aisé. Au début des phrases, concession ironique : *s è bè èzé, dòn lè tu s kə jð*, c'est bien aisé, donne-leur tout ce que nous avons ! JAUBERT dit : « Locution

explétive et ironique ; fin de phrase pour appuyer le récit d'une chose fâcheuse. »

ēzmā, ustensiles de cuisine.

GODEFROY donne *aisements* = ustensiles, avec cette remarque : « Aube = vase de cuisine. » DU CANGE : « *aisemens*, ustensiles, bijoux, tout ce qui est nécessaire à quelqu'un suivant son état ou sa profession. » Le mot français « *aisement*, parfois employé dans le sens de *aisance*, tend de plus en plus à disparaître.

ē (é nasal)

ē, un.

ēn, une,

ēskriz, inscrire.

ēstrūwiz, instruire.

ētrōdūwiz, introduire.

ētrōvabl, introuvable.

f

fā, fagot. Ex. : *dē fā d bwē*, des fagots de bois. Étymologie inconnue.

fād, fendre.

falbana, falbala. Peut-être par substitution de liqui-

des, *n* pour *l* ; d'ailleurs l'origine du mot est obscure.

fars, farce ; employé aussi adjectivement : qui fait rire, qui amuse.

fayēn, faîne.

fayit, hêtre, et surtout un espace couvert de hêtres. Le rapport avec le mot précédent, *fayēn*, est évident.

fēñā, fainéant. Par déformation du français ; *n* entre deux voyelles palatales s'est lui-même palatalisé.

fērdēn, fredaine.

fērlō, frelon.

fēz, faire.

filē (*d la*), à la suite l'un de l'autre, par rang, par file.

JAUBERT note *affilée* = file, rangée, troupe.

finiz (et *fini*), finir.

fistō, répont à la définition de GODEFROY : « *fiston*, terme de caresse, petit garçon ; Bourgogne et Normandie, *fiston*, jeune fils. »

fiyēt, feuillette, petit tonneau. DU CANGE et GODEFROY donnent *fillette*.

flākēt, franquette.

flē, fléau pour battre le blé. Sans doute de *flagrum*,

comme *fléau* du diminutif *flagellum*.

flüta, sifflet.

flüté, siffler. On dit de même dans le Centre.

fóchê, faucheur.

fóséyé, fossoyeur.

fó t i, faut-il ! Exclamation de regret, que JAUBERT également a notée.

fémé, fumer, c'est-à-dire dégager de la fumée, et aussi amender une terre avec du fumier.

fémê, fumée.

féu, fève.

fré, froid. Ancien français *freid*.

frédüz, froidure.

fréz, frère.

fritüz, friture.

frôlê, volée de coups. Usité dans le Centre également.

fromagé, mélange de crème et de fromage frais. C'est la définition de GODEFROY pour ce mot selon son acception lorraine.

frémé, fermer. Prononciation que note aussi JAUBERT.

frémi, fourmi. Cf. GODEFROY : *fremi*.

frémiyé, fourmilière.

früvz, frire. La diphtongue *üi* provient sans doute de

la transformation incomplète du *g* de *frigere*.

fuchlê, ce qu'on prend en une fois avec une fourche.

Pour *fourchetée* et *fourchée*.

furniz, fournir.

furnitüz, fourniture.

furüz, fourrure.

fwêz, foire, marché.

fwiz, foire, diarrhée.

fyê. C'est le v. fr. *fiens* (GODEFROY : *fien*, *fiens*, *fient*, *fyens*) dérivé de **femus*. *finus*.

g

gabyô, chassie des yeus.

gal (*movêz*), mauvais sujet, méchant enfant.

galé, étendre en surface, répandre. Cf. fr. *égaler* et *régaler*.

galê, morceau de pâte que l'on met cuire rapidement sur des charbons. Apparenté au fr. *galette*.

galin, jeu du bouchon.

garnitüz, garniture.

garniz, garnir.

gatyô, gâteau. Se prononce de même dans le Centre.

gêñ, guigne, mauvais sort.

gêrdê, greudin. Est-ce par métathèse de la syllabe initiale du mot français, dont

l'origine est d'ailleurs inconnue?

gèrgöt, gargotte.

gèrñé, grenier. Noté dans le Centre également par JAUBERT.

gèrnüy, grenouille. Ces deux derniers mots semblent bien provenir par métathèse des termes français correspondants.

glègé, faire du bruit, résonner, en parlant surtout des métaux, des pièces de monnaie, etc. De l'allemand *klingen*, résonner.

glèné, glaner. C'est la forme que devait donner le latin *glênare*, avant de passer à *glaner*.

goda, godet.

gòrmà, gourmand.

grādiž, grandir.

grèlò, lardon, petit morceau de lard frit. Dérivé de la forme *greil* = *gril*, du latin populaire **graticulum*.

grènây, grenaille. Dérivé direct de *grain*.

grév, grive.

grilo, grelot. La forme *grilož* est enregistrée par GODEFROY dans son *Complément*.

gròzèl, groseille. Diminutif de l'allemand *kraus*. Le

Complément de GODEFROY donne de même *grozelle*.

gròziyé, groseiller.

grèém, grain de raisin. De *grûmum*.

grémyó, noyau. De *grûmêlum*.

gulafr, qui mange beaucoup, gourmand, glouton. Sans aucun doute dérivé de *gula*; DU CANGE a ce mot: *goulafre* = qui veut tout engloutir.

grîi, grésil.

i

i, il, ils (devant consonne).

j

jàderm, gendarme.

jāti, gentil; c'est le mot français, mais il fait au féminin *jätit*; ex.: *èn jätit gamin*, une gentille petite fille.

jègé, ruer, donner des coups de pied; se dit surtout des vaches. JAUBERT, qui enregistre aussi ce mot, dit qu'il est pour *giguer*, et le rapproche à juste titre du fr. *dégingandé*.

jèn, jeune.

jèrdè, jardin.

jərdinaj, jardinage.
jərdiné, jardiner.
jərdinê, jardinier.
jərgô, jargon.
jərgonê, jargonner.
jərl, baquet, cuvier. DU
 CANGE a *jarle* et *jalle* ;
 GODEFROY, *jarle* et *gerle*
 qui est notre mot.
jərsüz, gerçure.
jərtıyêz, jarretière.
jêlé, gîter, demeurer ; sur-
 tout dans la locution *mæ*
vla bē jêlé, me voilà dans
 une belle situation ! (iro-
 nique et par antiphrase).
 Du latin *iacere* ?
jînevêr, genièvre.
jîtê, jeter.
îîzô, tablier. Cf. fr. *giron* =
 pan de vêtement.
îîzônê, le contenu d'un ta-
 blier. Cf. GODEFROY, au
 mot *gironce* : « Bourgo-
 gne, *gisonnée* = la quan-
 tité qui peut tenir dans un
 giron ou dans un tablier. »
jòrnê, journée. Se dit aussi
 dans le Centre. C'est l'an-
 cienne forme *jornee*, enre-
 gistrée encore dans TRÉ-
 VOUX.
jüzê, jurer ; faire des repro-
 ches, des observations.
jüzô, juron.
jwiz, jouir.

k

kabô, entêté. Abréviation de
kabôchar.
kabôchar, entêté. Dérivé du
 fr. *caboche*, dans le sens de
 tête. Cf. GODEFROY : *ca-*
bochard.
kabwèn, cabane.
kachât, cachette ; désigne en
 particulier le jeu de cache-
 cache.
kafyêz, cafetière. Dérivé im-
 médiat de *café* à l'aide du
 suffixe *ier* (*arius*).
kañê (*s*), verbe pronominal,
 se pelotonner, s'envelop-
 per dans des couvertures.
 Étymologie obscure ; voir
 peut-être, dans le *Dic-*
tionnaire général, à l'adj.
cagnard.
kani, petit canard. Dérivé de
cane.
karkâ, mauvais cheval, et, par
 extension, mauvais indi-
 vidu. La filière sémanti-
 que serait-elle celle-ci :
 mauvais cheval, c'est-à-
 dire qui ne veut pas tirer,
 qui ne veut pas donner du
 cou, du vieus haut-alle-
 mand *querca* = cou ?
karkêlê, blanc (ou jaune)
 d'œuf cuit sur les char-
 bons. Du fr. *craquelin*,

par métathèse à la syllabe initiale.

karn, viande de mauvaise qualité, et, par extension, animal peu docile, puis méchant homme.

karyó, carreau.

kās, sorte de grande cuiller métallique avec laquelle on puise de l'eau. Acception spécialisée du fr. *casse*.

kataplās, cataplasme.

katéchis, catéchisme. Se dit aussi dans le Centre.

kavayé, cavalier.

ké, que, quoi interrogatif.

kék, quelque.

kékè, quelqu'un.

kékfwè, quelquefois.

kèl, couverture d'un livre; s'emploie surtout au pluriel. D'origine obscure.

kēna, mal de reins, courbature. Probablement du breton *keign* = échine.

kēnvèi, employé au pluriel pour désigner des jambes longues et maigres. A rapprocher du fr. *quenouille* (latin **conŭcla* pour *colŭcla*).

klérinèt, clarinette.

klérté, clarté.

kléyò, clayon; mais ce mot dans le parler qui nous occupe désigne un treillis

mobile en osier, servant de porte.

kliv, crible.

klivé. Le mot est français, mais il désigne ici l'action qui consiste à séparer, au moyen du *kliv*, le bon grain des impuretés qu'il contient.

kmādé, commander. C'est également la prononciation du Centre de la France.

kobè, combien. Noté par JAUBERT dans le Centre de la France.

kóbré, battre, donner des mauvais coups, flanquer une volée. S'emploie aussi sous la forme pronominale *s kóbré*, lutter, se battre. Cf. dans le *Dictionnaire général*, au mot *cabrer*, le sens vieilli de s'emporter, se prendre de querelle.

koché, robinet de tonneau. Étymologie obscure, car, dans ce sens, ce mot n'a rien à voir avec *cochet* qui désigne un jeune coq chez La Fontaine, et, d'après DU CANGE, soit une sorte de bateau, soit le présent fait par un nouveau marié à ses compagnons.

kólè, la charge d'un sac por-

tée sur la tête ou sur l'épaule. Dérivé de *con*, *col*. Enregistré par GODEFROY : *colee*.

kòlèz, colère.

kòlidòr, corridor. Aussi dans le Centre.

kònhèt, morceau de pâte bien tassée et fraîchement cuite. Dérivé du fr. *cogner* dans le sens de tasser, en frappant à coups répétés.

kòrtéyé, infliger une correction corporelle. Du latin populaire **corrigiàre*, dérivé de *corrìgia*, lanière de cuir, courroie. L'évolution sémantique serait la suivante : 1° se servir d'une courroie ; 2° se servir d'une courroie pour punir ; 3° punir, châtier.

kòrdyò, cordeau.

kòrnāy, corneille et toute espèce de corbeau en général.

kòt, jupe de travail des paysannes. Le mot est d'ailleurs français : *cotte*.

kòtrayé, contrarier. L'intermédiaire entre le français et le patois a été *contralier*, noté par GODEFROY et par DU CANGE ; GODEFROY enregistre aussi *contrayer*.

kòyé, collier.

kàlôn, quenouille. De **colit-cla*, dont la forme dissimilée **colitcla* a donné *quenouille* en fr.

kàyé, cueillir.

krâl, enrrouement, mal de gorge, vois enrrouée. Ce mot est-il en rapport avec le fr. *rdle*, d'origine incertaine ?

krâlè, émettre difficilement un son.

kram, crème.

kramiyé, crémaillère. De *cramail* ; le mot patois est donc plus conforme à son origine que le mot français. La langue technique emploie encore *crémillée*.

krèché, cracher.

kréz, croire.

kriyé, crier, mais généralement employé avec le sens de pleurer, gémir. Pousser des cris se dit *òlé*.

krwèzè, croisée, fenêtre. Le mot *croisée* en français ne désigne la fenêtre que par extension, mais dans notre parler il la désigne d'une façon constante.

kūd, coudre. Se dit également dans le Centre.

kulèvr, couleuvre.

kulàré, colorier. JAUBERT note aussi cette prononciation.

kulwîz, couloire, tamis à filtrer le lait.

kupyó, copeau, lequel est d'ailleurs pour **coupeau*.

kūr, courir. Le mot patois est la forme régulière qu'a donnée **cûrere* = *cûrrere*. Le français connaît aussi *courre* dans quelques locutions spéciales, comme *chasse à courre*.

kuraté, vagabonder, être dissipé.

kuratyé, dissipé, qui court les femmes. Ces deux mots se retrouvent dans le parler du Centre (JAUBERT); DU CANGE donne *corratier* = courtier, maquignon.

kutyó, couteau.

kuvé, chaufferette.

kuvértüç, couverture.

kuvriç (et aussi *kuvri*), couvrir.

kuvrê, couvreur.

kwèt, nuque, cou. Dérivé du fr. *cou*.

kwîné, pleurer. Dans le Centre, grogner (JAUBERT). Étymologie incertaine.

kwîz, cuire.

l

laburê, laboureur.

lavu, où, en quel endroit. Adverbe de lieu formé de *là* + *où* avec *v* épenthétique sous l'influence de *où* pour éviter le hiatus.

lê, elle.

lêrm, larme.

litzi, literie.

liz, lire.

lizyéç, lisière.

lòkê, hoquet. Ce mot, qui se rencontre aussi dans le Centre de la France, doit provenir de la soudure de l'article au fr. *hoquet*.

lê, leur, leurs.

lityç, litière.

lütê, lutteur.

lüyât, visage, figure, avec une légère nuance de mépris. Étymologie obscure.

(*A suivre.*)

A. GUÉRINOT.

ÉTUDES DE GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE

XI. — *DI*, *JOUR*, ET LEURS COMPOSÉS

1. — Nous avons réuni dans la carte jointe à cette étude les données de l'*Atlas linguistique de la France* pour trois mots recueillis dans diverses combinaisons :

jour (cartes 727, le jour; 728, deus fois par jour; 729, il y a huit jours; 1320, tous les jours);

midi (cartes appartenant à la section B de l'*Atlas* et n'embrassant que la moitié sud de la France avec indication des formes de quelques points au nord : 1437, l'après-midi; 1629, midi);

toujours (carte 1318).

Ces trois mots ont ceci de commun qu'ils nous font assister à des épisodes de l'histoire gallo-romane du latin *die*, dont nous avons, dans une précédente étude sur *les Noms gallo-romans des jours de la semaine*¹, essayé d'éclairer au moins l'un des aspects.

2. *DI* ET *JOUR*

Le latin *die* n'était pas constitué phonétiquement de telle sorte qu'il pût opposer une résistance bien vigoureuse, au moins en Gaule, aux attaques dont il devait être l'objet. De fait, si nous le trouvons dans les textes

1. *Revue de Philologie française*, XXII (1908), pp. 268 sqq.

littéraires, c'est pour l'y voir décliner assez rapidement, et les parlers, où il dut se conserver plus longtemps, ont su rarement le faire vivre jusqu'à nos jours : l'*Atlas* ne nous le montre que dans la région pyrénéenne et dans les Alpes maritimes ; ce sont les teintes rouges de notre carte auxquelles nous n'aurions pu ajouter que le point 899, la carte tous les jours nous signalant seule sur ce point la survivance partielle de *die* ¹.

L'étude des noms des jours de la semaine nous avait déjà montré qu'au sud d'une frontière, que nous avons reproduite en traits et points noirs sur notre carte, et qui sépare, de la Gironde au Jura, l'aire septentrionale *mardi* de l'aire méridionale *dimar*, *di* avait dû conserver sa vitalité plus longtemps qu'au nord, puisque *mardi* avait pu s'y transformer en *dimar* ; la présence des aires de conservation de la forme *di* dans le sud ne peut que confirmer cette conclusion.

L'heureux adversaire de *di* est partout un mot latin, le représentant de *diurnum*, et la lutte entre les deux mots est certainement fort ancienne. Ce n'est point à dire que, dès l'époque où furent introduits en Gaule ces deux mots, ils aient été assez exactement synonymes pour que l'un fût assuré d'éliminer l'autre. Conformément aux indications de l'étymologie, les plus anciens textes laissent encore deviner que *di* était l'expression chronologique désignant la journée de vingt-quatre heures, *jorn* l'expression météorologique désignant la clarté solaire, puis la portion du jour où cette clarté nous est perceptible. Mais l'une de ces expressions était le remède indiqué aux faiblesses de

1. Nous avons à peine besoin de dire que ces aires sont des aires en régression ; toutefois il sera utile de ne pas perdre de vue ce fait, surtout en ce qui concerne l'aire gasconne de conservation de *di*.

l'autre et l'on y a recouru en Gaule comme ailleurs. Le triomphe de *diurnum* s'est étendu à presque tout le domaine gallo-roman ; si quelques points ont échappé, ils l'ont dû à leur éloignement des parlers directeurs de l'évolution gallo-romane ou au voisinage d'aires politiquement étrangères où *die* a mieux résisté. Il importe toutefois de ne pas oublier que la lutte s'est prolongée pendant des siècles et que les aspects ont dû en être fort variés.

3. SEMPER, TOUDIS, TOUJOURS

1. — Des constatations antérieures¹ pouvaient nous donner l'espoir de retrouver *di* dans l'extrême-nord du domaine gallo-roman ; nous l'y retrouvons en effet, mais non plus à l'état libre, dans un composé aujourd'hui inconnu au reste du domaine, *toudis*, au sens de « toujours » ; des traits rouges indiquent sur notre carte les points où M. Edmont a relevé ce mot. La conservation de *toudis* dans cette région septentrionale peut difficilement être séparée de la plus grande vitalité de *di* assurée pour cette même région par la création du type *dimercres* ; reste à voir comment les deux phénomènes s'enchaînent.

Mais un autre problème se présente à nous tout d'abord : pourquoi *toudis* n'apparaît-il pas au sud, comme au nord, sur quelque point de l'aire méridionale de plus grande vitalité de *di* et en particulier dans les débris d'aire où *di* persiste encore ? Là en effet nous ne trouvons ni *toudis*, ni *toujours* qui couvre presque tout le reste de la France (teinte blanche de notre carte) et qui, nous le verrons, pourrait nous permettre de restituer un *toudis* antérieur ; à la teinte rouge de notre carte ne viennent se superposer que les traits bleus qui marquent le type *toustems*

1. *Revue de Philologie française*, XXII, 273.

ou les cercles bleus qui nous servent à marquer la persistance du latin *semper* avec son sens ancien. Faut-il croire que *toudis* ayant existé là autrefois n'y aurait pas été conservé, malgré la permanence du simple *di*, alors qu'il subsistait au nord comme une sorte d'arbre sans racine ? Est-il d'ailleurs nécessaire que *toudis* y ait existé ou du moins s'y soit généralisé au sens de « toujours » ? En aucune façon.

Que *toudis* soit fort ancien dans le domaine gallo-roman, les textes nous le prouvent, mais il n'y a pas lieu de croire qu'il y soit primitif. L'expression apportée par le latin, en Gaule comme ailleurs, pour la notion « toujours », c'est le classique *semper* : les plus anciens textes du nord en ont gardé la trace et le sud nous en offre aujourd'hui encore quelques vestiges (cercles bleus de notre carte), en dehors même des régions adjacentes aux aires italienne et espagnole où la conservation est normale¹. La Gaule a vu glisser *semper* au sens de « tout de suite », et elle a fini par chasser à peu près complètement ce mot qu'aucune parenté, aucune descendance ne défendait, mais qui l'avait tout d'abord entièrement conquise.

La notion « toujours » est une de ces notions de quantité dont l'expression paraît facilement trop faible et que nous ne croyons pouvoir communiquer dans leur intégralité qu'à grand renfort d'images et de superlatifs ; *semper*, mot isolé, vide d'images, ne répondait guère à ces besoins d'expression forte : cela ouvrait le champ à des concurrents plus représentatifs et plus clairement intelligibles qui ne pouvaient manquer d'entrer en ligne. Tou-

1. Le point 841 (Alais) est particulièrement intéressant, mais l'on notera que le témoin (excellent) y donne *sempre* comme « vieilli » à côté de *tūdijār*.

dis fut un de ces concurrents ; mais à des esprits cherchant des expressions neuves l'idée de di n'avait pas dû se présenter à l'exclusion de toute autre et toudis ne fut pas le seul concurrent : coup, fois, temps, voie, etc., unis à tout, donnaient à semper des successeurs aussi bons que toudis et que les textes ou l'usage moderne nous ont conservés ; toudis s'est partagé avec ces expressions, ou d'autres encore, le domaine conquis sur semper ; il a pu s'étendre plus que d'autres, il ne s'est pas étendu partout, il n'a pas dû en particulier s'implanter dans le sud-ouest.

II. — L'état gallo-roman moderne nous fait assister à un triomphe beaucoup plus complet du type toujours. Celui-ci a tout envahi, tout recouvert d'une couche continue, à l'exception de quelques parties extrêmes du domaine, l'aire septentrionale de toudis, quelques points conservés au sud par semper, et le groupe uni des toustems ou tout jamais maintenu dans l'aire rouge du sud-ouest ou dans ses dépendances immédiates. Sur ce dernier point il est difficile de croire à une répartition fortuite : toujours arrive jusqu'à la frontière de l'aire de di conservé, il pénètre même dans les parties le plus récemment abandonnées par di, car nous le trouvons à côté de toustems aux points 682 et 684 qui sont évidemment des dépendances de notre aire rouge, mais jamais il ne pénètre sur cette aire même : il se propage partout où jour existe, il s'arrête dès que jour n'a pas éliminé di. N'est-ce pas parce que jour lui sert comme de fourrier et a, au moins dans cette région, été la condition première de ses progrès : là où jour est compris (comme un équivalent de di), toujours peut l'être ; là où il est compris, il peut être accepté sous la pression des parlers centraux qui l'ont déjà adopté pour eus-mêmes ; il remplace alors les tous-

tems, les toutjamais et autres formules qui s'étaient antérieurement substituées à semper devenu trop incore, ou semper lui-même là où il avait pu se maintenir.

Le triomphe de toujours se trouve ainsi expliqué en partie et il faut bien reconnaître que cette explication était nécessaire. Qu'est-ce en effet que toujours? Était-il plus désigné que tout autre pour remplacer semper? Dans la mesure où quelque chose du sens primitif de diurnum subsiste dans jour, toujours (c'est-à-dire « toutes les journées ») avait une portée trop limitée, il convenait à trop peu de modalités de la notion « toujours », pour empiéter beaucoup sur semper; à mesure que le sens de jour recouvrait mieux celui de di, toujours devenait tout au plus équivalent à toudis, mais ne lui était, de soi, en rien supérieur. Et pourtant les succès que nous pouvons attribuer à toudis ont été largement dépassés par ceux de toujours.

C'est que toujours, nouveau venu, avait l'immense avantage de former un couple avec un mot beaucoup plus indispensable et plus assuré de trouver bon accueil, le mot jour; il a eu ainsi un développement parasitaire en quelque sorte, et par ailleurs une circonstance favorable venait encore aider à sa fortune.

Le couple jour-toujours n'était pas en Gaule une nouveauté: di-toudis l'avait précédé; si bien que, non seulement toujours pouvait paraître, aus côtés de jour, quelque chose de parfaitement clair, sinon de nécessaire, mais qu'il était même sollicité à se produire pour remplacer le composé toudis en même temps que le simple di s'effaçait devant jour. Non pas partout à la vérité: une condition était nécessaire pour que toudis fût compris dans la capitulation de di, il fallait que le sentiment

de la valeur de di dans le composé n'eût pas encore disparu.

Nous avons dit déjà que le sentiment de la valeur des éléments simples dans un composé peut varier beaucoup suivant les lieux¹, il est également variable suivant les temps, suivant les composés, suivant l'histoire des simples : toujours dut rencontrer sur sa route le couple di-toudis à des états très divers. Sur certains points où l'élément simple di avait montré une vitalité plus grande, toudis devait être encore compris et le remplacement de di par jour s'y faisait presque automatiquement ; c'est ce qui a pu se produire au sud de la frontière mardi-dimar, là du moins où vivait toudis. Sur d'autres points, les liens avec di avaient été coupés ; lorsque celui-ci céda le pas à jour, toudis ne pouvait pas être inquiété, au moins immédiatement ; c'est ce qui se produisit sans doute dans le nord où toudis survit encore ; son isolement ne lui assurait pas, il est vrai, une grande force de résistance et il dut être peu à peu entamé par toujours, comme il l'est aujourd'hui sur les points 178, 185, 287 et 299.

III. — L'on pourra se demander d'une part pourquoi la région méridionale, où la vitalité de di avait rendu possible la création de dimars et facilitait la substitution de toujours à toudis, ne poussait pas plus loin la régularité et ne substituait pas jourmars à dimars ; d'autre part pourquoi l'extrême nord, qui lui aussi reconnaissait assez bien di dans mardi pour faire de ce dernier un dimars, ne le reconnaissait plus dans toudis. Mais il est trop évident que les transformations de mardi et les progrès de toujours ne sont pas des faits contemporains ;

1. *Revue de Philologie française*, XXII, 277.

les premières appartiennent au plus ancien développement du gallo-roman, les seconds peuvent ne pas être antérieurs dans leurs origines à l'époque littéraire; entre ces deux époques *dimar*, jadis intelligible, avait eu tout le temps de devenir une formule aussi figée que *mardi*, au sud et au nord. Il en avait été de même pour *toudis* au nord, mais non (peut-être) au sud : c'est que *dimar*, dont le premier élément, seul intelligible, avait seul pu garder quelque vitalité durable, était beaucoup plus sujet à se figer rapidement que *toudis*, dont la décomposition en deux éléments intelligibles était relativement facile, bien que non nécessaire.

iv. — La propagation de toujours à la suite de jour, et dans un terrain en partie préparé par l'existence antérieure d'un *toudis* prêt à partager la déchéance de *di*, ne suffirait sans doute pas à expliquer le triomphe presque complet de toujours dans la Gaule romane.

Il y a en effet des régions étendues (ouest et nord-ouest en particulier) où toujours paraît s'être introduit sans avoir été compris, ni comme un substitut de *toudis*, ni comme un composé intelligible de jour : il y prend en effet la forme *trejours*, *torjours*, où l'on peut voir une sorte de superlatif de jour (cf. *tretous*) ou le résultat d'une modification phonique (*s* passant à *r*), où l'on doit de toute manière reconnaître l'altération d'une forme inconnue, sans doute parce qu'elle n'était pas autochtone, l'altération d'un toujours imposé par un langage qui a servi de modèle. Par là achève de s'expliquer le triomphe de toujours; développé postérieurement à *toudis*, héritier de celui-ci, entraîné dans la marche en avant de jour, il se recommande en outre du langage qui depuis longtemps déjà régent le développement linguistique de la Gaule romane et qui lui impose peu à peu,

pour son lexique même le plus courant, des éléments de valeur sémantique parfois médiocre.

4. MIDI, MIJOUR

1. — Jour, qui n'a pas pu éliminer di de mardi, ne l'a atteint qu'imparfaitement dans le dernier composé qui nous reste à examiner, midi; cependant le nord et surtout le sud connaissent depuis longtemps la forme mijour: l'enquête de M. Edmont (qui, il est vrai, n'a guère porté pour ce mot que sur la moitié méridionale du domaine) la révèle au sud d'une ligne allant de la Gironde au Jura et très voisine de la frontière dimar-mardi, comme on pourra le voir sur notre carte où nous l'avons figurée en traits rouges¹; au nord de cette frontière, des 44 points où M. Edmont a recueilli des représentants de midi (surtout nord et ouest) un seul, 399, a fourni mijour². Mais au sud de la frontière midi-mijour il faut noter que mijour ne recouvre pas tout le domaine: avec une précision remarquable il va jusqu'aux aires rouges de di, et n'y pénètre en aucun cas, pas plus que ne le fait toujours³.

La même explication que tout à l'heure se présente à nous: c'est le succès de jour remplaçant di au sens de

1. Nous indiquons par des points rouges autour de 927 une limite flottante: sur ce point en effet la carte midi donne bien *mīdzūr*, mais la carte après-midi donne *āprē midī*; cette dernière carte ne modifie pas par ailleurs les données de la carte midi, mais elle est beaucoup moins utile pour notre étude, car des types nombreux, vèpre, tantôt, après-dîner, etc., viennent se mêler au type après-midi.

2. Saint-Pierre-Port (Guernesey).

3. Nous n'avons pas jugé utile de marquer par une teinte spéciale l'aire de mijour: le blanc, qui dans l'ensemble de notre carte représente toujours, représente aussi mijour dans toute la partie située au sud de la frontière de traits rouges, et au point 399.

« journée de vingt-quatre heures », qui amène les progrès de mijour. Ces progrès sont tout naturels là où les rapports de midi à di sont encore saisis : mijour succède à midi, le traduit, comme jour traduit di ; il est aussi naturel qu'il ne pénètre pas là où di garde ses droits.

II. — Est-il aussi naturel que mijour s'étende vers le nord à peu près dans les mêmes limites où nous avons rencontré dimar. On est tenté de le croire : dimar exige pour naître une certaine vitalité de di, mijour ne peut se produire spontanément que là où di est compris, comme mot simple et en composition ; les deux phénomènes peuvent donc coïncider. Mais il convient de se rappeler que ici encore les deux phénomènes ne peuvent pas être contemporains : dimar n'est pas devenu jourmar, il n'était donc plus correctement analysé au moment où on traduisait midi par mijour ; la distance entre les deux phénomènes peut être considérable. Dès lors l'on doit s'attendre à ce que la vitalité de di ne se soit pas conservée dans les mêmes limites pour les deux phénomènes chronologiquement distants et leur coïncidence territoriale reste à expliquer.

Un autre fait pourra nous arrêter : la continuité, l'homogénéité de l'aire méridionale de mijour. La persistance de midi au nord dans une région très anciennement conquise par jour nous montre qu'il n'y a pas nécessité absolue à lier les deux termes de jour et de midi : comment n'y a-t-il pas un seul point de l'aire méridionale de jour pour présenter l'état septentrional, jour-midi ? C'est évidemment qu'aucun de ces parlers n'est indépendant, qu'ils obéissent depuis longtemps aux mots d'ordre venus de parlers directeurs méridionaux qui ont propagé ou maintenu de même et dimar et mijour en atten-

dant d'obéir à leur tour aux injonctions venues du nord et de ranger à cette obéissance nouvelle leur ancienne clientèle méridionale.

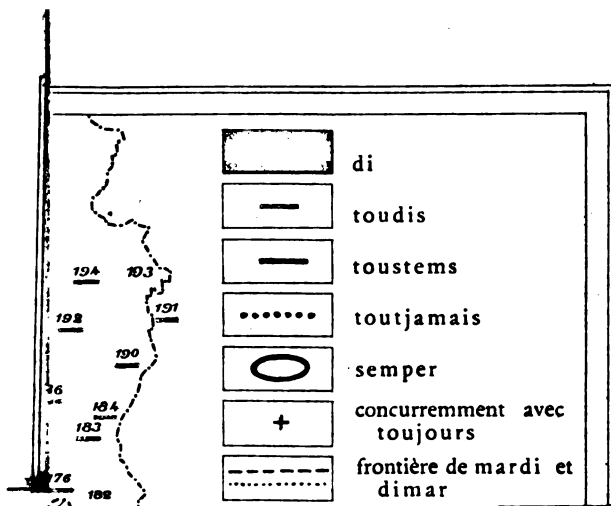
III. — Nous avons, dans tout ce qui précède, raisonné comme si *mijour* était une création gallo-romane due à l'action de jour sur midi : nous ne prétendons pas que ce soit là la seule hypothèse possible. L'on pourrait penser que le latin a importé concurremment *medio die* et *medio diurno*, d'où viendraient le *mijour* français et le *mezzo giorno* italien; *medio diurno* serait certainement un meilleur équivalent de *meridies* que *totos diurnos* ne pouvait l'être de *semper*. Toutefois la situation de l'aire principale de *mijour* entre le français midi, l'italien *mezzo di* et l'espagnol *mediodia* ne favorise guère cette hypothèse, qui d'ailleurs ne saurait rendre compte, à elle seule, de la coïncidence des frontières méridionales di-jour et midi-mijour; même en partant d'une forme latine il faudrait admettre une propagation gallo-romane par l'intermédiaire de jour.

IV. — Mais *mijour* peut avoir une autre origine. Il a en effet un associé sémantique dont nous devons tenir compte, c'est minuit. Que d'après le couple nuit-jour, où jour est tout à fait légitime, on ait créé minuit-mijour au lieu de minuit-midi, même à une époque où la lutte entre di et jour n'était pas encore ardente, même dans des régions où di était très solide au sens de « journée de 24 heures », c'est ce qu'on admettra facilement, et ici, si jour a encore un rôle nécessaire, ce n'est pas du moins celui que nous avons jusqu'à présent imaginé. Nous ne pouvons pas mesurer la valeur de cette hypothèse et savoir jusqu'à quel point elle rendrait compte

des formes septentrionales ¹; pour le sud elle expliquerait comment il n'y a pas de mijour dans le territoire où di sert à la fois à désigner le jour de 24 heures et la lumière du jour : minuit ne pouvait évoquer ici qu'un midi ; mais elle ne rendrait pas, à elle seule, compte de la présence de mijour dans des territoires qui récemment encore appartenaient à di et où il faut bien que mijour, comme toujours, se soit introduit à la suite de jour. De toute manière l'égalité $\frac{\text{nuît}}{\text{jour}} = \frac{\text{minuît}}{\text{mijour}}$ n'est pas plus nécessaire, si nous en jugeons par l'état du français commun que l'accommodation jour-mijour, et les observations que nous avons présentées sur le cours forcé de ces formes nous semblent, en toute hypothèse, garder leur valeur.

J. GILLIÉRON et M. ROQUES.

1. Il ne semble pas, d'après les exemples fournis par Godefroy, que mijour soit en français très ancien, ni très général.



ESSAI SUR LES PARTICULARITÉS

DE

LA LANGUE DE MONTAIGNE

N. B. — Nous désignons par la la lettre (A) l'édition municipale qui reproduit le texte de l'*Exemplaire de Bordeaux*, par la lettre (B), l'*Edition de 1595* (Courbet et Royer).

La ville de Bordeaux possède un texte précieux des *Essais* ; c'est un exemplaire de l'édition de 1588, sur lequel Montaigne, peu de temps avant sa mort, a fait de nombreuses corrections et additions.

Ce manuscrit, dont M^{me} de Montaigne, veuve de l'illustre écrivain, avait fait don aus Feuillants et qui, sous la Révolution, passa à la Bibliothèque de la ville de Bordeaux est l'*Exemplaire de Bordeaux* d'après lequel est publiée l'édition municipale des *Essais*.

Les renseignements qui nous sont donnés par la préface de 1595 nous autorisent à croire que M^{lle} de Gournay avait en mains une copie de l'*Exemplaire de Bordeaux*, et que sur cette copie a été établie cette édition de 1595.

M^{lle} de Gournay, dans sa préface, nous assure du respect profond qu'elle a témoigné pour tout ce qui a été écrit par son père d'alliance. Elle a, dit-elle, « secondé ses intentions jusques à l'extrême superstition ».

Cependant une comparaison de l'*Exemplaire de Bordeaux* et de l'édition de 1595 nous révèle des différences philologiques entre ces deux textes.

D'où viennent ces différences ? Évidemment de scrupules de puriste. Ce que M^{lle} de Gournay a corrigé systématiquement dans la langue de Montaigne, c'est ce qui devait paraître incorrect, trop particulier à Montaigne ou à son terroir.

En relevant donc ces différences, nous déterminerons du même coup ce que la langue de Montaigne avait d'étrangement ou d'absolument personnel et nous pourrons en particulier nous expliquer les gasconismes reprochés à Montaigne. Nous bornons notre enquête au livre I^{er} des *Essais* et nous indiquons successivement les divergences d'orthographe, de phonétique, de morphologie et de syntaxe.

ORTHOGRAPHE. — Ce qui frappe surtout dans l'orthographe de Montaigne c'est une tendance très générale à la simplification ; la suppression d'une lettre étymologique muette restituée par M^{lle} de Gournay est fréquente dans l'*Exemplaire de Bordeaux* (sujets, reteres, etc.) (A), en regard de subject, retraicte, etc.) (B). Non moins fréquente est la suppression d'une consonne redoublée (honeur, ordonance (A) ; cette tendance simplificatrice apparaît nettement dans l'orthographe des verbes en *eler*, *eter*, où le redoublement de la consonne est rare chez Montaigne et à peu près constant dans l'édition de 1595.

DIFFÉRENCES PHONÉTIQUES. — *a* dans certains mots confondus avec *e* remerqua (A, LV) au lieu de remarqua (B). Mais Montaigne écrit toujours guerir au lieu de guarir (B).

oi qui devait se prononcer généralement *ɛ* (*Sylvius*) alterne avec *e* : conestre (III), crere (XIV), cognoistre et croire (B). Contrepoiser (29, A), contrepeser (B, XXVIII).

ai se réduit à *e* (A) comme *au* à *o* : tretemans (XXIII), Grammeriens (XXV), sesissoit (XXVIII). — (B), traitements,

Grammairiens, saisissoit, — povreté (xx, III), geole : (B), pauvreté, geaule.

La diphtongue *ie* résulte chez Montaigne soit du maintien de *ie* après *ch*, *g*, pratique constante de l'ancienne langue, soit du changement de *é* en *ie* :

archier (XL), rochier (xxvi), colliege (xxxvii), au lieu de archer, rocher, college (B).

NASALISATION ET DIPHTONGAISON DES VOYELLES. — (A), esloingne (xiv), entreprinse (xx); B, esloigne, entreprise. Au lieu d'une nasalisation, une diphtongaison peut se produire par suite de l'addition d'un *i* à la voyelle : (A), compaignon (III), Hespaigne (xxiv); B, compagnons, Espagne.

RÉDUCTION DES HIATUS. — La réduction n'est pas faite dans *trahistre*, trahistre medcin (A, v, 26), ni dans *trahistresses*, armes trahistresses (A, XLVIII, 374), éd. 1595; traistre, traistresses.

DIFFÉRENCES CONCERNANT LES CONSONNES. — P. et B. permutent l'un dans l'autre : (A), Pajazet (XLVIII), soubçon (xi, xxiv, etc.), Iacop (xxi); (B), Bajazet, soupçon, Iacob.

c et *ch*. — Cercher (lat. *circare*) est beaucoup plus fréquent que chercher dans l'édit. de 1595. Montaigne le remplace souvent par chercher (xxvi, xxiv, etc.).

MÉTATHÈSE. — Espleingue (A, xx), espeingle (B, xi, x), pourvoir (A, xxii), prouvoir (B).

L'orthographe de certains mots, différente dans les deux textes, s'explique parfois par la prononciation gasconne de Montaigne.

Au xvi^e siècle l'influence de la prononciation gasconne sur la langue française a été considérable ¹.

1. Lanusse, *De l'influence du dialecte gascon sur la langue française*. Grenoble, 1893, p. 285.

Montaigne reconnaît que dans les *Essais* son « langage françois est altéré et en la prononciation et ailleurs par la barbarie de son creu¹ ».

Les Gascons abrégeaient les voyelles longues : cet abrègement est indiqué (A) par la suppression de l'*s* qui, dans le texte de 1595, marque l'allongement de la voyelle : arreta (A, 1), arresta (B), etc.; facherie (xxv), (B), fascherie.

Confusion d'*e* muet et d'*e* fermé : depuis (A. LVII), allegré (XLIII), (B) depuis, allegre.

e au lieu de *i* : consederation (xxviii), pour considération.

La confusion de *a* et de *e* à la 3^e pers. du passé défini des verbes de la 1^{re} conjugaison est due à la prononciation gasconne de Montaigne : « Gardez-vous, dit Maupas, de dire « aimarent, parlarent, criarent, à la mode de Gascongne² ». Les exemples abondent : accusarent, gaignarent, treuvent (A, v).

Ache et aque. — Les Gascons prononcent ache au lieu de aque, uche au lieu de uque³, monarche (A), monarque (B), eunuche (A, xxv).

o est souvent changé en *ou* (A) par la phonétique gasconne, mourceaux (xvii) Gascogne (passim), pourtoit, (LXII); (B), morceaux, Gascogne, portois.

ur et *eur*. — (A), valor, batelur, grandur (III). — (B), valeur, etc.; cf. Monluc, *Du Bartas*, pour l'orthographe des mots en *eur*.

ch suivi de *i* était prononcé *c* par les Gascons.

Montaigne écrit scismes (A, LVI), comme Monluc écrit desciré pour déchiré.

1. *Essais*, liv. II, chap. xvii.

2. *Grammaire et syntaxe françoises*, 3^e édit. Rouen, 1632, p. 205.

3. Tabourot des Accords, *Dictionnaire des rimes françoises*. Paris, 1587.

Dans le groupe *ct*, les Gascons ne faisaient pas entendre le *c*.

Vittuailles (A, xiv), victuailles (B, xl).

MORPHOLOGIE. — Les adjectifs formés sur les adjectifs latins se terminant en *alis*, *elis*, *ilis*, ont leur féminin généralement en *alle*, *elle*, *ille* (A). Cette orthographe est archaïque : *generalle* (xxvi), *historialle* (xxi), *puerille* (lx); B, *generale*, etc.

Adjectifs terminés au masculin par *f*. — Le féminin se forme par l'addition de *ve* à la forme du masculin (A), *griefve* (xiv), *oysifves* (xxv). *F* est supprimé t. 1595.

Formes du masculin. Adjectifs en *il*, *ile*; *vile* (A) est la forme du masculin comme du féminin : *vile* degré (xlvi). Nous ne sommes pas si misérables comme nous sommes *viles*; (B), *vil*, *vils*.

Pluriel des substantifs. — Le pluriel des substantifs terminés par voyelle ou par consonne est formé différemment dans les deux éditions. C'est là d'ailleurs un des points où les grammairiens du xvi^e siècle sont le plus en désaccord.

PRONOMS. — Le pronom *ly* vieilli au lieu de *lui* dans cette phrase « Cinna est convaincu, pardonne ly » (A, xxiv, 160) doit-il être considéré comme un lapsus, ou comme une forme employée volontairement par Montaigne ? Il est difficile de se prononcer.

Soi est mis une fois où nous mettons *se* : sans *soi* haster (A, xlvii), M^{lle} de Gournay a corrigé : sans *se* haster.

Le pronom archaïque *cil* est parfois corrigé en *celui* dans l'édition de 1595. *Cil* qui fut rencontré a chevauchons sur un baton (A, xxviii); (B), *celui*.

Leur, *leurs*. — *Leur*, adjectif possessif, est invariable, texte A, alors qu'il précède un substantif au pluriel : *leur testes* (xxvi), *leur contenances* (xlii); (B), *leurs*.

VERBES. — Les désinences verbales offrent dans les deux textes des différences nombreuses ; nous ne pouvons indiquer que les plus caractéristiques. A l'imparfait, 3^e pers. plur., la finale *oient* qui est archaïque se rencontre toujours dans les parties manuscrites de l'*Exemplaire de Bordeaux* : estoient (I), flotoint (III) ; (B), estoient.

Au passé défini, les désinences *Arent*, *Airent*, sont à peu près constantes (A).

Passé défini archaïque. On trouve dans l'*Exemplaire de Bordeaux* les formes de passé défini archaïque : vousit (xxi), fausit (xxxiv) ; vausirent (xxxiv), au lieu de valurent, a été conservé par M^{lle} de Gournay. Pleinsit (A, xxxviii) est corrigé en pleingnit.

A l'imparfait du subjonctif, les formes également archaïques supplissent (xxv), supplisse (xxii), ont été remplacées par suppléassent et par supplée.

L'intercalation d'un *e* entre une dentale et un *r* est fréquente au futur et au conditionnel de certains verbes.

Ainsi : apprenderois (A, xxvi), prenderois (xxvii), metteroy (xx), etc.

C'est là encore un archaïsme disparu dans le texte B.

ADVERBES. — Un cas remarquable est la formation des adverbes quand les adjectifs d'où ils sont tirés se terminent au masculin par une voyelle : l'adverbe se forme toujours (t. A) sur le féminin de l'adjectif ; (t. B), sur le masculin. Resolument (xxxli), vraiment (xli), mesurément. (B). resolutement, vrayment, mesurément.

Piece mentionné comme adverbe de durée par Palsgrave est employé par Montaigne (A, xxviii, 339). Elle me fut montree longue *piece* avant que je l'eusse veu. (t. B), longue espace.

L'adverbe d'affirmation vieilli : *C'est mon* (A, xlviii), qui a le sens de assurément, est remplacé, t. B, par *vrayment oui*.

PRÉPOSITIONS. — La forme vieillie *atout* se rencontre parfois au lieu de avec : *atout* de grosses cloches sur les costez (A, XLV). (B), avec.

SYNTAXE. — *L'article*. — M^{lle} de Gournay est beaucoup plus moderne que Montaigne dans l'emploi qu'elle fait de l'article ; elle l'introduit dans plus d'un cas où Montaigne ne l'a pas exprimé : (A), le premier siège d'ignorance de lettres (LIV) ; (B), de l'ignorance de lettres ; (A), Rien ne les retient que l'usage et exercice (xxxiv) ; (B), l'usage et l'exercice.

Très souvent dans l'édition de 1595 on trouve l'article partitif *des* (t. A), devant un adjectif, remplacé par *de* : *des* belles maisons (xx), *des* mauves contes, *des* grandes escarres (xxiv) ; (B), de belles maisons, etc.

SUBSTANTIFS. — Différences de genres. Quelques substantifs ont des genres différents dans les deux éditions : le mot *art*, féminin A (ix), est masculin B. Il en est de même du mot *aigle*, A (xx). Le féminin s'explique sans doute par le genre de ces substantifs en latin.

La différence de genre peut s'expliquer d'autres fois par l'influence du gascon. *Soupçon* est féminin chez Montaigne comme chez Monluc, *soupçon* aucune (A, xxi) ; B, aucun.

De même, *affaire*, masculin : t. A, affaires particuliers (xiv) ; B, affaires particulières.

Disparition de certains substantifs archaïques dans l'édition de 1595. Certains substantifs archaïques ont été remplacés par des synonymes dans l'édition de 1595. *Deslouure*, luxation, fracture, vieux mot, qui n'est plus employé au xvi^e siècle que par les auteurs gascons, a fait place, t. B, à *dislocation*.

Dans l'expression adverbiale *en dessoude*, A (XLVIII), qui signifie soudain, subitement, le mot *dessoude* a été remplacé par *désordre*.

PRONOMS. — Omis plusieurs fois par Montaigne, le pronom est rétabli dans l'édition de 1595 : A (xxviii), ne say quelle force inexplicable et fatale ; (B), JE ne say...

Forme lourde et forme légère. — Sortir parler à luy (A, v, 26), sortir pour luy parler (B).

Pronom relatif. — *Quoi* (A) au lieu de lequel, laquelle. C'est cette recepte de quoy Platon entreprend de chasser les desnaturees et preposteres amours de son temps (A, xxiii, 147) ; B, par laquelle.

Dont et *d'où* sont parfois confondus (A), trois choses d'où j'ai perdu la troisième (A, xxxi, 280). B, correction : dont...

VERBES. — Certains verbes transitifs sont considérés comme neutres par les Gascons. C'est ainsi que le verbe *sentir* est le plus souvent chez Montaigne suivi de la preposition *à*. Cette contrariété... sent pour moy *au* miracle (A, lxvi, 411) ; (B), son miracle. La plus parfaicte senteur d'une femme c'est ne sentir à rien (A, lv, 405) ; (B), ne sentir rien.

Il est curieux de trouver le verbe *puer* suivi dans le texte B de la préposition *à* qui manque dans l'*Exemplaire de Bordeaux*, (B, x, 50) : Nous disons d'aucuns ouvrages qu'ils puent *à* l'huyle et *à* la lampe ; (A, x, 45), l'huyle et la lampe. Dans l'édition de 1588, la préposition était exprimée.

Ce n'est pas là le seul exemple de tours gascons trouvés dans l'édition de 1588 et corrigés dans l'*Exemplaire de Bordeaux*.

MODES. — Indicatif et subjonctif. Montaigne, au lieu du subjonctif trouvé dans l'édition de 1595, se sert de l'indicatif. Ainsi (A, xliii, 33), afin que vous ne vous *amusez* pas ; B, amusez. J'ai peur que nous *avons* (A, xxi, 265) ; B, que nous ayons.

Imparfait de l'indicatif et conditionnel. — L'imparfait de l'indicatif (A) est employé parfois pour le conditionnel (B) : A l'advis d'Anacharsis, le plus heureux estat d'une police serait où, toutes autres choses estant esgales, la prudence se *mesuroit* à la vertu et le rebut au vice (XLII, 344); B se *mesurerait*. Avec un verbe d'obligation, par analogie sans doute avec le latin, Montaigne se sert de l'imparfait : Les Dames Argiennes et Romaines portoyent le deuil blanc comme les nostres avoient accoustumé et *devoient* continuer de le faire si j'en estois cru (LIX, 385); (B), *devroient*.

CONCLUSION

Nous n'avons signalé ici que les différences essentielles des deux textes ; à celles-ci s'ajoutent de nombreuses différences de détail d'un moindre intérêt philologique. Pasquier avait donc tort d'écrire dans une de ses lettres que M^{lle} de Gournay avait « fait réimprimer tout de la mesme façon qu'il estoit » l'*Exemplaire de Bordeaux*. Il s'est également abusé sur le nombre de gasconismes que l'on trouve dans les *Essais*. Sans doute l'influence du gascon n'a pas été nulle sur la langue de Montaigne ; elle s'est fait sentir, comme on l'a vu, dans la phonétique, dans la morphologie et dans la syntaxe ; mais il faut bien se garder d'exagérer cette influence ; l'abrégement à peu près constant des voyelles longues, la désinence *arent* à la 3^e pers. du pluriel dans les verbes de la 1^{re} conjugaison, que l'on retrouve à chaque instant, la terminaison *ur* dans les substantifs en *eur*, le changement de genre dans quelques substantifs, l'emploi comme transitifs de certains verbes intransitifs, voilà en somme tout ce qui constitue le fonds gascon des

1. Pasquier, liv. XIII, lettre I.

Essais. Pour se rendre compte de toute la distance qui sépare un écrivain franchement gascon d'un auteur qui se soucie avant tout d'être Français, c'est à la langue de Montluc qu'il faut comparer celle de Montaigne. A chaque page des *Mémoires* nous nous sentons en terre de Gascogne ; chez Montaigne, au contraire, le Gascon s'efface devant le Français, nous en avons une preuve dans les corrections fréquentes faites à l'édition de 1588, où nous trouvons un mot ou un tour gascons remplacés dans l'*Exemplaire de Bordeaux* par un mot ou un tour français tout à fait corrects. Ce n'est pas non plus sur les latinismes qu'ont porté surtout les corrections de 1595 ; la femme érudite qu'était M^{lle} de Gournay devait s'en accommoder volontiers. Elle se bornait de temps en temps à modifier le genre d'un substantif (art, féminin chez Montaigne), ou à remplacer l'imparfait par un conditionnel avec un verbe d'obligation. Ce que M^{lle} de Gournay a corrigé d'une façon systématique, ce sont certains termes, certaines expressions archaïques ; les archaïsmes sont très nombreux dans les *Essais*, et on s'en rent d'autant plus compte que l'édition de 1595 les fait disparaître avec plus de rigueur (Cf. *atout* remplacé par *avec* ; *longue piece*, adverbe de durée, par *longue espace* ; *desloneure*, par *dislocation* ; *en dessonde* par *en désordre* ; modifications dans les désinences des verbes, etc.). Ainsi la langue de Montaigne nous apparaît, d'après la comparaison de l'*Exemplaire de Bordeaux* et du texte de 1588, comme la langue d'un écrivain qui puise abondamment au fonds du vieus français, et n'a recours au gascon que « quand le françois n'y peut aller », ce qui est fort rare.

M. CLAIR.

COMPTES RENDUS

ZEITSCHRIFT FÜR ROM. PHILOGIE, t. XXXIII (1909), fascicules 1 et 2.

Histoire littéraire. — P. 1-19. — M. C. VORETZSCH résume les dernières recherches des juristes et des philologues allemands sur les *Rolandsbilder* saxons. Ces statues n'ont primitivement rien à voir avec le neveu légendaire de Charlemagne : elles symbolisent, à l'origine, le pouvoir judiciaire suprême. C'est pourtant de Roland qu'elles tirent leur nom, sans qu'on puisse dire précisément par quel intermédiaire ¹.

P. 20-35. *Les sources historiques d'Aubéri le Bourguignon.* — Il y a longtemps que Paulin Paris (*Hist. litt. de la Fr.*, XXII, 319) a identifié Basin, le père d'Aubéri, avec Boson, beau-frère de Charles le Chauve, qui se fit, en 879, couronner roi de Provence et mourut en 887. Cette identification a été le point de départ des recherches de M. F. SETTEGAST. Aubéri, c'est en effet le fils de Boson, Louis III, roi de Bourgogne (887) et d'Italie (900), empereur romain d'Occident (901), qu'on appelle communément Louis l'Aveugle. Ce prince fut fait prisonnier à Vérone, en 905, par Bérenger de Frioul ; il eut les yeux crevés, et ne mourut que vingt-trois ans après (928). Son caractère aventureux et confiant rappelle celui d'Aubéri. Mais il y a mieux. Aubéri a deux oncles qui le traitent en ennemi : le premier, Henri d'Autun, est certainement Richard, comte d'Autun et duc de Bourgogne, † 921. Richard n'eut jamais pour son frère

1. Sur la diffusion, en Allemagne, de la légende de Roland, voy. p. 12 sqq.

Boson de sentiments bien amicaux ; lorsqu'en 880 les rois de France, Louis et Carloman, vinrent mettre le siège devant Vienne, qu'Ermengarde, femme de Boson, défendit virilement, son attitude fut si louche que des historiens lui ont attribué la conduite du siège. C'est à sa cour d'Autun qu'Ermengarde et sa fille furent, après 882, tenues dans une sorte de captivité, c'est à Autun sans doute que naquit Louis l'Aveugle. De même, Henri d'Autun ne porte à son frère Basin aucun secours lorsque Desier, roi de Lombardie, l'assiège dans Vienne ; la ville prise et Basin captif, il emmène à Autun son neveu Auberi qu'il veut dépouiller de son héritage. — Le second des oncles, Odon de Langres, peut être identifié avec Hugues de Bourgogne, † 947, roi de Provence après son cousin Louis l'Aveugle, et roi d'Italie en 926. Hugues, fameux par son naturel tyrannique et cruel, régna despotiquement, du vivant même de Louis, sur le royaume d'Arles ¹. Plus tard, en 940, il chercha à s'emparer par trahison de son neveu par alliance, Bérenger, fils d'Adalbert d'Ivrée, qu'il voulait faire aveugler. Bérenger, prévenu par le jeune fils de Hugues, s'échappa par miracle. Ainsi Auberi, qu'Anséis et Odon veulent attirer dans un guet-apens, est averti par le petit Gautier de leur dessein et s'enfuit ².

Il existe aussi, dans l'histoire allemande du XI^e siècle, un jeune prince dont la vie romanesque rappelle les aventures d'Auberi : c'est « le duc Ernest », Ernest II de Souabe (1007-1030), qui

1. Hugues de Provence frustra de son héritage Charles Constantin, fils de Louis l'Aveugle. M. S. semble attacher à ce fait trop peu d'importance (cf. Gabotto, *Rev. des Langues rom.*, 1907, 254 et suiv.).

2. C'est en Allemagne que Bérenger et Auberi vont chercher un refuge, le premier auprès d'Hermann, duc de Souabe, le second à la cour d'Orri, roi de Bavière. Cet Orri a des traits communs avec 1. Arnoul, duc de Carinthie, † 899, fils naturel de Carloman, roi de Bavière ; il devint, en 887, roi des Francs orientaux, et, en 896, empereur ; 2. St. Ulrich (< *Udalrich* > *Orri*), évêque d'Augsbourg, † 973, qui, en 955, défendit sa ville épiscopale contre les Hongrois (les Sarrazins de la légende, selon l'ingénieuse conjecture de M. Gabotto) ; et 3. Ulrich de Linzgau, qui mourut glorieusement cette même année à la bataille du Lech, le jour de Saint-Laurent.

succéda, en 1015, à son père sous la régence de sa mère Gisèle. En 1025, il entra en conflit, à propos du trône de Bourgogne, avec le second mari de sa mère, Conrad de Franconie, devenu, l'année précédente, l'empereur Conrad II. Trois fois il se souleva contre lui. Mis au ban de l'Empire, il se réfugia dans la Forêt-Noire, à Falkenstein. Il mourut en désespéré, les armes à la main. Au XII^e siècle, au XIII^e, des poèmes ont pris pour texte ses malheurs, ses exploits, son amitié fidèle pour son vassal, Werner de Kyburg. En France, un écho de sa légende a passé dans la geste de Huon (*Esclarmonde*), et probablement dans *Auberi*. La situation est en effet la même : dans les deux cas, un jeune prince qui a des droits sur la Bourgogne, et qui, tout enfant, a perdu son père ou sa mère, se trouve par le remariage de sa mère ou de son père, en lutte avec des parents qui veulent le déposséder. Il doit fuir ; dans la mauvaise fortune, un ami fidèle (Werner, Gasselin) l'accompagne. M. S. poursuit dans le détail cette comparaison [Bourgogne et Bavière ont appartenu, après 1038, au même prince, Henri, fils de l'empereur Conrad II (comp. Auberi) ; — Henri d'Autun, que le ms. Vatic. appelé Henri d'Osteruce, pourrait bien devoir son nom à un oncle d'Ernest II, Henri, margrave d'Autriche, † 1018 ; — Eudes II de Champagne, † 1037, cousin germain de l'impératrice Gisèle, avait, lui aussi, des prétentions sur la Bourgogne ; en 1030, Ernest vint lui demander un appui qu'il lui refusa (cp. Odon de Langres) ; — Gisèle renia solennellement son fils lorsqu'il fut mis au ban de l'Empire (cp. Ermessent) ; — *Wexilo*, *Waxilin*, *Wascelin* sont les diminutifs familiers de *Wernher* (de Kyburg) ; cp. *Gasselin* ; — *Ostessin*, que l'*Auberi* place en Bavière, serait *Ostesheim*, *Ostheim* (Würtemberg)]. Ces rapprochements n'emportent pas tous la conviction ; mais les conclusions de M. S. paraissent incontestables dans l'ensemble : la légende d'Auberi, c'est l'histoire combinée du duc Ernest et de Louis l'Aveugle.

P. 35-40. — Le début du *Beuve d'Anstone* présente avec celui de l'*Auberi* des analogies très évidentes. Il reste à savoir (au cas où il y aurait imitation directe), lequel des deux poèmes suit l'autre. Pendant que M. Jordan (*Ueber Boeve de Hanstone*,

Halle, 1908) voit dans l'*Auberi* la copie du *Beuve*, M. SETTEGAST croit pouvoir établir que le *Beuve* a connu et utilisé une version ancienne de l'*Auberi*. 1. Si *Beuve* se cache sous le nom de *Girard de Dijon*, c'est que l'auteur songeait à *Auberi de Dijon*; *Albrigo*, dans *Bovo d'Antona*, est la transcription d'*Auberi*. 2. Dans le *Beuve*, des détails (*Beuve* est à la fin de la version anglo-normande enterré dans l'église *Saint Laurent*), ou même des épisodes (le prince anglais est tué par le cheval de *Beuve* qu'il veut dérober) rappellent la légende de *Saint-Ulrich*, dont la connexion avec la geste d'*Auberi* est assez sûre.

P. 41-53. — Le prototype du Vivien épique est, d'après M. H. SUCHIER, un certain Vivianus, camérier de Charles le Chauve (voy. *Ztschr.*, XXIX, 641-682). Ce personnage aurait été tué, en 851, à Larchamp (Mayenne), au cours d'une rencontre avec les Bretons d'Erispoé; et l'identification de cette localité s'imposerait avec le mystérieux l'Archant de la légende.

— M. Lot a objecté (*Rom.*, XXXV, 258-275) que la bataille de 851 avait eu lieu, non pas à Larchamp, mais aux environs de Redon, peut-être à Jengland. M. Suchier reconnaît ici toute l'importance des textes nouveaux que cite M. Lot; il tient l'identification de *Jenglina* et de Jengland pour certaine; il concède qu'Erispoé rassembla son armée sur la rive gauche de la Villaine; il semble admettre (p. 46) qu'on puisse discuter son hypothèse sur Larchamp, si assise que soit sa conviction personnelle. Cependant il persiste à considérer tout de même que le Vivien historique survit dans le Vivien de l'épopée. On trouvera, dans la *Romania*, t. XXXVIII, p. 599 sqq., la réplique de M. Lot. — M. P. Meyer objecte à son tour (*Rom.*, XXXV, 326) que la localisation soit dans le sud de la France, soit dans l'Espagne du nord, de la lutte de Vivien contre les Sarrazins est chose généralement admise. Mais dans la *Chanson de Vivien*, dit M. S., le champ de bataille n'est pas le moins du monde localisé aux environs d'Orange. Ni le *Covenant Vivien* ni *Folcon de Candie* ne le placent d'ailleurs, comme le prétent M. Weeks, dans le nord de l'Espagne. — P. 53-57. A la fin de son article, M. S. rent compte du travail de M. Rehnitz sur les refrains de la

Chanson de Willame (comp. *Rev. de Phil. fr.*, XXII, 307 sq.). Les conclusions que M. R. tire de la différence entre le système des refrains dans le *Rainoart* et dans le *Vivien* sont justes. Son interprétation du refrain principal (*lunsdi al vespre*) est plus discutable. De même sa chronologie du récit. M. S. montre par des exemples comment et pourquoi l'on peut s'aider du *Covenant* pour interpréter la *Chanson*.

P. 241-245. L. Jordan, *La légende des quatre fils Aymon* (*Rom. Forsch.*, XX). — M. E. HERZOG discute la méthode d'exposition de l'auteur. Il ne croit pas à l'hypothèse d'une tirade unique assonancée en *o* comme noyau le plus ancien du poème. Le rapprochement avec la légende des infants de Lara n'a pas la valeur scientifique que lui attribue M. Jordan. Son essai pour reconstituer le développement de la légende et du poème est d'ailleurs des plus estimables.

P. 226-229. — La bibliothèque municipale de Danzig possède, sous la cote *Neue Handschr. Philol.* 34, quatre fragments d'une page de manuscrit. Ces quarante vers (octosyll.) sont les seuls que nous ayons conservés de la rédaction française du roman d'Apollonius. Par un hasard heureux, ils se rapportent précisément au passage le plus dramatique : celui où *Apollonie* révèle le sens de l'énigme que le roi lui a proposée (A. SCHULZE).

P. 76 sq. — Sur le saint Vou de Luques (cf. *Rev. de Phil. fr.*, XXIII, 136), M. E. LOMMATZSCH cite deux nouveaux textes, *Raoul de Cambrai*, v. 901 sq., et 4389 sqq. — P. 726 sqq. du même tome : au xv^e siècle, une enseigne de la rue des Lombards représentait « le *Vau de Lucques* ».

Dialectologie. — P. 187-225; 257-276. — Sous ce titre : *Die Mundart des Kantons Pange*, M. F. DOSDAT examine le patois d'une trentaine de villages messins faisant partie des cantons de Pange et de Faulquemont (all. *Falkenberg*). Ces localités (dont Pange lui-même est exclu) sont : (groupe α) : Luppy, Béchy, Flocourt, Vatimont, Han, Aubecourt, Adaincourt, Herny, Arriance, Vittoncourt, Voimehaut, Remilly, Dain, Beux, Aube, Lemud, Ancerville, Chanville ; (groupe β) : Villers-Stoncourt,

Aoury, Hemilly, Servigny, Frécourt, Maizeroy, Chevillon, Domangeville, Courcelles, Chailly, Sorbey, Sanry, Bazoncourt, Berlize et Vaucremont. La caractéristique de cette région, c'est que l'infinitif de la première conjugaison y est en *-ê*, qu'il s'agisse de *-iare* (*êjê*, a. fr. *changier*, *jûjê*, a. fr. *jugier*) ou de *-are* (*dôtaê*, douter, *trâtaê*, trotter). Au N., on a resp. *-yê* et *-ê* (Raville, Courcelles-Chaussy, Villers-Laquenexy, Pange); au S.-O. et au S. (Liéhon, Buchy, Solgne, Tragny, Thimonville, St-Epvre) resp. *-yê* et *-ê*. Les patois examinés par M. D. se divisent, comme on vient de le voir, en deux groupes. Les principales différences sont les suivantes: 1. β conserve dans beaucoup de cas la nasalisation que perd α : ex. β : *rên*, *lên*, *wên*, *âwên* raine, laine, veine, avoine; α : *rên*, *lên*, etc. 2. α conserve le son de *ô* en syllabe fermée: ex. *pôt*, porte, *môt*, morte, *grôs*, grosse, *ô*r, heure, *jâyôs*, joyeuse; β dit *pût*, *mût* etc. En syllabe libre *môw*, mort, *grôw*, gros, le *w* est d'ailleurs moins nettement articulé dans β que dans α . Même traitement pour le *y* de *byê*, blé, *wê*, gué: dans β il est à peine perceptible; dans α « il est si fortement prononcé qu'il forme avec le *ê* qui le précède une diphtongue ». 3. β ne connaît la nasale gutturale γ que dans *i γ* : *fî γ* , fin, *kri γ* , crin (voy. la description de ce son, p. 206: le voile du palais s'abaisse, le dos de la langue se relève à sa rencontre, il s'en suit une occlusion à la moitié supérieure du voile du palais). α possède en outre *a γ* et *ô γ* : *dya γ* , gland, *ea γ* , champ, *rê'hô γ* , raison (*dya*, *ea*, *rê'hô* β). Enfin, β dit *jwê*, jouer, *lwê*, louer, *rêmwê*, remuer; mais α *jwô*, *lwô*, *remwô*. — Voici le plan du travail de M. D.: P. 191-225, *Phonétique* (191-215 Vocalisme, 215-225 Consonantisme). P. 257-268, *Morphologie*. P. 268-274, *Textes en patois*. P. 274-279 *Glossaire*. — De très nombreuses références à l'ouvrage de M. C. This sur le parler de Faulquemont (*Die Mundart der franz. Ortschaften des Kantons Falkenberg*, Strasb., 1887). L'auteur semble par contre avoir ignoré l'*Atlas linguistique*.

Lexicographie. — P. 228 sq. A. fr. EMPALUIR. — Dans le fragment d'*Apollonius* que publie M. Schulze (voy. p. 226-229).



on lit, v. 33 sqq. : *Annuioit li (le roi) ço qu'il ooit E li dansels* (Apoll.) *que il veoit. De maltalent empaluïst. Empaluïr* n'est pas dans Godefroy Il est probable qu'il faut interpréter l'*u* comme une graphie de *o*. Cp. *esvanoïr*.

P. 77 sqq. — On raconte d'Hugues Primat une anecdote amusante. Les clercs de Blois se rencontrèrent un jour sur la grande route avec ceus d'Orléans. Un clerc d'une ville improvisait le commencement d'un vers latin, un clerc de l'autre devait l'achever. Vint à passer une jument : *Istud jumentum cauda caret!* s'écria un écolier. Primat, qui était là, déguisé en fossoyeur, tira les autres d'embarras en répondant : *Orlalentum*. M. H. SUCHIER traduit : *Or l'alienent um!* « Eh bien, mais qu'on la vende! » On aurait là le premier exemple d'*aliéner*, qui n'a pas été relevé avant le XIII^e siècle. Seulement, M. Muret propose de lire : *Or la li ent um!* « Eh bien, qu'on lui en greffe une (de queue) » (V. *Ztschr.*, 1909, 347).

Phonétique. — P. 68. — M. A. STIMMING consacre une note aux formes comme *voier* = *veoir* < *videre*. Il les considère, après MM. Tobler et Meyer-Lübke, comme des métathèses (cf. *moële* < *meole*, *tuile* < *tiule*). Cela n'est pas impossible; mais M. St. n'a-t-il pas tort de faire intervenir dans le débat les formes *voier*, *choier* du *Tristan* de Beroul? *Voier*, *choier* (dissyll.), *meschoier* (trissyll.) y riment avec *soir* (473), *doloir* (3941), *ravoïr* (1809); c'est M. St. lui-même qui le fait observer. *Veër* est attesté au v. 713.

P. 145 sq. — A propos de l'it. *tutto*, M^{lle} E. RICHTER cherche à prouver que, dès le latin, *totus* a subi l'influence de *tūtus*. Le point de contact serait le sens de *integer*. En tout cas, je ne pense pas que cette contamination puisse rendre compte d'a. fr. *tuil*.

Syntaxe. — P. 129-134. — M. E. GAMILLSCHEG étudie « l'emploi du plus-que-parfait organique dans le plus ancien français »; il s'agit des formes comme *auret*, *furel*, *voldret*, etc. qu'on rencontre dans le *Saint-Léger*, dans la *Passion* et dans l'*Eulalie*. Ce plus-que-parfait, dit l'auteur, était dans la période de la

langue qui a précédé les premières productions littéraires, d'un emploi beaucoup plus étendu qu'on ne pense; il y a encore dans l'*Eulalie* sis plus-que-parfaits, contre cinq parfaits et trois formes d'interprétation incertaine. Quant à sa valeur, c'est d'abord l'expression du rapport logique de deus passés. « Il y a des cas où deus actions passées apparaissent, lorsqu'on les rapporte l'une et l'autre au présent, comme absolument équivalentes, bien qu'elles soient entre elles dans une relation d'antériorité à postériorité, de cause à effet. Les langues romanes laissent en pareil cas inexprimé le rapport de ces deus actions entre elles, et ne traduisent que leur relation commune avec le présent : mais le latin et le plus ancien français... ont la possibilité de marquer en pareil cas, outre la relation commune des deus actions avec le présent, leur rapport logique entre elles ». C'est à quoi sert le plus-que-parfait organique : ex. *Pass.*, 117 : *Levet sa man, si. ls benedis*; *Vengre la nuvois, si. l collit*. — Que l'une des deus propositions soit au présent historique, et le plus-que-parfait prent en apparence dans l'autre la fonction d'un parfait latin : ex. *Pass.*, 34 : *Jhesus cum vidra* [quand il a vu] *los Judeus Zo lor demandet que querent*. Mais jamais il n'équivaut, comme c'est l'opinion courante (v. Meyer-Lübke, *Gramm.* III, § 115), au parfait historique. Dans l'*Eulalie* (qui ne connaît plus le sens relatif de ce plus-que-parfait), tout progrès de l'action est marqué par le parfait; l'ancien plus-que-parfait sert à rendre tout le reste (agissements du roi, description, expression d'un état). Il y aurait donc eu un moment où la langue distinguait par le moyen de deus formes synthétiques (*il out, il auret; il fut, il furet*, etc.) le parfait historique du parfait présent.

P. 135-142. — Un article de M^{lle} E. RICHTER examine « le développement en roman de l'expression réfléchie ». Cet article concerne plus particulièrement l'italien et le roumain; il veut prouver (ce qu'on savait déjà) que, dès le latin de Plaute et des classiques, l'expression réfléchie concurrençait sérieusement la vois déponente. P. 141 sq. L'emploi du réfléchi dans *si dice, si crede, si va* (lat. *fertur, creditur, itur*) repose sur une analogie

syntactique. L'habitude de lui voir remplacer des déponents (de forme passive) conduit à le substituer à des passifs ¹.

P. 246 sqq. J. Haas, *La place de l'adjectif en français moderne* (*Rom. Forsch.*, XX). — Remarques de MM. G. GRÖBER et E. HERZOG. Défense de la formule de Gröber (« Placé avant le subst., l'adj. exprime une attribution sentimentale; placé après, une distinction rationnelle »)².

Étymologie française. — P. 58-65. — MM. BAIST et SAINÉAN s'entretiennent sans aménité de quelques étymologies romanes. Les mots français en litige sont : a. fr. *marpaul*, fr. mod. *croquignole*, *dame-jeanne*, *dégringoler*, *mâchicoulis*.

Compte rendu, p. 250-255, du tome XXI (1907) de la *Revue de Philologie française* (E. HERZOG).

Paul PORTEAU.

Alessandro MARASCA. — *Le origini del Romanticismo italiano. Questioni preliminari. Programmi. Precedenti*. Roma, Loescher, 1909. 159 p. in-8.

Prenons bien garde au sous-titre. Ce sont, en effet, « des « questions préliminaires », des « précédents » que l'auteur veut traiter. Il résume, dans un premier chapitre, l'évolution des idées esthétiques en Italie : il étudie, et même il critique, les différents concepts du beau et de l'art, depuis Dante jusqu'aux romantiques. — Il établit ensuite les caractères de la question : comment il est impossible de distinguer nettement les auteurs en deux camps opposés : et comment on peut constater une *tendance* romantique et une *tendance* classique, sans préciser davantage. — Le classicisme s'explique par l'esthétique du XVIII^e et du XVIII^e siècle ; le romantisme, par les rébellions qui se sont

1. M. A. Klotz (*Arch. f. lat. Lex.*, XV, 416) relève dans Pline : *Myrina quae Sebastopolim se vocat*.

2. *Grundr.*, I, 214 : « Das dem Subst. vorangestellte Adjekt. attribuiert affektisch, das nachgestellte distinguert verstandesmässig. *Un savant homme* u. *un homme savant* = ein gelehrter Mann; ein Gelehrter, »

manifestées contre cette esthétique, au même moment (chap. III) ; par le renouvellement scientifique, historique, politique, du XVIII^e siècle ; par l'influence de la Révolution française (chap. IV) ; par celle des littératures du nord (chap. V). — On le voit, en suivant l'histoire des genres où les romantiques se sont exercés de préférence : la poésie lyrique ; le drame ; le roman. — Le chap. VII nous montre les effets de la critique étrangère en Italie au début du XIX^e siècle ; et le chap. VIII, la culture italienne jusqu'à 1830 environ.

On pourrait presque reprocher à l'auteur d'avoir trop lu et d'être trop consciencieux. Frappé par la continuité des idées et des doctrines, il veut les suivre le plus loin qu'il peut. Le mot « origine » l'embarrasse et l'épouvante : il s'engage même dans une dissertation philosophique pour montrer combien il est complexe en soi. Est-il nécessaire, à propos du romantisme, de commencer par Dante, et de remonter jusqu'au présent, en citant quantité d'ouvrages et d'auteurs ? Et faudrait-il, pour expliquer la bataille de Waterloo, partir de la bataille de Marignan ? Il semble que l'auteur ne sache pas se décider entre l'esthétique, qui a raison d'examiner tous les rapports de toutes les idées, et l'histoire, qui doit bien se contenter des causes secondes. Il est condamné à une série de revues qui, fatalement, sont rapides et superficielles. Toute la critique, depuis le XVI^e siècle ; toutes les influences étrangères, depuis le premier succès d'Ossian ; la poésie lyrique, depuis Chiabrera ; la tragédie, depuis 1513 ; le roman, depuis la Vita Nova : on conçoit que les idées essentielles soient étouffées sous cette surabondance. Qu'il s'agisse de littérature française ou de littérature allemande, l'auteur est toujours entraîné trop loin par les mêmes scrupules, louables et inopportuns. Étendre un sujet n'est pas l'épuiser, au contraire. Il est probable que les lecteurs seront généralement frappés par ce caractère. Ils liront, à la page 59 — le corps de l'ouvrage en comprend 144 — la question inquiétante qui semble revenir toujours : « Referons-nous l'histoire de toute notre littérature ? »

La documentation est bonne ; aucun des travaux intéressants qui ont paru en Italie sur la matière n'ont été négligés : ni les

livres de MM. Rolla, Borgese, Muoni ; ni les pages substantielles et originales de M. Graf sur Manzoni, de M. G. Mazzoni sur les origines du romantisme, de M. B. Croce sur sa définition. Plusieurs aperçus sont ingénieux, et plusieurs développements bien menés. Mais il resterait encore à mettre au point ces riches matériaux. La difficulté serait précisément de rendre la question des origines du romantisme italien plus claire, en écartant l'accessoire pour retenir l'essentiel ; en montrant l'importance relative de chaque cause, au lieu de les laisser toutes sur le même plan. Il semble que la méthode choisie par M. Marasca l'ait empêché d'aller jusqu'au cœur du sujet ¹.

P. H.

HENRY CARRINGTON LANCASTER. — *The French Tragi-comedy, its origin and development from 1552 to 1628*. Baltimore, J. H. Furst, 1907 ; in-8 de XXIV-189 pages.

M. Lancaster, qui se propose d'écrire une histoire complète de ce genre si luxuriant de la tragi-comédie, étudie dans cette première partie la période de formation et de développement de cette variété dramatique : il s'assigne la date de 1628 comme point d'arrêt parce qu'elle marque la fin de l'élaboration même du genre et le début de ses plus manifestes chefs-d'œuvre. Après avoir examiné les principales définitions données jusqu'ici, il propose de distinguer entre les caractères de la tragi-comédie au XVI^e siècle (« pièce d'origine médiévale possédant un dénouement heureux et une forme au moins en partie classique ») et ceux qui dominèrent de plus en plus au XVII^e siècle et qui devraient faire attribuer, à la tragi-comédie de cette seconde époque, l'épithète de *romanesque*. Après avoir énuméré les sources du genre

1. Nous sommes bien loin de faire un crime à quiconque de quelques inexactitudes de détail. Il semble cependant qu'une lecture plus attentive des épreuves aurait facilement corrigé, pour les citations en français, les fautes d'orthographe (Voir, à titre d'exemple, p. 55) ; et les erreurs sur les noms, les dates et les titres (Voir, par exemple, p. 106) ; notons encore, à la p. 81, le *Louis XVI* et la *Marie-Antoinette* de Fra Tommaso di Terni, qui sont donnés comme des œuvres républicaines, et sont en réalité royalistes et anti-révolutionnaires.

et marqué avec beaucoup de force quelles dépendances le rattachent au drame médiéval, il étudie, au cours du ^{xv}^e siècle et au ^{xvii}^e avant Rotrou et Corneille, l'immense variété de pièces que leur désignation classe dans une rubrique singulièrement accueillante : moralités, mystères bibliques et romanesques, farces et pastorales ont paru mériter cette désignation, et le mot primitivement emprunté à l'*Amphitruo* de Plaute a servi un peu à toutes fins, en attendant que l'influence de Hardy sollicite de plus en plus le genre vers la tragédie romanesque et affranchie des règles. De soigneuses tables bibliographiques, énumérant dans leur ordre chronologique les tragi-comédies étrangères avant 1582, les tragi-comédies françaises de 1552 à 1636, ajoutent à la valeur documentaire du volume.

F. B.

GUSTAVE LANSON. — *Manuel bibliographique de la littérature française moderne (150-1900). Première partie : XVI^e siècle.* — Paris, Hachette, 1909, in-8 de x-247 pages.

Pour aider les travailleurs, mais surtout les étudiants qui abordent l'étude de l'histoire littéraire de la France, M. Lanson a entrepris la publication de ce manuel qui vient combler une incontestable lacune. Partant de ce fait « que la connaissance littéraire aujourd'hui ne peut exister sans un exercice critique et une base historique », il a tenu à fournir un instrument de travail et de recherche, non aus érudits et aus spécialistes qui sont en général munis par leurs propres soins, mais aus débutants, à ceus qui cherchent une orientation, une indication, la situation d'une question ou l'état actuel d'un problème. Il va sans dire que son livre rendra service à une clientèle beaucoup plus étendue que celle à qui sa préface entent s'adresser, et que nos étudiants de première année courraient quelques risques, eu revanche, à se plonger sans guide dans un index qui, pour le ^{xvi}^e siècle seul, dépasse les 3000 titres. Le plan est d'ailleurs simple et net à souhait : l'introduction groupe les livres et articles qui concernent les points relatifs à l'histoire générale de la littérature, à sa méthode, à la langue et à la versification ; elle offre ensuite un très utile dépouillement sommaire des collections et répertoires. Suivent 17 chapitres consacrés au

xvi^e siècle, et donnant par leur disposition seule une sorte d'armature à l'étude de cette période.

Il faudrait n'avoir jamais publié de bibliographie pour exagérer l'importance des critiques auxquelles semble prêter celle-ci. Information parfois limitée, volontairement ou non, à des titres d'ouvrages parus en un temps où la curiosité de l'auteur était particulièrement en éveil : les neuf premiers numéros, par exemple, sont insuffisants s'il s'agit de jalonner les vicissitudes de la conception même de l'histoire littéraire, surabondants au contraire s'il n'est question que de l'appréciation de deux ou trois théories. Difficulté, en attendant l'index final des sujets, de trouver l'ouvrage relatif à un écrivain classé sous plus d'une rubrique : rien sur l'*Heptaméron* à l'article MARGUERITE DE NAVARRE, ni aux numéros 605 et 606, alors que le n^o 615, qui est en bonne partie consacré à ce livre, devrait être rappelé. Renvois inutiles : il est entendu, puisque la thèse de M. Chamard est consacrée à la vie et aux œuvres de JOACHIM DU BELLAY, que l'*Olive* et le *Poète courtois* y sont examinés. Incorrection extrême — et ceci est plus grave et quelque peu mortifiant — des titres et des noms en langue étrangère, en allemand surtout : rectifier en particulier les n^{os} 325, 327, 615, 620, 622, 624^{bis}, 664, 2518, 2632, 2740, 2819, 2821, 2897, 2900, 2914, 2915, 2916, 3011, etc., etc. Quel dommage que l'absolue sécurité matérielle n'ait pas été atteinte dans un ouvrage dont certaines parties — les articles consacrés à la littérature locale, aux histoires locales des théâtres et des collèges, aux traducteurs — sont, à eux seuls, des trésors d'information, d'encouragement, de suggestion, et presque des invitations à la synthèse !...

F. BALDENSPERGER.

1. Lire 1789 au n^o 171, 1873, au n^o 664 *bis*, 1887 au n^o 2622, Strowski *passim* ; ajouter le nom de l'éditeur du n^o 523 ; donner dans la langue originale les titres de n^{os} tels que 1664, 2649, ajouter Landström, *Om Ronsard som dramatisk skald*. Stockholm, 1877 ; Lotheissen, *Königin Margarete von Navarra*. Wien, 1885 ; Keuter, *Marots Metrik* (Herrigs *Archiv*, 1882) ; Heyer, *D'Aubigné à Genève*. Genève, 1870 ; Goût, *D'Aubigné théologien*. Montauban, 1883 ; Stapfer, *D'Aubigné et V. Hugo*. Rev. bl., 1900 a.

a. Une importante feuille d'errata et d'addenda vient d'être jointe par M. Lanson, au moment où cette épreuve est corrigée, au deuxième fascicule de son *Manuel*.

E. LANGLOIS, *Nouvelles françaises inédites du XV^e siècle*. Paris, Champion, p. 1908, xii-155 in-8.

Les *Nouvelles françaises du XV^e siècle*, publiées par M. Langlois, proviennent d'un manuscrit du Vatican décrit par l'éditeur dès 1890. M. Karl Vossler, en 1902, en avait donné un résumé, et quelques courts fragments avaient trouvé place dans des études isolées; mais il restait à publier l'ensemble: c'est ce que vient de faire M. Langlois en un élégant volume. Il comprend quarante-cinq chapitres, d'étendue et de caractère très différents. Les contes proprement dits n'y entrent que pour une moitié; le reste se compose de légendes de saints, d'histoires édifiantes tirées de la Bible ou des *Vies des Pères*, d'exhortations pieuses. Assemblage, somme toute, assez disparate pour qu'on hésite à y chercher une intention, à y démêler un plan. Et ce n'est pas la personnalité de l'auteur qui pourrait ici servir de guide: on ne le connaît pas. M. Langlois, s'appuyant sur les noms de familles et les noms de pays épars dans l'ouvrage, a pu établir dans son introduction qu'il était de Sens ou des environs et qu'il écrivait dans la seconde moitié du xv^e siècle; il a même pu supposer avec vraisemblance que ce n'était pas un clerc. Mais, quelque honneur que fassent ces conclusions au savant éditeur, elles ne nous renseignent pas sur la portée du livre. Livre de morale et d'édification? Peut-être. La proportion des contes profanes diminue en effet progressivement au cours du volume, tandis que les morceaux d'un caractère moral ou religieux se multiplient dans une proportion-inverse. L'auteur se serait donc servi des uns pour amener aux autres. C'est l'opinion de M. Vossler et nous avouons la trouver plausible; encore faut-il accorder à M. Langlois qu'elle ne s'impose pas: la disposition du recueil peut être due au hasard et le recueil lui-même à une simple ambition d'auteur. Ambition d'ailleurs si peu justifiée qu'il serait oiseux d'en établir ou d'en contester plus longuement la vraisemblance. Langue incolore, style plat, invention nulle, les *Nouvelles* n'appartiennent pas, pourrait-on dire, à la littérature; mais par leur fonds elles

appartiennent à l'histoire littéraire. Qu'elles reproduisent une version connue d'un conte du moyen-âge, ou qu'elles en offrent une variante dont la source immédiate est encore à trouver, elles constituent pour l'historique du genre de précieux matériaux. Et c'est bien ainsi que nous les présente l'édition de M. Langlois. Chaque chapitre est en effet suivi de l'indication de ses sources. Si la nouvelle est directement tirée d'un texte connu, un résumé ou des citations de ce texte mettent en évidence quelques-uns des procédés du compilateur : récit écourté, épisodes transposés ou omis, noms propres rajeunis, c'est-à-dire remplacés par des noms de familles ou de localité du Séno-nais. Ce dernier procédé est assez curieux pour qu'on sache particulièrement gré à l'éditeur de l'avoir si bien mis en lumière : son index des noms propres placé à la fin du volume en identifie le plus grand nombre. Quant à la versification, s'il s'agit d'une source rimée, elle a, bien entendu, disparu ; mais il en reste plus d'une trace, la maladresse du prosateur n'ayant pu se débarrasser tout à fait de la mesure et des rimes de son modèle. Il arrive même que ce modèle n'existe plus et qu'on puisse néanmoins affirmer qu'il était en vers. C'est ce que fait M. Langlois pour les nouvelles III et IV, et nous croyons qu'il l'aurait également fait sans témérité pour les nouvelles I et V. L'indication au reste est d'intérêt secondaire. Quand la source immédiate d'une nouvelle a disparu, ce qui importe c'est de savoir si elle traite un thème déjà connu, si elle se rattache à telle ou telle version de ce thème, ou si elle en représente au contraire quelque nouvelle variante. Ces rapports de filiation sont démêlés dans le commentaire de M. Langlois avec autant de précision que de prudence. Signalons enfin un copieux lexique qui rend les *Nouvelles* accessibles à tous, et nous concluons que le livre de M. Langlois contentera les lecteurs simplement curieux de littérature aussi bien que les érudits.

Georges MARINET.

PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA « REVUE »

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la « Revue » sont mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font l'objet d'un compte rendu.

Ferdinand BRUNOT. — *L'enseignement de la langue française* (Paris, Armand Colin, 1909, 192 p.). — Ce petit livre, plein d'idées, est un cours de méthodologie professé à la Faculté des lettres de Paris pendant la dernière année scolaire, et recueilli par M. Bony, inspecteur primaire. Nous souhaitons que tous les lecteurs se laissent convaincre de la stérilité et de l'insuffisance éducative des vieilles méthodes.

Albert SCHENK. — *Table comparée des observations de Callières sur la langue de la fin du XVII^e siècle* (Kiel, Cordes, 1909, xxiv-166 p. in-8). — « Une table complète et commodément classée des remarques de Callières rendrait des services aux littérateurs et aux grammairiens. » Ainsi s'exprimait M. Mario Roques dans une notice des *Mélanges Brunot*. C'est cette table que M. Albert Schenk présente aujourd'hui aux historiens de notre langue. Pour une nouvelle édition, signalons l'utilité de renvoyer de *A vous le dé* à *Dé (à vous le)*, et vice versa, de *Faire à merveille* à *Faire par merveille*, de *Airs penchés* à *Penchés (airs)*, où l'on trouve un exemple nouveau.

Frédéric LACHÈVRE. — *Le procès du poète Théophile de Viau* (Paris, Champion, 1909, 2 vol. de xlvii-592 et 449 pages). — Dans un de ses charmants « En marge » du *Temps*, M. Henry Roujon a souligné l'importance de cette publication au point de vue de

l'histoire des idées et des lettres. On y trouvera un grand nombre de pièces inédites ou difficilement accessibles, qui sont des documents pour le philologue comme pour l'historien.

J. REINHOLD. — *Berte aus grans piés* (Cracovie, 1909, 194 p. in-8). — Cette étude consciencieuse des sources de la légende de Berte aus grands pieds est due à notre collaborateur M. Reinhold, qui a publié aussi, il y a trois ans (Paris, Larose), une étude de littérature comparée, en français, sur *Floire et Blancheflor*.

A. CONSTANTIN et J. DÉSORMAUX. — *Essai de grammaire, parler de Thônes, 2^e partie* (Annecy, Abry, 1909. Extrait de la *Revue Savoisienne*). — A propos de ce travail, nous signalons l'enquête ouverte par la Société Florimontane d'Annecy sur le folk-lore de la Haute-Savoie. Sis pris, le premier de 200 francs, et plusieurs mentions honorables seront distribués. Le programme sera envoyé à toute personne qui en fera la demande à M. J. Serand, avenue du Parmelan, à Annecy.

F. BRUNOT. — *Histoire de la langue française*, t. III, première partie (Paris, Colin, 1909, xxxiv-420 p. in-8). — Nous donnerons un compte rendu détaillé de ce nouveau volume du grand ouvrage de M. Brunot. A la fin de la préface, M. Brunot relève avec beaucoup de dignité les attaques passionnées et injustes dont il a été l'objet, dans une certaine presse, à propos du rapport si documenté qu'il a adressé au ministre au nom de la dernière commission de réforme orthographique.

A. VERMENOUE. — *Jous la cluchado, — Sous le chaume* (Aurillac, imprimerie moderne, 1909, 500 p. in-8). — Poésies en dialecte d'Aurillac, publiées avec une traduction française et une transcription dite phonétique par l'abbé Four. Les poésies sont intéressantes et la transcription sera utile, bien qu'on puisse craindre qu'elle ne soit pas suffisamment phonétique. L'orthographe du texte est systématiquement éloignée de la prononciation ; ce qui se prononce *ou bit mouri lou biel* (p. 65) est écrit : *aun vist mourir lou vièlh* ; et l'abbé Four nous dit sans ambages

(p. 20) : « Le *b*, le *c*, le *d*, le *g*, le *ch* et le *p* en finale se prononcent uniformément *t*. »

Paul MEYER. — *Monuments linguistiques du midi de la France* (Paris, Champion, 1909, ix-655 p. in-8). — « Je publie aujourd'hui, dit M. P. Meyer, le premier tome d'une série de volumes dont je suis assuré de ne pas voir la fin. » Nous espérons bien que cette assurance sera démentie par les faits. L'ouvrage comportera au moins huit volumes : le premier est consacré aux documents des départements de l'Ain et des Alpes (Hautes, Basses et Maritimes), ceux de l'Ain recueillis et commentés par M. Philippon ; le deuxième tome, annoncé à la fin de l'avant-propos, contiendra l'Ardèche, l'Ariège, l'Aude et peut-être l'Aveyron. Les recherches du lecteur sont rendues faciles par les titres courants et par la table des lieux d'où proviennent les documents, qui fait suite à chacune des sections du recueil. On aura là une base solide pour l'étude des variétés locales de la langue, et la lexicographie y trouvera des éléments précis qu'on chercherait vainement ailleurs. L'historien y recueillera maint renseignement sur la valeur des monnaies et sur leur circulation, sur le pris des choses et de la main-d'œuvre, sur les écoles, sur les représentations dramatiques subventionnées par conseils de ville, sur la voirie, sur la construction et l'entretien des bâtiments communaux, en un mot sur les actes journaliers d'une communauté d'habitants. On voit que l'intérêt de ces documents *linguistiques* est très loin d'être uniquement linguistique.

LAGE F. W. STAEL VON HOLSTEIN. — *Le roman d'Atthis e Prophlias* (Upsal, Almqvist et Wiksell, 1909, vii-127 p. in-8). — En attendant l'édition annoncée de M. Hilka, nous en avons par anticipation le complément littéraire dans cette solide thèse de doctorat, écrite en bon français par un Suédois.

C. DE BOER. — *Philomena, de Chrétien de Troyes* (Paris, Geuthner, 1909, cii-192 p. in-8). — L'édition critique que publie aujourd'hui M. de Boer, élève de M. Mario Roques, avait été jadis annoncée par M. Léopold Sudre. Une copieuse introduc-

tion grammaticale donne les raisons qui permettent d'identifier l'auteur de *Philomena* avec Chrétien de Troyes. L'édition est suivie d'un index complet de toutes les formes du texte.

E. BOURCIEZ. — *Eléments de linguistique romane* (Paris, Klincksieck, 1910, XXI-697 p.). — M. Bourciez rend un très grand service à nos études en mettant à la portée des élèves romanistes des notions précises et clairement présentées sur l'évolution comparée des différentes langues romanes, notions qu'il est indispensable de posséder pour étudier à fond l'une de ces langues, et pour en comprendre le développement historique.

René KERVILER. — *La Bretagne à l'Académie française au XIX^e siècle, d'après des Documents inédits*, tiré à 125 exemplaires (Paris, Champion, 1908, VIII-342 p. grand in-8). — C'est une publication posthume, par les soins du fils de l'auteur. L'ouvrage est le complément attendu de deux volumes précédemment parus sur la Bretagne à l'Académie française au XVII^e et au XVIII^e siècle. Les notices qu'il contient sont relatives à Bigot de Préameneu, Chateaubriand, Alexandre Duval, Hyacinthe de Quélen, le comte de Sainte-Aulaire et le comte Louis de Carné. Il manque malheureusement les notices de Jules Simon, d'Ernest Renan et de Caro, que l'auteur n'a pas eu le temps d'achever.

Carl COSMO RICE. — *The Phonology of Gallic Clerical Latini after the Sixth Century*, thèse de l'Université Harvard, soutenue en 1902, mais publiée seulement en 1909. C'est une importante contribution à l'étude du latin vulgaire.

Gustav WISSLER. — *Das schweizerische Volksfranzösisch*. (Erlangen, J. Neumann, 1909, VI-162 p. in-8). — Thèse de l'Université de Berne, sur laquelle nous reviendrons.

E. WALBERG. — *Deux anciens poèmes inédits sur Saint Simon de Crépy* (Lund, 1909, imprimerie Hakan Ohlsson, 93 p. in-8). — Ces deux petits poèmes, « Dou conte Symon » et « Histoire du filz du conte de Crespi », sont étudiés au triple point de vue

de la source, de la langue et de la versification, et publiés avec soin.

Ch. BALLY. — *Traité de stylistique française* (Paris, Klincksieck, 1909, deux volumes, l'un de xx-331 pages, l'autre de vii-264). — Le second volume est un livre d'exercices. Dans le premier, l'auteur expose brillamment une théorie souvent neuve et hardie, sur l'étude du langage, qu'il veut fondée sur l'observation de ce qui se passe dans l'esprit d'un sujet parlant *au moment où il exprime ce qu'il pense*, « étude plus linguistique que psychologique cependant, en ce qu'elle est tournée vers la face expressive de la pensée et non vers la face pensée des faits exprimés ».

— Nous signalons, dans le n° 5 de 1909 des *Neuphilologische Mitteilungen* d'Helsingfors, un intéressant compte rendu, par M. Henri Schoen, du Congrès international des Langues vivantes tenu à Paris en 1909.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. l'abbé Devaux, bien connu parmi les romanistes par sa belle thèse sur les parlers franco-provençaux du Dauphiné. Il avait publié dans notre Revue un texte en dialecte bressan (t. III et IV) et plusieurs comptes rendus (t. XI et XIII). Il travaillait depuis longtemps à un dictionnaire de la langue populaire en Dauphiné, qu'il laisse malheureusement inachevé. Né le 20 juin 1845 à Saint-Didier-de-la-Tour (Isère), il est mort à Rome le 31 janvier 1910. Il était, depuis 1906, recteur des Facultés catholiques de Lyon.

Le Propriétaire-Gérant, H. CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

LA COMÉDIE EN FRANCE

AU MOYEN-AGE

(Suite.)¹

IX

LA FÊTE DE MAI ET LE THÉÂTRE POPULAIRE

Nous avons tâché de trouver quelques-unes des racines par lesquelles le théâtre comique du Moyen-Age est attaché à la vie sociale du temps. Il y en a d'autres, certainement, qui échappent à toute recherche, et il y en a que l'on entrevoit à peine ou dont on soupçonne seulement l'existence.

Les deux pièces d'Adam de la Hale², le *Jeu de la feuillée* et le *Jeu de Robin et Marion*, remarquables par leur seule existence au XIII^e siècle, posent une série de problèmes de

1. Voyez ci-dessus, p. 1, où il faut corriger V en VIII.

2. Coussemaker : Œuvres complètes du trouvère Adam de la Halle. Paris, 1872. — L. Bahlens, *Adam de la Hale's Dramen und das « jus du Pelerin »* (Ausgaben u. Abhandlungen aus dem Gebiete der romanischen Philologie, XXVII). Marburg, 1885. — A. Rambeau, *Die dem Trouvère Adam de la Hale zugeschriebenen Dramen* (Ausg. u. Abh. etc., LVIII). Marburg, 1886. — Marius Sepet, *Origines catholiques du théâtre moderne*. Paris, 1902, l'article : Observations sur le jeu de la feuillée, publié d'abord dans les Études romanes dédiées à Gaston Paris le 29 décembre 1890 par ses élèves français, etc. Paris, 1891. — Henry Guy, *Essai sur la vie et les œuvres littéraires du trouvère Adam de la Halle*, Paris, 1898. Articles de Guesnon (dans le *Moyen Age*, 1902) et d'E. Langlois (*Romania*, XXXII).

la plus haute importance pour l'histoire du théâtre populaire, problèmes qui en grande partie resteront probablement obscurs, mais qui, néanmoins, puisqu'ils existent, sollicitent notre attention. Un de ces problèmes, et celui qui nous intéresse particulièrement ici, c'est le problème des sources. Évidemment, l'auteur, ici, a puisé dans des traditions qui remontent à des usages populaires très anciens. Ce n'est plus le monde des clercs et de l'église qui fournit le sujet, et la représentation elle-même du Jeu de la feuillée a eu lieu dans un milieu qui n'est ni exclusivement ecclésiastique ni entièrement populaire.

Je n'entrerai pas ici dans la discussion si vive et si féconde des savants français sur la personnalité singulièrement intéressante d'Adam et sur son milieu social ; je peux, sans grand inconvénient, me tenir à ce dont presque tout le monde est d'accord, notamment dans ce qui concerne la scène des fées et tout l'élément merveilleux du Jeu de la feuillée. Ceci, avec le titre même de la pièce, montre que c'est un jeu de fête de mai, représenté probablement aux environs du 1^{er} mai 1262. La représentation est censée avoir lieu dans « une feuillée », hors de la ville, pendant la nuit du 1^{er} mai. M. Guy a certainement raison de refuser l'interprétation de M. Bahlsen, selon laquelle tout se passe réellement ainsi. On ne saurait imaginer que la représentation ait eu lieu la nuit. M. Guy ne veut pas admettre non plus qu'elle ait eu lieu sous une « feuillée », et je suis vrai volontiers son opinion. Seulement, je ferai une observation qui me paraît de quelque intérêt à cet égard.

Dans l'*Elementarium doctrinae erudimentum* de Papias, du XI^e siècle, ouvrage décrié par les philologues, mais qui, néanmoins, justement à cause des indications prétendues invraisemblables, ne laisse pas d'avoir un certain intérêt pour l'histoire des mœurs populaires de son temps, l'auteur

explique le mot *scaena* ainsi : *umbraculum ubi poetae recitabant* ; et *umbraculum*, autrefois une partie du théâtre, serait maintenant une place entourée d'arbres, *quasi lobia* ¹. Or *lobia* (*loggia*, *Laube*) signifie exactement la même chose que feuillée. De cela ne suit pas, naturellement, que la pièce d'Adam ait été représentée dans un *umbraculum*, une *lobia*, sous une feuillée ; mais serait-il trop téméraire d'admettre comme vraisemblable ou au moins possible que Papias, au milieu du XI^e siècle, ait pu assister à une espèce de représentation dramatique dans les circonstances indiquées ? Et que le titre de « jeu de la feuillée » puisse s'expliquer par une vieille tradition populaire attachée à la fête de mai ? Et que plusieurs jeux de scène de notre spectacle s'expliquent de même ? Quoi qu'il en soit, la féerie, tout l'élément merveilleux de la pièce, se rattache à des souvenirs, peut-être à des usages populaires d'une origine lointaine et païenne. Se rattache, oui ; mais les rapports de la société bourgeoise et ecclésiastique d'Arras à ces traditions sont artificiels ; c'est dans les cadres de la civilisation urbaine que se déroulent ces scènes fantastiques qui rappellent seulement les vieilles croyances des ancêtres ou, peut-être aussi, les croyances vivantes du peuple tant urbain que campagnard. Les fées et leur invisible prince Hielkin apparaissent souvent dans la littérature du Moyen-Âge, et le folk-lore d'aujourd'hui s'est empressé de rechercher leur origine et leur rôle dans les croyances populaires, surtout celui de Hielkin ². Les acteurs du Jeu de la feuillée,

1. Voir Cloëtta, *o. c.*, p. 27, n. 2. M. Cloëtta n'en tire cependant aucune conclusion.

2. Gaston Raynaud, dans les *Études romanes* dédiées à Gaston Paris, 1891. F. Lot, *La mesnie Hellequin, Romania*, XXXII (qui réfute les opinions de Raynaud sur l'étymologie du nom de Hellequin et en propose une, très probable : *helle*, Enfer ; *hellequin*, la gent d'enfer, puis le prince de la gent d'Enfer). Cette étymologie est confirmée par les

Adam et ses concitoyens, se rendent parfaitement compte de la nature païenne de la scène des fées. Immédiatement avant l'arrivée des fées, le clerc Riquece Aurris somme le moine de s'en aller avec ses reliques :

- Requece : Sire moines, uoles bien faire,
 Metes en sauf uo saintuaire.
 Je sai bien, se pour uous ne fust,
 Que piecha chi endroit eust
 Grant merueille de faerie;
 Dame morgue et se compaignie
 Fust ore assise a ceste taule,
 Car est droite coustume estaule
 Queles uienent en ceste nuit.
- Li moines : Biaux dous sires, ne uous anuit,
 Puis quensi est ie men irai...
- Guillos : Joi le maisnie hielekin,
 Mien ensiant, qui uient devant
 Et mainte klokete sonnante...
- Li grosse femme : Venront dont les fees apres ?
- Guillos : Si mait diex, ie croi coil.
- Rainneles a Adan : Aimi sire il ia peril,
 Je uauroie ore estre en maison.
- Adans : Taiste il ni a fors que raison,
 Che sont beles dames parees.
- Rainneles : En non dieu, sire, ains sont les fees
 Je men uois...

La présence du moine et des reliques ne convient pas à la faerie, et le pauvre Rainnelet, de son côté, exprime la

recherches des folkloristes, entre autres celles de Axel Olrik : *Odins-jaegeren i Jylland* (le chasseur Odin en Jutland), *Dania*, t. VIII, Copenhague, 1901. D'un point de vue tout à fait étranger à notre sujet, M. Olrik constate un rapport intime entre les traditions populaires de la France du Nord et celles de l'Allemagne de l'Ouest, ce qui ne saurait qu'affirmer l'étymologie allemande et l'explication selon laquelle le prince de la gent d'enfer est le dieu Odin. Voir encore un article du présent auteur : *Harlequin et le chasseur sauvage*, *Dania*, IX, 1902, et O. Driesen, *Der Ursprung des Harlekin, ein kulturgesch. Problem*, Berlin, 1904.

peur du peuple devant la maisnie infernale; l'explication rassurante d'Adam ne peut pas le retenir; il se signe et s'en va. La roue — ici roue de fortune — cet antique symbole du soleil, rappelle, elle aussi, l'origine de la fête de mai, fête de soleil, fête païenne s'il en fut.

Adam de la Halle est-il créateur d'un genre dramatique? On ne saurait répondre ni oui ni non. Au point de vue de la valeur littéraire et dramatique du *Jeu de la Feuillée*, tout le monde est d'accord. Devant cette admiration générale et justifiée, on serait tenté d'émettre un doute sur la possibilité de la création absolument originale d'un ouvrage artistique aussi accompli et aussi complexe, tel Minerve sortant de la tête de Jupiter. Mais il est difficile, sinon impossible, de rien indiquer de précis qui puisse fortifier ce doute. Non qu'Adam ait dû ignorer tout art dramatique; il a pu assister à plus d'une représentation religieuse, il a pu même y participer. Mais de cela à imaginer une représentation dont le sujet est absolument étranger à l'esprit des jeux bibliques, il y a loin. L'indication de Papias au sujet d'*umbraculum* est trop vague est trop isolée pour y fonder une hypothèse probable.

Le *Jeu de Robin et Marion*, représenté à Arras en 1290¹, est, comme le *Jeu de la Feuillée*, un jeu de fête de mai. On pourrait peut-être le qualifier d'arrangement dramatique de pastourelles sans autre intrigue que celle des pastourelles elles-mêmes, l'intrigue-mère : lui, elle et le tentateur, témoignage d'ailleurs de l'élément dramatique des pastourelles elles-mêmes. Or, la pastourelle, comme plusieurs autres genres lyriques, est un chant de mai²; le jeu de Robin et Marion est donc doublement un jeu de fête de

1. Henry Guy, *o. c.*, p. 188.

2. G. Paris, *Journal des Savants*, 1891 et 1892. Jeanroy, *Origines de la poésie lyrique en Fr. au M.-A.*, 1889.

mai, puisque non seulement il a été représenté comme tel mais aussi composé d'éléments qui se rattachent à cette fête.

Plus tard, différentes sociétés — ainsi la Basoche¹ — ont célébré la fête de mai de plusieurs manières, et il semble qu'on a représenté quelquefois des farces à cette occasion. Du moins, deux farces conservées (datant, telles que nous les avons, d'env. 1500, mais probablement un peu plus anciennes, au fond) et qu'on serait tenté d'attribuer à la Basoche : la farce (ou la moralité) de « L'Eglise, Noblesse et Pourete qui font la lessive² », et la farce de « Jehan de Lagny, badin, messire Jehan Tretaulde, etc. »³, renferment-elles une chanson de mai, chantée, là, au commencement de la moralité, ici, à l'intérieur de la farce. Dans la farce se trouve une allusion au héros mystérieux du Jeu de la Feuillée, Hielkin. Trois femmes, toutes les trois mises à mal par Jehan de Lagny, demandent au jurisconsulte Messire Jehan de Tretaulde de leur indiquer un moyen de se venger. Messire Jehan leur répond :

Faictes le adiourner a ban
ou fyter a ouye de paroisse,
y fauldra que boyue l'angoisse,
fust il des gens de Hanekin.

(Serait-ce par hasard que le Hielkin du Jeu de la Feuillée apparaît de nouveau ici, dans une farce qui, probablement, a été représentée à une fête de mai ?)

Si l'on parcourt la statistique des représentations du répertoire de M. Petit de Juleville, on verra qu'une partie relativement grande des représentations ont eu lieu aux environs du 1^{er} mai. Est-ce qu'il y aurait une tradition

1. Ad. Fabre, *Les clercs du Palais*, 1875, p. 52 ss.

2. *Recueil de farces* Le Roux de Lincy, n. 17.

3. *Ibid.*, n. 26.

dramatique attachée à cette fête ? — Plus haut, nous avons examiné le genre des *débats*, d'où sont sortis des jeux dramatiques. Parmi les *débats*, il y a un groupe spécial qu'on pourrait appeler des débats de saisons, débats qui ne sont pas propres à la littérature française, mais qu'on retrouve dans la littérature grecque, dans la littérature latine et un peu partout ¹.

Le *Conflictus veris et hiemis*, attribué à Alcuin, et le poème *De Phyllide et Flora* (dans les *Carmina burana*) sont du genre des pastourelles et du Jeu de Robin et Marion, et le genre fleurit encore à la fin du Moyen-Âge. Je citerai quelques passages du *Débat de l'Yver et de l'Esté*, publié d'après un manuscrit du *xv^e* siècle ², mais qui repose probablement sur un texte du *xiv^e* siècle. Au début, le poète parle, en première personne :

L'autrier par ung matin, sur la rive de Sainne,
entre Mente et Meulent, tout parmy une plainne
trouvay deux damoyseaux, et l'un bel se demainne ;
vestu fu d'une robe qui n'estoit pas vilainne ;
Sa robe yert de sendal ; à oyseaux fu pourtraicte ;
li autre fu vestu d'une robe grisette
de gros agneaux fourrée, mout rudement portraicte...

La dispute commencée, Esté dit :

Et tu qui es, à qui il me convient respondre,
qui es ainsi velu ? Va, si te fais retondre ;
Je croy que c'est du froit.

Nous avons là une allusion assez claire à l'usage très ancien et très répandu de célébrer la venue du printemps

1. Dans le *Recueil de poésies françaises des XV^e et XVI^e siècles*, t. X, p. 49 ss., M. E. Picot a signalé des poèmes analogues français, anglais, italiens, allemands et néerlandais. Dans le *Journal des Savants*, 1892, p. 156, Gaston Paris a cité un poème néerlandais : Een abel Spel van den Winter ende van den Sommer, où c'est Dame Vénus qui termine la querelle.

2. *Ibid.*, p. 41 ss.

ou de l'été par une espèce de duel entre les deus champions qui personnifient les saisons, duel qui finit généralement par la victoire de la belle saison ¹. Ici, cependant, les deus parties s'accordent :

Esté : Yver, nous ne povons estriver longuement.
L'un sans l'autre ne peut le siècle nettement
point vivre...

Yver : Amis, vous dittes voir. Trestoute creature
doit prier le Seigneur, qui nasqui sans ordure,
qu'il nous envoie tel chault et ytelte froidure
que ja le menu peuple n'y ait desconfiture,
Amen

Le combat — le débat — a été christianisé. Aussi ne se rat-tache-t-il pas à la fête de mai, mais à une fête chrétienne. Yver se vante que

Chacun fait feste à mon commencement,
le jour de la Tous-sains et des Mors ensement...

à quoi Esté répond :

Iver, puisque me fais des Festes remembrance,
la Nostre-Dame en Mars est de moult grant puissance...

La Nostre-Dame, c'est la fête de l'Annonciation, le 25 mars, qui remplace la fête de mai, parallèlement à beaucoup d'autres localisations chrétiennes d'usages païens concernant les fêtes du printemps.

Maintenant, si l'on suppose, à l'origine, un duel — véritable ou symbolique — remplacé plus tard par un débat, ces fêtes de saisons ont dû fournir aux mimes, aux jongleurs, d'excellentes occasions de produire leurs tours d'adresse et leur art de récitation (d'abord peut-être récitation par un seul

1. Cf. A. Hillebrant, *Die Sonnenwendfeste in Alt-Indien* (Romanische Forschungen, herausgeg. v. K. Vollmoeller, V, p. 299-340, Erlangen, 1890. F. Liebrecht, *Zur Volkskunde*, Heilbronn, 1879, p. 377. Mannhardt, *Wald- u. Feldkulte*, I, Berlin, 1875, p. 347 ss.

jongleur, avec changement de vois, etc., plus tard dialogue dramatique). On ne saurait donc nier absolument la possibilité d'une tradition ancienne et ininterrompue, soutenue par les mimes et les jongleurs, et aboutissant à des débats, à des dialogues dramatiques, à des cérémonies et représentations qui ne seraient pas tout à fait étrangères à la bourgeoisie d'Arras au XIII^e siècle.

Lorsqu'en 1290 on représenta à Arras le Jeu de Robin et Marion, dont l'auteur venait de mourir, la représentation de ce jeu fut précédée par celle du *Jeu du Pèlerin*¹, sorte de prologue dramatique, composé probablement, pour l'occasion, en l'honneur du poète Adam. Les personnages sont : le « pèlerin », venu d'Italie où avait séjourné Adam, à la cour de Charles d'Anjou. Le « pèlerin » raconte la mort d'Adam et invite l'auditoire à écouter en silence et avec attention ; puis « li vilains » qui interrompent l'éloge d'Adam prononcé par le pèlerin et qui accablent celui-ci de menaces et d'injures. Enfin, quatre personnages, Gautier, Guios, Warniers et Rogans, qui s'entrequerellent sur Adam ; ces quatre personnages sont les mêmes que ceux qui jouent, dans la pièce qui va suivre, le jeu de Robin et Marion. A la fin du prologue, le « pèlerin » se sauve pour ne pas être battu, tandis que les autres décident de s'en aller chez « Aiieste a le foire », auberge dont il est question aussi dans le Jeu de Robin et Marion.

On a rapproché de cette petite comédie, de ce prologue dramatique, un petit fragment latin² malheureusement très obscur, qui contient un dialogue entre Térencia et un *delusor*. Le poète et le delusor s'entrequerellent vivement, à peu près comme le pèlerin et le vilain ou comme Warniers et

1. Ed. Rambeau, *o. c.*

2. Publié par Magnin, dans la *Bibl. de l'École des Chartes*, I, p. 524, ss.

Rogans dans le Jeu du pèlerin. Les circonstances semblent analogues : ici, une pièce de Térence, là, une pièce d'Adam, toutes les deus précédées¹ par une sorte de prologue où est attaquée et défendue la pièce qu'on va voir représenter. M. Gaston Paris, se fondant sur cette analogie prétendue, va si loin qu'il assure que le fragment latin « a dû servir de prologue à la reprise d'une pièce de Térence. La persistance de *cet usage* de faire précéder une représentation par une sorte de parade liminaire où l'auteur qu'on allait jouer était attaqué et défendu, nous est *attestée* jusqu'au XIII^e siècle par le Jeu du pèlerin, prologue dans le même goût d'une représentation de Robin et Marion² ». A notre avis, c'est aller trop loin. Le fragment latin, il faut le répéter, est très obscur, presque inintelligible, et l'interprétation, si ingénieuse soit-elle, donnée par Gaston Paris, ne saurait tenir devant les témoignages si nombreux et si unanimes contre la survivance du théâtre régulier de l'antiquité. En outre, le désaccord des savants sur la date du fragment, attribué par les uns au VI^e siècle, par d'autres au XI^e, rend difficile, sinon impossible, toute appréciation littéraire et historique. On ne saurait donc parler d'*usage* à propos de représentations dramatiques au XIII^e siècle et avant cette époque. Mais alors, le Jeu du pèlerin exige une autre explication que celle qui repose sur l'existence prétendue d'un usage dramatique. Il faut chercher ailleurs, et nous croyons que cette petite parade n'est autre chose qu'un dit dramatisé, un monologue de charlatan développé en un dialogue dramatique. Le début du pèlerin :

Or pais or pais, segnieur, et a moi entendes,
Nouueles uous dirai sun petit atendes.

1. M. Bahlsten, pourtant, conçoit le Jeu du Pèlerin comme un épilogue, *o. c.*, p. 133.

2. *Journal des Savants*, 1892, p. 155 s.

... Segnieur, pelerins sui, si ai ale maint pas
Par uiles par castiaus par chites par trespas.
... Bien a trente et chienc ans que ie nai areste,
Sai puis en maint bon lieu et a maint saint este,
Sai este au sec arbre et dus ca dur este.
... Si fui en famenie en suric et en tir,
Salai en vn pais ou on est si entir
Que on i muert errant quant on i ueut mentir,

est une vanterie du genre ordinaire. Il a été au Sec-Arbre, à Dureté, en Famenie (pays des Amazones?), en Syrie, à Tyr, et dans un pays où la sincérité de tout le monde est si grande qu'on y meurt si l'on veut mentir... Le vilain lui répond aussitôt :

Je ten uoeil desmentir,
Car entendant nous fais uessie pour lanterne.

Évidemment, notre pèlerin a visité des pays étranges de la même espèce que ceus où vont les médecins-charlatans des monologues, et s'il faut rapprocher le Jeu du pèlerin de quelque ouvrage dramatique connu, il suffit de nommer le dit de l'herberie, presque contemporain, de Rutebueuf.

X

PUYS, CORPORATIONS, CONFRÉRIES ET SOCIÉTÉS JOYEUSES.

Le théâtre populaire est un produit de la civilisation urbaine. Cela ne veut pas dire qu'en dehors des villes il n'y a pas de théâtre, ni que c'est dans les villes qu'il faut chercher l'origine de l'art dramatique. Les drames liturgiques, les drames latins, en grande partie antérieurs à la renaissance de la civilisation urbaine, se rattachent à un milieu spécial et en partie indépendant de l'existence des

villes ; les dits et monologues dramatiques, antérieurs au développement de l'art théâtral proprement dit, n'exigent qu'un appareil très modeste et peuvent être représentés n'importe où. Mais le théâtre populaire, au sens propre du mot, celui dont les pièces d'Adam de la Halle nous fournissent des spécimens précieux et dont l'existence est prouvée au XIII^e siècle, est un fruit de la civilisation urbaine, de l'épanouissement et de la *laïcisation* de la vie bourgeoise ¹. Au XII^e et au XIII^e siècle, nous trouvons un peu partout, notamment dans les grandes cités françaises du Nord et du Nord-Est, des associations mi-ecclésiastiques, mi-bourgeoises, organisées à l'origine dans un but essentiellement religieux et pour des œuvres de charité. Ces associations subissent souvent, aux XIII^e et XIV^e siècles, l'évolution générale de laïcisation. A Arras, ce changement est constaté de bonne heure ², et le puy dont furent membres les personnages du Jeu de la Feuillée est déjà fort différent de la Carité des Ardens de la première heure.

Dans le *Champion des Dames*, Martin le Franc énumère un certain nombre de villes françaises du Nord où sont célébrées des fêtes populaires, particulièrement intéressantes pour l'histoire du théâtre populaire :

Va t'en aux festes de Tournay,
A celles d'Arras et de Lille,
D'Amiens, de Douay, de Cambray,
De Valenciennes, d'Abbeville :
La verras tu manieres mille
De servir le prince des sos,
Dedens les sales et par ville,
En plain midy et a falos.

1. Rappelons aussi la farce — on la scène dialoguée — du garçon et de l'aveugle, p. p. Paul Meyer, dans *Jahrb. für roman. u. engl. Litteratur*, t. VI. Cette petite pièce, elle aussi, appartient au nord, à Tournay. Elle est à peu près contemporaine des pièces d'Adam.

2. Voir H. Guy, *o. c.*, Introduction.

Est-ce à dire qu'à Arras le prince du puy du XIII^e siècle soit devenu, au XV^e siècle, le prince dessots et qu'une évolution analogue ait eu lieu dans les autres villes ? La question, si intéressante pour l'histoire des mœurs en général et pour l'histoire des amusements dramatiques en particulier, est encore trop obscure, et nos recherches n'ayant pour but que les *origines* du théâtre populaire, nous n'entrerons pas dans les détails de cette question, d'ailleurs si féconde en elle-même. Citons pourtant quelques renseignements que nous avons sur l'histoire du puy d'*Amiens*. Dans cette ville il y avait, au XIV^e et au XV^e siècles, un *puy Nostre-Dame*¹, dont le président s'appelait « Maistre des Rhétoriciens »² ou « Prince du puy ». Celui-ci était chargé de donner tous les ans à la Chandeleur, jour de la fête principale du puy, un « disner solempnel » à tous les anciens présidents et aux « notables gens d'église ou aultres de dehors ». Pendant le dîner, qui devait être « apointié à gracieuse et courtoise dispence », on jouerait « ung jeu de mistere ». Jusqu'ici, rien d'étranger à l'activité ordinaire d'un puy. Mais dans un recueil manuscrit de pièces de vers couronnées au puy d'Amiens, il est parlé de jeux de personnages représentés dans cette assemblée en 1472, la nuit de Noël et la nuit des Rois, puis au dîner de la Chandeleur. La nuit des Rois 1472, Jehan Destrées, rhétoricien d'Amiens, et quelques-uns de ses confrères jouent une espèce de farce allégorique ou une moralité satirique entremêlée de couplets. Les personnages en sont : Va-Partout, Ne-te-Bouge, Tout-le-Monde, Bon-Temps, le Gendarme et le

1. Georges Lecoq, *Hist. du théâtre en Picardie, depuis ses origines jusqu'à la fin du XVI^e siècle*, Paris, 1880, p. 186 ss. où sont donnés les statuts de cette confrérie.

2. Rappelons, à propos de ce titre, les rapports entre les confréries des villes françaises du Nord et les Rederijkerkamer des Pays-Bas, et les Meistersinger allemands.

« Vaquier (vacher) de Chauny », personnage comique traditionnel en Picardie¹. La pièce finit par une chanson débitée par Va-Partout :

Dieu le voeulle, Petits et grans,
 Prenés en gré, n'y ayt celuy,
 C'est de la par le maistre du Puy,
 Lequel pour le bon tempz trouver
 A ce fait faire, puis disner².

Le puy, évidemment, s'est éloigné beaucoup de ses premières traditions en faisant représenter cet ouvrage, non à la Chandeleur mais la nuit des Rois. — A Dieppe, sous les auspices de la confrérie dite des Saints-Martyrs ou des Sept-Dormants, avaient lieu des représentations de différente espèce. Il semble qu'à l'origine la confrérie a dû célébrer l'Assomption (15 août) par des « miracles » tirés surtout de la vie de la Vierge. Plus tard, au xv^e siècle, un élément nouveau s'est introduit dans la fête : on a célébré la fête dite des *Métouries*, fête de la récolte, toujours le 15 août, pour rappeler la mémoire de la prise de la Bastille, par le Dauphin Louis (XI), le 14 août 1443, et on a joué des comédies morales ou profanes, remplies d'allusions à des faits contemporains³. Ici encore on aperçoit l'effet de l'esprit de laïcisation.

A Laon, des quittances officielles, tirées des archives municipales de cette ville, et comprises entre 1410 et 1541, nous apprennent l'existence d'une fête annuelle, « Feste du vingtiesme jour », « feste bourgeoise des Vingt-jours », ou

1. La pièce a été publiée dans le *Recueil de documents inédits concernant la Picardie*, p. p. V. de Beauvelle, Paris, 1860.

2. L. Petit de Juleville, *Répertoire*, année 1482.

3. Édouard Fleury, *Origines et développement de l'art théâtral dans la province ecclésiastique de Reims*, Laon, 1880. *Mém. de la Soc. acad. de Laon*, t. IX, p. 247, t. XI, p. 122, sur le Roi des Braies ; t. XIII, p. 111, sur les Innocents et les fêtes des fous.

« Festes du Roy des Braies ». Les quittances de 1496 nous apprennent que « c'est la feste des bourgeois et habitans de la dicte ville et cité dudit Laon que l'on a coustumez faire chascun an a la dicte ville au xx^e jour après Noël » et qu'elle est célébrée pendant trois jours. Elle rassemblait un grand nombre d'invités des villes voisines : Saint-Quentin, Soissons, Péronne, Noyon, Chauny, Vailly, Ham, Reims, etc. ¹. Parmi ces invités qui venaient, non seulement pour assister à la fête, mais pour y prendre part, pour jouer moralités, farces et autres ébattements, étaient aussi des *ecclesiastiques*. Les quittances de 1490 mentionnent « certains compagnions tant d'église que séculiers, estant en nombre de 24 personnes de la ville de Saint-Quentin et ceulx de Soissons en nombre de douze personnes... » A Cambrai, il y avait, à partir de 1426, une « Abbaye joyeuse de Lescache-Profit » avec « un abbé » et des « moines » ². A Chalon-sur-Saône, il y avait « un Abbé de la Grande-Abbaye » dont les suppôts s'appelaient les « Enfants de Ville » ³. Reims avait ses « Joyeux de Reims » dont le chef s'appelait Monsieur le Cardinal; Poitiers, son « Abbé de Mau-Gouverne »; Lyon, ses « Bavards de Nostre-Dame de Confort »; Clermont, son « Prince de Haute-Folie », son « Prince du Bon-Temps » et son « Prince de la Lune » ⁴; Compiègne, sa « Mère sotte » et ses « enffançons sorz, sottelettes et sotteletz » ⁵; Paris avait ses « Enfants-Sans-Souci ». A Lille, il y avait, au xv^e siècle, un Prince

1. Juleville, *Comédiens*, p. 236.

2. Id., *ibid.*, p. 237.

3. Fleury, *o. c.*

4. Juleville, *Comédiens*, p. 240.

5. Lecoq, *o. c.*, p. 141 (quittance de 1539 : « Donné vint sols à nos mere sotte Jehan Jennesson et a ses enffançons... pour aider aux frais par eulx faictz a jouer plusieurs belles moralitez et farces joyeuses pour réjouir la population. »)

d'Amour ou Prince de Saint-Jacques ; à Douai, un Prévôt des Étourdis ; à Arras, un Abbé de Liesse ¹ ; Auxerre avait un Abbé des fous, élu tous les ans, le 18 juillet, devant la cathédrale, et qui présidait, pendant les jours suivants, à des jeux et des processions burlesques ². Rouen et Evreux avaient les fameux Cornards.

Qu'est-ce que tous ces noms nous apprennent ? Il est probable que quelques-uns des puits ont subi une certaine évolution de laïcisation, mais souvent les vieux puits subsistent à côté d'associations nouvelles, et probablement quantité de sociétés joyeuses naissent indépendamment des associations existantes. Mais ce qui, à notre point de vue, est plus intéressant, c'est que presque tous les noms de sociétés joyeuses et de dignitaires bouffons sont remarquables par le mélange d'éléments ecclésiastiques et séculiers qu'ils révèlent. La fête des fous, paraît-il, est chassée des églises, généralement au xiv^e et au xv^e siècles, mais elle n'en meurt pas ; elle se sécularise pour ainsi dire ; ses traditions sont adoptées, en partie, par les nouvelles sociétés séculières, non sans le concours des ecclésiastiques, pourtant. Ceux-ci, en effet ³, se sont associés aux bourgeois, du moment où l'église s'est fermée à leurs cérémonies burlesques, et il est probable qu'ils ont communiqué à leurs concitoyens séculiers certains éléments de leurs traditions spéciales ⁴ ; l'esprit satirique et burlesque propre aux ecclé-

1. H. Guy, *o. c.*, p. 471. Évidemment, différentes associations se sont succédé ou ont existé en même temps. — A Amiens est mentionné (Lecoq, *o. c.*, p. 146), en 1561, un abbé de la Lune et ses compagnons, joueurs de tragédies, moralitez et farces.

2. Juleville, *Comédiens*, p. 234.

3. Rappelons ce qui est dit plus haut sur la fête du roi des braies, à Laon, où assistaient, parmi les invités, des ecclésiastiques de Saint-Quentin.

4. Nous retrouvons cette influence, même dans l'usage singulier du *Charivari*, v. p. ex. Du Cange-Carpentier, s. v., *charavaritum* (*Glossa-*

siastiques s'est greffé sur l'esprit gaulois et bourgeois, alliance dont on reconnaît l'action non seulement dans les soties et dans les autres pièces allégoriques, mais encore dans les farces proprement dites des xv^e et xvi^e siècles ¹.

J.-P. JACOBSEN.

rium novum seu supplementum, Paris, 1766, t. I, col. 923) : « Secundo nubentibus fit charavaritum seu capramaritum (!), nisi se redimant et componant cum abbate juvenum. »

1. Les pièces composées et jouées par les basochiens porteront naturellement une empreinte professionnelle, qu'il est très facile, le plus souvent, de reconnaître.

MAIS

Dans la *Zeitschrift* de 1908 (XXXII, 656 et suivantes), M^{lle} E. Richter a consacré une étude à « l'histoire de *magis* en français ». On trouvera résumée d'autre part (*Rev. de Phil. fr.*, t. XXIII, p. 309) sa théorie des locutions *mais que*, *ne mais* et *ne mais que*. Je voudrais discuter ici les pages de son article qui concernent proprement l'histoire de *mais*.

[P. 658]. *Magis*, dit M^{lle} R., peut avoir en latin trois synonymes : *valde*, *plus* et *potius*. Ces trois significations se retrouveraient en français. En particulier, la première survivrait encore dans l'expression *n'en pouvoir mais* « n'y rien pouvoir ». Je n'en crois rien. *Magis*, au sens de *valde*, est, dans le latin des classiques, confiné, ou peu s'en faut, dans des expressions toutes faites (*magis amare*, *magis placet*, etc.; voy. Hand, *Tursellinus*, III, 561 sq.); elles n'ont pas survécu. En latin vulgaire, *magis tumultus* (= *magnus t.*), *meas magis negligencias*, que cite M^{lle} R., sembleraient attester une certaine vitalité du sens « élatif » ; je ne crois pas cependant que l'ancien français ait dit jamais *unz mais bruiz*, *mes mais negligences*. Il y a donc déjà une présomption contre l'emploi de *mais* avec la valeur de *mout* ou de *très*. Mais voyons les exemples dont M^{lle} R. appuie sa thèse ; ils seront vite passés en revue, elle n'en cite que trois. Dans deux de ces citations (la plus caractéristique, *Trichéor sont mes trop cil chevalier*, est extraite de Bartsch, *Past.*, III, 5, 17), nous avons affaire en réalité

à une locution *mais trop* = « beaucoup, extrêmement », où c'est essentiellement *trop* qui traduirait *valde*. On ne peut faire fond sur la troisième, qui est la première en date (*Alex.*, 13e), car le texte n'est pas très sûr. Mettons pourtant les choses au mieux. Voici le passage : *La mortel vide li prist molt a blasmer, De la celeste li mostrat veritet, Mais lui ert tart qued il s'en fust tornez*. Je ne vois pas du tout la nécessité de comprendre : (*il*) *lui ert mais tart*; il est plus simple et plus logique de rapporter *mais* à la proposition tout entière, et de traduire : *mais il lui tardait*. Alexis, marié malgré lui, a pris le parti de fuir le soir de ses noces. Son père l'envoie rejoindre sa jeune femme, comme c'est l'usage et le commandement de Dieu. Il y va par obéissance, et c'est pour faire à la jeune épouse un beau sermon sur les voluptés de l'amour divin. Mais à quoi pense-t-il constamment ? A fuir. Il lui tarde d'en avoir fini, il lui tarde de s'en aller. *Mais* a ici le sens le plus banal. — Reste l'expression *n'en pouvoir mais, ne pouvoir mais de qqch*. Elle doit être ancienne, car le provençal dit *non poder mais*. Pourtant, si l'on relève dans Godefroy, dans Raynouard et dans Littré les exemples de l'ancienne langue, on constate que sur seize textes cités treize sont du xvi^e-xvii^e, deux du xiii^e, un seul du xii^e. Je n'en trouve dans mes notes que deux autres du moyen-âge : Gace Brulé, éd. Huet, p. 86, et *Miracles de N.-D.*, éd. G. Paris et U. Robert, IV, 934. Le développement de l'expression dans la langue du xvi^e donnerait à penser qu'elle prend son origine non pas dans un emploi archaïque et parfaitement isolé de *magis*, mais dans une acception bien vivante en ancien français, celle de « davantage ».

Mais est en effet courant au xii^e siècle et au xiii^e pour exprimer une comparaison de quantité, surtout dans des expressions comme (*soissante*) *et mais, mais de (quarante*

toises). Dès le latin vulgaire, il avait pourtant perdu déjà beaucoup de terrain dans le N. de la Gaule. Le latin vulgaire de France ne disait pas, comme celui d'Espagne, *magis gentilem*, mais *plus* ou *melius gentilem*. Je n'ai pas la prétention de l'apprendre à personne ; c'est un fait connu de tout francisant. Encore fallait-il le rappeler ici, à cause de son extrême importance.

La transition du sens quantitatif au sens temporel est facile (cp. *Rol.*, 2366 Stengel : *Ço sent Rollanz de son tens n'i ad plus*). Aussi *mais* s'emploie-t-il fort usuellement en anc. fr. comme adverbe de temps. M^{lle} R. n'a garde de l'oublier, bien entendu. Mais on peut se demander si son exposé donne bien l'impression exacte des faits. Nous avons ici toute une série de sens que seules peuvent expliquer de multiples modifications sémantiques, et qui se présentent dès les premiers textes. Quand on lit l'*Alexis* ou le *Roland*, on est étonné de la variété des acceptions temporelles de *mais* et des mots où il entre en composition. Quelques exemples ne seront sans doute pas superflus :

Mais se rencontre d'abord, comme *plus*, au sens de « plus longtemps, davantage ». *Rol.*, 2219 : *Si grant doel out que mais ne poet ester*. *Ib.*, 2561 : *Diseient li : Sire, rendez le nus ! Il n'en est dreiz que il seit mais od vos*. Cp. *Alex.*, 120 a ; *Rol.*, 2784. B) Il prend souvent aussi la valeur d'un futur relatif ou prochain, aux sens de « à partir de ce moment, dorénavant, désormais » : *Alex.*, 93 e : *Granz est li dols qui sor mei est vertiz . . . Il n'est merveile, n'ai mais filie ne fil* ; *Rol.*, 5651 : *De Sarraguce od la porte abatue. Or set il bien que n'est mais defendue*. Cp. *Alex.*, 38 b ; *Rol.*, 273, 2305. *Ja mais* est tout à fait courant, *Alex.*, 27 e, 29 a, 91 e, 99 b ; *Rol.*, 915, 971, 2901, 2915. Cp. surtout *Rol.*, 1514 : *.VII. Arrabiȝ i ad deschevalciet. Cil ne sunt prot ja mais pur guerreier*. De nombreuses expressions : *mais en avant* (*Rol.*,

2520), *d'ore mais, d'ore mais en avant, des mais en avant*, etc., ont, au cours de l'ancien et du moyen français, précisé cette signification. C) Un sens plus vague est celui de « jamais plus » : *Alex.*, 8 a : *Mais n'avrat enfant*; *Rol.*, 1733 : *N'ert mais tels hum tresqu'al Deu juïse*. *Jamais* est parfaitement usuel; cp. *Rol.*, 690, 1727, 3754, etc. D) *Ja mais* exprime le futur absolu : *Rol.*, 1721 : *Se puis veoir ma gente sorur Alde, Vus ne jerrez ja mais entre sa brace*; *ib.*, 4105 Gaut. : *Ki ceste fait ja mais n'en ferat altre*. Cp. *Alex.*, 1 e, 2 d; *Rol.*, 376, 653, 1873, 1966, etc. E) Enfin la valeur temporelle de *mais* (*ja mais*) peut devenir tout à fait vague : *Rol.*, 543 : *Par tantes terres ad sun cors traveilliet! Quant ert il mais recreanz d'osteier?* — ou tout à fait générale : *Ib.*, 779 : *La rere garde est jugée sur lui : N'avez barun ki ja mais en (la O.) remut.* — La conséquence, c'est par exemple que *onques mais*, dont le sens propre serait « jamais plus », est très bien dès le *Roland* synonyme de *onques*. Cf. 1040, 1044, 1461, 2223.

Ce nuancé dans la signification, cette richesse d'acceptions donnent à supposer des siècles d'histoire. Et comme, en latin classique, *magis* ne possède aucun de ces sens, c'est en latin vulgaire qu'il en faudrait chercher la formation¹.

[P. 662]. L'auteur aborde ensuite l'une des questions les plus délicates de notre syntaxe : l'histoire des sens actuels de *mais*². Voici l'évolution qu'elle suppose. Le sens de

1. « L'histoire de *mais* en français » comportait au surplus un exposé de la concurrence de *mais* et de *plus* en a. fr. Il y avait lieu de montrer aussi comment *jamais*, *jamais plus*, *désormais*, *bui mais*, etc., se sont partagé ou disputé les sens temporels de leur simple.

2. Il suffit de comparer l'art. *MAIS* dans l'Académie, dans le *Dictionnaire général* et dans Littré pour comprendre toute la difficulté du problème. Non seulement le désordre règne d'ordinaire dans le classement des sens : voy. l'Académie; mais il y a des lacunes; on chercherait en

magis = « *potius* », c'est la *rectification* d'une affirmation qui vient d'être émise; cette rectification peut être totale ou partielle. A) Si elle est totale, il y a lieu de distinguer deux cas : 1) ou bien B est purement et simplement substitué à A : il y a *correction* ; 2) ou bien A et B sont mis en parallèle, voire en contradiction : l'*opposition*, au sens étymologique du mot, va jusqu'à l'*adversation*. B) Si la rectification n'est que partielle, on peut encore distinguer : 1) la *restriction* : ce qui suit infirme en partie ce qui précède, lui retire de sa valeur ; 2) la *gradation* : ex. : *non seulement, ... mais encore...* C) Avec un sens affaibli, *mais* exprime : 1) la *transition*, et par suite ou bien 2) l'*explication* d'un acte dont on veut s'excuser, ou bien 3) l'*introduction* polie d'une *contradiction*. — Quand bien même on ne lui donnerait qu'une valeur purement théorique, ce classement des sens de *mais* n'échapperait pas à toute critique. La seconde moitié de la p. 665 fait un peu l'effet de ces tiroirs où l'on entasse bien des choses. Mais il y a même deux grosses lacunes : M^{lle} R. ne mentionne ni *mais* servant à introduire une *objection* ¹, ni *mais* servant à introduire une *concession*. — Et maintenant, son classement est-il conforme à l'histoire des sens? Je serais bien en peine de l'affirmer ou de le nier, et pour cause : car dès les tout premiers textes *mais* a presque toutes ses acceptions modernes. Je crois qu'on en peut ranger les sens sous trois grandes rubriques : RECTIFICATION (j'adopte les subdivisions proposées par M^{lle} R., elles sont judicieuses), DÉLIBÉRATION (c'est-à-dire *Objection* et *Concession*), et TRANSITION : je ne préjuge pas de l'ordre

vain dans le *Dictionnaire* les sens de « restriction », d'« objection », de « concession ». Le *Dict. gén.* paraît oublier que *mais* s'emploie très habituellement pour marquer une transition. Etc.

1. A moins qu'il ne faille rapporter à ce sens ce que dit l'auteur, p. 644, l. 35 sqq., de *mais encore...*, ou p. 665, l. 42 sqq., de *mais ne vous déplaît...*

chronologique. Eh bien, *rectification*, *délibération*, *transition* sont constamment traduites par *mais* dans l'*Alexis* et dans le *Roland*. En voici quelques exemples :

Rectification. — A) CORRECTION : *Alexis*, 51 e : *N'en fait musgode pur sun cors engraissier, Mais as plus poves le donet a mangier*. Cp. ainz, *Alex.*, 54 d.¹ B) OPPOSITION : *Rol.*, 187 : *Li reis Marsilie m'ad tramis ses messages. De sun avoir me voelt duner grant masse. . . Mais il me mandet que en France m'en alge*. Cp. 2382. *Ib.*, 2513 : *Carles se gist, mais doel ad de Rollant*. ADVERSATION : 1) entre l'action de qqn et celle d'un autre : *Alex.*, 65 b : *Il s'escondit. . . mais ne l'en creient*, *Rol.*, 1212 : *Nos avum dreit, mais cist glutun unt tort*. Cp. *Alex.*, 71 e, 82 c ; *Rol.*, 1100 ; — 2) entre deus actions de la même personne : *Rol.*, 465 : *Gelet l'a tere (son manteau). . . Mais de s'espee ne volt mie guerpir* ; — 3) entre deus interprétations d'un acte : *Rol.*, 3778 : *Vengiez m'en sui, mais n'i ad traïsun*. Cf. 3760 ; — 4) entre le désir et la réalité : *Alex.*, 39 d : *Dreit a Tarson espeiret ariver, Mais ne poet estre, ailors l'estuet aler* ; *Rol.*, 1600 : *Fuir s'en voelt, mais ne li valt nient*. Cp. *Alex.*, 96 e, 106 d, 116 e ; *Rol.*, 1151, 2548 ; — 5) entre « autrefois » et « maintenant » : *Rol.*, 3095 : *(L'oriflamme) aveit num Romaine ; Mais de Munjoie iloec out pris escange* ; cp. 1709 ; — C) RESTRICTION : *Rol.*, 191, *Chrestiens ert, de mei tendrat ses marches. . . Mais jo ne sai quels en est sis curages*. Cf. 2553, 2567. *Ib.*, 290 : *J'i puis aler, mais n'i avrai guarant*. *Ib.*, 2234 : *Sur piez se drecet, mais il ad grant dulur*. Cp. 1997, 2100, 2159. En particu-

1. Cf. *Pathelin*, 41 sqq. : *PATH. . . S'il convient que je m'aplique A bouler avant ma pratique, On ne sçaura trouver mon per. — GUILL. — Par Saint Jaques, non, de tromper ! Vous en estes ung fin droit maistre. — PATH. Par celluy Dieu qui me fist naistre, Mais de droitte advocasserie. — GUILL. Par ma foy, mais de tromperie ! . . . — PATH. [54] Il n'y a nul qui se congnoisse Si hault en advocacion. — GUILL. M'aïst Dieu, mais en trompacion.*

lier pour marquer une sorte de consolation (« mais au moins ») : *Rol.*, 1478 : *Ultre cest jurn ne serum plus vivant. Mais d'une chose vos sui jo bien guaranz : Sainz Pareïs vus est abandunanz. Ib.*, 2053 : *Sempres murray, mais cher me sui venduz.*

Délibération. — A) OBJECTION : *Alex.*, 42 a : *S'or me conoissent mi parent d'este terre, Il me prendront par pri ou par podeste. Se jo's en creit, il me trairont a perte. Mais ne por hoc mes pedre me desirret, Si fait ma medre, etc. Var. et.* B) CONCESSION : *Rol.*, 3517 : *Ja vostre deu ne vos erent guarant, etc... Mais reclamez les barons d'Occiant. Ib.*, 1743 : *Ja li corners ne nos avreit mestier... Mais ne purquant si est il assez mierz.*

Transition. — a) entre deus personnages, b) entre deus situations. Ex. : a) = « quant à » : *Rol.*, 332 : *Li emperere li tent sun quant le destre. Mais li quens Guenes iloe ne vol-sist estre.* Cp. 425, où *mais* commence une laisse. b) = « voici que » : *Alex.*, 43 c : *Vait par les rues dont il ja fu bien cointes, Altre puis altre. Mais son pedre en encontret.* Cf. *Rol.*, 368. De là le sens de reprise après une digression. Roland vient de donner son avis sur le choïs d'un parlementaire. Ganelon le menace et l'injurie : Roland répond (v. 313) : *Ço set hum bien, n'ai cure de manace. Mais* (je disais donc que) *savies hum il deit faire message.*

On remarquera que je n'ai relevé de *mais* augmentatif aucun exemple. Le premier cas vraiment net que j'aie noté est dans les *Miracles de Nostre Dame*, XIII, 138 : ... *Ton sens envers le mien Vault moult petit, mais ne vault rien. Quant à non seulement... mais encore...*, c'est une sorte de latinisme, dont il serait curieux d'examiner l'histoire avec quelque détail.

Par ailleurs, le développement de significations si diverses, toutes ignorées du latin classique, suppose une fois de plus

en latin vulgaire une lente évolution de plusieurs siècles. Je crois donc pouvoir résumer ma pensée en disant que M^{lle} Richter n'aurait pas dû prendre pour sujet de son travail « l'histoire de *magis* en français ». C'est sur l'histoire de *magis* en latin vulgaire qu'elle devait faire en premier lieu porter l'effort de son esprit érudit et subtil.

Paul PORTEAU.

NOTES LEXICOLOGIQUES ¹

amuseur :

... je passe pour être un frivole conteur, un *amuseur de gens*, a dit notre savant collaborateur Philarrète Chasles...

Balzac à Charles Nodier, 8 octobre 1832 (*Œuvres diverses*, dans l'édition Calmann-Lévy in-8°, t. XX, p. 552).

ascendant :

Il y a des gens qui se servent trop de ce mot, et qui mettent l'*ascendant* à tout. C'est un terme fort en usage aujourd'hui, mais il ne faut pas l'affecter : il se dit des astres et des constellations ; on l'emploie, néanmoins, au figuré.

[Andry de Boisregard], *Réflexions sur l'usage présent de la langue française*. Paris, 1689, p. 67.

attraction :

... avec cela, trouver des combinaisons, des *attractions*, comme disent les Anglais, pour obtenir la faveur du public de manière à écraser, par leur supériorité, les autres journaux...

Balzac à M^{me} Hanska, 11 août 1835 (*Correspondance*, dans l'édition Calmann-Lévy in-8°, t. XXIV, p. 220).

1. Suite et fin de la première série. Je répons au souhait qu'on a bien voulu m'exprimer en faisant un index de ces glanes recueillies au hasard de la lecture.

bon goût :

Le bon goût, pour me servir de la façon de parler des Espagnols, se rencontre ordinairement dans les écrits des personnes considérables.

Saint-Evremond, Lettre à M. le Maréchal de Créquy, dans les *Œuvres mêlées*. Paris, 1697, t. III, p. 9.

canuler :

Henry de Rouzan m'a mandé que le général Sébastiani a répondu, un jour, à l'un des directeurs de son ministère, lequel le pressait de prendre une détermination sur une affaire : « Ma foi, mon cher, vous me *canulez* trop; nous verrons cela plus tard. Je n'aime pas qu'on me *scie le dos*. » Ce langage vulgaire est le langage usuel du général Sébastiani, brave soldat, à l'enveloppe rude...

Souvenirs du chevalier de Cussy, p. p. Marc de Germiny. Paris, 1909, t. II, p. 23 [écrit en 1830].

combe :

Combe est un mot très français qui signifie une vallée étroite et courte, creusée entre deux montagnes et où l'industrie des hommes est parvenue à introduire quelque culture. Il n'y a pas un village, dans tout le royaume, où cette expression ne soit parfaitement intelligible; mais on l'a omise dans le Dictionnaire, parce qu'il n'y a pas de combe aux Tuileries, aux Champs-Élysées et au Luxembourg.

Ch. Nodier : Note au titre de *La Combe de l'homme mort* (dans les *Contes*).

complications :

Des observations et des combinaisons me font soup-

çonner encore des *complications*, comme disent MM. les diplomates.

L'impératrice Élisabeth de Russie à sa mère,
5/17 mars 1817, dans : Grand-Duc Nicolas
Mikhaïlowitch, *L'impératrice Élisabeth*. Saint-
Pétersbourg, 1908, t. II, p. 634.

concept :

Concept est un mot particulier aux philosophes, et qui est fort en usage, comme : « La philosophie devint pointilleuse sous les Arabes par ces précisions et ces *concepts* abstraits qu'elle introduisit dans l'École. » (*Réflexions sur la philosophie.*)

[Andry de Boisregard], *Réflexions sur l'usage présent de la langue française*. Paris, 1689, p. 132.

cosmopolitisme :

Le cosmopolitisme fut longtemps tenu pour un titre de reproche et d'injure ; c'était le synonyme d'indifférence, d'égoïsme. On disait d'un homme : « C'est un cosmopolite », pour dire un homme sans liens, sans passions sociales, sans affections, sans âme ; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui, mais avec plus de raison, un éclectique.

Ch. Didier, *Du cosmopolitisme et de l'association*.
Revue encyclopédique, 1832, t. LIV, p. 270.

coupé :

Pour vous entretenir, à cette heure-ci, de ce qui se fait dans notre bonne ville de Paris, je vous dirai que depuis peu un certain homme s'y est fait écouter, lequel ayant considéré la grande réputation que les carrosses français ont par toutes les nations, a voulu raffiner sur l'intention commune, pour nous enseigner à aller par la ville à moindre frais qu'on ne fait d'ordi-

naire... Il prétend remettre en crédit les carrosses tirés par un cheval, comme la mode en avait été trouvée il y a plus de trente ans, et la première invention des carrosses coupés ne vient que de là.

Recueil [de Sercy] de pièces en prose les plus agréables de ce temps, 1^{re} partie. Paris, 1660, p. 256.

culotte de peau :

Si vous avez servi, vous connaissez parfaitement ce que les soldats appellent *culotte de peau*...

G. Sand, *Indiana* (1831), p. 108 de l'édition M. Lévy.

dandiner :

... penchant la tête et la moitié du corps tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, ce qu'on aurait autrefois appelé *dandiner* ; mais aujourd'hui la posture en est estimée galante.

Recueil [de Sercy] de pièces en prose les plus agréables de ce temps, 1^{re} partie. Paris, 1660, p. 82.

se dégonfler :

Quand je fis réimprimer à Paris les *Lettres écrites de Lausanne*, un journal français [le *Journal de Paris*, 31 décembre 1787] avait relevé l'expression *se dégonfler* comme étant suisse, et non française. Je ne la changeai pas, et le journaliste put la retrouver dès les premières lignes du livre.

M^{me} de Charrière, lettre de mai 1799 citée par Ph. Godet, *Madame de Charrière et ses amis*, Genève, 1906, t. I, p. 313. L'expression qu'avait relevée le *Journal de Paris* était *se dégonfler sur ce chapitre pour exposer des idées dont on est plein*.

goutte :

C'était moi qui, dès le matin, versais le petit verre d'eau-de-vie aux soldats, mes compagnons d'infortune, qui venaient m'entourer joyeusement tandis que je buvais ce qu'ils appelaient *la goutte*.

Fauche-Borel [à l'armée du Rhin, à Strasbourg, en 1795] dans ses *Mémoires*. Paris, 1825, t. I, p. 303.

hamac :

... les lits connus sous le nom de hamacs, que les sauvages d'Amérique font d'un roseau, d'écorce d'arbre ou d'un tissu de coton.

Extrait des registres de l'Académie royale des Sciences, 16 mars 1746, dans le *Mercure de France*, juin 1746, p. 111.

lampions :

Du 25 au 30 mars [1848] eurent lieu ces innombrables plantations d'arbres de la liberté, qui occasionnèrent quelques troubles. Ces plantations étaient accompagnées de coups de feu, de quêtes dans les maisons. Le soir, une troupe d'enfants obéissant à un ou plusieurs meneurs, forçait d'illuminer, cassait les carreaux de ceux qui s'y refusaient ; ils suivaient les rues en répétant en chœur, avec le rythme de la batterie de tambour dite « le rappel » : *des lampions ! des lampions !* Ce mot, ou ce cri, devint plus tard le nom d'un journal, *le Lampion* !

Souvenirs d'un médecin de Paris [Poumiès de la Siboutie], p. p. J. Durieux, *Rev. hebdomadaire*, 22 janvier 1910, p. 516.

maladie du pays :

DE LA NOSTALGIE OU MALADIE DU PAYS. Nous nous sommes empressés à traiter de cette maladie, dans la

vue d'être utiles à quelques-uns de nos concitoyens. Les Lyonnais, sans être plus sujets à la nostalgie que les autres Français, se trouvent, cependant, plus souvent exposés à cette funeste affection, à raison des voyages fréquents que nécessite le commerce immense de leur cité.

Brion et d'Yvoir, médecins à Lyon, *Essai de médecine théorique et pratique*. Genève, 1784 ; chapitre X, daté de novembre 1783.

mettre en quatre :

M^{me} de Mortsauif avait changé la culture de ses terres ; elle les avait *mis en quatre*, expression dont on se sert dans le pays [tourangeau] pour expliquer les résultats de la nouvelle méthode suivant laquelle les cultivateurs ne sèment de blé que tous les quatre ans, afin de faire rapporter, chaque année, un produit à la terre.

Balzac, *Le lys dans la vallée* (oct. 1835), p. 112 de l'édition M. Lévy.

mirobolant :

... les jovialités les plus mirobolantes, puisqu'on a remis en honneur ce vieux mot drôlatique.

Balzac, *Le Cousin Pons* (juillet 1846-mai 1837), p. 6 de l'édition Lévy.

non-sens :

... quelque chose d'intrinsèquement faux, et même de niais, ou, comme disent les Anglais, un certain *non sens* qui saute aux yeux.

J. de Maistre, *Les Soirées de Saint-Petersbourg*, [1809], t. II, p. 130 de l'édition Lyon-Paris, 1870.

peinturer :

Bien loin que *peinturer* soit un mauvais mot, comme le prétendent quelques personnes, n'est-ce point un terme nécessaire qui peut servir à distinguer deux choses toutes différentes; car *peindre* ne signifierait-il point représenter avec le pinceau la figure de quelque chose, comme d'une campagne, d'un oiseau, d'un homme, etc., et *peinturer*, mettre seulement des couleurs sur quelque matière que ce soit. . .

[Andry de Boisregard], *Réflexions sur l'usage présent de la langue française*. Paris, 1689, p. 380.

poulet :

Quand je pense qu'une belle personne se sert en m'écrivant du mot de poulet, sans aucun scrupule, et en parle, sans doute, sur mon sujet, sans rougir non plus que son papier; et enfin m'oblige par là à recevoir son poulet, comme elle dit, en oiseau de mauvais augure. . .

Réponse de M. de Saint-Aignan à M^{lle} Desjardins, dans la *Suite du nouveau Recueil de plusieurs pièces galantes de ce temps*. [Paris], 1665, p. 185.

risque :

Ce mot est féminin. *Il a couru de grandes risques*. M. Ménage le fait masculin, mais il n'est pas suivi en cela de beaucoup de monde.

[Andry de Boisregard]. *Réflexions sur l'usage présent de la langue française*. Paris, 1689, p. 614.

sensible :

Être sensible, c'est être né avec un cœur facile à affecter. Être tendre, c'est épancher de son cœur un sentiment affectueux, etc., etc.

Du Morier, Remarques sur *sensible* et *tendre*, dans le *Mercure de France* du 16 janvier 1790.

sériosité :

Sériosité ne se dit guère. M. de Balzac s'en sert souvent. . . Mais je ne crois pas que ce mot fût bien reçu aujourd'hui.

[Andry de Boisregard], *Réflexions sur l'usage présent de la langue française*. Paris, 1689, p. 635.

sinistre :

Sinistre est un fort bon mot, il y a des gens qui croient qu'il n'est pas bien français, mais il faut n'avoir aucune connaissance de notre langue pour oser le condamner. Les auteurs même les plus nouveaux s'en servent.

Ib., p. 639.

snob :

[De M. de la Boutraye, diplomate, à Dublin, avant 1842 :] Ses manières vulgaires, son parler rude, sa loquacité fatigante, son manque de tact continuels le firent surnommer le *snob*.

Souvenirs du chevalier de Cussy, p.p. Marc de Germiny. Paris, 1909, t. II, p. 229 [écrit en 1843].

soudain :

Votre Majesté saura qu'à la dernière séance de notre Académie, . . . je proposai cette petite question : « Peut-on dire *un homme soudain dans ses transports, dans ses résolutions, dans sa colère*, comme on dit *un événement soudain*? — Non, répondit-on; car *soudain* n'appartient qu'aux choses inanimées. — Eh, Messieurs ! l'éloquence ne consiste-t-elle pas à transporter les mots d'une espèce dans une autre ? N'est-ce pas à elle d'animer tout ? Messieurs, il n'y a rien d'inanimé

pour les hommes éloquents »... Je n'eus que deux suffrages pour mon soudain.

Lettre de Voltaire à Frédéric, 31 août 1749.

spectralement :

... les idées vivent *spectralement* (car il est nécessaire de forger des mots pour exprimer des phénomènes innommés).

Balzac, *Le Cousin Pons*, p. 130 de l'éd. M. Lévy [1846-7].

taper :

... je baissai une glace, l'air achève de me *taper*, expression technique des ivrognes.

Balzac, *Traité des excitants modernes* (*Essais analytiques*, dans l'édition Calmann-Lévy in-8°, t. XX, p. 617, daté de 1838).

tintouin :

« Quoi qu'elle puisse être, dit M^{me} Massin, elle nous donnera bien du *tintouin* ! (un mot de Nemours) ».

Balzac, *Ursule Mirouët* (juin-juillet 1841), p. 36 de l'éd. M. Lévy.

traiter de :

Il faut bien se garder aussi de dire que l'on a traité quelqu'un en faquin, il faut dire que l'on l'a traité de faquin ; car à ce peu de mots l'on connaît si un homme sait les coutumes et le langage des galants et polis...

Recueil [de Sercy] *de pièces en prose les plus agréables de ce temps, composées par divers auteurs*, 1^{re} partie. Paris, 1660, p. 88.

tranquilliser :

Ce terme est aujourd'hui en usage, mais il n'y a été reçu qu'avec peine ; il parut ridicule dès sa naissance,

et la cour en fit mille railleries. Mais l'accoutumance en a effacé peu à peu le ridicule : à force de le dire pour rire, on a commencé à le dire sérieusement ; les personnes les plus graves s'en sont servi[e]s ; les prédicateurs l'ont employé dans les chaires, et il a pris enfin place parmi les mots de la langue ; de sorte qu'aujourd'hui il a entrée dans nos discours.

[Andry de Boisregard], *Réflexions sur l'usage présent de la langue française*. Paris, 1689, p. 690.

INDEX

- | | |
|---------------------------------|-------------------------------------|
| aborder la question, XIX, 74. | canard, XXI, 222. |
| accidenté, XVII, 291. | canuler, XXIV, 107. |
| adequat, XXIII, 218. | c'est nature, XIX, 75. |
| altruisme, XIX, 63. | charmeresse, XXII, 141. |
| amener, XIX, 63. | chic, XVII, 292. |
| amuseur, XXIV, 106. | chose, XIX, 64, 68. |
| antagonisme, XXII, 140. | coalition, XXII, 141. |
| anthropométrie, XXI, 222. | combe, XXIV, 107. |
| arsouille, XVII, 291. | complication, XXIV, 107. |
| ascendant, XXIV, 106. | concept, XXIV, 108. |
| asphyxié, XIX, 74. | conséquent, XIX, 65, 68 ; XXI, 222. |
| attraction, XXIV, 106. | cosmopolitisme, XXIV, 108. |
| baptême du sang, XXIII, 218. | coupé, XXIV, 108. |
| bibelot, XVII, 291, 299. | couper, XXIII, 219. |
| bibi, XXIII, 218. | culotte de peau, XXIV, 109. |
| bienfaisance, XIX, 74, 78. | cyprière, XXI, 223. |
| blague, XVII, 292 ; XXIII, 219. | dandinier, XXIV, 109. |
| bon goût, XXIV, 107. | dans la même barque, XXII, 140. |
| boudoir, XIX, 63. | dégonfler (se), XXIV, 109. |
| brio, XXII, 141. | déjouer, XIX, 75, 78. |
| briser le cœur, XIX, 64, 68. | démodé, XVII, 293. |
| camaraderie, XVII, 292, 300. | départemental, XXI, 223. |
| canal, XXII, 141. | |

- désappointé, XXII, 142.
 désoler, XVII, 293.
 détails, XXIII, 219.
 distrayant, XXIII, 219.
 diviniser, XXII, 142.
 doigt dans l'œil, XIX, 65.
 donquichotique, XXII, 142.
 dramaturge, XVII, 293, 300.
 drame de famille, XVII, 294.
 égoïsme, XXIII, 219.
 ensoleillé, XIX, 65.
 entente cordiale, XXII, 142.
 esbrouffe, XVII, 294.
 étrangeté, XXI, 223.
 excentricité, XXII, 43.
 exclusivité, XXIII, 220.
 exproprier, XXIII, 220.
 faire la connaissance de, XXI, 224.
 faire sa tête, XXIII, 220.
 fin de siècle, XVII, 294.
 ficelé, XXIII, 221.
 floriture, XVII, 294.
 fixité, XXII, 143.
 flirtation, XVII, 294.
 fou, XIX, 66.
 fricoteur, XIX, 66, 68.
 germanisme, XXIII, 221.
 goutte, XXIV, 110.
 hamac, XXIV, 110.
 hostile, XXI, 224.
 housse, XXII, 143.
 idéal, XXII, 144.
 immuable, XXI, 224.
 impolitesse, XXIII, 221.
 imposteur, XXII, 144.
 impressionnant, XVII, 295, 301.
 individualité, XVII, 295, 301.
 infréquenté, XIX, 76, 78.
 intelligentiel, XIX, 66.
 lampions, XXIV, 110.
 larmes dans la voix, XVII, 295, 301.
 lever en masse (se), XIX, 77, 78.
 libéral, XXII, 144.
 lorette, XXIII, 221.
 lugubrité, XXII, 144.
 lune de miel, XVII, 295, 301.
 majesté du peuple, XXI, 224.
 mal du pays, XVII, 295.
 margouillis, XIX, 66, 68.
 masculiniser, XIX, 76.
 mélancolique, XIX, 76.
 mettre en quatre, XXIV, 111.
 milieu, XXIII, 221.
 mirobolant, XXIV, 111.
 motif, XVII, 296; XXII, 145.
 mouffe, XIX, 67, 68.
 mousser, XVII, 296, 301.
 mystification, XIX, 76.
 non-sens, XXIV, 111.
 paix armée, XXIII, 222.
 palper, XIX, 67.
 passecaille, XXIII, 222.
 patrie, XXIII, 222.
 peinturer, XXIV, 112.
 pékin, XIX, 67.
 Pérou, XVII, 296, 302.
 persiflage, XVII, 296, 302.
 pignouf, XVII, 297.
 poseur, XVII, 297.
 poulet, XXIV, 112.
 prématurer, XIX, 67.
 progresser, XVII, 297.
 prophète du passé, XXI, 225.
 puff, XVII, 297, 302.
 réalisable, XVII, 298.
 religiosité, XIX, 68, 69.
 risque, XXI, 225.
 rossignol, XXI, 225.
 sensible, XXIV, 112.
 sérieux, XXIV, 113.
 sinistre, XXIV, 113.
 snob, XXIV, 113.
 soudain, XXIV, 113.
 spectralement, XXIV, 114.

spleen, XXI, 226.
suggestif, XIX, 77.
système, XXI, 226.
talent, XXII, 145.
taper, XXIV, 114.
tintouin, XXIV, 114.
traiter de, XXIV, 114.

tranquilliser, XXIV, 114.
transformer, XXI, 227.
trimmer, XVII, 298.
vieux jeu, XXIII, 223.
vues, XXIII, 223.
vulgarité, XVII, 299, 302.
zigzaguer, XVII, 299.

F. BALDENSBERGER.

GRAMMAIRE HISTORIQUE

DU

PATOIS PICARD DE DÉMUIN

PRÉFACE

L'essai de grammaire historique du patois de Démuin que je présente au lecteur bienveillant fut écrit en 1895, et fut imprimé en partie (§§ 1-54), la même année, dans le « Programme » de l'École réale supérieure de Krems sur le Danube (Basse-Autriche).

Le *Petit Glossaire du patois de Démuin*, publié par M. Alcius Ledieu deux ans auparavant, fut l'unique source de mon étude.

Je ne me suis plus occupé du picard moderne depuis ce temps-là. Ce n'est que sur l'invitation de M. Ledieu que je me suis remis à l'œuvre et j'ai remanié un travail de jeunesse presque oublié. Les textes picards publiés par M. Ledieu¹, sa grammaire manuscrite et ses communications personnelles me mirent à même de corriger quelques fautes de détail et de compléter la morphologie, qui, en 1895, ne consistait que dans quelques remarques détachées.

On me reprochera sans doute de n'avoir pas donné les formes patoises dans une transcription phonétique. Il a

1. *Ede quoi rire à se teurde*. Ham, 1905 (t. 1^{er}). In-8° ; — *Joyeusetés picardes* ; Jean l'Ahuri. Cayeux-sur-Mer, 1903 ; — *Pièces récréatives ou le patois picard*. Paris, 1904.

fallu y renoncer, puisque mon ouvrage doit être le complément historique de la *Grammaire* de M. Alcius Ledieu, dont il faut, par conséquent, garder l'orthographe. Mais j'espère que les linguistes n'en perdront rien ; la graphie adoptée par M. Ledieu se comprend facilement par celui qui sait lire le français ; il faut seulement prendre garde à l'*en*, qui se prononce toujours comme *in*, *ain*, *ein*, jamais comme *an*. Il n'y a que cinq sons qui ne sauraient être exprimés par l'alphabet français ; c'est la voyelle nasale *en* en position entravée (*é* fermé nasalisé), les sons de *qu* et *gu* palataus, et les voyelles *i* et *u* nasalisées en fin de mots ; j'ai remédié à l'insuffisance de l'orthographe de ma source en employant des *italiques* pour avertir le lecteur de la prononciation idiomatique de ces sons ; par ce moyen simple, j'ai pu conserver l'orthographe de M. Ledieu tout en satisfaisant à l'exactitude scientifique. C'est très rarement que j'ai modifié un peu l'orthographe, soit pour ne pas laisser de doute sur la vraie prononciation, soit par des raisons d'étymologie.

Je n'ai pas pris en considération les patois voisins. La grammaire comparative des patois picards restera à faire. Je me contente d'avoir collaboré à la monographie d'un bourg picard.

Vienne, le 6 avril 1907.

I. PHONÉTIQUE

VOYELLES TONIQUES

Pour expliquer les formes patoises, il faut remonter non pas au latin classique, mais au latin vulgaire, c'est-à-dire à la langue parlée par les colons romains, qui a peu à peu supplanté les langues indigènes, et qui s'est développée d'une manière différente dans les divers pays romans. La principale différence entre le latin classique et le latin vulgaire des premiers siècles de notre ère consiste en ce que le latin vulgaire ne connaît plus de voyelles longues et de voyelles brèves, que la différence de *quantité* a été remplacée par la différence de *qualité*; l'*e* long et l'*i* bref de la langue classique se sont changés en *e* fermé; l'*e* bref est devenu *é* ouvert; l'*o* long et l'*u* bref sont devenus *o* fermé; l'*o* bref est devenu *o* ouvert; l'*a*, l'*i* long et l'*u* long sont restés intacts.

Ces sons de la langue vulgaire se sont développés d'une manière différente selon qu'ils étaient en position *libre* ou en position *entravée*; en outre, ils ont subi l'influence des consonnes dont ils étaient entourés.

Nous nous proposons donc d'étudier le sort que les voyelles du latin vulgaire ont eu dans le patois de Démuin.

§ 1. *a* latin libre devient *è* :

assè, assez.

-atus > -è.

-tatem > -té, p. e. :

dîné (dîné), èté (été), rentrè (rentré), restè (resté)
et beaucoup d'autres.

Certaines consonnes, p. e. l'*r*, montrent une tendance à modifier en *é* fermé tous les *e* qui les précèdent, quelle qu'en soit l'origine. Nous en parlerons plus tard.

-anu, -ane sont traités de la même manière qu'en français central, c'est-à-dire qu'ils deviennent ain (*e* nasalisé) :

sanus > sain ;

-ana devient -aine, mais la voyelle garde le son nasal qu'elle avait autrefois dans tous les dialectes français et qu'elle a gardé dans beaucoup de patois (comp. Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*, I, § 391) :

lana > linne (prononcez lin-ne).

§ 2. Le développement d'un *i* secondaire modifie en *ai* l'*a* latin ; cet *ai* devient *oè*¹ (que nous rendrons toujours par *oi* en conservant l'orthographe de notre source), quand il est précédé d'une consonne labiale :

foire, faire.	foiseu, faiseur.
affoire.	moi, mai.
se défoire (se suicider).	moîte, maître.
méfoire.	moie, maie.
refoire (duper).	

Le même changement a lieu avant l'accent :

boisier, baiser.	poys, pays (à prononcer : poué-i).
boisieu, baiseur.	
boisiure, endroit du pain	payéle (patella > paële >
qui n'a pas de croûte.	payele > payéle).
boissier, baisser.	poissier, paître.
moison, maison.	woigner, crier (se dit des
moisonnée, famille.	roues, = allem. weinen).
payer, payer.	

1. Les gens âgés disent *ouè*.

L'*r* semble produire le même effet dans
roisin (raisin),

tandis que dans braie, braire, braise, l'*i* s'est conservé.

Quand l'*i* ancien a été suivi d'une *n* ou *l*, la labiale initiale n'a pas eu d'influence :

bain.

baile, bail.

§ 3. *a* après une palatale devient *ie* ; cette diphtongue s'est conservée dans notre patois, tandis qu'en français moderne elle s'est réduite dans la plupart des cas à *e* simple :

aidier, aider.

flairier, flairer.

aisiè, aisé.

plaidier, plaider.

agüisier, aiguiser.

rempirier, devenir pire.

s'anuitier, s'attarder de

widier, vider.

nuir.

ratisier, attiser.

boisier, baiser.

mal-baptisiè.

boissier, baisser.

Il en est de même après la formule *-is-* :

avisier, aviser.

ravisier, regarder attentivement.

Cet *i* s'est introduit dans les dérivés :

aisiuté, aisance.

usage du tabac en poudre

ratisioir, tisonnier.

(prisier).

prisieu, -oire qui fait

-ata après une palatale a donné *-iëe* ; cette triphthongue s'est simplifiée en *-ie*, avec l'accent tonique sur l'*i*, puis en *i* long :

cœuchie, chaussée.

renguie, rangée.

cuïgnie, cognée.

peuchie, pincée (*pollice

pingnie, poignée.

+ *-ata*).

ca-, ga- latins (ou germaniques, celtiques) ne deviennent pas *ch* et *j* en picard ; mais au lieu des anciens *k* et *g(u)*, nous trouvons dans notre patois *t* et *d* mouillés. La « palatalisation » paraît encore plus avancée dans quelques autres patois picards, p. e. dans celui d'Amiens, où la jeune génération prononce p. e. pêtcher (pêcher), tchien (chien), cotchette (coquette), chatchein (chacun). (Comparez Koschwitz, *Ueber einen Volksdichter und die Mundart von Amiens*, Halle a. S., 1899 ; le vieillard qui a récité ses chansons à M. Koschwitz a encore prononcé péquier, quien, cotiette, chatiein.) Nous avons respecté l'orthographe de notre source en conservant les lettres *qu* et *gu* pour représenter ces sons palataus ; mais nous les imprimerons *en italiques* pour indiquer qu'ils sont à prononcer comme *t'* et *d'* mouillés :

<i>querre</i> , tomber (cadere).	<i>pourquer</i> , porcher.
<i>quer</i> , cher.	<i>gœuguer</i> ¹ (*gallicarius,
<i>feiquer</i> , faucher.	arbre qui produit des noix
<i>quien</i> , chien.	« gallicas », en pic.
<i>aquiéné</i> , qui travaille	« gœugue »).
comme un chien.	<i>gaquère</i> , jachère (gascaria).
<i>rengue</i> , rangée.	

L'*i* de l'ancienne diphtongue *ie* a été absorbé, dans la plupart des cas, par la consonne palatale précédente.

§ 4. -*avu* latin (ou germanique) devint d'abord **au* (diphtongue) ; l'*a* de cette diphtongue se changea en *é* en même temps que tous les autres *a* en position libre, de sorte qu'il en résulta une diphtongue **ëu* ; les deux éléments de cette diphtongue se fondirent plus tard et donnèrent *eu* monophongue :

1. Les deux *gu* de ce mot se prononcent donc différemment : le premier comme en français, le second comme *d'* mouillé.

cleu, clou.	ébleuir, éblouir.
cleutè, clouté.	cailleu, caillou.
bleu, bleu.	treu, trou.

§ 5. **aqua** donne **ieu**.

Ce mot donne ici comme ailleurs le même produit que le suffixe **-ellus** ; **aqua** est d'abord devenu **èwe**, puis l'**è** est devenu **ie**.

§ 6. **-arius** est traité comme en français : masc. **-ié**, fém. **-ière** :

prummier, premier.
osière, osier (<i>osaria</i>).

Des mots comme **porquer**, **gœuguer** (voir § 3), de même que **seuler** (*soulier*), ne sont pas des exceptions ; dans les deux premiers, la chute de l'**i** s'explique par la nature de la consonne précédente ; **seuler** est probablement ***solare** ou ***seul** + le suffixe **-ettum**.

-abilis donne toujours **-ap**, mais tous ces mots sont d'origine savante (sinon, la consonne finale devrait être **-f**).

§ 7. **a** entravé demeure :

ache, âge.	lache, lacs.
ape, arbre.	larque, large.
brache, brasse.	rate, vite (<i>rapide</i>).
cape, voûte.	

§ 8. **al** devant une consonne donne le même produit que la formule **-avu** ; le développement a été : **al** > **au** (diphthongue) > **èu** (diphthongue) > **eu** (monophthongue) :

beude, ânesse.	cœuche, chaux.
beudet.	cœut, -te, chaud.
beudelée. ce que peut porter un baudet.	feu, feusse, faus (<i>adj.</i>). épeule, épaule.

euche, auge.	gœugue, nois très grosse
décœux, déchaus.	(gallica).
i feut, il faut.	heut, haut.
feute, faute.	meu, malva silvestris.
	seue, saule.

Comme eu correspond dans tant de mots à un au français, on a modifié des mots de la langue littéraire :

cœusse, cause.

Gleute, Claude.

§ 9. *Influence palatale.* -aneum, -alium (-aclum) donnaient d'abord -agn-, -aill-, puis -eign-, -eill-; à la fin des mots, l'élément palatal s'est perdu, et nous trouvons :

-ein (au fém. -inne).	caile, caille.
-aile :	taile, taille.
bain.	écaile, écaille.
campinne, campagne ¹ .	tenaile, tenailles.
compinne, compagne.	sanctus > saint (comme
montinne, montagne.	en français).
baile, bail ² .	sanguis > sain.
bétaile, bétail.	

§ 10. *an* suivi d'une consonne demeure, comme en français : tant, an, grand, anfant, les participes du présent en -ant. etc. Dans quelques mots, comme ruben (ruban), bataclen (bataclan), bren-de-vin (brandevin), cabéne (cabane), suténe (soutane), où *an* français est remplacé par *en*³, il s'agit assurément de mots empruntés

1. Prononcez : campin-ne.

2. Prononcez : belle ou bèle.

3. Qui se prononce, dans l'orthographe de notre source, comme *ain* ou *in*, jamais comme *an*.

à la langue littéraire; comme en correspond dans beaucoup de cas à an français, on l'y a substitué.

on = an dans balonche (balance), par analogie de calonge, etc.

senmedi (samedi) sera « septima dies » et non « sabbati (sambati) dies ».

§ 11. ar suivi d'une consonne se modifie quelquefois en er (merque marque, cairque charge); mais ce changement n'est dû qu'à l'analogie des syllabes atones (merquer, cairquer), dont nous parlerons § 43.

§ 12. Quand a est le son final d'un mot français, il devient o ouvert en picard :

arméno, almanach.	lò, là (mais la-bo, là-bas).
bos, bas (fém. basse).	embarros, embarras.
il o, il a.	maricho, maréchal.
bros, bras.	mo, mal.
cagueno, cadenas.	vo, val ¹ .
cot, chat (mais cat-want,	pos, pas.
chat-huant, où l'a n'est	rot, rat.
pas accentué).	rot d'ieu, rèle d'eau.
carnavo, carnaval.	vlo, voilà.
cosso, colza.	vérot, verrat.
déjà, déjà.	

§ 13. au latin devient o, mais qui se prononce comme o ouvert :

posse, pause.
pofe, pauvre.

§ 14. è latin ouvert et en position libre donne iê; mais le son fermé de l'è semble être toujours dû à l'influence

1. Dans ces trois derniers mots, l'i est tombé; on ferait erreur d'écrire mau, vau.

des consonnes suivantes, qu'elles soient conservées ou tombées, car le résultat spontané d'un *é* ouvert libre devrait être *ié* ; mais je n'en ai pu trouver aucun exemple (comp. § 25).

arrière, arrière.	fier, fière, dur, brutal.
drière, derrière.	mié, miel ¹ .

en donne de même ien :

bien.

fien, fumier (bas-latin *fēmus*).

§ 15. *é* latin entravé demeure : perte, etc., sept, etc. Sous l'influence des consonnes suivantes, il devient *é* :

tête, tête (par l'influence	béle, belle.
de l's tombé).	tére, terre (cf. § 16).

L'*é* ouvert français se rent aussi par *é* dans des mots qui ne sont pas indigènes, comme :

néque (nègre), excés, abcés, préféré, sujé, broché.

en latin suivi d'une consonne devient en, c'est-à-dire ain, in (et non pasan comme en français) :

chent, cent ² .	trempe, pluie abondante.
gens, parents.	venne, vendre ³ .
gent, personne.	tenne, tendre (verbe).
-ment (suffixe, = latin	avinne (= bas-latin : ab-
-mentum et -mente).	emere).
vent, haleine.	énque, encre (ἐγκραυστον).

1. Le seul mot où l'on attendrait *ié* se présenterait dans *pié*, mais qui se prononce comme en français (*pié*) et qui s'explique par l'analogie des autres mots où *ié* est devenu *ié*.

2. Prononcez : chein.

3. Prononcez : vin-ne.

Exceptions : tans, temps (se retrouve dans beaucoup de patois picards, quelquefois à côté de timps, p. e. à Amiens. Notre patois offre le

§ 16. Nous avons déjà vu que la prononciation de l'*e* est tantôt ouverte, tantôt fermée; la prononciation ouverte est le développement spontané d'*a* latin libre et d'*e* latin entravé; la prononciation fermée est due à l'influence des consonnes suivantes. Les consonnes qui produisent cet effet sont : *r*, *l*, *s* (même quand elles ne se prononcent plus), *n*, *m*. L'influence de ces consonnes s'étend à tous les *e*, quelle qu'en soit l'origine :

e suivi d'*r* :

-er (de l'infinitif de la première conjugaison).	osière, osier (osaria).
-ier, fém. ière (-arius).	mère, père, frère.
arière.	tère, terre.
drière, derrière.	éteuillère, champ d'éteule
fier, fière, dur.	(*stupilaria).

e suivi d'*l* :

sé, sel.	fichèle, ficelle.
béle, belle; péle, pelle.	fummèle, femelle.
héron déle, hirondelle.	bertèle, bretelle.
nèle, nielle (nigella).	poyèle, poêle.
tèle, jatte (tegella).	

développement régulier dans un mot intéressant, l'adverbe *tempe*, de bonne heure, = *tempore*).

exemple (mot savant).

fam me, femme.

La voyelle nasale en (*in*, *ain*) se prononce comme en français (bien, vin, main); mais en position entravée, c'est-à-dire quand elle est suivie d'une consonne parlante dans la même syllabe, elle a un son étranger au français; elle se prononce alors comme un *e* fermé nasalisé. Cette différence ne se marque pas dans les textes; nous l'indiquerons par des *italiques*; elle s'applique à tous les en toniques, quelle qu'en soit l'origine (*an*, *en* et *in* latins ou germaniques).

Comparez encore la fin du paragraphe qui suit.

e suivi d'*s* :

fête, fête.

tête, tête (mais tête, mamelle).

bête, bête.

e suivi d'*n* et d'*m* :

amène, amende.

gréne, graine.

gène, gène.

plène, plane.

Ugène, Eugène.

baptême, baptême.

Quant au traitement de l'*e* devant les nasales, nous pouvons observer deux tendances diverses : l'une est de conserver le son nasal, qui ne peut être qu'ouvert (linne, laine; venne vendre), l'autre est de rendre fermé l'*e* avant *n* et *m* (gréne, graine; amène, amende; réne, rendre). (Comparez Meyer-Lübke I, § 88.)

§ 17. Si l'*è* ouvert bas-latin est suivi d'un *u* (né d'un *u*, d'un *qu*, d'un *v* ou d'un *l* latin), il devient *ie*. Cet *ie* se combinant avec l'*u* suivant, il en résulte une triphongue, *ieu*, laquelle est devenue *iu* en picard, en élidant l'élément moyen :

Diu, Dieu.

ieu, lieue.

viu, vieus.

miu, mieus.

ciu, ciel, cieus.

(suire, suivre, présente la même métathèse qu'en français : siure > suivre).

§ 18. Le même phénomène s'observe quand *ie* (né d'un *è* ouvert latin) se combine avec une palatale suivante; la triphongue *iei* élide son élément moyen et devient *i*. Dans ce dernier cas, il n'y a pas de différence entre le français et le picard : lit, pire, lire, etc.

§ 19. -ellus > ieu :

bieu, beau.
pieu, peau.
dépieuter.

Le suffixe diminutif

-ellum > -ieu.

Comme en français, la formule -ellus donne le même résultat que aqua (en picard ieu).

Le premier développement a probablement été commun au picard et au francien : bels > bèus > beaus > biaux ; c'est à cette étape que la divergence commence : l'a picard était plus palatal que l'a francien, v. § 8 : faute > feute comme biaux > bieus.

Exemples du suffixe -ellum : boyeu, aignieu, capieu, carieu, catieu, coutieu, cerisieu (= ci-seaux), coïeu (= codellum), drapieu, ésieu (oiseau), dizieu, écamieu, étieu (poteau, = *statellum), étorgnieu, forgnieu, gruïeu, 'houbrieu, 'heyeu (hoyau), morcieu, ormieu, nasieu, navieu (navet), ridieu, renouvieu, sieu, vieu (vitellus).

Dans bourseu et macreu, l'i a été absorbé par les deus consonnes précédentes ; cavieu (cheveu) a remplacé le suffixe -illus par -ellus ; berchou (berceau) offre le suffixe -ot, et monché (monceau) le suffixe -et.

§ 20. é fermé latin en position libre devient toujours œ' (que nous écrirons oi en adoptant l'orthographe de notre source) ; le français moderne a souvent réduit cette diphongue à ai (= e'), le picard la garde partout :

1. Les personnages âgés surtout prononcent plutôt ouè ; avant s, l, r, n, l'è devient fermé (oé).

-oir, des infinitifs de la roite, raide.

4^e conjugaison. roie, raie.

soir. toie, taie.

poil. soile, seigle.

poire. voire, verre.

coi. soi, soif.

-ois, -oit des imparfaits. cloie, claie.

§ 21. Dans quelques mots, oi picard correspond à i français (la formule -ica-, -eca-) :

loyer, lier. ployure.

loyen, lien. sçoe, scie.

pioie, pli. sçoyer, sçoyache.

L'analogie a donc eu en picard une tendance opposée à celle qu'elle a eue en français.

§ 22. éⁿ bas-latin suivi d'une voyelle donne è nasal :

quinne, chaîne.

avinne, avoine¹.

fein, foin.

Exception : moins (minus); le même mot protonique :

man que, ma que = seulement que.

§ 23. é bas-latin après une palatale a subi le même traitement qu'en français (*i* + *ei* se fondent en *i*) :

poys, pays². musir, moisir (mucere).

chire, cire. plaisir.

roisin, raisin.

1. Ou avéne, comp. § 16.

2. Comp. § 2 (prononcez pouè-i).

§ 24. *é* latin entravé devient *è* ouvert :

veffe, veuf, veuve (viduus	méraleresse, sage-femme
> *vévvus).	(mater *alatrissa).
sèque, sèche.	chercler, battre violem-
meile, nêfle (méspilus >	ment (circulare).
mèslè > mèrle > mèl).	

La seule exception, c'est *al* = elle ; mot proclitique.

én bas-latin suivi d'une consonne devient aussi *è* nasal (et non pas *a* nasal, comme en français central) ¹.

sen, sans.	benne, bande (germ. bin-
den, dans.	dâ).
en-, entre-.	enche, espèce, race (*entia,
senfe, sanve.	part. prés. de esse, au
dimenche, dimanche.	pluriel, comme fortia,
reng, rang.	etc.).
'héreng.	

§ 25. Il y a enfin un petit nombre de mots où *l'e* (= *a*, *é* et *è* latins ou germaniques) est devenu *eu* :

è latin : ieuf, lièvre ; lève.

ayieuf, élève ² .	glaise (germanique ; sur
gnieuche, nièce.	-f = <i>th</i> germanique ; voir
mieufe, mièvre.	Meyer-Lübke, I, § 557).
queure, chercher (quae-	dégeu, dégel.
rere).	Gènevieufo.
bieufe, terre argileuse,	

è latin : gairzeule, groseille.

orteu, orteil.

freu, frateur.

1. N'oubliez pas que dans l'ortographe de M. Ledieu *en* se prononce toujours comme *ein*, *in*, jamais comme *an*.

2. A côté de éléfe, qui est emprunté au français.

a latin : seufe, sève (à côté de séfe).

feufe, fève.

Dans la plupart des exemples cités, le changement semble être dû à l'influence labiale. (Comp. aussi *mumme* = même.)

§ 26. *i* long latin se maintient :

dire.	chique, gros morceau
-ir, -i des infinitifs et des	(cicca).
participes de la 2 ^e conjugaison.	chite, cidre.
berbis, brebis.	miler, mirer.
	pertris, perdris.

L'*i* final est toujours fortement nasalisé dans notre dialecte; dans *abri*, *pertris*, *profit*, etc., l'*i* se prononce à peu près comme *im* portugais ou comme l'*i* nasal que l'on entend dans quelques patois allemands (p. e. le souabe).

Puisque la voyelle ne change pas de qualité (ne devient point *ê* nasal), nous ne tenons pas à indiquer le timbre nasal par quelque signe diacritique; l'emploi des italiques y suffira.

§ 27. *in* latin donne un *ê* nasal :

fin, *fin* (latin).

fin, très (germanique : *fin*).

-*ina* devient naturellement -*inne* :

bobinne, bobine.	ratif) (mais à l'infinitif :
breuhinne, *brugina.	adeviner).
couenne, *cutina.	cousinne.
adevinne, devine (impé-	faminne.

1. Prononcez : *cin-ne*.

finne, fouine.	ruinne.
frinne, farine.	épinne.
glinne, poule (gallina).	méquinne, fille.
rasinne, résine.	

-ima devient de même -imme :

au primme, après l'heure.

§ 28. *il* suivi d'une consonne ¹ et *iou* donnent *iu* ².

<i>il</i> : sorciu, sourcil.	enfantiu, enfantin.
outiu, outil.	maladiu, maladif.
fiu, fils.	poussiu, poussif.
ivu : naïu, naïf.	craintiu, craintif.
pensiu, pensif.	

(Le féminin de ces adjectifs est en -iusse.)

§ 29. *o* ouvert latin en position libre est devenu *ue* en ancien picard, *eu* (monophthongue en picard moderne) :

bœu, bœuf.	pleufe, pluie (comp. l'italien piova).
aveu, avec.	
reue, roue.	feurre, paille (<i>ø</i> germanique = <i>o</i> ouvert latin).
treufe, trouvaille.	

L'*o* ouvert avant une *l* mouillée est traité comme un *o* libre :

deul, deuil.	feule, feuille.
heule, huile.	i cueulle, il cueille.

§ 30. *o* ouvert entravé se maintient :

mort (subst.), et il mort,
à forche (= tellement),

et beaucoup d'autres.

1. Voir la morphologie.

2. L'accent est sur l'*u*, qui est légèrement nasalisé, v. § 39.

La seule exception inexplicable, c'est
 teurde, tordre,
 avec ses dérivés (détourse, entorse, etc.).

On trouve déjà en ancien français tuerst, etc.

§ 31. *o* ouvert avant une labiale secondaire donne *iu* ;
o est devenu *ue*, la labiale est devenue *u*, de sorte que
 nous avons le développement :

ueu > ieu > iu.

Quelquefois l'*i* a été absorbé par la consonne précédente :

òcu : fu, feu.	avule, aveugle.
j <u>u</u> , jeu.	òl : aï <u>u</u> , aïeus.
li <u>u</u> , lieu.	rouvi <u>u</u> (m.), rougeole.
òclu : yu, yeus.	glaj <u>u</u> , glaïeul (gladiolus).

Quant à la différence qu'il y a entre *liu* lieu, et *iue* lieue, comparez § 56.

§ 32. *òl* avant une consonne donne *eu* ; *òl* est devenu d'abord *òu*, diphtongue, où l'*ò* se prononçait si ouvertement qu'elle a coïncidé de bonne heure avec la diphtongue *àu* née de *al* suivi d'une consonne (comp. § 8) ; cet *àu* est devenu *èu* (diphtongue), dont les deux éléments se sont fondus en *eu* (monophtongue) :

biécœup, beaucoup.	peucher, serrer avec le
cœup, coup.	pouce.
meute, mouture.	rammeure, émoudre.
peu, pouce.	vermeu, ver mou.

§ 33. *o* fermé bas-latin en position libre devient *eu* :
 ameur, amour (se dit sur-leu, loup.
 tout des animaüs). au-deseur, supra.

-eu = -orem, -osum. peup, peuplier.
 beue, boue (en lombard : éteule, éteule (*stupila).
 boga, avec *o* fermé). éteuillère, *stupilaria.
 queute, coudre; coude.

§ 34. *o* fermé bas-latin en position entravée devient *ou* :
 court. fourque, fourche.
 tourte (turtur), boule, tête.
 tout. bourre (burra).
 poule. bouque, bouche.

Si cet *ou* était précédé d'un *ē* en ancien picard, les
 deux voyelles se sont fondues en *eu* :

 seu, seule (soûl, a.-fr. sœoul).
 eût, août (a.-fr. : èoust).

§ 35. *ol* (*o* fermé) suivi d'une consonne donne *ou* :
 coute, coudre. poulenée, fiente de poule.
 douche, douce (dans la pousse, pouls (le *ss* montre
 phrase : à le douche, l'influence du verbe pous-
 douceMENT). ser).
 poure, poudre.

§ 36. *on* et *om* latins suivis d'une consonne donnent
o nasal, que l'*o* soit ouvert ou fermé ; mais *on* latin suivi
 d'une voyelle ne donne *o* nasal que quand l'*o* est fermé :

-on = -onem. monne, monde.
 onsse, onze. onme, ombre.

Exception : pumme, pomme.

on bref suivi d'une voyelle a donné *oin* (à prononcer
 comme en français).

boin, bon, fém. boinne, avec quelques dérivés (boi-
 netè, aboinir, etc.).

joine, jeune (en ancien français, juefne; l'o de « juvenis » est devenu ouvert par dissimilation).

Ces formes se trouvent déjà dans des textes anciens du centre et du nord (Suchier, *Altfranzösische Gramm.*, § 46).

On écrivait buen, juefne, juene; le développement moderne de cette diphtongue nasalisée, qui est devenue oin et non uin, semble indiquer que les anciens Picards la prononçaient ouè.

§ 37. Influence palatale : -uneu et -ugnu deviennent uingn, qui perd son élément palatal à la fin des mots et devient -uin :

cuin, coin.	cuignette, petite cognée.
racuin, recoin.	puing, poing.
cuignie, cognée.	puingne, poigne.
cuignet, coin.	

L'influence palatale ne se fait pas sentir dans

bou, bois.

Quant à la voyelle dans

cuiti, coutil (culc(i)tile),

nous en parlerons § 47.

-*oria > -oire ;

-oire, fém. à -eu = -orem.

catchoire, fouet (*captiatoria).

Mais il n'est pas toujours convenable de supposer l'influence d'un i; ce changement pourrait quelquefois être dû à l'r, car nous trouvons :

toire, taureau.

coire, encore,

et en syllabe protone :

doirer, dorer.

moirir, mourir.

soiret, sauret.

moirile, morille.

§ 38. -o final devient -ou :

berchou (-ot au lieu de
-ellum).

grou (fém. grosse).

'hou, ost (troupeau).

billou.

jou, je (quand il est accen-

boulou.

tué : peus-jou, peus-je?

boursicou.

ancien français jo).

brulou.

maléclou, marliclou (=

cachou.

masle éclos).

cahou.

marlou, jeune mâle.

chou, ce (ancien français
ço).

mulou.

ou, os.

Cherlou (Charlot).

palou, pelle.

chirou, sirop.

percou, perche (poisson).

compou.

salou, -ope.

cou, coq.

tripou.

durieu, durillon (-ot).

bientou.

dou, dos.

trou, trop; trot.

étou, étau.

vélou, petit veau (vitellus
+ ot).

flou, mare.

farou, -otte, faraud.

riou, ruisseau (ri(v)us +
ot).

gairlou, grelot.

gairzillou, grésil

quiout (petiot) (au fém.
quiote).

galou, galop.

gasiou, gosier (-ot).

§ 39. u long latin devient u (à la prononciation française) :

-u = -utus (au fém. -usse!) bure, beurre.

-ure = -ura-.

babure.

bacul, aculer (culus). essu, essui :
 pus, plus. ressuer, essuyer de nou-
 aguïle, aiguille (cf. Meyer- veau.
 Lübke, § 67). lu, lumière (lucem).
 sansure, sangsue (on a fruit.
 introduit le suffixe -ura).

Tous les *u* finaus sont nasalisés, mais ils gardent leur qualité (comparez § 26); nous n'avons marqué la nasalisation que par l'emploi des *italiques*. (Dans divers villages voisins, ces *u* finaus nasalisés se développent en eun, de même que les *i* finaus nasalisés deviennent ein dans les mêmes villages.)

u long entravé devient quelquefois ou comme en français (Meyer-Lübke, I, § 50) :

goût, saveur.

§ 40. Influence nasale. -una, -uma donnent -unne, -umme (à prononcer eun-ne, eun-me) :

lunne, lune. englumme, enclume.
 plumme, plume. légumme, légume.

Avant l'accent :

fummier, fumier.
 hummer, humer.

Exception :

pronne, prune.
 prongnier, prunier.
 prongnieu, pruneau.

Il semble qu'il y avait en bas-latin une forme prona à côté de pruna (voir l'ancien vénitien prona).

-unu, -une donnent -in :

in, un.	alin, alun.
chaquin, chacun.	à jin, à jeun.
commin, commun.	lindi, lundi.

(L'adjectif numéral *una* donne *unne* quand il se trouve à la fin d'une proposition, *enne* dans le corps d'une phrase ; voir § 43.)

§ 41. Quand *u* était précédé d'un *e* en ancien français, les deux voyelles se sont fondues en *eu* :

meur, mûr.	queu (cadutus).
seur, sûr.	équeu, échu.
percheute, perception	seu, su (saputus).
(*perciputa).	peu, pu (potutus).

Ed. HRKAL.

(*A suivre.*)

FUTUR DANS LE PASSÉ

ET CONDITIONNEL¹

Si, d'une phrase prononcée près de nous, les seuls mots « il réussirait » parviennent jusqu'à nos oreilles, la flexion du verbe suffit à nous indiquer que l'action de réussir ou bien *était considérée dans le passé* comme devant se produire (c'est le sens étymologique de « futur dans le passé » de l'indicatif : on savait qu'*il réussirait*), ou bien *est considérée par celui qui parle* comme pouvant ou ayant pu se produire (c'est la valeur modale, dite du « conditionnel » : *il réussirait*, que nous n'en serions pas étonnés. — Est-ce qu'*il réussirait* vraiment ? — S'il avait été plus habile, ou s'il était plus habile, *il réussirait*).

Ainsi la flexion du *futur dans le passé* de l'indicatif peut servir, dans un emploi modal, à marquer la *possibilité* de l'action, et comme cette possibilité peut fort bien, nous le verrons, n'être subordonnée à aucune condition, le terme de *conditionnel*, dont on se sert pour nommer la valeur modale du temps, a l'inconvénient de ne recouvrir qu'une partie de cette valeur et de suggérer ainsi une définition inexacte du mode, et une explication fausse des cas qui n'ont en réalité rien de conditionnel et où l'on s'applique à

1. Arsène Darmesteter m'a fait l'honneur de m'emprunter la théorie du conditionnel que j'avais exposée dans ma *Grammaire historique* (Voy. notre *Revue*, X, p. 297). J'ai consacré depuis, à la question, une nouvelle étude (*ibid.*, t. XI, p. 275), que le présent article est destiné à compléter sur plusieurs points et à rectifier sur d'autres.

trouver des conditions « sous-entendues ». Le terme de *potentiel*, employé dans les grammaires des langues anciennes, serait bien préférable à *conditionnel*. C'est le mode de l'action considérée comme « en puissance », le mode de la possibilité. Il y a des différences d'emploi entre le potentiel ancien et le potentiel français ; mais c'est, au fond, la même modalité.

FUTUR DANS LE PASSÉ

Une action présentée comme étant, *pour celui qui parle*, future dans le passé, s'exprime à l'aide des auxiliaires *devoir* ou *aller* (futur prochain) : « il devait partir, il allait partir. »

Présentée comme étant, *pour les personnes placées dans le passé*, future dans ce passé, elle peut s'exprimer de même, mais aussi à l'aide d'un temps simple, celui qui a pris en outre la valeur modale, dite du conditionnel. Comparez : « Je sais qu'il *devait partir* le lendemain » et « Je savais qu'il *devait partir* ou qu'IL PARTIRAIT le lendemain ». *Il devait partir* et *il allait partir* ne sont d'ailleurs que des équivalents approximatifs du temps simple *il partirait* ; mais il est commode de dire aux élèves que le conditionnel est en réalité un futur dans le passé de l'indicatif, toutes les fois qu'on peut le remplacer par l'infinitif précédé des auxiliaires *devoir* ou *aller* à l'imparfait.

Pour que le temps dit conditionnel ait sa valeur primitive de temps de l'indicatif, il n'est pas nécessaire qu'il fasse partie, comme dans notre exemple, d'une subordonnée dépendant d'un verbe principal au passé. Il peut être aussi dans la principale, pourvu que cette principale soit conçue comme exprimant la pensée des personnes du

passé dont on parle : « *On fit* de beaux projets. Le temps était sûr ; *on se lèverait* de grand matin et *on ferait* une longue promenade. » Il est inutile et il serait d'ailleurs inexact de dire que ces principales doivent être considérées comme des subordonnées dépendant d'un verbe principal sous-entendu : « *on projeta qu'on se lèverait*, etc. » Dira-t-on qu'il y a un verbe sous-entendu dans la même phrase rapportée au présent : « *On fait* de beaux projets. Le temps est sûr, *on se lèvera* de grand matin, etc. » ?

L'emploi du *futur dans le passé* de l'indicatif est extrêmement fréquent. Dans un seul feuilleton du journal *Le Temps* (23 mars 1910), j'en ai relevé huit exemples (contre quatre du conditionnel-mode). Voici ces passages, où l'on trouvera aussi quatre exemples du *futur dans le passé* « composé », qui pourrait être remplacé par le temps simple :

« Ce fut en son âme comme l'éveil d'une force irrésistible : partir ! partir ! Pe Ontjès était marin ; Piet Boë *allait le devenir* (le deviendrait bientôt) ; pourquoi pas lui aussi ? Déjà son imagination prenait le large... Quels hommes *allait-il trouver* ? (trouverait-il). *Seraient-ils* bons ou mauvais ? ... *Toucherait-il* enfin la Terre bénie de ses rêves ? ... Oui, il fallait chercher sans se lasser, ... et enfin *on la découvrirait* sûrement, cette terre promise. Et lorsqu'*on saurait* le secret du bien, *on reviendrait* dans son pays, apportant la bonne parole... Que savait-il, lui, des possibilités de bonheur que cette résolution lui ouvrait peut-être ? *Allait-il* par son veto lui *barrer* la route ? (lui barrerait-il)... Devant eux, le trois-mâts qui *allait les emporter* (qui les emporterait) chevauchait déjà sur ses câbles de remorque ; dans un instant le canot *viendrait* les prendre... Lorsqu'elle était seule, elle pensait souvent au jour où Piet, son grand frère, *reviendrait* de voyage ; elle

se demandait *s'il n'aurait pas pris* en mer des manières rudes et brutales. »

Le dernier exemple, temps formé du participe passé et de l'auxiliaire *avoir* au futur dans le passé, est un « antérieur au futur » dans le passé. Comparez : « Elle se demande *s'il n'aura pas pris* en mer des manières rudes et brutales. »

LE POTENTIEL

Le *futur dans le passé* de l'indicatif a pris la valeur modale d'un potentiel. Il exprime que l'action est ou était possible. Est-ce à dire que, au lieu de « Il se peut que nous partions demain », on puisse dire : « Nous partirions demain » ? Assurément non. Ce mode exprime bien la possibilité, mais une possibilité déterminée par certaines circonstances que nous essaierons de préciser.

Il peut s'agir d'une possibilité que nous déduisons de certaines apparences (notamment d'un bruit qui court), ou que nous considérons comme dépendant ou ayant dépendu de certaines circonstances, ou que nous présentons comme une hypothèse, dans laquelle ou en dépit de laquelle (quand bien même...) une autre action est ou était possible.

Donc : 1° possibilité déduite ; 2° possibilité conditionnée ; 3° possibilité conditionnante. Ex. : D'après ce qu'on raconte, *il arriverait* ce soir. — En partant à dix heures, *il arriverait* ce soir. — Dans le cas où *il arriverait* demain (ou alors même qu'il *n'arriverait* que demain), je vous avertirais immédiatement.

Ces trois espèces de possibilités peuvent concerner une action passée, auquel cas on emploie le temps composé du participe passé et de l'auxiliaire au potentiel. Ex. : « D'après ce qu'on raconte, *il serait arrivé* hier. — En partant avant-hier, *il serait arrivé* hier. — *Il serait arrivé* hier, que je vous

aurais averti aussitôt. » Dans le premier exemple, l'action a peut-être eu lieu. Dans les deux autres, elle n'a pas eu lieu, c'est l'*irréel* des grammaires des langues anciennes, mais cet irréel n'est que le potentiel non suivi d'effet : l'action est présentée comme *ayant été possible*.

Ce qui est possible, dans un cas (possibilité déduite), c'est la réalité de l'action racontée par d'autres (il est possible QU'IL SOIT VRAI *que l'action ait lieu ou ait eu lieu*); dans les autres cas, ce qui est possible, c'est la réalisation ultérieure de l'action (il était possible *que l'action eût lieu*, ou il est possible *qu'elle ait lieu*).

Le subjonctif est aussi un mode de possibilité, et c'est ce qui explique que l'idée du potentiel puisse être rendue par le subjonctif en latin et dans certaines formules du français : il *aurait* ou il *eût* compris.

Mais, quand un verbe gouverne le subjonctif, le doute exprimé par le mode subjonctif est dans la pensée du sujet de ce verbe : « On souhaite qu'il ait réussi. » Le souhait implique l'incertitude de la réalisation. Lorsque nous disons : « On assure qu'il aurait réussi », ceux qui assurent ne doutent pas du tout de la réalité de l'action, le doute est dans la pensée de celui qui parle. Ainsi, dans l'emploi du potentiel marquant ce que nous avons appelé « la possibilité déduite », il y a une sorte de contradiction entre l'idée modale exprimée par le verbe subordonné et l'affirmation contenue dans le verbe principal, la pensée de la personne qui parle s'oppose à celle de la personne dont on parle, ou du moins y apporte une restriction.

Le doute sur la réalité de l'action peut encore résulter soit d'un complément adverbial, soit de l'emploi modal de l'antérieur au futur¹. Cette variété de formules correspond aux nuances suivantes de signification :

1. Voy. notre *Revue*, t. XX, p. 265.

Il est venu hier (affirmation pure et simple, je sais qu'il est venu).

Il est peut-être venu hier (je suppose qu'il est venu).

Il *serait* venu hier (on dit qu'il est venu, mais je n'en suis pas certain).

Il *sera* venu hier (je suis amené à croire qu'il est venu).

On emploie le potentiel, pour exprimer une action affirmée par d'autres, non seulement lorsqu'on doute de sa réalité, mais même lorsqu'on est certain qu'elle n'a pas eu lieu. C'est ainsi que M. Ernest Lavisse, écrivant au *Temps* (16 mars 1910) pour déclarer qu'il n'est pas l'auteur d'une lettre à lui attribuée par un journal allemand, s'exprime ainsi : « Le *Temps* d'hier a cité de longs extraits d'une lettre que j'*aurais écrite* à... »

Le potentiel de la « possibilité déduite », employé interrogativement, marque qu'on s'attend presque à une réponse négative : « Serait-il venu hier ? » (Comparez avec : « Est-il venu hier ? ») Dans ce cas, la possibilité peut résulter de diverses circonstances, exprimées ou non, tandis qu'en dehors de l'interrogation elle résulte presque toujours d'une affirmation venue d'ailleurs. Voyez cependant cette phrase d'un « En marge » du *Temps* (28 fév. 1910) : « Il semble bien qu'ici la haine *aurait égaré* Molière. »

Dans l'emploi du potentiel conditionné, la réalisation de l'action dépend ou dépendait de certaines circonstances. Mais, quand il s'agit d'une action future, il peut en être de même avec l'emploi du simple futur de l'indicatif : « On lui *rendra service* en l'avertissant. » Comparez avec : « On lui *rendrait service* en l'avertissant. » Dans les deux cas l'action de *rendre service* dépend de l'avertissement. Le contexte seul indique dans le premier exemple la dépendance de l'action, qui est en outre marquée par la flexion dans le second. Mais ce n'est pas la seule différence. Toute action future est nécessairement incertaine, mais l'action est présentée par

le potentiel avec un degré d'incertitude de plus que par le simple futur. Ici encore l'idée de possibilité se résout en l'expression d'un doute, doute sur la réalisation de deux actions dépendant l'une de l'autre, ou d'une action dont une autre est déclarée indépendante (Je ne me vengerai pas, alors même que je le *pourrais*).

Comme le verbe de l'action conditionnée, le verbe de l'action conditionnante se met au potentiel (ou à l'imparfait après *si*), à moins qu'il ne soit à l'infinitif ou au gérondif (je serais heureux *de le rencontrer*). C'est parfois le verbe de l'action conditionnée qui est à l'infinitif ou au gérondif : « Je vous recommande de *faire suivre* les lettres qui arriveraient pour moi » (= Vous *feriez* suivre les lettres, s'il en arrivait).

L'action ou la circonstance conditionnante peut fort bien n'être pas exprimée formellement comme telle : « Il est dommage que personne ne l'avertisse, on lui *rendrait service*. — Il *irait* volontiers à la campagne, mais ses affaires le retiennent en ville. — La pluie *ferait* du bien (le bien est douteux parce qu'il dépend de la pluie, elle-même incertaine) ». La circonstance conditionnante peut même n'être exprimée d'aucune façon. On dit facilement, sans plus : « J'irais volontiers faire un tour », au risque de provoquer la question : « Qui vous en empêche ? »

La possibilité de l'action peut être présentée comme résultant de la nature du sujet, et l'action dépend alors uniquement de l'occasion quelconque (non exprimée) qui peut provoquer la manifestation de cette nature. Ici encore le potentiel rejoint le simple futur, qui peut exprimer aussi — d'une manière plus affirmative — la possibilité occasionnelle (Voy. *Mélanges Chabaneau*, p. 312). « C'est un homme excellent, il ne *ferait* pas de mal à une mouche. » Au passé, on dirait : « Il *n'aurait* pas *fait* de mal à une

mouche. » En comparant avec : « Alors même qu'il l'aurait surpris, il ne *lui aurait pas fait de mal* », on se rendra compte de la ressemblance et de la différence des deux emplois.

Le sujet peut encore être présenté, non plus comme capable, à l'occasion, de manifester sa nature par un acte caractéristique, mais comme capable d'accomplir ou d'avoir accompli une action quelconque. Cette valeur du potentiel (auquel le subjonctif peut souvent être substitué) se rencontre dans les incidentes déterminatives : « Il demande un camarade *qui partirait* aussi ce soir (ou *qui parte*). — Je cherche les fautes *qui m'auraient échappé*. (Cf. : Signalez-moi des fautes *qui m'aient échappé*). »

Avec le verbe *vouloir*, au sens de « consentir à », employé interrogativement à la seconde personne, le potentiel peut aussi exprimer une possibilité pure et simple : « *Voudriez-vous me rendre ce service ?* » équivaut à : « Est-il possible que vous vouliez me rendre ce service ? » C'est une formule de politesse. Cet emploi est à rapprocher du potentiel de la « possibilité déduite » dans les propositions interrogatives.

Le même verbe *vouloir* au sens de « souhaiter », et d'une façon générale les verbes contenant une idée de désir ou une idée de nécessité, se mettent au potentiel, alors même que le désir ou la nécessité sont réels, et non pas seulement possibles, pour en atténuer l'expression : « Il voudrait ce livre, tu devrais y aller, il faudrait lui écrire. » Dans cette acception, le passé du potentiel équivaut à l'imparfait de l'indicatif, et se trouve souvent remplacé par ce temps au XVII^e siècle :

Vous ne *deviez* jamais le pousser jusque-là.

(Molière, *Tartufe*.)

De même, *il aurait mérité* peut équivaloir à *il méritait* ;

je n'aurais pas cru à je ne croyais pas ; j'aurais pu à je pouvais. Comparez : « Il s'est bien conduit, il *aurait mérité* des éloges ». (Il les méritait), et « S'il s'était bien conduit, il *aurait mérité* des éloges » (Il ne les a pas mérités).

En résumé, et en dehors du cas, signalé en dernier lieu, où il ne fait qu'atténuer l'affirmation, on peut dire que le potentiel exprime normalement le doute sur la *réalité* d'une action affirmée ou présumée d'autre part, ou bien la possibilité passée ou l'incertitude présente de la *réalisation* soit de deux actions dépendant l'une de l'autre, soit d'une action en dépit de laquelle une autre pouvait ou peut se produire, ou se produira, soit d'une action dont le sujet du verbe est présenté simplement comme capable.

L. CLÉDAT.

NOTE SUR LE MOT *PATRIOTE*

On répète volontiers que le mot de *patriote* n'existe que depuis le début du XVIII^e siècle, où Saint-Simon le « créa » pour désigner Vauban¹. Avant cette époque, ajoute même un fin littérateur, « le dévouement au roi était la seule forme que revêtait le patriotisme, et l'on voit... comment la seule création de ce mot correspond à un changement dans les mœurs² ». On peut trouver la raison spécieuse, puisque le patriotisme s'est confondu avec le dévouement au roi jusqu'à la Révolution ; d'ailleurs, elle est fausse, car le mot de *patriote* est beaucoup plus ancien. Si dans le vieux français, où sa forme apparaît vers le XV^e siècle, il avait primitivement le sens de « compatriote », conforme à son prototype grec³, c'est environ un siècle après, et non au XVIII^e⁴, qu'il paraît avoir pris le sens de « dévoué à sa patrie » que nous lui donnons encore.

1. Dessez, J. Toutain et A. Vannier, *Revue pédagogique* des 15 janvier 1904, p. 44 ; 15 mai 1906, p. 418, et 15 novembre 1907, p. 444.

2. A. Vannier, *L'esprit et les mœurs d'une nation d'après sa langue*, l. c. ci-dessus. Ce qui pouvait donner à cette interprétation quelque vraisemblance, c'est que le mot paraît avoir été employé surtout à partir du milieu du XVIII^e siècle : de 1750 à 1761, le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier signale quatre pamphlets intitulés *le Patriote*.

3. C'est le sens du mot πατριώτης.

4. Comme l'écrivent Darmesteter, Hatzfeld et Thomas, *Dictionnaire général de la langue française*, t. II, p. 1696, col. a, renvoyant à un texte de Jean Chartier (*Histoire de Charles VI*), cité par Godefroy, *Dictionnaire de la langue française*, t. VI, p. 42, et 60. Notons aussi que c'est Jean Chartier, dans le même ouvrage, qui a employé pour la première fois le mot *patrie*. Godefroy, t. X, p. 298, col. a.

Il est certain qu'au moment des guerres de religion le mot *patriote* signifiait compatriote », ou était un adjectif qualificatif tiré du mot patrie ¹ ; mais il n'en est pas moins vrai qu'à la même époque ce même mot tendait à prendre le sens de « dévoué à sa patrie ». En 1579, paraissait à Mons un écrit violent, dirigé contre la domination espagnole en Flandre et en Artois, intitulé : « le Vray *Patriot*, aux bons *Patriots* ² », et, quatre ans après, Lancelot de la Popelinière, dans l'*Amiral*, déclarait qu'il est d'un « bon *Patriot* » d'enrichir la langue de son pays et de la faire connaître aux autres nations ³. Le 22 octobre 1594, Henri IV écrivait à Fremyn, le félicitant de ce qu'il faisait pour la dame de Saint-Pol : « vous faictes en cela... l'office d'un bon subject et *patriote*, qui a son honneur et son devoir envers Dieu, son Roy et pays en singulière recommandation ⁴. »

Nos recherches personnelles ne nous ont pas permis d'apprendre ce qu'était devenu ce mot pendant près d'un siècle et, quand nous le retrouvons, c'est sous la plume d'un Allemand, alors établi en France, *Leibniz*. Il écrivait de Saint-Germain, vers 1674 : « j'ay cru qu'un bon *patriote* serait obligé de rendre service à un prince d'Allemagne...

1. *Dictionnaires* cités, contenant entre autres un texte du Lorrain Antoine Le Pois de 1579.

2. Le P. Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, 2^e édition, t. II, p. 1749, n° 8408. Une copie d'écriture espagnole, avec date approximative de 1578, est aux Archives Nationales, K. 1544, pièce n° 6 (ancien B. 43, pièce 104).

3. Cité par F. Brunot, *Histoire de la langue et de la littérature françaises* (publiée sous la direction de L. Petit de Julleville), t. II, p. 702.

4. *Recueil des lettres missives de Henri IV* (Coll. des Documents inédits), t. IV, p. 248. « La date de ce mot est à constater », ajoute l'éditeur, Berger de Xivray.

surtout quand il est hors de son pays ¹ ». A la suite du traité de Ryswick, il écrivait de Hanovre en 1697 : « M. Goriz de Cassel disoit en bon Allemand et en bon *patriote* qu'il ne tireroit pas un pet seulement pour l'amour de cette belle paix ². » Il a employé plusieurs fois ce mot dans le même sens, soit en français ³, soit en allemand ⁴ jusqu'à la fin de sa vie. On peut, semble-il, conclure de cet usage que le mot était français : Leibniz, qui habita Paris de 1672 à 1676, avait dû le trouver employé en France et peut-être le transporta-t-il en Allemagne ⁵.

Il serait à désirer que des érudits notassent l'emploi de ce mot, surtout dans des textes historiques exactement datés, de la fin du xvi^e siècle au dernier tiers du xvii^e, afin d'en montrer l'usage continu, car l'emploi constant de ce vocable par un écrivain de culture française comme Leibniz nous fait présumer qu'il était en usage dans la langue courante du xvii^e siècle. On verrait par là une fois de plus combien des mots, avec les idées qu'ils expriment et qui passent

1. O. Klopp, *Die Werke von Leibniz*... Historisch-politische... Schriften, Hanovre, 1864-84, t. III, p. 128.

2. *Id.*, t. VIII, p. 40.

3. « Tout *patriote* est engagé naturellement à être fidèle à l'Empereur ». E. Bodeman, *Die Leibniz-Handschriften* des Königl. öffentlichen Bibliothek zu Hannover, Hanovre, 1895, p. 194 ; E. Pfeiderer, *Leibniz als Verfasser* von 12 Anonymen... Flugschriften, Leipzig, 1870, n° XI. Ces deux passages sont sans date.

4. Lettre à Charles VI, s. d. (fin mars 1713). *Archiv für die Kunde österreichischer Geschichtsquellen*, t. XL, p. 224 ; Lettre à la duchesse d'Orléans, 19 octobre 1716, trad. franç. par Jæglé, *Correspondance de Madame*, 2^e éd., t. III, p. 169.

5. Cependant M. F. Baldensperger nous fait remarquer qu'il peut s'agir « plutôt d'un retour », car on lit « dans le dictionnaire de Kluge que *Patriot* se trouvait dans la seconde moitié du xvi^e siècle, et que Simon Roth, *Ein deutscher Dictionarius*, das ist ein Auslager schwerer unbekannter teutsche Wörter, 1571, l'enregistre parfaitement ». Reste-rait à savoir en quel sens.

pour récentes, sont plus anciens que ne l'établissent des traditions erronées qui se sont sans cesse répétées sans avoir jamais été contrôlées ¹.

Louis DAVILLÉ.

1. C'est ce qui existe, par exemple, pour le mot et le concept du moyen-âge, que l'on attribue généralement à Cellarius et qui est beaucoup plus ancien. Non seulement Leibniz l'employait en français au terme de son séjour à Paris, mais il avait dû le connaître en Allemagne, où il était employé dès 1601, par le jésuite Canisius. Voir notre ouvrage : *Leibniz historien*. Essai sur l'activité et la méthode historique de Leibniz, Paris, Alcan, 1909, p. 5, et surtout p. 244. Notons aussi l'emploi par Leibniz des mots *psychologie* et *bibliographie*, ce dernier d'apparence si moderne. *Id.*, p. 678 et p. 450, note 4.

COMPTES RENDUS

F. BRUNOT. — *Histoire de la langue française des origines à 1900. Tome III, 1^{re} partie : Formation de la langue classique, 1600-1660*. Paris. A. Colin, 1909; in-8, xxxiv-419 pages, avec index.

La première partie du tome III de l'*Histoire de la langue française* que vient de publier M. Brunot est un ouvrage entièrement nouveau. Les 200 pages que renferme, sur le même sujet, le tome VII de l'*Histoire de la littérature française* de Petit de Julleville sont condensées au début du volume en 90 pages. Encore ces 90 pages contiennent-elles des nouveautés intéressantes sur un critique de Malherbe, Camus, dont l'*Issue aux Censeurs* est de 1625, et sur les rééditions successives de l'*Ombre* de Mlle de Gournay (publiées sous le titre de les *Advis* ou les *Présens* de la damoiselle de Gournay en 1634 et en 1641). Ces rééditions nous montrent l'adversaire acharnée de Malherbe réduite à appliquer dans ses ouvrages les règles qu'elle avait si longtemps combattues. Le reste du volume contient, avec une bibliographie très riche (IX à XXXIV), une table des dictionnaires publiés de 1600 à 1660 (p. 262-271) et un index lexicologique (p. 399-412), deux parties d'égale importance, concernant l'une le lexique et l'autre la morphologie. La syntaxe sera étudiée dans un autre volume.

La partie qui concerne le lexique est la plus originale et le demeurera longtemps : les travailleurs qui la compléteront ou la rectifieront ne pourront le faire qu'en utilisant les recherches de M. Brunot et en suivant les chemins qu'il a indiqués. Il est vraisemblable que les modifications seront de peu d'importance, car M. B. a étudié minutieusement un nombre considérable de lexiques, dont il a démêlé la filiation, et dont il a dépouillé les plus intéressants. Son travail est par suite indispensable à tous ceux qui veulent comprendre la formation de la langue classique

ou qui ont à étudier les auteurs de la première moitié du xvii^e siècle. M. B. expose les faits en historien impartial plutôt qu'en critique littéraire. Toutefois, par les listes abondantes qu'il donne de mots proscrits comme vieus, comme deshonnêtes et comme bas, il met en vive lumière les principes qui ont guidé Malherbe et les précieux, Vaugelas et l'Académie dans leur travail d'épuration de la langue du xvi^e siècle et de création d'une langue littéraire. Son livre permet de bien mesurer l'étendue et la valeur de l'œuvre des puristes : il montre que leurs décisions sont inspirées moins par des raisons de langue que par des raisons de mode. Peut-être pourtant, le mot *mode* avec ce qu'il évoque de capricieux et de frivole est-il injuste, et vaut-il mieux dire que l'épuration de la langue coïncide avec l'adoucissement des mœurs et les progrès de la politesse. L'importance croissante de la cour, et des femmes à la cour, explique et légitime dans une large mesure l'exclusion des termes qui évoquent des idées indécentes ou grossières, ainsi que des termes techniques¹ qui ne conviennent qu'aux professionnels. Puisque la cour seule donne gloire et richesse, il est inévitable que les écrivains, adoptent la langue de la cour : M. B. nous montre en effet que tous, même Scarron, se sont soumis aux décisions des faiseurs de remarques, qui enregistrent l'usage des courtisans. Il montre en même temps la fragilité de beaucoup de ces décisions, qui sont fondées sur des raisons passagères : les listes de mots exclus comme vieus sont pleines de mots encore bien vivants, soit qu'ils n'aient jamais cessé d'être en usage, soit que les écrivains modernes les aient remis en honneur.

M. B., quoiqu'il en dise à plusieurs reprises, ne s'en tient pas strictement à la langue littéraire : il est difficile du reste d'en marquer la limite. La langue burlesque est en principe exclue de la langue littéraire ; cependant un bon nombre d'exemples, surtout dans le chapitre du néologisme (p. 225, 280 et 283), sont empruntés aux écrivains burlesques. Bien loin de nous en plaindre, nous éprouvons un vif désir de voir M. B. étudier quelque jour la vie de la langue générale dédaignée par les

1. Nous signalerons à ce propos un lapsus : p. 192, *enthousiasme*, *synonyme* sont donnés comme termes de médecine ainsi que *catachrèse*.

puristes, de ce vaste matériel linguistique dont il affirme l'existence à côté de la langue officielle (p. 175, et encore p. 313) et dont il a sans doute déjà rassemblé tous les éléments.

La seconde partie n'est pas aussi originale ; un certain nombre des faits qu'elle signale sont déjà dans d'autres ouvrages, dans l'*Histoire de la prononciation française* de Thurot, et plus encore dans la *Syntaxe du XVII^e siècle*, de Haase. L'ouvrage de M. B. reste néanmoins très important, d'abord par l'abondance et la précision des renseignements qu'il contient, ensuite par les sources où ont été puisés ces renseignements. La syntaxe de Haase est faite d'après les écrivains : les grammairiens y sont cités accessoirement. Au contraire M. B. a étudié surtout les grammairiens. Ainsi les deux ouvrages se complètent, et la seconde partie du livre de M. B. sera, comme la première, indispensable à tous ceux qui veulent bien connaître l'état de la langue française dans la première moitié du XVII^e siècle. Ce livre montre aussi bien clairement ce que les grammairiens d'alors ont entendu par ces mots : fixer la langue. Ils n'ont pas eu la prétention de la fixer pour l'avenir ; ils ont voulu la fixer pour le présent, c'est-à-dire choisir dans la multiplicité de formes équivalentes qu'avait laissées le XVI^e siècle (surtout dans la conjugaison) celles que devaient employer les honnêtes gens. Leur œuvre a été plus solide et plus durable sur ce terrain qu'en matière de lexique.

M. B. a suivi dans cette portion de son travail l'ordre des parties du discours, qui rent les recherches très commodes ; cet ordre entraîne quelques redites, peu importantes d'ailleurs, et comporte, à notre avis, un inconvénient plus grave : c'est de présenter sur le même plan des remarques qui n'ont pas la même valeur pour un historien de la langue. Pour employer des termes qui commencent à avoir droit de cité en linguistique, M. B. a fait une étude *statique* très complète et très exacte qui fait désirer une étude *dynamique* complémentaire, dont son livre contient d'ailleurs tous les éléments. Les remarques pénétrantes que M. B. a semées au hasard des chapitres nous suggèrent un plan différent du sien, qui eût été bien intéressant. Deux parts sont à faire, nous semble-t-il, dans les observations des grammairiens du XVII^e siècle : les premières s'opposent, tandis que les autres s'adaptent aux usances de la langue, à ce que M. B. appelle quelque

part, en termes un peu romantiques à notre gré, l'instinct admirable du peuple. D'une part, en effet, les chapitres de l'adverbe, de la préposition et de la conjonction marquent une intention commune, qu'aucun grammairien du ^{xvii}^e siècle ne semble pourtant avoir formulée : c'est le souci constant de classer les sens, de spécialiser les formes, et surtout de ramener au mot simple les périphrases si nombreuses au ^{xvi}^e siècle (pour lors, du depuis, par ainsi, en après), etc. Ce souci d'art dont l'influence est sensible encore dans la langue moderne, est contraire à la tendance naturelle à l'emphase qui se manifeste par le redoublement des expressions ; d'ailleurs ces faits concernent encore un peu le vocabulaire, et comme tels peuvent être soumis à la mode, aux décisions plus ou moins arbitraires des courtisans, des écrivains et des grammairiens. D'autre part nous remarquons des faits qui appartiennent vraiment à la morphologie, qui résultent de l'évolution de la langue : par exemple, avec la chute des consonnes finales, la disparition presque complète des flexions, et l'extension correspondante des particules (articles, pronoms, prépositions et conjonctions) pour marquer le genre et le nombre des noms, la personne et le mode des verbes : sur ces points, comme l'indique bien M. B., les grammairiens formulent en règles l'usage populaire. Il nous semble qu'en groupant en un chapitre spécial les observations de ce genre éparses dans son livre, il aurait donné plus nettement l'impression de la vie, et mieux fait sentir la continuité de la langue. Ce chapitre, M. B. se propose peut-être de l'écrire plus tard : nous rendons compte ici d'un ouvrage inachevé.

Ce souhait d'un ordre un peu différent ne saurait d'ailleurs diminuer en rien l'estime où nous tenons le nouveau livre de M. B. Par l'abondance et l'exactitude des matériaux réunis, par le labeur énorme de dépouillements fastidieux qu'il représente ainsi que par la clarté de l'exposition, ce troisième volume ne le cède pas en intérêt aux deux premiers et continue dignement la grande œuvre commencée.

H. YVON.

NÉCROLOGIE

Adolphe Tobler vient de mourir. C'est la plus grande perte qu'aient éprouvée nos études, depuis la mort de Gaston Paris. Nos lecteurs savent quelle part il a prise aux progrès de la philologie française et particulièrement de la grammaire historique. Nous empruntons au *Journal des Débats* les renseignements qui suivent sur l'état d'avancement du grand Dictionnaire qu'il avait entrepris :

« Il est une œuvre à laquelle le regretté professeur n'a cessé de travailler jusqu'à ses derniers moments, tout en sachant bien qu'elle ne paraîtrait pas de son vivant, c'est un *Dictionnaire de l'ancienne langue française*. Les dix gros volumes publiés sous ce titre, de 1880 à 1902, par un infatigable compilateur français, Frédéric Godefroy, ont mis à la portée du public d'immenses matériaux dans lesquels il reste à porter l'ordre et la lumière. C'est la tâche que s'était assignée Tobler et pour laquelle il était mieux préparé que personne, et par ses dépouillements des textes et par la lucidité de son esprit. On dit que le manuscrit est en état d'être livré à l'impression et que Tobler aurait chargé l'Académie de Berlin de prendre des mesures propres à en assurer la publication sous la direction de M. H. Morf. Nous faisons des vœux pour que le rêve caressé par Tobler se réalise le plus tôt possible, au besoin avec le concours financier de l'Association internationale des Académies qui ne saurait affecter à une œuvre plus digne d'intérêt une partie des ressources dont elle dispose. La science ne connaît pas de frontières, et le bien doit être pris où il se trouve. La cause de la civilisation française ne peut que gagner à ce qu'il s'élève, fût-ce à Berlin, un monument philologique vraiment digne de notre langue et de notre littérature médiévales. »

Nous avons aussi le regret d'annoncer la mort prématurée de M. Mongin, l'un des collaborateurs de M. Gilliéron pour ses études de géographie linguistique.

PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA « REVUE »

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la « Revue » sont mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font l'objet d'un compte rendu.

W. MEYER-LÜBKE. — *Historische Grammatik der französischen Sprache, I, Laut- und flexionslehre* (Heidelberg, Carl Winter, 1908, xvi-277 pages, petit in-8). — Cette nouvelle grammaire historique du français est suffisamment recommandée par le nom de l'auteur. Elle est beaucoup plus condensée que celle de Nyrop. Nous signalerons comme particulièrement bien conçu et bien présenté le tableau synoptique des transformations phonétiques, avec renvois aux paragraphes du livre.

J. ANGLADE. — *Où en sont les études de philologie provençale* (Extrait du GRM du Dr Heinrich-Schröder, publié par la librairie Winter de Heidelberg).

Joseph CALLAIS. — *Die Mundart von Hattigny und die Mundart von Ommeray, nebst lautgeographischer Darstellung der Dialektgrenze zwischen Vosgien und Saunois, Lothringen* (Metz, 1909, 52 p. grand in-8 carré, avec deux cartes). — Thèse d'un bon élève de M. Wendelin Förster à l'Université de Bonn.

Kr. SANDFELD JENSEN. — *Bisætningerne i moderne Fransk, en haandbog for studerende og laerere*. Kobenhavn og Kristiania, 1909, Gyldendal, 253 pages pet. in-8. — L'auteur de ce manuel sur « la subordination en français » s'est proposé avant tout de se référer à la langue la plus moderne et de ne citer en témoignage, sauf de rares exceptions, que des écrivains postérieurs à 1870. Son plan — dont lui-même reconnaît qu'il serait inapplicable à un exposé historique — groupe successivement des exemples de subordination dans les cas où le support de la relation

est un substantif (*il avoua sa détresse et qu'il était proscrit...*), un adjectif (*un naturaliste considérable et devant qui l'Europe s'incline...*); un adverbe (*insensiblement, et comme il s'était habitué de bonne heure...*). Pratiquement, ce schéma primitif ne laisse pas d'être débordé par la variété des exemples enregistrés par l'auteur, qui joue la difficulté, à mon sens, en essayant de classer, sans recours aucun au mouvement et à l'évolution de la langue, des séries abondantes de cas variés, d'une correction, d'une fréquence, d'un caractère représentatif extrêmement divers : c'est en tout cas une sorte de répertoire fort précieux. [F. B.]

C. DE BOER. — *Philomena, de Chrétien de Troyes* (Paris, Geuthner, 1909, CII-192 p. in-8). — L'édition critique que publie aujourd'hui M. de Boer, élève de M. Mario Roques, avait été jadis annoncée par M. Léopold Sudre. Une copieuse introduction grammaticale donne les raisons qui permettent d'identifier l'auteur de *Philomena* avec Chrétien de Troyes. L'édition est suivie d'un index complet de toutes les formes du texte.

Jean D'ALBREY. — *L'orthographe et l'étymologie* (Paris, Sansot, 1910, 226 pages). — Ce petit livre, agréable à lire, vaut surtout par la réfutation, très modérée de forme, mais très sensée et souvent fort spirituelle, du pamphlet de M. Beaunier.

Albert DAUZAT. — *La vie du langage* (Paris, Colin, 1910, 312 pages). — Ce livre de haute vulgarisation est divisé en quatre parties : les phénomènes mécaniques, les phénomènes psychologiques, les phénomènes sociaux, les phénomènes littéraires. Notre collaborateur M. Dauzat s'est donné la mission d'initier la partie cultivée du grand public aux phénomènes les plus généraux et les plus curieux de l'évolution du langage. Il s'en acquitte fort bien. Le chapitre sur la langue des sports a d'abord paru dans notre Revue (t. XXIII, p. 107).

Le Gérant, H. CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

NOTES

SUR LE PARLER DE MESSON (AUBE)

(Fin)

m

machwèz, mâchoire.

mājwèz, mangeoire.

makéryó, maquereau.

maladrè, maladroit.

mañéz, manière.

marn, mare.

martyó, marteau.

mātīz, mentir.

mè. C'est le fr. *mait* ou *maie* que le *Dictionnaire général* enregistre comme dialectal.

mémèl, mamelle.

méz, mère.

mèzwī. Ce joli mot est encore français, mais bien près de disparaître ; cf. *maishui* dans le *Dictionnaire général*. Dans notre parler, il signifie, non pas aujourd'hui, mais dorénavant, à

partir de maintenant, et, par extension, jamais.

miyè, milieu.

miyèr, meilleur.

mòlè, moulin. De même dans le Centre.

mômā, moment. Nasalisation de *o* sous l'influence de la nasale subséquente.

mōñó, moineau.

mòrd, mordre.

mòrsüž, morsure.

mòrsyó, morceau.

mòtyé, moitié.

méch, mèche.

mèr, mûr. Cf. v. fr. *meur*.

mu, mou ; fait au féminin *mul*.

mulitüž, humidité. Dérivé de *mu*, mou (*möllem*).

mûr, moudre. DU CANGE a *mourre*, qui est notre mot,

lequel provient directement de *môlere*, le *d* du fr. *moudre* étant épenthétique.

muriz (plus récemment *muri*), mourir.

muvé, remuer, agiter, mouvoir. Le mot est français, mais usité seulement dans le langage technique.

muyé, moyen.

n

nèpyé, néflier. Il semble que l'évolution phonétique qui explique ce mot ait été la suivante : *méspila*, devenu de bonne heure *nespila*, a donné *nesple*, *nèple*, puis, sans doute par chute de *l* dans le groupe *pl*, *nèp*, d'où par dérivation *nèpyé*. Le mot *nèp* qui, dans notre parler, devrait correspondre à *nèfle*, n'existe pas ; il est remplacé par la locution *cul de chien*.

nètéyé, nettoyer.

néyé, noyer (verbe). Se dit aussi dans le Centre. Cf. v. fr. *neier*.

nikasé, rire d'une façon insolente. Probablement dérivé de *nique*.

nis, sans saveur. Peut-être du fr. *lisse* par substitution de liquides, *n* au lieu de *l* ; cf. fr. *orphelin* pour *orfe-nin*.

nō, nous.

nōritūz, nourriture.

nōriz (aussi *nōri*), nourrir.

C'est l'ancienne forme *norrir*, de *nūtrire*.

nōrya, nourrisson. Dérivé du précédent à l'aide d'un suffixe spécial *ya*.

noséyā, les gens de la noce, les personnes qui assistent à un mariage.

nōti, notre, (le) nôtre, (les) nôtres.

nōyé, noyer (arbre).

nā, neuf, nouveau.

o

òbliyé, oublier. On entend aussi cette prononciation dans le Centre (JAUBERT). *òdé* (*èt*), verbe passif, être rebuté, fatigué, las d'une chose. Vraisemblablement une survivance du vieux verbe latin *odire*.

òfriř, offrir.

òjòrdwī, aujourd'hui.

òklé, remuer, agiter, ébranler. D'origine obscure.

òlé, pousser des cris, appeler

en poussant des cris. Le mot est français quand il s'agit du cri du hibou. Provient de *ülüläre*; voir *ülé*.

æ

æmé, aimer.

p

ördö, endroit où l'on en est resté. Ex.: *fó rprâx a l'ördö*, il faut reprendre où vous en êtes resté. La locution *a ordon* = par ordre, par rang, existait dans l'ancien langage. Cf. aussi GODEFROY: « Aube, Ramerupt, *ordon*, tâche limitée, marquée, ordonnée. »

öriyé, oreiller. Cf. DU CANGE et JAUBERT: *orillier*.

örja, orgelet. Dérivé directement de *orge*.

örmwéz, armoire. Même prononciation dans le Centre.

östó, maison, demeure, mais généralement limité à l'expression suivante: *Alö*, *a l'östó*, allons! à la maison (= rentre tout de suite). Cf. v. fr. *ostal*, *ostaux*.

öt, autre.

öttriy, ortie.

özüy, oseille.

ö (o nasal).

öm, homme. Cf. fr. *on*, à côté de *homme*.

parfämé, parfumer.

partiz (et plus récemment *parti*), partir.

paryé, pardi (de *par Dieu*).

patuya, endroit fangeux, petit espace couvert d'eau. Le vieus français connaît *patoueil* et *patouillas* avec le sens de mare, bournier. GODEFROY, au second de ces mots, ajoute: « Champagne, *patouillat* = eau stagnante et bourbeuse des chemins. » DU CANGE rapproche ces termes de *patile*, et CH. NISARD, *Curiosités de l'étymologie française*, p. 123, de *patuum*.

patuyé, patauger, piétiner dans l'eau. Le *Dictionnaire général* enregistre *patrouiller* = *patouiller*.

pæd, peindre.

pæpærnèl, *pimprenelle*. Emprunté au bas latin *pimpernella*.

pærd, perdre.

pæriz (et aussi *pæri*), périr.

pérsuzé, pressurer du raisin ou des fruits.

pérsuzé, pressureur.

pérsuè, pressoir.

pértliz, pétrir.

péryèz, carrière de pierres.

Le mot *perriere* se trouve dans GODEFROY.

pèslé, garnir une vigne de pisseaus, d'échalas. Ce terme (*paisseler*) était très usité au XVIII^e siècle.

pèsyó, pisseau, échalas pour la vigne. Se dit aussi dans le Centre.

péz, père.

piché, pisser.

pichō, urine.

pijōñó, pigeonneau.

pikūz, piqûre.

pil, volée de coups. Noté par JAUBERT également. Dérivé du verbe *piler*.

pimé, respirer. Ce terme se rencontre aussi dans le Centre de la France, mais l'étymologie en paraît obscure.

pibi, pépie. Peut-être de *pituila* avec *ui* dissyllabique, puis **pítvita* avec *v* semi-voyelle, d'où **pitbíta* et **pitpíta*.

pipitr, pupitre. Sans doute par redoublement, à l'i-

nitiale, de la syllabe tonique.

pipýō, paille pour aspirer les liquides. Dérivé de *pipe*.

pitron, sorte de jeu. Cf. Rabelais : *picquarone*, dans l'énumération des jeux de Gargantua. Ch. Nisard, dans ses *Curiosités de l'étymologie française*, p. 98-99, orthographe *piqueronime* et dit : « Jeu bourguignon, appelé *piquerommier* au XIV^e siècle. » Et il en donne la description suivante, à laquelle nous n'avons pas à changer le moindre terme : « Les joueurs, munis d'un bâton pointu de la longueur d'un pied et demi environ et de la grosseur d'un manche à balai, font choix d'une place où ils creusent chacun un petit trou qu'on appelle *pot*. Ces pots sont disposés en rond, et suffisamment écartés les uns des autres. Au centre est le siège du jeu. Là, chaque joueur lance son bâton avec force sur le sol, de manière à l'y faire pénétrer le plus possible, et dans le dessein d'ébranler et de faire tomber celui

qui n'est pas planté assez solidement. Quand un des bâtons est renversé, le joueur le plus robuste le saisit et le lance au loin de toute la force de son bras.

Pendant que le joueur à qui il appartient va le chercher, en courant, les autres fouillent son pot à l'envi avec leurs bâtons et en détachent le plus de terre qu'ils peuvent, qu'ils emportent et qu'ils mettent en réserve près de leurs pots. A la fin du jeu, celui dont le bâton a été déraciné le plus souvent, et dont, par conséquent, le pot est le plus ravagé, a perdu la partie, et il est tenu de porter sur son dos et à la distance marquée par le jet de son bâton, toute la terre que les autres ont rassemblée.

Je cherche en vain, termine Ch. Nisard, l'origine de ce jeu singulier. »

pitwè, putois.

platjó, plateau.

plèd, plaindre.

plèjò, *plèjônè*, brassée d'avoine ou d'orge qu'on ploye pour la mettre sur la charrette. Dérivé de *plicàre*.

plèn, plane, outil tranchant.

Forme régulière, que connaît le vieux français, dérivée de *plāna*.

pléyé, ployer et plier. Cf. ancien français *pleitier*.

plèxi, plaisir.

plèem, plume. Comme dans le Centre.

plèmé, plumer.

pnò, aile d'oie servant d'époussette, de petit balai.

Étymologie obscure.

pnòté, enlever, à l'aide du *pnò*, la farine adhérente à un pain qui vient d'être cuit.

pòfé, faire du bruit en éclatant, en se rompant, et, par extension, se rompre, éclater. Dérivé de l'onomatopée *pos*. Voir L. CLÉDAT, *Revue de Philologie française*, t. XVII (1903), p. 302, s. v. *puff*.

pòliz (et *pòli*), polir.

pòm, pomme.

pôn, poigne.

pônè, poignée.

pòtè, le contenu d'une grange entre deux poutres ou deux montants. Ex. : *la pòtè d fromà*. DU CANGE a *postee*. De **postea*; cf. fr. *poteau* pour **posteau*, dérivé de *postem*.

pèséyé, manipuler un point

douloureux, clou, abcès,
etc. Origine obscure.

prāz, prendre.

prēn, prune. Toutefois cette
prononciation est assez
rare.

priyēz, prière.

prodūiz, produire.

proküzē, procurer.

provniz (et *provni*), provenir.

pu, pour.

pū, plus.

pū, *pūt*, laid, laide. Dans le
Centre, on dit *peut*, *peute*.

De *pūtīdus*, *a*, *um*. Cf.

GODEFROY : *put* = sale,
infect, mauvais, méchant ;

DU CANGE : *pute* =
puant, corrompu, mau-
vais. On sait aussi quelle
acception particulière
avait l'ancien français *pule*,
conservé avec le même
sens dans quelques ré-
gions.

pūniz (et aussi *pūni*), punir.

pūra, poireau.

pursiyēz, étable à porcs. De
**porcellāria*.

pūtō, plutôt et plus tôt.

pwētūz, endroit marécageux
où poussent des roseaux,
et qu'on transforme en
jardin où l'on cultive sur-
tout des pois, haricots, etc.
Faut-il précisément songer

à un dérivé de *pois*, ou bien
à une déformation popu-
laire de *patūre* ?

pwētūz, pointure.

pwēz, poire.

pyēn-pyēn, doucement, lente-
ment, uniformément. Cf.
l'italien *pian piano*. TRÉ-
VOUX cite la locution *piane*
piane.

pyó, peau.

r

rād, rendre.

rāfrémé, renfermer.

ragéné, remuer, agacer, irri-
ter quelque chose, une
dent gâtée, par exemple.
Étymologie obscure.

rājé, remuer, se mettre en
mouvement.

raké, manger. Ex. : y a *pū*
ryē a raké, il n'y a plus
rien à se mettre sous la
dent. Origine obscure.

rakwē, recoin. Se dit aussi
dans le Centre. Le préfixe
re est devenu *ra* ; cf. fr.
raconter.

rāpliž (et *rāpli*), emplir, rem-
plir.

rāplémé, remis d'aplomb,
engraissé. Par extension
de sens.

rātōrtiyé, envelopper de nou-

- veau. Cf. DU CANGE : *rentourteillier* = remettre en rouleau.
- ratyó*, râteau.
- ravyéx*, sorte de gros radis cultivé pour la nourriture des bestiaux. Dérivé de *rave*.
- rbulé*, repousser, mal accueillir. GODEFROY enregistre *reboler*, *rebouler* = repousser, refuser, rechigner, et ajoute : « Lorraine, *rebouler* = émousser. » — Le sens d'émousser apparaît dans la forme pronominale *sæ rbulé* = s'infléchir, se recourber ; se dit de la pointe d'un clou, par exemple. Dérivé de *boule*.
- rdôdé*, rebondir. Cf. GODEFROY, *redonder*.
- rebâché*, rabâcher.
- rebât*, rabattre.
- rebésé*, abaisser, rabaisser.
- rebétiz* (aussi *rebêti*), abêtir.
- rebiyé*, rhabiller.
- réchapé*, échapper à un danger. Cf. JAUBERT au Supplément.
- rechte*, racheter.
- réchvé*, achever, terminer, finir.
- rédiusiz* (et *rédiusi*), adoucir, radoucir.
- réfiné*, affiner, raffiner.
- rêfrêchiz*, rafraichir.
- rêgôsé*, rattraper, recevoir une balle ou tout objet préalablement jeté en l'air. Étymologie obscure.
- rêgrâdiz*, agrandir, ragrandir.
- rêgrapé*, ragrafer.
- rêjé*, ronger, déchiqueter, mettre en lambeaux.
- rêjâeniz* (et *rêjâeni*), rajeunir.
- rêjüsté*, ajuster, rajuster.
- rêkité*, acquitter, achever de payer une dette.
- rêkmôdaj*, raccommodage.
- rêkmôdé*, raccommoder.
- rêkôrdé*, raccorder.
- rêkôté*, raconter.
- rêkrôché*, accrocher, raccrocher.
- rêkursiz*, raccourcir.
- rêlâtiz* (et *rêlâti*), ralentir.
- rêlmé*, rallumer.
- rêlôj*, rallonge.
- rêlôjé*, rallonger.
- rêmasé*, amasser, ramasser.
- rêmné*, ramener.
- rêmôliz* (et *rêmôli*), amollir, ramollir.
- rêmulâ*, rémouleur.
- rênimé*, ranimer.
- rêplé*, rappeler.
- rêpôrté*, rapporter.
- rêpôrtê*, rapporteur.
- rêprôché*, rapprocher.
- rêpyésé*, rapiécer, rapiéceter.
- rêràjé*, remettre en ordre, à

neuf. Le mot n'existe pas en français. Il est tiré de *érâjé* = arranger, par analogie avec les autres verbes en *re-*.

résazyé, rassasier.

résûré, rassurer.

rétaché, rattacher.

rêtâri, attendrir, amollir.

Voir *târ*, et pour la formation, cf. *rêrâjé*.

rêlatiné, ratatiner.

rêtrapé, rattraper.

rê'üniz, réunir.

rê'üsiz, réussir.

rêvé. Employé avec le sens spécial de répéter, rabâcher une chose.

rêvêd, retirer. Voir *êvêd*.

rêvigoté, ravigoter.

rêviyé, éveiller, réveiller.

rferdismâ, refroidissement.

rferdiž, refroidir.

ribulé, dans la locution *ribulé dèž yê*, c'est-à-dire faire les gros yeux, regarder avec sévérité. Ce mot provient-il de *revolvere*, comme l'a indiqué Ch. Nisard dans ses *Curiosités de l'étymologie française*, p. 285 ?

rigulât, rigole. Diminutif formé à l'aide du suffixe *ëtus*.

rivyéz, rivière.

riz, rire.

rjêné, répéter en écho les paroles de quelqu'un. De *re+gignere* devenu *regignère*.

rkôrdé, apprendre à lire, faire la leçon aux enfants. De *recordâre* (*recordari*), songer à, se représenter, et avec le sens actif, instruire, enseigner.

rkursé, poursuivre. C'est l'équivalent du poitevin *accourser* ; cf. GODEFROY, *acorser*.

rlôj, horloge. Par aphérèse de la syllabe initiale.

rnôdé, causer continuellement sans connaître la valeur de ce que l'on dit. Étymologie incertaine.

rôž yô (aussi *rôž yô*), roseau.

râm, rhume. Se dit aussi dans le Centre. Cf. l'ancienne graphie *reume* (XIII^e siècle).

rprâž, reprendre.

rsiné, faire collation. Rabelais emploie ce mot. GODEFROY enregistre *reciner*, *ressiner* = faire collation après le dîner, souper, et ajoute : « Troyes, *reciner*. » De *re + coendâre*.

rlêniž (et *rlêni*), retenir.

rtòrné, retourner. Cf. GODE-

FROY : *retorner*.

rtòrvé, retrouver.

rüdéyé, rudoyer.

rûlê, œufs de Pâques. Ch.

Nisard (*Curiosités*, p. 294)

a donné une explication de ce mot pris dans cette acception ; mais elle n'est pas satisfaisante, du moins en ce qui concerne notre parler. « Les œufs de Pâques, dit-il, sont des *roullées*, parcequ'en jouant aux œufs, les enfants les font rouler du haut d'une planche inclinée, dans le dessein de toucher ceux qui sont à terre, et de les gagner. » Je n'ai jamais remarqué de jeu de cette sorte.

rûtiȝ, rôtir.

rvād, revendre.

rvèniȝ (et *rvèni*), revenir.

rwèblé, râblé. Cf. l'ancienne forme *roable*, de *rutābulum*.

s

sakè, cahot. Origine incertaine. Le *Dictionnaire général* enregistre encore *saquer* = tirer vivement. *saliȝ*, salir.

sâtȝ, sentir.

sayéȝ, salière.

sèrmā, sarment.

sèrvȝ (et *sèrvi*), servir.

sibòl, ciboule.

silê, siffler, en parlant surtout des oies et des serpents. Se dit aussi dans le Centre. De *sibilāre*, devenu *sibler* et, par chute de *b* dans le groupe *bl*, *siler* (*silê*).

simtyéȝ, cimetière.

sirūȝyê, chirurgien.

sitr, cidre. De **cīsera*, pour *ścera*, qui a donné *cisre*, puis *sistre*, avec épenthèse de *t* au lieu de *d* sous l'influence de la spirante sourde *s*, et enfin *sître* (*sitr*).

sivvyéȝ, civière.

siȝyò, ciseaux à couper les étoffes. On dit de même dans le Centre de la France.

sòbr, jachère. GODEFROY a ce mot *sombre* avec la même signification.

sòrnwè, sournois.

sòrtȝ (et *sòrti*), sortir.

sâ, étable à porcs. GODEFROY a *sou* et *seu*, et note que le terme employé en Champagne est *seu*. De *sūdem* selon DU CANGE ;

mais M. A. THOMAS, *Essais de philologie française*, 1898, p. 385-386, repousse cette étymologie et propose *sôtem* ou *sûtem* « dont l'origine reste à trouver ».

sæmtýéz, cimetière. Voir *sim-tyéz*.

sæyar, petite flaque d'eau, ou endroit humide dans les bois; on y tent des pièges dits reginglettes pour prendre les oiseaux qui viennent boire. GODEFROY, au mot *souille* (qui est encore usité dans la langue moderne), ajoute : « Yonne, *souille* = mare dans les bois »; il note aussi l'adjectif *souillart* = couvert de fange, fangeux. *sæyō*, sureau. Probablement du v. fr. *seū* (de *sabūcum*) avec le suffixe *io*, *ionis*. Le *Dictionnaire général* note une forme *suyer* de 1545.

stē la, celle-là.

stē si, celle-ci.

sti la, celui-là.

sti si, celui-ci.

stæ, *st* (devant voyelle), ce.

sū, sur. Chute de *r* final.

sudūz, soudure.

sūfiz, suffire.

sufriz (et *sufri*), souffrir.

sūpē, sucer. Du bas allemand *supen*, humer, qui a donné *souper* en français.

supyéz, soupière.

surisyéz, souricière.

suriya, souriceau. Du fr. *souris*, avec le suffixe *ya*.

suriz, sourire.

sūlē, pleurer, verser des larmes. On trouve dans GODEFROY : *suter*, v. n. (?), avec les vers suivants comme exemple :

Vieille Loy, bien te dois doulour,
Tu dois bien plourer et suter,
Car perdu as au desputer.

Pass. N. S. (JUBIN.,
Myst., II, 261.)

L'étymologie serait-elle *sudāre* devenu *suter*, au lieu de *suder*, le *t* ayant remplacé *d* sous l'influence de la sourde initiale *s*? *sutniẏ* (aussi *sutni*), soutenir. *suvniẏ* (et *suvni*), souvenir. *suyē*, soulier.

sūwāt, chouette. Regnier, *Sat.* XII, a *chuette*.

sylēte, asseoir. Se dit également dans le Centre. Par analogie avec des formes comme *sēdet* qui a donné *siet* puis *sied*, *ē* protonique de *sēdēre* a été traité comme *ē* tonique libre, devenant ainsi *iē* puis *iē*, d'où **sie-*

der, puis *sieler* sous l'influence de la sourde initiale, à moins que les mêmes formes *sêdet*, *siet* n'expliquent également le *t* en question.

syô, seau. Comme dans le Centre.

syôl, fiole. La spirante labiodentale sourde *f* ne serait-elle pas devenue spirante dentale également sourde *s*, par l'intermédiaire d'une spirante interdentale analogue au *th* anglais dur ? Le phénomène, quoique sans exemple en phonétique romane, n'est pas impossible en phonétique générale.

t

tabatyéz, tabatière.

tabulé, lancer des coups, congestion à l'endroit d'une blessure. Ce mot n'est-il pas une variante du fr. *tabourer* = tambouriner, faire du bruit en frappant (cf. *Dictionnaire général*) ? L'acception qu'on lui donne dans le Centre : battre quelqu'un, gronder, tourmenter, inquiéter, faire du bruit (JAU-

BERT) permettrait de le supposer.

tabyé, tablier.

tâchô (subst. et adj.), qui travaille sans relâche.

tâd, tendre (verbe).

talé, meurtrir, contusionner.

Employé dans le Centre également. On peut songer à une extension de sens du mot *taller* noté par GODEFROY avec la signification de commencer à changer de couleur, noircir, mûrir, en parlant du raisin. Peut-être s'agit-il aussi d'une déformation du fr. *cal*.

tañéz, tanière.

tapajê, tapageur.

târ, tendre (adjectif). De *tênerum* ; dans le fr. *tendre*, le *d* est épenthétique.

têchô, sommet de la tête.

têd, teindre.

têrjêt, targe.

tértû, tous ; employé seulement au pluriel. Cf. Villon et Rabelais : *trestous* ; Villon ainsi que Montaigne ont aussi le singulier *trestout*. De *transtotos* avec métathèse à la syllabe initiale.

têtê, visage, figure, et, par extension, individu. Ex. :

s è'è byò tètè, c'est un beau monsieur ! (ironique).

Sans doute dérivé de *tête*.

tīyò, tison.

tizé, tirer.

tizén, tisane.

tniɿ (et *tni*), tenir.

tònyò, tonneau.

tòké, heurter, donner ou recevoir un coup par hasard.

Dérivé de l'onomatopée *toc*.

tòrd, tordre.

tòrmā, tourment. Cf. GODE-

FROY et JAUBERT : *tormēt*.

tòrmâté, tourmenter.

tòrnā, tournant, détour.

tòrné, tourner. Aussi dans le Centre.

tòrné, tournée.

tòrnūɿ, tournure.

tòzyò, taureau.

tradūɿɿ, traduire.

trè, dans l'expression *fèɿ dū trè* = être vaniteux, orgueilleux. Cf. le fr. *mener grand train*.

trèsayé, tressaillir. Ce qui suppose **salère* à côté de *salire*.

tripé, écraser en marchant.

Il y a sans doute quelque rapport entre ce mot et le fr. *tripot*, *tripoter*.

tròtò, sentier. Apparenté au fr. *trot*, *trotter*, etc.

tròvé, trouver. Se dit dans le Centre également.

tréf, trèfle. JAUBERT note aussi cette forme.

trwè pyé (trois pieds), trépied. Prononciation conforme à l'étymologie.

tuché. Employé avec la signification spéciale de chasser, éloigner; p. ex. : *tuch lè pul*, touche (chasse) les poules.

tupé (et aussi *tyupé*), appeler par le cri *tup* (= *top*).

tūt, excavation, trou, crevasse. Étymologie obscure.

tūza, talus, tertre, remblai. D'origine obscure.

tūilɿɿ, tuilerie.

tyatya, nom d'une espèce de grive, ainsi désignée d'après son cri. De même dans le patois bas-gâtinais, cf. G. PUCHAUD, *Revue de Philologie française*, t. VII (1893), p. 133.

u et ū

ūché, jucher.

ūllé, se plaindre, gémir. JAUBERT donne à ce mot le sens de hurler. Il s'agit d'une variante de *òllé*, et

l'origine en est *ülüläre*, d'où provient aussi le fr. *hurler* mais avec *r* pour *l* et un *h* prosthétique ; cf. v. fr. *uller*.

üllë, ondée soudaine, pluie d'orage. Origine obscure. *upë*, appeler à l'aide du cri *houp ! houp !* GODEFROY enregistre *huper*, *houper*, *houpper* « pousser un cri aussi long que l'haleine peut s'étendre ». Le verbe *houper* existe encore en français dans la langue de la vénerie.

üti, outil. Comme dans le Centre. Cette prononciation suppose à l'origine le latin populaire **üsëtile* à côté du classique *ütensile*.

üvërtüz, ouverture.

üvriç (et *üvri*), ouvrir.

v

väd, vendre.

vérdiyé, aller vite, s'empres-
ser, remuer. Dérivé de
vîridem, **vîrdem*, et spé-
cialement d'une forme
verbale comme **viridi-*
culare.

vériglâ, verglas.

vérlöp, varlope.

vésyö, vaisseau, tonneau.

viyé, veiller.

vla, voilà, voici. Par syncope
du français.

vlë, venin, et, par extension,
chenille. Substitution de
l à *n* par dissimilation.
Cf. l'italien *veleno*.

vniz (et *vni*), venir.

völë, voleur.

vös, vesce (plante).

vüt, votre, (le) vôtre, (les)
vôtres.

vvëllu. Sorte d'épithète légè-
rement péjorative, comme
dans les locutions sui-
vantes : *ä ! vvëllu d gä !*
ah ! voillou de gars ! s ë
'ë vvëllu d animal ! c'est
un *voillou* d'animal ! Dans
ses *Curiosités de l'étymo-*
logie française, p. 174-
175, Ch. Nisard a noté les
formes bourguignonnes
voirlou et *voirou*, qu'il con-
sidère comme synonymes
de (loup-)garou.

vvërlj, verge pour exciter les
chevaus.

vvëtüz, voiture.

vyö, veau.

vyö, chemin entre deus haies.

Très joli mot dérivé de
via, avec le suffixe *o*, *önis*.

vyëbërkë, vilebrequin. Défor-
mation populaire du mot
français, dont l'étymolo-

gie est d'ailleurs assez obscure. Cf. A. THOMAS, <i>Essais de philologie française</i> , 1898, p. 399.	tion particulière de jarretière.
<i>w</i>	<i>yé</i> , lier.
<i>wéxyó</i> , oiseau.	<i>yè</i> , lien.
<i>y</i>	<i>yévr</i> , lièvre.
<i>yäs</i> , liasse, mais avec l'accep-	<i>yéz</i> , guère, peu.
	<i>yô</i> , eau. (Voir Dérivation, suffixe <i>ëllus</i> .)
	<i>yü</i> , lieue.

A. GUÉRINOT.

GRAMMAIRE HISTORIQUE

DU

PATOIS PICARD DE DÉMUIN

VOYELLES ATONES

§ 42. Les voyelles atones sont tombées ou affaiblies plus souvent qu'elles ne le sont dans la langue littéraire. L'*o* a résisté le mieux. L'*e* muet, quoique nous l'écrivions parfois pour ne pas trop défigurer les mots, est toujours absolument et rigoureusement muet, de sorte que, p. ex., les monosyllabes *me*, *que*, etc., se prononcent toujours *m'*, *k'*, sans jamais faire entendre l'*e* muet. (Pour quelques cas particuliers où l'on entend *mé*, *qué*, etc., voir la phonétique syntaxique.)

Les phénomènes que nous observons dans les syllabes atones sont : la chute complète des voyelles, l'affaiblissement des voyelles, la dénasalisation, l'influence des consonnes labiales et palatales; le sort de l'*o* protone mérite un chapitre particulier.

Les voyelles protones ont, en général, subi le même sort qu'en français; mais le patois est allé un peu plus loin, n'étant pas empêché dans son progrès par la tyrannie de la lettre écrite ou imprimée. Nous nous contenterons donc de comparer le patois au français littéraire sur ce point-ci, sans remonter jusqu'au bas-latin.

L'élision. — L'élision d'un *e* a parfois causé des changements dans les consonnes environnantes.

grimeu, venimeus.
envrimeu, envenimeus.
pser, fesser.

Quand, par la rencontre d'une *s* avec une consonne explosive, il résulte une *s* impure secondaire, on met devant un *e* prosthétique, p. e. :

escouer, secouer. escourir, secourir.
escoudée, secousse. escret, secret.
escouette, panier qui esgonder, seconder.
sert à secouer la salade.

Cet *e* prosthétique se trouve aussi dans des mots empruntés à la langue littéraire qui commencent par une *s* impure :

escandale.
estatue.
escrupule.

C'est un phénomène analogue à celui qui a eu lieu dans le latin vulgaire (p. e. status > estatus > >estet > été).

Un phénomène semblable, mais pas identique, s'observe dans le préfixe *re-*, qui se change en *er-* :

ermuer = remuer.
ertorner = retourner.

Cette interversion se trouve aussi dans le corps des mots :

berbis. cairvure, crevasse (crepa-
berloque. tura).'

cairnache, fente (crepana-	povertè, pauvreté.
ticum).	perzure, présure.
gairgnier, grenier.	enperzurer, délayer de
gairnu, -usse, grenu.	la présure dans le lait.
gairnoule, grenouille.	erchon, leçon (lechon >
gairlou, grelot.	elchon > erchon; sur l
gairzillou, grésil.	> r, cp. § 62).

Il ne s'agit pas d'une simple métathèse.

Nous trouvons :

erfrummer, refermer,
à côté de prummier, premier,

c'est-à-dire que les syllabes protones *er* et *re* se sont égale-
ment changées en *r* voyelle :

frmé, prmié, brbi, etc.

Cette *r* voyelle est plus tard devenue *er*; dans le cas de
prummier et erfrummer, la nasale a empêché ce déve-
loppement secondaire.

(Des formes comme :

équeviller, cheviller,
epser = pser (fesser),

s'expliqueront mieux dans la phonétique syntactique.)

Parmi les autres voyelles, l'*a* est le plus sujet à la chute :

m', t', l' = ma, ta, la,

(*me, te, le = ma, ta, la*, se trouvent déjà dans les vieux
textes picards).

brigader, barricader.
frinne, farine.
glinne, poule (gallina).

Un *é* français est élidé dans :

arter, arrêter.	c's, d's = ces, des (avant
broutée, brouettée.	des voyelles).
drière, derrière.	

(Dans les verbes en -eter, c'est l'analogie qui a fait tomber l'*é* au singulier du présent, cp. § 93).

Un *é* germanique est tombé dans

gron, giron.

Dans les mots :

éte^lè, étoilé.

vlò, voilà,

ce n'est pas oi qui est tombé, mais un ancien *e* organique. (En français, la voyelle a été influencée par les formes accentuées sur le radical, comme étoile, vois.)

o est élidé dans :

quement, comment¹.

quemander, commander.

quemenchement, commencement.

m'n, t'n, s'n devant des voyelles, = men,
ten, sen (mon, ton, son).

§ 43. *Affaiblissement à é des voyelles atones.*

C'est surtout l'a atone qui incline à s'affaiblir à é :

sériette, sarriette (satu-	bénir, bannir.
reja).	énée, année.
bréquer, braquer.	téner, tanner.
téréle, tarière.	arméno, almanach.
érêque, arête.	épénir, épanouir.

L'a protonique devient donc é avant *r* et *n*.

1. Ou serait-ce peut-être le reflet d'un ancien *qud-mente*?

On entend encore ennée à côté de énée ; mais le timbre nasal tent à s'évaporer.

Dans gléner (glaner), il ne s'agit pas d'un a, mais d'un e primitif; la différence qu'il y a entre

fenare (faner) > fener,

et glenare (glaner) > gléner,

s'explique par les deus consonnes initiales de ce dernier mot.

ar entravé devient er :

jairgon, jargon.

cairbon, charbon¹.

cairquer, charger¹.

cairier, charrier.

cairque.

cairpenter.

merquer.

cairpent, bruit.

Mais il y a aussi bien des mots qui conservent ar entravé :

carnache.

cardon.

carrien.

carteler, cartayer, etc.

Ces mots sont peut-être des emprunts faits à la langue littéraire.

L'a protonique n'est pas devenu e dans al + consonne et devant une l palatale :

sover.

ferrailler.

écoffè, échauffé.

écaillon, échelon (*scalio-

travailler.

nem).

Dans quelques mots, un o français s'est affaibli à é :

éreile, oreille.

érai, aurai.

ériller, oreiller.

sérai, saurai.

ésieu, oiseau.

(séris, souris).

1. Le son initial prouve qu'il y a un phénomène très moderne, car il est guttural, et n'est pas devenu t mouillé.

A l'exception de ce dernier, il y a un ancien au; l'é pourrait donc très bien être l'allègement d'un eu, comme dans les exemples suivants :

jédi-jédiou, jeudi.	lévarou, loup-garou.
biécœup, beaucoup.	péreux, peureux.
pétête, peut-être.	malhéreux.

Dans

vélou, petit veau.
 créance, croyance.
 hérie, hoirie,

il n'y a pas d'affaiblissement; ce sont des formes organiques.

Des voyelles nasales atones deviennent en :

Entoine, Antoine.
 men, ten, sen = mon, ton, son.
 enne, une (mais à la fin d'une phrase on dit unne).

(Sur lindi, etc. voyez § 40.)

§ 44. *Influence labiale.*

v tend à changer en u la voyelle précédente :

truvoir, trouver.	bruvage, breuvage.
pluvoir, pleuvoir.	ermentuvoir, rappeler
erchuvair, recevoir.	(mente habere).
aperchuvair, apercevoir.	

Formes isolées :

endover, endêver.
 toubac, tabac (comp. l'allemand. tobak).

m change en un la voyelle précédente :

fumméle, femelle.	prumme, premier.
enfrummer, enfermer.	mummoire, mémoire.
frummion, fourmi ¹ .	mumme, même (forme proclitique).
alumméle, lame.	
prummier, premier.	

L'influence d'une labiale précédente se fait sentir dans :

voloir, valoir.

follu, fallu.

mutieu, mélange de son et de pommes de terre
cuites et de petit-lait que l'on donne aus porcs
(mixtellum).

Peut-être aussi dans

épeutè, épouvanté.

§ 45. *Influence palatale.*

a > *e* :

gaigner.	mainnier, manier.
aignieu, agneau.	mainnière, manière (à côté de mangnière).
pengnier, panier.	

e > *i* :

maricho, maréchal.	fleurison, floraison.
ingigneu, ingénieus.	triner, traîner.
consilleu, conseiller.	aviner (se dit de la pluie que reçoivent les avoines coupées).
s'assomiller, s'endormir.	assiez-vous, asseyez-vous.
ériller, oreiller.	
pignée, peignée.	
catignier, châtaignier (anc. fr. <i>chasteigne</i> , Meyer- Lübke, I, § 273).	

1. *or* est d'abord devenu *r* voyelle, cp. § 42.

§ 46. *Allègement des diphtongues atones.**ui* > *i* :

bisson, buisson.

giant, glissant, onctueux

pingnée, poignée (en picard d'abord *puignée, cp. § 37).

(à côté de glui, gomme de quelques arbres fruitiers).

pi, depi, puis, depuis¹.

églier, préparer le glui.

iu > *u* :affuler, coiffer (affibulare, *ibu* > *iu*.)*œ* > *e* :

un nivergoutte, un « n'y voit goutte », c.-à-d. un myope.

§ 47. *o protonique.*L'*o* avant l'accent demeure en général :

bofiche, bouffi.

pomon, poumon (paraît

coper.

un mot emprunté à la

borée.

langue littéraire, où l'on a

étorgneu, étourneau.

substitué l'*o* à l'*ou* par

forgneu, fourneau.

analogie; car *ol-* atone

jornée.

donne *ou*, *coutieu*).

oblier.

sorciu, sourcil.

norrir, nourrir.

torner.

norriche, nourrice.

topiche, toupie.

morrai, mourrai.

morsieu, morceau.

por-, pour- (porsuire,

ormieu, orme.

porlêquer, etc., etc.).

dégomir, vomir.

porcheu, pourceau.

Mais il y a un petit nombre de mots où nous trouvons
ou comme en français :

1. A côté de *pusque*, *pus éque* puisque.

fouir, outiu (outil), nouvieu, couver, ouvrache, aouir (ouir), mouquer (moucher), doutance (doute, mot savant).

Il y a même quelques mots où le patois présente ou au lieu d'un *o* français :

mouquer (moquer),	flourir.
houbrieu (hobereau).	(mounet, moineau, est
devourer (dévorer),	d'origine douteuse).

Dans deus cas, il y a ou à côté de *o* :

porcheu, pourceau.	fourser (se dit de la ponte
pourquer, porcher.	chez les grenouilles).
forsin, frai.	

Quelquefois, nous trouvons *u* au lieu de *ou* français.

truver, truvoir (à côté de trouver, trouver), voyez § 44).

Dans duchement (doucement), füiller (fouiller), cuiti (coutil, = *culcitle, *culctile), il y a influence palatale.

Au contraire, *u* devient *ou* quand il est suivi d'un *a* ou d'un *o* :

nouache, nuage.	os trouvons, à côté de
pouanteur, puanteur.	tuer, i tue.
i rouoit, à côté de ruer.	

C'est à l'analogie de ces verbes qu'est dû l'infinitif *juer*; la première personne du pluriel *os jouons* est parfaitement régulière.

Dans *jueu*, *joueur*, il y a encore l'influence de *ju*, *jeu*, laquelle a été peut-être secondée par l'assimilation (*oueu* > *ueu*).

Quant à

surquette, souricière,
churchin = *suricinum,

on pourrait supposer que l'*u* protonique correspond à un *eu* tonique (comp. *séris*, *souris*, § 43 et § 30); car *eu* devient quelquefois *u* avant l'accent :

erlurer, tromper,
berlurer, leurrer, attraper,

de leurre ; les noms propres Ustache, Ugène.

Que dire enfin des formes : ébrusser, ébrussier, ébrousser (éclabousser)?

Elles se rattachent sans doute à *broisse* (brosse), mot qui est irrégulier dans la voyelle et dans la consonne finale, et qui remonte à une base **brustia* (comp. lombard *brustia*); Corblet donne en effet la forme régulière *brouche*.

Cambien (combien) est plutôt = *quantum bene*, que *quomodo bene*, de même que *quement* comment, sera = *qua mente*, et non pas *quomodo + mente*.

L'adverbe comme s'est introduit dans les formes françaises, tandis que le patois a mieux conservé les formes bas-latines.

Dans *dammache* (dommage), l'*a* étymologique s'est conservé (*damnaticum*), *gasiout* (gosier) est d'origine peu claire.

§ 48. *Dénasalisation.*

grafaim.

d a, dans (préposition ; mais

bosoir, bojour.

dins, adverbe).

copère, compère.

ma que et man que, seu-

tasseulement, seulement

lement que (minus).

(= tant seulement).

Ariette, Henriette (mais trouvarai, trouverai.
 'Héri, Henri). inventaire, éventaire,
 varai, viendrai. inventaire.
 marai, mènerai.

Dans les verbes :

abracher (embrasser),
 arager (enrager),
 agamer (enjamber),

et d'autres, il n'y a pas un fait phonétique, mais morphologique; le préfixe *en-* a été remplacé par le préfixe *a-*, qui est d'un usage très fréquent en picard.

CONSONNES

§ 49. *c(a)-* initial ou se maintient ou devient *t* mouillé;

1) la gutturale se maintient quand elle était suivie d'un *a* tonique entravé ou d'un *a* protonique;

2) elle devient *t* mouillé¹, quand elle était suivie d'un *a* tonique libre.

Exemples :

1) cot, chat.	canchon, chançon.
cœud, chaud.	calit, bois de lit (kata-lec-
cœuche, chaus.	tum).
camp, champ.	cancheler, chanceler.
carme, carne, charme.	cavieu, cheveu (*capel-
quemin, chemin.	lus au lieu de capillus!)
quemisse, chemise.	cairquer, charger.
écaillon, échelon (*scalio-	décanger, annuler un
nem).	échange.

1. Que nous marquerons par *qu* en italiques, comp. § 3.

acanner, insulter (*ad- *quien*, chien.
 canare, de canis). *quêne*, chêne.
 quinne, chaîne. *queir*, tomber (*cádere*).
 2) *quer*, cher.

ca- latin = ki germanique :

équinne, échine.

ca- postonique après une consonne se maintient toujours :

Mots latins :

vaque, vache. bouque, bouche.
 torque, torche. sèque, sèche.

Mots germaniques :

taque, tache. planque, planche.
 rèque, âpre, dur (moyen *fraïque*, fraîche.
 haut-allemand *risch*, = *blanque*, blanche.
 germanique **risčaz*).

Mots celtiques :

roque, roche. (dimenche, dimanche, est
 ruque, ruche. un mot de l'Église).
 branque, branche.

§ 50. ga- se maintient ou devient *d-* mouillé aus mêmes conditions que ca-.

Mots latins :

gœuguer, noyer (*gallica- gatelou, gatelette,
 rius). petite jatte.
 gatelée, contenu d'une larque, large.
 jatte. gaquère (*gascaria).

Mots germaniques :

gardin. gairbée, gerbée.
 renguie, rangée. gron, giron.

Mots celtiques :

gante.	engaveler.
garetier.	gamme, jambe.
gavéle.	

Mot obscur : gai, geai.

§ 51. *g* correspond quelquefois au *c* français, au commencement et dans le corps des mots; la plupart de ces mots ne sont pas indigènes :

garder, carder.	vagances.
gœuloir, cueilloir.	difficulté.
Gleute, Claude.	brigader, barricader.
gribe, crible.	liqueur, liqueur.
gorette, collerette.	greuter et creuter, creuser.
enclumme, enclume.	
dringuer, arroser.	dégatouiller (ga = cha-).
dringuatte, jet d'eau.	guevo, cheval.

§ 52¹. *ce*, *ci* latins donnent en général *ch* :

chire, cire.	panche (panticem).
ichi, ici.	panchart.
déchente, descente.	panchette.
encheper (cippus).	panchie.
échendrille, cendres légères.	panchu.
écherveler, assommer.	rachinne.
percheute, perception.	fichéle.
erchiner (re-cœnare).	peucher (pollicem + are).
balonche, balance.	peuchet.
monchet, monceau.	peuchie.
porcheu, pourceau.	'hercher, herser (erpicem).
feuchile, faucille.	rachinne (radicina).

1. *ge-*, *gi-*, *j-* latins sont traités comme en français (*gens*, *joine*, etc.)

§ 53. Mais il y a deux exceptions :

1) Quand -cé- est immédiatement précédé d'une voyelle latine¹, il donne τ :

dizieu, dizeau (*decellum).	roisin, raisin (racemus).
plaisir (placere).	disois, foisois (dicéam,
musir, moisir (mûcere).	facéam).
ésieu, oiseau (aucellus).	

c palatal entre deux voyelles est donc devenu dz, puis τ , tandis que c palatal initial ou après une consonne a donné d'abord tch, puis ch.

2) -ce final tombe après des voyelles (même secondaires) :

lu, lumière (lucem).
peu, pouce (pollicem > pouce).
seu, saule (salicem > sauce).

(Notre patois se sépare sur ce point de la plupart des autres patois picards qui conservent -ce > -che, p. e. peuche = pouce).

cœ uche, chaus, est probablement *calceum, et non calcem.

Exception : puche, puce (pulicem).

§ 54. ci et ti suivi de voyelles donnent également ch dans toutes les positions :

ci : brache, brasse.	glachon, glaçon.
lache, lacs (*laceus, de	hérichon, hérisson.
laqueus).	lémichon, limaçon.

1. Il va sans dire qu'on ne parle pas des proparoxytones, comme p. e. panticem, radicina, etc., où la voyelle médiane est tombée de bonne heure.

ti : erchon, leçon.	gnieuche, nièce.
quemenchement,	boichon, boisson.
commencement.	pucher, puiser.
heucher, hausser.	puchoir, puchou,
adevancher, devancer.	épucher.
racacher, rabattre (cap- tière).	plache, place.
malfachon.	maladrèche, mala- dresse.
forche, force.	(poison, venin, n'est pas picard).
forchir, devenir fort.	

§ 54. Mots d'origine peu claire qui offrent ch picard = ss, ç français.

Initial :

rachafeter, raccommoder à la façon des savetiers.	cherinne, serène.
choque, souche.	chabout, sabot.

Médian et final :

queuche, queusse.	pinchou, pinçon.
boche, bosse (bas-latin bocia).	bécache, bécasse.
bochu.	rinchette, verre d'eau-de- vie qu'on verse après le café pour « rincer la tasse ».
berchou, berceau (verti- cellum ?)	licher, lisser; boire beau- coup.
agache, pie.	' haircheler, harceler.
gairchon, garçon.	
épinche, pincettes de foyer.	
pinchie, pincée.	

§ 55. w germanique (w bilabial) s'est conservé :

wère, guère.	wâter, gâter.
lé-warou, loup-garou.	woingner, pleurnicher.
wâtieu, gâteau.	cat-want, chat-huant.
warder, garder.	

(veupe, guêpe, n'a pas subi l'influence du mot germanique).

Le même son peut être le produit de *v* latin + *u* :
 wite, vide (a. fr. vuide),
 éwidier,
 surwidier, mais aussi
 dêwuidier.

● -*lv*- > *uv* > *w* :

mawais, mauvais

(à côté de mauvaissété, qui ne paraît pas indigène).

§ 56. *h* germanique s'est conservée; cette consonne est encore fortement aspirée, surtout par les vieillards; mais la jeune génération tent à la faire disparaître et est arrivée à faire la liaison avec les articles et les adjectifs.

- | | |
|--|--|
| 'haircheler, agacer (ancien haut allemand hazjan). | 'hasteu, -eusse, qui se lance dans des entreprises |
| 'haillon, sorte de tente (a. h. a. hadil). | hasardeuses (h. all. hast). |
| 'hainquer, s'efforcer de faire une chose (bas allem. hanke). | 'haveron, folle avoine (allem. hafer, haber). |
| 'haiquer, hacher (haut all. hacke). | 'héreng, hareng. |
| 'hardiment, beaucoup (h. a. hart). | 'Héri, Henri. |
| 'hasée, portée d'une femelle de lapin ou de lièvre (h. all. hase). | 'heyure, haie (haga + le suffixe latin -ura). |
| 'haser, mettre bas (en parlant de la femelle du lapin). | 'heyeu, hoyau (a. h. a. houwa + le suffixe -ellum). |
| | 'hoingner, grogner (a. h. a. hōnjan, moyen haut all. hœnen). |

'hoingnard, pleurnicheur'.	'houiller, faire mal son
'honte, -eusse, timide.	travail (alle. hudeln ;
'hontape, honteus	l'all. -dl- est traité comme
(gotique haunitha).	le latin -cl-, comp. 'hail-
'houbrieu, hobereau (a.	lon).
fr. hobe, de l'a. h. a.	houppe, partie supérieure
hopho).	d'une gerbe de blé (all.
	hopf).

Le germanique a livré au picard plus de mots qu'il n'a donné au français central ; car, outre les mots cités (avec leurs nombreux dérivés), il y a un grand nombre de mots commençant par *h* aspirée, dont je n'ai pu trouver une étymologie satisfaisante.

'*h* s'est introduite dans quelques mots d'origine latine ; dans la plupart des cas, un mot latin a été influencé par un mot germanique qui signifiait la même chose :

'halet, qui ne fait que haleter (alitare + hauchen).

'hanser, haleter (ansare + hauchen).

'heut, haut (altus + hoch).

'hou, troupeau, ost (hostis + hari).

'hairler, brûler, flétrir (ancien français hasler).

et 'hâleu, sec (dans la locution temps hâleu : assu-
lare + heiss).

Dans quelques mots d'origine latine, p. e. :

'hercher, herser.

'hérichon, hérisson.

'hape, apte,

1. Quant à la signification, je me rappelle que, dans mon patois natal (celui de la Bohême occidentale), le verbe m. h. a. *hœnen* (en patois 'heina), qui signifiait « railler fièrement », signifie aujourd'hui « pleurnicher », comme en picard.

la consonne initiale n'est pas encore suffisamment expliquée. (Sur 'harnos, voyez Thurneysen, Keltoromanisches; dans notre patois, il signifie « charrue ou chariot avec leur attelage », tandis que hernachure signifie « harnais » ou « vêtements »).

§ 57. *l-* initiale se font devant les diphtongues commençant par *i* :

iue, lieue.

iard, liard.

ieufe, lièvre; lève.

Dans liu, lieu (= locus), *i* provient d'un ancien *u*, et ce son n'a pas eu la même force mouillante que l'*i* de la diphtongue ie = *el* bas-latin du mot iue lieue (= legua).

§ 58. Prosthèse de *l* :

loc, ocre (= l'oc.).

larder (verbe impersonnel), brûler
(3^e pers. il arde).

Chute de *l* (que l'on a prise pour l'article) :

uzerme, uzerne, luzerne.

efforche, ciseaux (= les forches).

épinche, pincettes (= les p.).

§ 59. L'*l* mouillée a les mêmes origines qu'en français (-li- et -cl- bas-latins), et se prononce comme en français dans le corps des mots; mais un *i* secondaire (français) produit le même effet sur une *l* précédente :

couiller, collier.

bourrier, bourrelier.

ratier, râtelier.

musière, muselière.

atelier, atelier.

ayeuf, élève (voir § 57).

cavailler, cavalier.

Le mot *colobra (= colubra du latin classique) s'est développé d'une manière intéressante : *quïeufe* (*colobra > *coluevre > *colievre > *coyève; sur oi > ui, voyez § 37, sur e > eu § 25).

A la fin des mots, l'*l* mouillée perd son élément palatal et devient -*l* :

peile, paille.

caile, caille.

tenaile, tenailles.

deul, deuil (de là : se dédeuler), moirile, morille, oseile, file, aguïle, gairnoule, feule, bouteille, œul (œil), heule (huile), gairzeule (groseille), éreile (oreille), airnile, araignée (*araneiculum);

à l'andoule, mal fait,

ortile, ortie (ortica),

i gœule, il cueille;

de là :

gœuloir, cueilloir,

cueulu, cueilli (part.).

§ 60. *l* > *r* avant et après une consonne; phénomène qui se répète sporadiquement dans tous les idiomes romans :

arméno, almanach.

'houbron, houblon.

ormieu, orme (*ulmellus).

sabrè, sablé.

erchon, leçon.

sabreu, sablonneus.

l > *n* se trouve dans un seul mot étranger :

cainneçon, caleçon.

(Sur tremulare > tranner, galbinus > ganne, voyez § 71).

§ 61. -l finale tombe presque toujours (mais en laissant un souvenir dans la prononciation de l'z, § 16) :

mié, miel.	filieu, filleul.
Noé, Noël.	tilleu, tilleul.
sé, sel.	écureu, écureuil.
qué, quel.	guevo, cheval.
quéque, quelque.	'heut-mo, haut-mal.

Elle s'est conservée dans poil.

La voyelle dans les mots :

	dégeu, dégel,
et	orteu, orteil,

est difficile à expliquer.

fleyet, fléau.
ratet, rateau.

Il est possible que ces deux mots rustiques aient conservé l'ancien cas oblique fleël, rastel; mais il est plus probable que le suffixe -ellum a été remplacé par le suffixe -et.

§ 62. La syllabe finale -le tombe toujours :

flèpe, petite quantité (fle- bilis).	miraque, miracle (qui a pris la signification de « mariage »).
flépette.	
-ape = -abilis.	meupe, meuble.
sape, sable.	discipe, disciple.
onque, oncle, ongle.	chentupe, centuple.

Tous ces mots appartiennent à une couche de mots « savants » très ancienne.

§ 63. -r- devient quelquefois l par dissimilation :

miler, mirer ¹ .	ture « à quartier », car-
miloir, miroir.	tayer.
réculer, écurer.	téréle, tarière.
carteler, conduire une voi-	

Dans :

caïéle, chaise (cathedra),
 prangéle, heure de midi (*prandiaria),
 c'est probablement le suffixe -ella qui s'est introduit.

L'r produit quelquefois une autre r parasitique dans la syllabe précédente :

usurfruit.
 insurportape.
 pertrir, pétrir.

éparde, épandre (-ndr > -rdr; phénomène très ancien, parce qu'il doit avoir eu lieu à une époque où l'n était encore consonne; de là le subjonctif éparche).

(forbou, faubourg, n'a pas une r parasitique causée par l'r finale tombée, mais il a gardé une r étymologique : allemand « Vorburg »).

§ 64. L'r finale tombe en quelques mots où elle est conservée en français :

à rebou, à rebours.	forbou, faubourg.
sus, sur.	plaisi, plaisir (subst.).
leu, leur.	loisi, loisir.

§ 65. La syllabe finale -re tombe toujours :

fieufe, fièvre.	moite, maître.
ieufe, lièvre.	alenconte, contre, auprès.

1. La dissimilation a eu lieu quand l'r finale se prononçait encore.

apè, arbre.	pof, pauvre.
quate, quatre.	note, nôtre.
chite, cidre.	

Tous les infinitifs de la 4^e conjugaison.

(Mais on dit : enne povére fame, in povre homme, noter Dame; voir la phonétique syntaxique.)

tempe, de bonne heure enque, encre.

(tempore). emplâte, emplâtre.

loc, ocre.

Enfin tous les infinitifs en -re.

(canfe, chanvre, n'a probablement jamais eu cette syllabe, qui, en français, est une syllabe parasitique).

§ 66. s latine avant une consonne est tombée comme en français; notre patois l'a fait disparaître dans quelques mots où le français l'a conservée :

Saint Crépin.	prébytère, presbytère.
boquet, bosquet; pom-	écamieu = escabeau.
mier sauvage.	
méquinne, servante (mes-	
quine).	

§ 67. -sl- > -rl est un trait caractéristique de tous les patois picards; à Démuin, ce rl secondaire est devenu quelquefois l par assimilation, de même que rl primitif, comme

paler, parler ¹ .	marlou (masculus + ot).
peu-pale, qui parle peu).	marliclou, maléclou
varlet, valet (a. fr. vaslet).	(masle éclos).
merler, mêler (a. fr. mes-	hairler, hâler (assulare).
ler).	meile (mespilus).

1. Mais au futur : je parrai

mellier, néflier. (Cette *l*, dans les mots cités § 59, quoique suivie d'un *i*, ne parce qu'elle remonte à se mouille pas comme *rl*, *sl*).

§ 68. L'*x* du préfixe *ex-* se simplifie toujours en *s* : *estrémiser*, *esterminer*, *escusse*, etc.

Entre deus voyelles, il y a métathèse :

fisque.

sesque.

Il n'est guère nécessaire de dire que ces deus modifications, qui se retrouvent dans tous les patois, ne concernent que des « mots savants ».

§ 69. *Sur l'n palatale.*

Les sources de ce son sont les mêmes qu'en français, c'est-à-dire *n* latin suivi d'un *i* consonne (-*aneum*, etc.), *gn* latin, et *ng*, *nc* protoniques; mais en picard, la voyelle précédente garde à l'ordinaire son timbre nasal :

baingner, prendre un bain (<i>balneare</i>).	[<i>mengnier</i> , manger (<i>manducare</i>) à côté de <i>menger</i> ; ce dernier est probablement dû à une fusion des formes picarde et française.]
faingnant, fainéant (<i>fin-gentem</i>).	
étrongner, casser, rompre le tronc (<i>ex-truncare</i>).	
pingnie, poignée ¹ .	<i>sogner</i> , <i>soigner</i> .
improvigner, infecter (<i>propaginare</i>).	<i>ognon</i> , <i>oignon</i> . <i>empogner</i> , <i>empoigner</i> .

L'élément palatal du *gn* a donc influencé les voyelles précédentes (*a* > *e*, *e* > *i*), excepté l'*o* atone; *pingnie* s'explique par la forme tonique (§ 37).

1. Quant à la voyelle, voyez § 46 (*ui* > *i*).

A la fin des mots, l'élément palatal se perd toujours, aussi quand *gn* est suivi d'un *e* muet; dans ce cas, il devient *n* et la voyelle est nasalisée :

bain.	campinne, champagne.
cuin, coin.	vinne, vigne.
puing, poing.	ronne, rogne.
montinne, montagne.	

Le *gn* de quelques mots apparemment « savants » devient de même *n* à la fin :

sinne, signe.
ensinne.
indinne, indigne.

Il n'y a qu'une *n* simple (qui ne nasalise pas même la voyelle) dans les verbes :

siner, signer, et
assiner.

Comparez sur ces verbes Meyer-Lübke I, § 466.

Les verbes *sâinner* (saigner) et *s'essainner* ne viennent pas directement de *sanguinare*, mais du substantif *sain* (*sang*), qui lui-même fait voir l'influence palatale dans sa voyelle.

Un *i* secondaire (français) mouille l'*n* précédente; le timbre nasal de la voyelle précédente est quelquefois conservé :

dergnier.	gniais, gniaite, niais.
gnieuche, nièce.	éregnier, renier.
forgneu, fourneau.	ingigneu.
étorgneu, étourneau.	commugnion.
aingnieu, agneau.	

vergne, *aune*, fait supposer une base celtique **vern*ia à côté de *verna*.

Il y a même deus cas où gn semble s'être fondu en *i* consonne :

lummion, lumignon.

teupière, taupinière;

dans celui-là il y a peut-être dissimilation; celui-ci est probablement = *talparia.

§ 70. *mb* et *nd* deviennent *mm* et *nn* (c'est-à-dire *m* et *n* avec nasalisation de la voyelle précédente)

gamme, jambe.

tonne, tondre.

agamer, enjamber.

lennemain, lendemain.

omme, ombre.

granne, grande.

monne, monde.

véne, vendre.

éronne (queue d'é) = tène, tendre (verbe).

hirundo.

préne, prendre.

provéne, provende¹.

Sanne, Alexandre.

améne, amende.

féne, fendre.

caléne, calandre.

nt latin a eu le même sort dans les adjectifs numéraux :

vinne, *trenne*, *quaranne*, etc., mais seulement quand ils sont suivis d'un autre nom de nombre commençant par une consonne; quand ils sont seuls ou suivis d'une voyelle, le *t* se prononce (*vinte*, *trinte*, *quarante*, etc.).

Quant à l'adverbe latin *inde*, voir la morphologie.

Avant l'accent, *nd* reste intact :

hérondéle.

prenez.

pendant.

marcander, mais : *i'* marcanne.

demander, mais il édemanne.

1. Le timbre nasal de l'e tent à s'évaporer, comp. § 16.

§ 71. *Les proparoxytons.**n-r > r :*

tère, tendre (tém. terte).	marai, mènerai.
atérir, attendrir.	varai, viendrai.
verdi, vendredi.	

l-r > r :

doreu, douloureux.	gorette, collerette.
barai, bailleraï.	vorai, voudrai.
parrai, parlerai.	

v-r > r :

poure, poudre.

-m-l > nn (assimilation réciproque).

tranner, trembler.
 sanner, sembler.
 ensanne, ensemble.

ng-l > nn :

étranner, étrangler.

lb-n > nn :

ganne, jaune.	ss-r > str > tr,
gannir.	s-r > sdr > dr,

qui tous les deus deviennent -t à la fin des mots :

ête, être.

pétête.

queute, coudre (pluriel : os cœudons).

d-n > nn :

bonne, borne (si l'étymologie de *bodina est justifiée).

c-a-l > l :

soile, seigle.

La voyelle *a* semble s'être maintenue un peu plus longtemps que les autres ; aussi dans

coine, poltron, lâche,

(rester coine, rester interdit), qui vient de *quiétanus, la voyelle n'est pas nasale.

mb-t > nd :

ander, mesurer en comptant les pas que l'on fait (ambitare).

andée, enjambée.

andain, enjambée (*ambitamen).

Comme tenerum donne tère, on attendrait ponere > *por ; mais nous trouvons :

ponne, pondre.

plainne, plaindre.

peinne, peindre.

aveinne (*ab-emere).

teinne, teindre.

Ces formes sont dues à l'analogie de prendre, vendre, tondre, répondre, etc.

(Voir la morphologie).

§ 72. Toutes les consonnes sonores deviennent sourdes à la fin des mots :

troupe, tourbe.

chite, cidre.

roite, raide.

ieufe-té, lève-toi.

rate, vite (rapide).

rosse, rose.

feufe, fève.

-eusse = -osa.

treufe, trouvaille.

onsse, II.

pleufe, pluie (comp. ital.

à tout usse.

piova à côté de piog-
gia).

frenche, frange.

étranche, étrange.

senfe, sanve.

cafe, cave.

§ 73. Dans des mots pas indigènes, les consonnes finales se remplacent quelquefois l'une l'autre :

écharpé, écharde.	carme, carne, charme.
colipe, colique.	germe, gerne, germe.
cranque, crampe.	uzerne, uzerme, luzerne.

Quand un mot étranger est terminé par deux consonnes sourdes, il perd la deuxième :

-sme, -ste > -sse ;
 archétèque ;
 aqué, acte ;
 Ansel.

Les finales de quelques mots d'un usage très fréquent, qui sont devenues muettes en français, se prononcent encore en picard :

toute, tout (pronom indéfini).
 quante, quand.
 alorse, alors.

§ 74. *Accidents généraux.* L'élision des consonnes a lieu, tantôt pour alléger le mot, comme dans : pus, putout,

asténir, obscur,	gaircul, jupon (« garde-
ostacle, ostiner,	cul »),
broquin (brodequin),	

tantôt par dissimilation :

réquir, requérir.	écaroter = *écardoter.
Magrite.	parai, prendrai.
ape, arbre.	

Les formes padessous, padessus, pace que sont plutôt du « français provincial » que du « patois ».

Apocope :

coire, encore.
 tè, été (part.).

(La prosthèse fréquente des syllabes *re*, *a*, *ra* n'est pas un fait phonétique.)

Sons intermédiaires.

y : *eyou*, *iou où* (*hic ubi*).

beyer, *regarder* (*badare*).

toutéyoute, *tout outre* (aussi : *toutéoute*).

poyéle = *patella*.

v : *treuver*, *trouer*.

treuvéle, *treuéle*, *truelle*.

Quand les consonnes protoniques qui étaient autrefois séparées par une voyelle se rapprochent par la chute de cette voyelle l'une (pour la plupart la première) peut subir une altération :

guevo, *cheval*.

i *besoit*, *il faisait*.

cosso, *colza*.

grimeu, *-eusse*, *veni-*

agueviner, *deviner*.

meus.

epser, *fesser*.

cagueno, *cadenas*.

begile, *vigile*.

acoufeter, *couvrir*, *ense-*

beseu, *-vire*, *faiseur*,

velir.

-euse.

Assimilation et dissimilation.

a) Des voyelles de syllabes différentes :

assim. : *ormoire*, *armoire*.

dolong, *auprès*, *contre*, *à côté*.

dissim. : *Dérothée*.

déligeance.

résipère, *érysipèle*.

b) Des consonnes de syllabes différentes :

assim. : libambéle, ribambelle.

résipére, érysipèle.

sance, chance
censife, gencive } mots français corrompus.
chucher, sucer.

(L'assimilation de s-ch à ch-ch a été facilitée par l'onomatopée.)

déchorcheler, désensorceler.

churchin, résidu de blé ou de paille qu'ont
produit les souris en rongant (*surici-
num).

(Le ch initial s'est introduit dans :

churquette, piège à souris).

chartutier.

chemenches, semences.

sorciu, sourcil.

dissim. : calongnier, canonnier (artilleur).

colidor, corridor.

sérusse, serrure.

assasineu, assassin.

carcul, calcul.

pilure, pillule (influence
du suffixe -ura) réculer, récurer.

Ed. HRKAL

(A suivre.)

QUELQUES REMARQUES SUR LA FORME CREINENT

DANS L'ÉPITRE DE SAINT-ÉTIENNE

La forme *creinent* du vers 7 de l'Épître de Saint-Étienne :

ēma tot cels qui creinent ende

a attiré, depuis longtemps, l'attention des linguistes, et a été l'objet d'une série d'explications donnant toutes plus ou moins prise à la critique. Gaston Paris (*Jahrb. f. rom. u. engl. Spr. u. L.*, IV, p. 315) y a voulu voir « un adoucissement de *creident*, *credunt*, plutôt que la 3^e pers. ind. plur. de *craindre* qui n'admettrait pas la préposition *en* », ce à quoi Færster (*Revue des langues romanes*, 3^e série, II, p. 14) fait remarquer : « Le msc. donne ce mot (sc. *creinent*), il n'y a pas de doute possible; mais également il est sûr que ce mot, ainsi écrit, n'offre aucun sens. Le dialecte défend de lire *creivent* [= *creivent*?], forme analogue à *servivent*, dans l'Est. Il faut sans doute lire *creieient* = *credēbant*, ce qui complète le nombre des syllabes. G. Paris a déjà remarqué que *crement* (= *tremunt*) ne se prête pas bien à cause de *en dé*; mais alors on n'aurait qu'à écrire *crement Damnedé*, ce qui rétablirait en même temps la mesure. Mais le présent est repoussé par le contexte, qui réclame un imparfait, objection qui se rapporte également au *creident* de G. Paris, et, de plus, le même mot *Damnedé*

revient au vers suivant. » A cette explication *Gaston Paris* (*Romania*, IX, p. 154) donna plus tard son adhésion, tandis que *Bartsch* (*Gröber, Zeitschrift*, IV, p. 100.) y objecte que « *creient* wäre schwerlich in ein den Sinn und das Metrum störendes *creinent* entstellt worden ». *Koschwitz* (*Commentar zu den ältesten franz. Sprachdenkmälern*, p. 221) tombe d'accord avec *Stengel*, qui, dans son édition des plus anciens textes (*Ausgaben und Abhandlungen*, I) met *creivent*, mais il nous semble qu'en vue des imparfaits *feseit*, *segueient* du même manuscrit, cette hypothèse ne repose pas sur des bases bien solides.

Les explications données jusqu'ici étant peu satisfaisantes, il nous sera permis de hasarder une nouvelle conjecture. Ne serait-il pas possible que la forme *creinent* soit une mauvaise notation du scribe pour *creirent*? Le copiste, qui, à plus d'un titre, s'est mal acquitté de son travail, a mis *n* pour *r* plus ou moins distinct de l'original, en ajoutant négligemment à cette dernière lettre un jambage de trop. Il importe aussi d'observer qu'au-dessous du premier *n* du mot *creinent*, sur le trait oblique qui se trouve après le mot *santé* de la ligne suivante du manuscrit, et qui indique sans doute que la strophe était bientôt finie (cf. *Koschwitz, Commentar*, p. 201), il y a un assez grand point qui, probablement, est à regarder comme un signe d'exponctuation. Celui-ci pourrait se rapporter ou bien à l'*n* entier, auquel cas celui qui a fait la correction — quel qu'il soit, le copiste ou une main plus moderne — aurait oublié de mettre la lettre correcte pour cet *n*, ou bien au dernier jambage de l'*n* seulement, ce qui suffirait à peu près pour rétablir l'*r* de l'original. Il est vrai que le point en question semble plutôt appartenir au premier jambage de l'*n*, mais cela tient peut-être, dans ce cas-là, comme dans le mot *cours* (l. 22 du manuscrit), où un point d'exponction est mis au-dessous

dé o au lieu d'être mis sous u (cf. Koschwitz, *Commentar*, p. 207), à la nonchalance du rectificateur ¹.

La lecture *creinent* complète également le nombre des syllabes du vers, en même temps qu'elle n'est pas une trop grande déviation de la forme que donne le manuscrit. L'objection faite que le contexte réclamerait ici un imparfait, tombe par le fait qu'en ancien français la distinction de l'imparfait et du parfait dans des cas tels que celui dont il est question ici n'est pas toujours observée. Au contraire, il paraît qu'à l'époque la plus ancienne de la langue, c'est d'habitude le parfait qui exprime « la chose énoncée comme contemporaine à un moment passé » (Brunot, *Histoire de la langue française*, I, p. 241), et il faut surtout noter que les descriptions sont ordinairement mises au parfait. Ici, il nous suffit de rappeler, par exemple, de la Passion du Christ (v. 297).

Respon li bons qui non *mentid* ;

et de la Chanson de Roland :

Li reis Marsilies en fut mult esfreez :

Un atgier tint qui d'or *fut* enpenez.

(Roland, 438-39.)

De ço qui calt ? se fuiz s'en est Marsilies,

Remés i est sis uncles l'Algalifes

Ki *tint* Kartagene, Alferne, Garmalie

Et Ethiope, une tere maldite.

(Roland, 1913-1916.)

Ce n'est que plus tard que l'imparfait commence à faire des progrès visibles dans ce cas-là.

Enfin, au point de vue de la morphologie, un parfait en

1. De telles inadvertances, souvent répétées plusieurs fois, ne sont pas rares dans ce manuscrit plein de fautes. Cf. p. ex., *ençotret* (ligne 6), où le signe d'abréviation pour *n* est placé sur le *c* plutôt que sur l'*o*, et de même dans le mot *no* (ligne 8).

i de *croire*, au temps du poème en question, n'offre rien de surprenant. Dans la Chanson de Roland déjà, nous trouvons, p. ex., à l'imparfait du subjonctif la forme *creisē* (Roland, 1728), et le parfait en *i* de ce verbe était le plus ordinaire en ancien français, au moins jusqu'au milieu du XIII^e siècle. (Cf. Burguy, *Grammaire de la langue d'oïl*, II, p. 137.) En voici quelques exemples des plus anciens : *creissent* (Computus, 490), *creid* (Psautier de Cambridge, 77, 8), *creirent* (*ibid.*, 77, 23, 32 ; 105, 11, 23 ; 115, 1 ; 118, 66) ; *crei* (Aiol et Mirabel, 4998), *creirent* (Rom. de Brut, 429), *crei* (Partonepeus, 6999), *concreisse* (: *deisse*, Ben. Ducs de Norm., II, 18139), *cri* (Huon de Bordeaux, 3293), *creist* (Marie de France, Yonec, 143), *crei* (Dolopathos 148), *crei* (Dialogues du pape Grég., 27, 12), *creis* (*ibid.*, 231, 14), *creit* (*ibid.*, 75, 16), *creistes* (*ibid.*, 253, 19), *creirent* (*ibid.*, 58, 24 ; 203, 12), *creist* (*ibid.*, 112, 11), *creissent* (*ibid.*, 17, 14), *creissiens* (Sermons de carême, 151), *creist* (Villehardouin, 15), *creistes* (*ibid.*, 292), *creisses* (: *feisses*, Rom. du Saint-Graal, 2075), *crei* (Rom. de la Violette, 72), *creissiez* (*ibid.*, 286). *creis* (Rom. de Raoul de Cambrai, p. 74), *crei* (Aubery, éd. Tarbé, 149, 3), *mescrei* (*ibid.*, 159, 2), *creissiez* (Aubery, éd. Tobler, p. 15, l. 20), *crei* (Orson de Beauvais, 2422), *creisse* (*ibid.*, 142), *crei* (Philippe Mousket, 3820), *creirent* (: *prirent*, *ibid.*, 28946), *crei* (Chastoiement d'un père à son fils, 150), *mescreisse* (Rutebeuf, *Fabliaux et Contes*, IV, p. 140).

Quant à la dérivation de ces formes en *i*, tout porte à croire, selon nous, qu'elles remontent au parfait latin vulgaire *crededi* (cf. Bonnet, *Le latin de Grégoire de Tours*, p. 490), comme *chai* du verbe *chaoir* à *cadedi* (cf. Rambaud, *Ueber die als echt nachweisbaren Assonanzen des Oxforder Textes der Chanson de Roland*, p. 156 ; Étienne, *La langue française depuis les origines jusqu'à la fin du XI^e siècle*,

p. 338; cf. aussi en provençal *cazet*, *cazero*; *credet*, *crezes*, *creessen*, Appel, *Provenzalische Chrestomathie*, pp. xxxix, xxvi). Le parfait en *u* du verbe *croire* apparaît relativement tard — les premiers exemples que nous ayons pu en relever se retrouvent dans *Tristan* par Bérout (*cruï*, v. 273; *creussiez*, v. 504) et datent par conséquent du milieu du XII^e siècle — et est alors probablement à expliquer, comme *chau* pour *chai* (cf. Behrens, *Unorganische Lautvertretung innerhalb der formalen Entwicklung des franz. Verbalstammes*, *Französische Studien*, III, p. 87), par l'analogie du participe passé.

Nous reviendrons sur ce sujet, et nous aurons l'occasion de parler plus en détail de ces dérivations, dans un essai sur les actions analogiques réciproques du parfait et du participe passé en français, qui va paraître, nous l'espérons, au cours de l'année prochaine.

Ernst G. WAHLGREN.

MÉLANGES SAVOISIENS

VII

DISCOURS DE DEUX SAVOYARDS (1604)

Il nous est parvenu un assez grand nombre de pièces en patois savoyard rédigées vers la fin du xvi^e siècle ou au commencement du xvii^e ¹. Ces infiniment petits de l'histoire littéraire sont la plupart d'un médiocre intérêt. On peut cependant tirer de leur comparaison des renseignements utiles aux études dialectologiques.

L'érudit philologue savoyard A. Constantin, qui a publié plusieurs de ces productions, a donné la liste de celles qui ont paru entre 1550 et 1650, « en attendant d'avoir le loisir (qu'il n'eut jamais) d'étudier à fond toutes ces plaquettes et les questions qui s'y rattachent » ². Il attribuait provisoirement au même auteur les pièces qu'il connaissait, et les distribuait en trois groupes : moralités, farces et facéties, pièces politiques. Des recherches ultérieures permirent de porter à 18 le nombre de ces écrits.

Douze virent le jour en dis ans, de 1594 à 1604. Sis

1. Voir la *Revue Savoisienne*, 1884, et l'édition donnée par A. Constantin de la *Plaisante Pronostication* (*Catalogue des Livres et Plaquettes en patois savoyard de 1550 à 1650*). Cf. la liste des textes anciens dont nous avons fait précéder le *Dictionnaire Savoyard*.

2. *Menus faits relatifs à l'histoire de la Savoie vers 1600*, p. 10 (Rumilly, 1889).

sont des prologues de ballets ; les sis autres sont « des facéties de carnaval ou des moralités polémiques¹ ».

Parmi les facéties figure la pièce intitulée *Discours de deux Savoyards, l'un Charpentier et l'autre Tailleur, lesquels changerent de femmes l'un l'autre...*, avec leurs disputes et cartels de deffi en rithme savoyarde (Lyon, 1604).

Elle a été réimprimée au tome IV des *Joyeusetez*. Cette réédition est elle-même devenue tort rare. Le texte que nous reproduisons a été revu avec soin sur l'exemplaire conservé à la Bibliothèque nationale, plaquette Y², réserve + 1296, 2 A (22), [cf. Brunet, n° 14415], par le neveu d'A. Constantin, le savant et regretté ingénieur des télégraphes, Aimé Vaschy. Nous en donnons une traduction littérale.

L'auteur, inconnu jusqu'ici, de ces « cartels », moins facétieux que licencieux, était-il Savoyard ? En ce cas, il manquerait de courtoisie à l'égard de ses compatriotes. Il les traite aussi, comme on le verra, d'« opiniastres » ; mais cette épithète, qui revient fréquemment dans les pièces patoises dont nous avons parlé, peut être un éloge aussi bien qu'une critique. Quoi qu'il en soit, le lettré ou le demi-lettré qui a composé ce *Discours* a dû vivre à Lyon.

Il place la scène « prosche du Rosne » ; les personnages se rencontrent à la porte de la ville ; ils sont altérés « avant que passer le bourg de la Guillottiere ». Si leur langage est bien un parler savoyard, qu'on ne saurait d'ailleurs préciser exactement, il est émaillé de locutions lyonnaises.

On pourrait croire que le terme de « cavaliers », appliqué aux deus Savoyards dans le préambule, est une allu-

1. A. Constantin, *La Muse savoisiennne au XVI^e siècle* (réédit. du *Prologue faict par un messager savoyard*), p. 2 ; Annecy, 1889. Cf. Émile Picot, *Moralités polémiques ; Le monologue dramatique dans l'ancien Théâtre français*, in *Romania*, XV (1886), XVI (1887), XVII (1888).

sion indirecte au *Cavalier de Savoye*. Mais ce factum ne devait paraître que l'année suivante (1605), en « réponse au *Soldat françois* », comme l'indique le sous-titre.

Pour permettre de comparer les graphies anciennes avec les formes qui sont encore usitées et dont nous avons relevé les variantes dans un grand nombre de localités¹, nous donnerons en appendice la statistique des verbes *être* et *avoir* figurant dans les dix compositions suivantes, qui sont à peu près contemporaines :

1. 1595. *Joyeuse Farce a trois personnages d'un Curia qui trompa par finesse la femme d'un Laboureur...* (Lyon).
2. 1596. *Prologue faict par un messenger savoyard, sur la rencontre de trois nymphes prisonnières par trois Mores...* (Lyon).
3. 1600. *Le plaisant Discours d'un médecin savoyard emprisonné pour avoir donné advis au duc de Savoye de ne croire son devin* (sans indication de lieu).
4. 1603. *La plaisante Pronostiquation faite par un astrologue de Chambéry* (Chambéry).
- 4 bis. 1603. *La Moquerie savoyarde* (Chambéry).
5. 1603. *Discours sur l'Entreprinse de Genève tirée au vray par un croquan savoyar* (Chambéry).
6. 1603. *Céquelaino...* (Chanson de l'Escalade)².
7. 1604. *Discours de deux Savoyards...* (Lyon).
8. 1604. *Discours veritable d'un usurier de Remilly en Savoye*, lequel c'est pendu et étranglé avec le licol de sa jument, le 16 may 1604 (sans indic. de lieu).

1. Cf. A. CONSTANTIN et J. DÉSORMAUX, *Essai de Grammaire*, 2^e partie, et *Revue Savoisiennne*, 1909, p. 61 sqq.

2. Voir la belle réédition imprimée à Moutiers par M. Duclos, avec préface de M. E. Ritter (1903).

La 10^e pièce [n° 9], qui appartient à la région limitrophe de la Savoie et du territoire de Genève, est *Le cruel Assiegement de la ville de Gais* (Gex) qui a esté faict et mis en rime par un citoyen de ladite ville de Gais en leur langage (Lyon, 1594).

DISCOURS VERITABLE DE

*deux Sauoyards l'un Charpentier & l'autre tailleur lesquels alerent planter le may & se changerent de femme l'un l'autre, & par la Ialousie du Charpentier se veulēt battre avec leurs Cartels de deffi en Sauoyard*¹.

CE n'est de maintenant, Seigneurs & Dames, qu'il se treuve des personnes si hebesté, qui n'ont aucune hôte apres auoir fait acte digne de moquerie² de la publier, plustost diriez qu'ils prenent plaisir de ce faire voir à l'œil & seruir de badin à tout vn peuple, Comme pourrés voir par ce present discours de deux Sauoyards, l'un Charpentier et l'autre Tailleur auxquels ie donray des noms diuers, pour tascher de couvrir partie de la honte qu'ils ont desia par trop publiée. Ce fut donc le dernier iour du gratieux moy d'Apuril année presente que ces deux Caualiers se rencontrent prosche du Rosne, apres c'estre donné le salut, sçauoir force belles iniures en leurs patoys, comme leur

1. Le titre imprimé sur la couverture diffère légèrement : *Discours | de deux Savoyards | l'un Charpentier & l'autre Tailleur, | lesquels changerent de femmes l'un | l'autre le premier iour de May de l'année presente 1604. | Avec leurs disputes & Cartels de deffi | en rithme Sauoyarde. | A Lyon, | M.D.CIIII.*

2. Allusion à *La Moquerie savoyarde*, publiée à Chambéry l'année précédente (1603)?

coustume est asses semblable. Il feust question parler d'aler boire & chercher le meilleur, deffect ils y vont, & de propos en propos ils tumbent sur leurs femmes, ce donnent parole entr'eux pour aller le lendemain, premier du moys, planter le may à la Guillottiere. Le Charpentier, que nous nōmeront maistre Iean promet ce treuuer prest avec sa femme, droit à porte ouurant, le tailleur nommé sire Pierre fait mesme promesse s'y treuuer avec la sienne, l'obscurité de la nuict leurs fait faire restraite, chascun ce retire, ils communique ce à leurs femmes, qui à ces fins se parèt au mieux qu'elle peuuent, pour tascher de complaire aux yeux de ces maistres lourdaut. Ils se leuent au plus matin, ils se rencontrent à la porte de la ville, y sorte de compagnie, bref les voila aussi aise que s'ils eussent gaigné chascun cent escus, auant que passer le bourg de la Guillottiere, il fut question de boire, ils font boire leurs femmes pour auoir meilleur courage au gratieux combat : car sans Ceres & Bachus tousiours Venus & froide. Apres ce, ils taschent rechercher quelque bois touffu pour ce cacher dans les fueillages, là où le gasouillant Rossignol leurs donne mille plaisirs : car c'est la vray chamade des amoureux. Ce n'est le tout maistre Iean qui menoit la femme du tailleur, voyant en soy quelques petites graces plus iolie (ce luy sembloit) que non pas à la sienne, prie le tailleur la luy prester et en recompense se seruir de sa femme, le tailleur par contre s'y accorde legeremēt, ayant quelque estincelle d'amitié à la Charpentiere, où peut estre le desir qu'il auoit de chāger de viandes, les voila d'acord, au commencement leurs femmes faisoient des difficilles : mais ils eurēt aussi tost gaigné leurs courages. Nos ouuriers ce mettent en besongne, le cousturier ce mest à sa cousture, & le charpentier charpente tant qu'il peut : bien qu'ils trauaillent à puissance ils auoyent à ouurer plus qu'ils ne pouuoyēt

faire : Mais ne voila pas, Messieurs, vn acte indigne de creatures raisonnables, veu que à peine les bestes brutes ne s'oblieroient iusques là : Estre eux mesmes les ruffiens de leurs propres femmes, & de leurs consentements rompre ce sacré lien de mariage. Je peux dire à la verité, qu'ils estoit despourueus du tout de sens & d'entendement. Or que fut-il, apres plusieurs caresses laxciues & autres deduits & mignardises faittes entr'eux, ils ce resoluent reuenir en leurs maisons : mais vn mal'heur arriue, la femme du charpentier met en telle jalousie son mary, pour faire trop de caresse au tailleur, parce que peut estre il luy auoit bien rembourré ces haut de chauses, ce fut occasion que nostre charpentier tout en cholere luy donne vn grand soufflet, le tailleur voyant frapper ceste Nymphé depart & colette le charpêtier, les voila aux mains, leurs femmes par dedâs qui reçoynie quelques coups de poing pour leurs vin. Sur ces entre mets arriue des bons compagnons qui font les hola, s'informe de leurs disputte, tasche les faire boire ensemble, ce qu'ils ne peuuent, ils sont de Sauoyards tous deux opiniastres, leurs querelles croyt tous les iours. Ils ce sont mandés des Cartels de deffi en leurs patoys, comme s'en-suit.

CARTEL MANDE PAR LE

Charpentier au Tailleur.

M Ette piro lo coudery,
 Ge tatendo icet derry,
 Poi que te fa bin lo moutin,
 Ge tecorcherey come on Chin,
 5 Di me vey velan di me vey ponet,
 Quouse tey crou giamet,
 Que drey toussey gagny ma fena,
 Ge coneissy ce tou a la mina,
 Que te la voliué touta auey,

10. Corbi le ne pa ren per tey
 Et poitte que te lo ly a planta
 Que tariuey mala santa,
 Apret lare que te nou fé
 Te la me deuey lessy en pé,
 15 Me parla vey mettre bodet,
 Ne nouse tou pa prey regret,
 Se tou se vio fare a la tia
 Come te fassiue a la mia,
 Ly ouse tou pa bailly onna boffa,
 20 Me te me vo dere coffa,
 Que le tame mio que mey,
 La corbina ge la toarey,
 Ce le me fe de cete flaque,
 Ge la fichera y toute en eclape,
 25 Poi te vadrey mio ettre enragy,
 Ce ti vene per la reuengy,
 Ge nouso pa crou de ma via,
 Que toussey prey enuia,
 De me veny drey coletta,
 30 Orendrey san ple tarda,
 Vin me troua en cetta plase,
 Et aporta ta gran daguase,
 Ton grou daguet & ioliamen,
 Va ten fare ton testamen,
 35 Deuan que de me veni cherchi,
 Car gey enuey de tabouchi,
 Et se te crey que ge meney gnon,
 Ameina ton compare Guignon,
 Vo me sary tou dou atan,
 40 Come me sarey on matafan,
 Te sa bin come gey lo couragio,

10 *Corbi*. Ce mot paraît inconnu actuellement en Savoie. Au vers 22, on trouve la forme féminine *corbina*. Même expression au vers 99 du *Prologue fait par un messenger savoyard* :

Per le *corbi* le chessi ba.

A. Constantin traduit (p. 8) : « par l'échelle (?) elle dégringola ». C'est là une traduction évidemment erronée. *Corbi* pourrait être ici un juron équivalent à *corbleu* = corps de Dieu. Cf. *Joyeuse Farce d'un Curia*, 381 : Per le *corbi* je te tuarey.

- No sin tou dou don vilagio,
 Ge ney bin mey datrou aba,
 Et poitte que sen son bin troua,
 45 Ge tatendo en bon deuey,
 Ne choma pa a me veny vey,
 Te me trouere ho bou do pon,
 Mandra se te vindret ay ho non.

RESPONCE DV TAILLEVR

au Charpentier.

- 50 **M** Ettre lan tet bin afara,
 Ta bin orendrey lou cor serra,
 Me coyonna de la façon,
 Crey que ge narey ma reison,
 Quan no changiren de fene damittia,
 Ne fi tu pa a la mia come me ala tia,
 55 Se lonna ho latra sen troue ben,
 Ten fo tey auey lo cor dolen,
 Te fale tey entra en gialosy,
 Nauey tu pa bin lo lessy,
 De fare dince a la mia,
 60 Come ge fasin a la tia,
 Sen la veny poy boufetta,
 Ge tou dio bin sen ren flata,
 Giamo ta fena en tala sourta,
 Que ge te farey gagny la porta,
 65 Se te ly vo fare quaque ren,
 Que ne sey d'homo de ben,
 Ge ne vodrin que me tisoire,

42. *No sin tou dou don vilagio*. Il semble bien qu'il faille rétablir après *don* un monosyllabe, sans doute un adjectif qualificatif omis. —

48 La traduction de ce vers n'est qu'approximative, car je ne m'explique pas la forme *mandra*.

49 *afara*, c'est affairé, au sens de agité (Thônes). *'Effaré* semble bien rendre ce terme. On peut également voir dans *afara* un composé de *fard*, brûler. Cf. le lyonnais *affara*, brillant (Puitspelu). Le sens serait enflammé; fr. vulg. allumé.

61 *boufetta* est le diminutif de *bofd*, manger gloutonnement.

67 *tisoire* correspond au terme *tejùrd*, relevé, notamment à Lanslebourg, au sens de ciseaux de couturière (*Dict. Savoyard*).

- Per te tally drey la migoire,
 Me piquedoire datra façon,
 70 Te faren bin veny a reson,
 Poi te di que quante quan,
 Ge alo fare mon testaman,
 Deuan que tala troua,
 Me te, se te vo ton ama soua,
 75 Va ten vitto troua lo petre,
 Qua ge te toarey come on trette,
 Ma rapire frechie amola,
 Tara din dou cou decola,
 Poy se ge te veyo ren bougi,
 80 Ge tiray tou drey ecorchy,
 Ne sey don ren opiniatro,
 Auan quarriuey sou desatro,
 Reuenen en bonna amitya,
 Atramen ce ge fo departia,
 85 Ge taprendrey a carcauela,
 Neme le fet pa don ala,
 Te sa bin sen que ge sey fare,
 Me per mena mon compare,
 Serey affare a on folet,
 90 Ge ne vo ren que mey solet.
 Aten mey don deice a onnora,
 Ge te vo fechi en malheura.

68 *migoire* = *migeoire*, mangeoire ou mâchoire, de *meji*, manger.

69 *piquedoire*. Ce mot semble designer quelque outil de tailleur (vulgairement appelé piqueprune). Serait-il plaisamment formé d'après l'analogie de *laridoire*?

71 *te di que quante quan*, en mot à mot : tu dis que *quand et quand*, locution archaïque signifiant avec, en même temps (voyez Littré). La première personne, donnée plus haut, est *dio*. On ne peut donc traduire : je te dis, et *alo* doit être considéré comme une forme du subjonctif.

84 Le mot à mot semble être : si je fais *départie* (terme archaïque signifiant départ). On peut donc traduire : si j'y vais (si je me rends au défi).

85 *carcavelé*. En lyonnais, *carcavelé* « se dit du bruit que font des objets renfermés dans un récipient en le secouant » (Puitspelu), et aussi d'un bruit de crécelle. Ici, l'agiter bruyamment, ou grogner. Cf. le dérive *carcavelous*, radoteur.

86 Je comprends *le* = *lé*, mot qui a donné le composé *léans*.

TRADUCTION LITTÉRALE

Cartel mandé par le Charpentier au Tailleur.

Maître Pierre, le couturier,
 Je t'attens ici derrière.
 Puisque tu fais bien le mutin,
 Je t'écorcherai comme un chien.
 Dis-moi (voir), vilain, dis-moi, punais,
 Qui eût(-il) cru jamais
 Qu'aussitôt tu eusses gagné ma femme ?
 Je connaissais ce tour à la (ta) mine,
 Que tu la voulais toute avoir.
 Coquin ! [ou Corbleu !] elle n'est pas du tout pour toi !
 Et, depuis que tu le lui as planté,
 Qu'il t'arrive mauvaise santé !
 Après la ? que tu nous fais,
 Tu me la devais laisser en pais.
 Mais, parle (voir), maître baudet,
 N'en eusses-tu pas pris regret,
 Si tu eusses vu faire à la tienne
 Comme tu faisais à la mienne ?
 Ne lui eusses-tu pas donné une raclée ?
 Mais tu me vas dire, saligaud,
 Qu'elle t'aime mieux que moi !
 La coquine, je la tuerai !
 Si elle me fait cette saleté(?),
 Je la mettrai toute en morceaux.
 Puis il te vaudrait mieux être enragé
 Si tu venais (Que de venir) pour la venger.
 Je n'eusse pas cru de ma vie
 Que tu eusses pris envie
 De me venir droit (aussitôt) colleter.
 Maintenant, sans plus tarder,
 Viens me trouver en cette place
 Et apporte ta grande dague,
 Ton gros dague, et joliment (vivement)
 Va-t-en faire ton testament,
 Avant que de me venir chercher,
 Car j'ai envie de t'aboucher (te renverser la face contre
 [terre]).
 Et, si tu crois [ou crains ?] que j'amène quelqu'un,

Amène ton compère Guignon :
 Vous me seriez [ou serez] tous deus autant
 Que me serait un matefaim.
 Tu sais bien comme j'ai le courage :
 Nous sommes tous deus d'un () village ;
 J'en ai bien mis d'autres à bas
 Qui ensuite s'en sont bien trouvés.
 Je t'attens en bon devoir.
 Ne tarde pas à me venir voir :
 Tu me trouveras au bout du pont,
 Me demandant (?) si tu viendras, oui ou non.

Réponse du Tailleur.

Maitre Jean, tu es bien effaré !
 Tu as bien maintenant le cœur serré !
 (Pour) me couillonner de la sorte (être si sot),
 Crois que je n'aurais ma raison.
 Quand nous changeâmes de femme amicalement,
 Ne fis-tu pas à la mienne comme moi à la tienne ?
 Si l'une ou l'autre s'en trouve bien,
 T'en faut-il avoir le cœur dolent ?
 Te fallait-il entrer en jalousie ?
 N'avais-tu pas bien le loisir
 De faire [ainsi] à la mienne
 Comme je faisais à la tienne,
 Sans la venir ensuite avaler ?
 Je te le dis bien, sans (rien) flatter,
 J'aime ta femme en telle sorte
 Que je te ferai gagner la porte,
 Si tu lui veus faire quelque chose
 Qui ne soit d'homme de bien.
 Je ne voudrais que mes ciseaux
 Pour te tailler aussitôt le museau
 Mes ?, d'autre façon,
 Te feront bien venir à raison.
 Puis tu dis qu'en même temps
 J'aïlle faire mon testament,
 Avant que t'aller trouver !
 Mais toi, si tu veus ton âme sauve
 Va-t-en vite trouver le prêtre,
 Car je te tuerai comme un traître.
 Ma rapière fraîche aiguisée

T'aura en deus coups décollé.
Puis, si je te vois un rien bouger,
Je t'irai tout droit écorcher.
Ne sois donc pas opiniâtre :
Avant qu'arrive ce désastre,
Revenons en bonne amitié.
Autrement, si j'y vais,
Je t'apprendrai à bougonner.
Ne me fais donc pas aller là-bas,
Tu sais bien ce que je sais faire ;
Mais, pour amener mon compère,
(Ce) serait affaire à un nigaud :
Je ne veus [rien] que moi seul.
Attens-moi donc d'ici une heure,
Je te vais [ou veus] ficher en malheur.

..

Voila leurs Cartels de deffits en bonne Rethorique sauoyarde, qu'en ditte vous Messieurs, de ces braues Caualliers, ne serez vous point de mon opinion, n'en feriez vous pas eslite pour seruy dix ans le Roy sur ses galeres, n'on il pas faict de beaux chefs d'œuures, n'estre content de leur honte & vilennie : mais la publier eux-mesmes, merite il pas qu'un trompette recite par tout ce qu'ils ont des-ja par trop annonce, lon ne leurs en sçauroit assez faire, que peut estre la honte les fera recognoistre & les incitera a estre bons amis. Dieu leur en face la grace.

FIN.

1° ÊTRE

	1	2	3	(a) 4 et (b) 4 bis
	{ sui (3*) { sey (3)	{ say (1) { sey (3)	{ sui (1) { sey (2) { say (3)	
Indic. Présent	1 { 2 3 et 1 sin 2 éte 3 son	est	é sin este	sey (a) { e (a, b) { é (b, a) { et { è (b)
Imparfait	1 2 3 etey 1 2 3	erou { etey, estey { etay (5) { iere eire etien	(z) etain erian	{ son (a) { sen (b) { etay (2, a) { etey (a, b) { itet (a) [siteton = s'était-on
Passé défini	1 2 3 1 2 3	{ fuin { fou fou furen		fou (b) { fouden (2, b) { furen (b)
Futur	1 2 3 sera 1 2 seri 3	sarin	seran	{ sera (a, b) { ? seren (a) seri et sery (b) { seren (2, b) { seron (2, b)
Conditionnel	1 2 3 1 2 seria 3 1 seyou 2		saria	{ sari (b) { serey (b) saria (b)
Subj. Présent (et impératif)	1 2 3 sey 1 2 3	sey seyen		seye (a) seye (a)
Subj. imparfait	1 2 3	{ fouse { fousse		
Infinitif prés.	1 2 3	fousien		
Participe passé		etre { età { ita		etre (b) eta (b)

* Le chiffre entre parenthèses indique combien de fois telle forme est employée.

DES FORMES VERBALES
ET AVOIR)

I^o ÊTRE

5	6	7	8	9
sey	sai		sey	{ et (2) ey
e	é	(t)et e	(t) et e	
sin		sin		sin
ete				
son	son	son	son	son
iro			(g) iro	irou
étay	{ etive (8) étai (3) étivon			{ ire estai ostai
{ iran (2) etian (2)		étivon		
	fu			fou
fouron	furon			{ furon (3) foron (1)
serey				furon
	sara			
sera	sari saron	? sarey sary		saron
	sare sarion saria sarion	{ ? sarey serey		sarey sarion
seri				
sey	{ say (2) saye	sey sey	sey	say
sey				soyez
{ fousse (2) fusse (1)				fusse (avec estai)
foussian (avec età)				fusse
età	estre	ettre	etre	fussion (avec zu)

2° AVOIR

	1	2	3	4
Indic. Prés.	1 ay	ey { mais ne-jou, j'e zou		ey (gey, a et b)
	2 a			a (a)
	3 a	a		a (a, b)
	1 an	an	en	
	2 ay	ay		avi-[vo] (b)
Imparfait	3 { en (2) on (1)	an	an	an (a, b)
	1 { avin (mais avou zu)	{ avin (2) ain		
	2			avive (a)
	3	avey		
	1 avien	avien		avien (a, b)
Passé défini	2 avia			
	3			
	1 { (j)ou (j)uin	{ (j)ou (j)uin		
	2 ou	ou		
	3 ouren	ouren		ouren (b)
Futur	1			
	2 aré			{ ara (a, b) aren (a) aran (b) auron (b)
	3			aran (b)
	1 ary			
	2 aran			
Conditionnel	3 arin	arin		
	1 aret	arey	aret	arey (b)
	2			
	3			
	1 ayou			
Subj. Prés.	2	aye		aye (b)
	3			
	1			
	2			
	3 { ayan ayon			aye (a)
Subj. Impf.	1 { ussou eussou			
	2			
	3 eusse		ousse	
	1			
	2	{ oussia (2) oussa (1)		
Infinitif Participe passé	3			
		avay (z)ou	avay	avey (a)

2° AVOIR

5	6	7	8	9
ay		ey	ey	
a		a		
a	a	a		a
avi				
an	on			{ on (2) an
avey	{ avai (5) avive	avey	avin	{ avay avey avion
	avia			
avian	{ avion (3) avivon (4)			{ avion (4) avon
				u
				uron
		arey	are	
		ara		ara
	aron			
arey	are			
	aria			arey
arian	arion			
aye				
{ ayan ayen				ayez
ousse		ouso	ouso	ussou
{ oussey ussey		{ ouse (3) ousey (2) ouse	oussey ousey	usse
ussian				osi { usson oso
avey	avai	avey		(z)u

COMPTES RENDUS

ANTONINO DE STEFANO. — *La Noble Leçon des Vaudois du Piémont*.

Édition critique avec introduction et glossaire. Paris, Champion, 1909, in-8 de LXXXI-54 pages.

Il n'existait pas jusqu'ici d'édition critique de la *Noble Leçon* ; et, d'autre part, depuis l'édition de M. Montet, parue en 1888, les Vaudois avaient fait l'objet de nombreuses études : rappelons en particulier, dans le domaine philologique, celle de M. Barth sur la Phonétique et la Morphologie des poésies vaudoises. Des travaux de cette importance rendaient de plus en plus nécessaire une édition nouvelle de la *Noble Leçon*. M. de Stefano vient de nous la donner : nous avons tout lieu de nous en féliciter.

Le premier mérite de son livre, c'est d'être l'œuvre d'un historien. « Mes études sur l'histoire des Vaudois, déclare l'auteur dans son introduction, m'ont suggéré l'idée d'entreprendre ce travail. » Et c'est grâce à elles, ajouterons-nous, que, replaçant l'œuvre dans son milieu, il a pu, mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, en pénétrer le sens. Un exemple tiré du chapitre de la Doctrine le fera comprendre. Une scission s'était produite de bonne heure parmi les Vaudois. Tandis que les Pauvres de Lyon gardaient intacte la tradition du fondateur, les Pauvres Lombards s'en écartaient sur quelques points. Le travail manuel, notamment, pouvait recevoir chez eux une rémunération que la stricte discipline de Lyon n'admettait pas. Or, au vers 382 du poème, il est question du malheureux Vaudois, menacé de perdre par la persécution « ce que son labeur lui a acquis ». Ces simples mots suffisent pour déceler à l'éditeur l'inspiration

lombarde et pour lui montrer que dans les Alpes Cottiennes, où la *Noble Leçon* a pris naissance, le mouvement vaudois était venu de l'Est. Conclusions fort intéressantes, mais que seul l'historien très averti des sectes vaudoises pouvait dégager d'un texte à première vue banal. Nous aimerions à mettre également en lumière ce que contient de nouveau le chapitre de la Date. Après avoir reproduit les raisons, d'ailleurs très fortes, qui plaident en faveur d'une date relativement récente, l'auteur les a renforcées d'une présomption nouvelle en découvrant dans plusieurs passages du poème des allusions aux doctrines de Joachim de Flore qui ne furent guère discutées qu'à la fin du xiv^e siècle. Mais un tel exposé nous entraînerait trop loin ; nous espérons en avoir dit assez pour montrer ce que doit l'interprétation du texte à la critique de l'historien.

Venons maintenant au texte lui-même. M. de Stefano l'a étudié de très près, soit au point de vue de la langue, soit au point de vue de la versification. En ce qui concerne la langue, il adopte entièrement les vues de M. Förster qui, après avoir étudié sur place les dialectes des deux versants des Alpes Cottiennes, a conclu que le Vaudois littéraire était à ces dialectes ce qu'est une langue littéraire quelconque vis-à-vis des dialectes particuliers d'où elle est issue. Mais M. de Stefano a précisé encore davantage. S'appuyant sur la présence dans son texte de l'article masculin pluriel *li*, ainsi que sur le traitement de *ca* initial, qui ne se trouve représenté par *cha* que dans un petit nombre de mots, il croit pouvoir placer dans le Val de Luserne (versant Est des Alpes) la patrie linguistique du poème. Qu'il nous soit ici permis d'exprimer un regret : c'est que l'éditeur n'ait pas cru devoir comprendre dans son Introduction quelques notions, si sommaires fussent-elles, de phonétique et de morphologie. Il renvoie le lecteur à l'étude de M. Barth que nous rappelions plus haut : « Cette étude, dit-il, me paraît somme toute assez satisfaisante pour qu'il soit inutile de la refaire à nouveau. Avant de la reprendre, il convient d'attendre que nous possédions des éditions critiques de plusieurs écrits vaudois. » Sans doute ; mais, en attendant, il serait commode

pour le lecteur d'avoir à côté de son texte un bref exposé qui, résumant sommairement l'ouvrage de Barth, dispenserait en partie d'y recourir. Il est entendu que ces quelques pages n'ajouteraient rien à la valeur de la présente édition ; mais comme elles ne lui ôteraient rien non plus et que le volume n'en serait nullement surchargé, il doit être permis d'en regretter l'absence.

Quant à la versification, elle a fait de la part de l'éditeur l'objet d'une étude d'autant plus importante que ses résultats influaient directement sur l'établissement du texte. M. de Stefano est en effet parti de cette idée que la *Noble Leçon* était écrite en alexandrins réguliers, et cette idée n'est pas sans doute absolument neuve. Les anomalies, pour ne pas dire les fantaisies métriques, qu'avait cru devoir admettre Grüzmacher il y a cinquante ans, sont depuis longtemps abandonnées. Mais, si le dernier éditeur, M. Montet, s'était efforcé de plier son texte aux exigences de la métrique, encore laissait-il subsister dans nombre de passages des licences, dites populaires. Or M. de Stefano ne les admet pas, non seulement parce que la poésie populaire est, autant que l'autre, soucieuse de rythme, mais encore parce que ce caractère populaire de la *Noble Leçon* lui paraît, avec raison selon nous, plus que contestable. Il a donc établi d'un bout à l'autre un texte métriquement correct ; il n'a gardé que les libertés d'un usage dûment constaté et il a été ainsi amené à rejeter des leçons acceptées jusqu'ici. Il va sans dire qu'un certain nombre de vers ont plus ou moins résisté, et l'éditeur ne se flatte nullement d'avoir toujours retrouvé le véritable texte. Mais n'est-ce pas déjà quelque chose d'en avoir éliminé un qui sûrement était fautif ?

Nous terminerons par quelques observations sur le texte lui-même. Vers 7 : la lecture *c'ar* est ingénieuse ; elle ne s'appuie malheureusement sur aucun exemple, et il semble bien que le parallélisme du vers suivant plaide en faveur de *car*. — Vers 107-108. Il s'agit du déluge : *Tant fo cregu lo mal, e lo ben amerma, Qu'en tot lo mont non ac mais que [non] oit salva* (dans le monde entier il n'y en eut que huit de sauvés). L'adjonction

de [non] est ainsi justifiée : « Je corrige le deuxième hémistiche de ce vers par l'emploi d'une construction syntactique que l'on rencontre souvent ailleurs, par exemple dans le *Nouveau Testament de Zurich*, où la phrase : *si mais que non* signifie *seulement*. Cf. Salvioni, *Arch. glott. ital.*, XI, p. 299, sous *mais*. » Et en effet le glossaire de Salvioni donne « *Si mais que non*, solamente » ; mais il renvoie au passage suivant du *Nouveau Testament vaudois*, 18 v. : *E cum li baron d aquel luoc aguessan conegu luy trameseron en tota aquella region e presenteron a luy tuit li mal aue[n]t e pregavan luy si mais que non toquessan la finbria del vestiment de luy*. Or il y a une très grande différence entre les deux textes, c'est que dans ce dernier il n'y a pas de négation avant *si mais que*, tandis qu'au vers 108 de la *Noble Leçon* la présence de deux négations est difficilement explicable. — V. 154, note : il faut lire sans doute : pronom personnel, et non : pronom relatif. — V. 261 : *pej persequent*. Cette forme est ainsi justifiée, p. xxxii : « il est nécessaire d'introduire une forme réduite de l'article en combinaison avec les prépositions *a*, *de*, *per*. » Et l'auteur ajoute que les patois actuels des Alpes Cottiennes nous offrent *aj*, *daj*. Est-ce suffisant pour faire admettre *pej* ? — D'autres conjectures encore pourront paraître hasardées ; mais, destinées à satisfaire aux exigences de la métrique, elles resteront toujours une excellente base de discussion, et si le texte du poème reçoit dans la suite de nouvelles améliorations, ce sera l'édition de M. de Stefano qui les aura rendues possibles.

Georges MARINET.

ARSÈNE DARMESTETER. — *Les Gloses françaises de Raschi dans la Bible*, accompagnées de notes par Louis Brandin, et précédées d'une Introduction par Julien Weil. Paris, Durlacher, 1909, in-8 de 148 p. [Extrait de la *Revue des Études juives*, années 1907-1908.]

Que faut-il entendre par les gloses de Raschi » ? M. Weil, dans son Introduction, les définit ainsi : « Des mots français,

transcrits en caractères hébreux, qui émaillent les commentaires du célèbre exégète sur la Bible et le Talmud. » Raschi ayant vécu dans la seconde moitié du XI^e siècle, ses gloses constituent, pour la connaissance de l'ancien français, un document de premier ordre. Arsène Darmesteter songea de bonne heure à les publier, et il l'eût fait sans doute s'il s'en fût tenu à Raschi. Mais élargissant bientôt le cadre de son étude, il crut devoir y faire entrer toute l'école exégétique française, les Tosaphistes et les auteurs de glossaires : ce travail colossal ne put être achevé. Cependant, en ce qui concerne Raschi, l'essentiel était fait ; cent cinquante manuscrits avaient été dépouillés, et des cahiers, trouvés dans les papiers de Darmesteter, contenaient en somme une édition critique des fameuses gloses. Ce sont ces cahiers que MM. Weil et Brandin viennent de publier. Voici comment l'ouvrage est disposé. L'ordre suivi est celui de la Bible. Les mots commentés par Raschi sont d'abord donnés en caractères hébreux, avec leur référence et leur traduction. Au-dessous se place la glose avec les variantes des différents manuscrits, toujours en caractères hébreux. Darmesteter avait pris soin de transcrire toutes ces leçons en caractères français ; mais les nécessités de l'impression n'ont pas permis de reproduire ce dispositif et l'on a dû se contenter d'une seule transcription. Enfin, au bas de la page, les notes de M. Brandin. L'ouvrage est donc essentiellement une édition critique, mais une édition critique qui a ceci de très particulier, c'est que si elle s'adresse comme telle aux hébraïsants, qui seuls peuvent comparer les variantes des manuscrits, en réalité elle n'est pas faite pour eux. Ce sont les romanistes qui la consulteront, qui iront y chercher au bas des pages les notes de M. Brandin. Ces notes sont destinées à indiquer la lecture correcte de la glose, telle qu'elle résulte pour l'éditeur de la comparaison des manuscrits et, s'il y a lieu, le mot ainsi restitué est suivi de son étymologie. C'est donc en définitive comme un vocabulaire partiel d'ancien français que nous offre cette édition. Ne contient-il que des mots parfaitement connus, sa date le rendrait précieux, car pour nombre d'entre eux on ne trouvera

guère d'exemples plus anciens ; et ceci est déjà fort intéressant. Ce qui l'est davantage, c'est de rencontrer des formes que l'étymologie restituait par conjecture, sans en avoir d'exemple. C'est ce qui arrive pour le verbe *rogner*. Le *Dictionnaire général* cite un texte du XIII^e siècle avec *rooignee*, mais une glose de Raschi (p. 31) donne *rodonier*, dérivé direct de **rotundiare*. De précieux renseignements phonétiques sont également fournis par certaines lectures. *Chalve soriç* (chauve-souris) se trouve dans un manuscrit sous la forme *Cholve soriç*, et M. B. note avec raison : forme intéressante pour la prononciation du groupe *a + l*. C'est parfois même une étymologie nouvelle que suggère la glose à l'éditeur. Rencontrant *torbail* à côté de *torbeilon* (*l* mouillée), il l'explique fort bien par **turbaculum*, et conclut ensuite : « Je ne vois pas de raison nécessaire pour séparer, au point de vue de leur origine (comme le fait le *Dictionnaire général*), tourbeil et tourbillon » (p. 114). Enfin et surtout on trouvera dans les gloses de Raschi un nombre fort respectable de mots que vraisemblablement on chercherait vainement ailleurs. Il est impossible en pareille matière de donner des chiffres ; mais nous avons noté, à titre d'indication, les mots commençant par A que ne donne pas Godefroy. Ce sont : *achaler*, *acoveter*, *adorser*, *afodrer*, *agoter*, *aisardement*, *aisarter*, *aladoir*, *amodler*, *anprénement*, *asenail*, *asfrojemant*, *asomail*. Que certains de ces mots se rencontrent ailleurs, c'est possible ; du moins y a-t-il des chances pour que ce soient des mots rares.

On voit assez par tout ce qui précède combien sont nombreux les matériaux lexicologiques fournis par les gloses de Raschi. Mais si nous espérons n'en avoir pas diminué l'importance, nous regrettons que les éditeurs n'aient pas cru devoir, dans leur introduction, la souligner eus-mêmes. Cette introduction est à vrai dire un peu sommaire : une page et demie pour expliquer dans quelles conditions le travail a été entrepris, et c'est tout. N'y avait-il pas lieu de faire plus ? Il nous semble qu'une première question se posait, celle de la valeur même des gloses de Raschi envisagées comme document lexicologique.

Tout mot français employé par Raschi doit-il être par cela même considéré comme faisant réellement partie de la langue du XI^e siècle ? Ses gloses passent pour des modèles de précision et de concision. N'a-t-il pas pu, pour expliquer plus brièvement, ou pour se tenir plus près de son texte, recourir à des formations analogiques qui pouvaient être parfaitement claires et partant commodes, sans appartenir cependant à la langue courante ? Nous ne citerons pas d'exemple, parce que nous ne suspectons pas tel ou tel mot en particulier. Nous nous demandons seulement si tous ceus qu'on rencontre ici doivent être recueillis avec la même confiance que si on les rencontrait dans une chanson de geste ou dans une chronique. Et voilà ce que, mieux que personne, MM. W. et B. pouvaient nous dire.

Nous aurions également aimé à trouver classés et commentés dans leur Introduction un certain nombre de faits que les notes au bas des pages ne présentent forcément qu'épars. Nous avons signalé plus haut l'intérêt phonétique de la lecture : *cholve soric* ; les observations de cet ordre ne mériteraient-elles pas d'être groupées ? Beaucoup de mots comme *escriu*, *escume*, *espine* se lisent également sous la forme *ascriu*, *ascume*, *aspine*. N'y aurait-il rien à en dire ? et les mots collectifs comme *erbedic*, *chambredic*, *murmuredic*, *parledic* ne seraient-ils pas à rapprocher ? Quelques pages ainsi consacrées aux faits les plus saillants étaient parfaitement de mise en tête d'une édition critique. Si MM. W. et B., se bornant strictement à leur rôle d'éditeurs, ont cru devoir laisser au lecteur le soin de dégager lui-même des résultats, du moins pouvaient-ils l'aider davantage dans ses recherches par un Index moins discret, un Index qui aurait groupé les formes d'un même mot. *Ascriu* et *Escriu* se trouvent respectivement sous les lettres A et E, sans qu'aucun renvoi, ni à l'index ni dans les notes, invite à se reporter de l'un à l'autre. Nous sommes d'autant plus à l'aise, en signalant ces inconvénients, que nous n'y voyons nullement un défaut de méthode de la part des éditeurs, mais très probablement un excès de modestie qui les a fait s'effacer devant le grand nom de Darmesteter. Ils avaient à publier ses notes : ils l'ont fait avec toute

la science et la conscience désirables et ne se sont pas crus autorisés à faire plus. Nous signalerons en terminant quelques fautes matérielles. — P. 38 : la note 4 est corrigée, p. 119, note 6, mais l'errata n'en dit rien. — Même observation pour la note 6 de la p. 42 qui est corrigée, p. 83, note 2, et p. 89, note 1. — P. 109, note 3, le renvoi est erroné. — P. 111 : *Destoler*. La note 3 explique : « de **dis-tollare*, cf. p. 12, 102 ». Or, p. 12, la forme *destoled* est expliquée, note 2 : « parfait en *edit* de **distillare*. »

Georges MARINET.

PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA « REVUE »

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la « Revue » sont mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font l'objet d'un compte rendu.

H. RABE. — *Die inversion des subjekts im französischen des XIX. Jahrhunderts* (Tübingen, Heckenhauer, 1910, x-108 p. in-8). — Classification et statistiques des cas d'inversion du sujet dans la langue du XIX^e siècle, avec références au vieux français. Les explications données sont ingénieuses, parfois un peu ambitieuses.

R. GROS. — *Kleine Beiträge zur romanischen Lautforschung* (Dissertation de Heidelberg, 1910, 28 p. in-8, avec carte).

Alexis FRANÇOIS. — *Romantique, le mot et le sentiment en France au XVIII^e siècle*. (Extrait du t. V des *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*.)

Le même. — *Les caractères distinctifs du français moderne* (Genève, impr. Kündig, 1908). — Leçon inaugurale d'un cours d'histoire de la langue française moderne.

E. FARAL. — *Mimes français du XIII^e siècle* (Paris, Champion, 1910, xv-130 p. in-8). — Édition critique, avec glossaire, des pièces suivantes : le *Privilège aus Bretons* ; la *Pais aus Anglais* ; la *Charte de la Pais aus Anglais* ; la *Nouvelle Charte de la Pais aus Anglais* ; les Dits de l'*Herberie* ; les *Deus bourdeurs ribauds*.

Le même. — *Les jongleurs en France au moyen-âge* (Paris, Champion, 1910, xi-339 p. in-8). — M. Faral étudie en trois

parties les débuts, le règne et la décadence des jongleurs, essayant de déterminer quelle part leur revient dans la production littéraire de leur temps et quelle était leur condition. Il dit modestement lui-même qu'il n'a pu arriver sur le premier point, particulièrement malaisé à élucider, qu'à des conclusions assez indécises. Il n'en a pas moins jeté une lumière nouvelle sur toutes les questions qui se rattachent à la vie du jongleur. Nous signalons l'intérêt qu'offrent les appendices sur le personnage de Golias et sur les rois de Ménestrandie et les hérauts.

Gailly de Taurines et Léonel de la Tourrasse. — *L'estoire de Griseldis, mistere par personnages* (Paris, Hachette, 1910, VIII-67 p.). — Adaptation faite avec beaucoup d'art.

S. ROCHEBLAVE. — *Agrippa d'Aubigné* (Paris, Hachette, 1910). — D'Aubigné méritait assurément de figurer dans la Collection des « Grands écrivains français ». Nous regrettons, avec M. Rocheblave, que l'édition Réaume ait exclu du glossaire de cet écrivain si personnel une œuvre aussi capitale que l'*Histoire universelle*.

Archivio glottologico italiano (Turin, Loescher, 1910). — M. Goidanich, professeur à l'Université de Bologne, a entrepris de continuer l'*Archivio glottologico italiano*, fondé par Ascoli. Le premier fascicule du 17^e volume vient de paraître; il contient, outre une préface du directeur et le commencement d'une étude de M. Malagòli sur les dialectes de la province de Reggio d'Emilie, deux articles de « commémoration » de M. Francesco d'Ovidio, le doyen des études glottologiques italiennes, sur Ascoli et Nigra.

René STUREL. — *Jacques Amyot, traducteur des Vies parallèles de Plutarque*, avec quatre fac-similés (Paris, Champion, 1909, XVI-646 p. petit in-8). — Il y a bien des thèses de doctorat qui ne valent pas ce mémoire du diplôme d'études supérieures. M. Sturel tire le meilleur parti de l'étude critique des manuscrits et des éditions, et commente avec beaucoup de sagacité les remaniements et les retouches.

J. HAAS. — *Neufranzösische Syntax* (Halle, Niemeyer, 1909, VII-493 p., in-8). — Livre tout à fait recommandable, avec de nombreux exemples, bien classés et généralement bien interprétés.

David Hobart CARNAHAN. — *Jean d'Abundance, a Study of his Life and three of his Works* (University of Illinois Bulletin, vol. VII, n° 1, 133 p.). — Les trois ouvrages ici publiés sont : le Joyeux mystère des trois Rois ; moralité, mystère et figure de la Passion de Notre Seigneur J.-C. ; le Testament de Carmentant.

Mary Rh. WILLIAMS. — *Essai sur la composition du roman gallois de Peredur* (Paris, Champion, 1910, v-123 p. in-8). — Ce travail intéresse nos études par la comparaison du roman gallois avec les romans français consacrés à Perceval.

Gabriel MAUGAIN. — *Documenti per la storia della fortuna del Fénelon in Italia* (Paris, Champion, 1910, XXI-229 p. in-8). — Ce volume est le premier de la 1^{re} série de la Bibliothèque de l'Institut français de Florence. Il nous renseigne abondamment sur les traductions italiennes des œuvres de Fénelon et les éditions françaises imprimées en Italie, et nous donne en appendice une lettre inédite (en latin) adressée par Fénelon au cardinal Noris en décembre 1697, au sujet du procès des Maximes des Saints.

Mémoires de la Société néo-philologique de Helsingfors, V (Paris, Champion, 559 p. in-8). — Ce beau volume est dédié à M. Werner Söderhjelm, fondateur du Club néo-philologique d'Helsingfors, à l'occasion de son cinquantième anniversaire. Nous y relevons les travaux suivants : « La construction du complément des comparatifs dans les langues romanes », par A. Wallensköld ; « Notice sur deux livres d'Heures enluminés du xv^e siècle », par Artur Långfors ; Liste, par M. Wasenius, des travaux finlandais consacrés à des questions de philologie romane ou germanique au cours des années 1906-1908. — Ont paru les nos 6-7 de 1909 et 1 à 4 de 1910, des *Neuphilologische Mitteilungen*.

Dans le fasc. 1-2, 1910, on trouve une note additionnelle de M. Långfors à la *Notice sur deux livres d'Heures* signalée ci-dessus.

Félix GAIFFE. — *Édition critique de l'Art poétique français de Thomas Sebillet* (Paris, Cornély, 1910, xxxi-226 p. petit in-8). — M. Félix Gaiffe a eu l'heureuse idée de réimprimer l'*Art poétique* de Sebillet, — qui méritait assurément cet honneur, — d'après l'édition de 1548, exécutée sous le contrôle de l'auteur. Cette réimpression soigneuse est accompagnée d'un commentaire fort utile et de l'indication des principales variantes des autres éditions ; elle est suivie d'un index et de la table des pièces de vers citées (quelques-unes non identifiées). A la différence de M. Chamard, dans son excellente édition de la *Deffence et Illustration*, M. Gaiffe ne relève pas toutes les variantes orthographiques, et il en donne une bonne raison : les modifications graphiques apportées à l'édition originale résultent des habitudes prises par les différents ateliers d'imprimerie et vont souvent à l'encontre des principes de Sebillet, qui est nettement pour l'orthographe phonétique contre l'orthographe étymologique. Une courte introduction résume ce qu'on sait de la vie et des œuvres de Sebillet, classe les éditions et précise l'esprit du commentaire.

Gustav George LAUBSCHER. — *The Past Tenses in French, a Study of Certain Phases of their Meaning and Function* (Dissertation de l'Université Johns Hopkins. — Baltimore, Furst, 1909 ; 61 p. in-8).

Hermann FREDENHAGEN. — *Ueber den Gebrauch der Zeitstufen und Aussageformen in der französischen Prosa des 13. Jahrhunderts, I Teil : die Zeitstufen* (Hamburg, 1910. Progr. 1013 ; x-40 p. grand in-8).

CHRONIQUE

VERSIFICATION FRANÇAISE. — L'exquise pièce d'Henry Bataille, *Le songe d'un soir d'amour*, qu'on a représentée cette année à la Comédie-Française, pourrait bien avoir une influence sérieuse et salutare sur notre versification. Ce n'est pas que les libertés légitimes dont use Henry Bataille soient nouvelles : mais on ne les rencontrait guère jusqu'à présent que dans des œuvres exubérantes, obscures ou déséquilibrées, qui compromettaient la bonne cause plus qu'elles ne la servaient. Un des premiers, Henry Bataille a osé, dans une œuvre d'inspiration presque classique, versifier pour l'oreille, sans s'inquiéter de l'œil, dont les susceptibilités sont d'ailleurs factices, malades en quelque sorte et parfaitement guérissables.

Comme le dit Maurice Grammont, dans son excellent *Petit traité*, il n'y a plus la moindre différence sensible, pour la finale, entre *bizarre* et *hasard*, entre *dé* et *idée*, et si les poètes peuvent rechercher une certaine alternance, pour éviter la monotonie, ce n'est plus entre les rimes qui se terminent et celles qui ne se terminent pas par un *e* qu'on a cessé de prononcer, mais entre les rimes qui se terminent par la voyelle tonique et celles qui se terminent par une consonne prononcée.

C'est ainsi que, dans les vers qui suivent, tirés de la préface en vers dont Henry Bataille a fait précéder sa pièce, *éveille* assone parfaitement avec *soleil*, et les quatre premiers vers finissent dans la prononciation par une consonne, tandis que les derniers finissent par une voyelle :

L'ombre de ce qui fut devant nous se projette
Sur le chemin qui va, sur l'acte qui s'éveille.

Ce qui est mort est encor là qui nous précède,
Comme le soir on voit, au coucher du soleil,
Les formes qu'on avait peu à peu dépassées
Envoyer leur grande ombre au loin, sur les allées...

Notez aussi l'hiatus « ce qui est », qui n'est pas plus déplaisant à l'oreille, ni même vraiment à l'œil, que celui qu'offre le mot « inquiétude ».

Malgré l'apparence, il y a aussi un hiatus dans ces vers de la *Furie* :

Et l'odeur des cyprès, chassant la myrrhe et l'ambre,
Répandit sa tristesse en notre *lit ardent*.

M. Jules Claretie a bien voulu me faire savoir que M^{lle} Roch ne fait pas la liaison *litardent*, « qui serait, dit-il, un peu comique ». Mais alors, pourquoi un poète se priverait-il de mettre dans un vers : « en son *défi ardent* ». Sarah Bernhardt, que je remercie de son obligeante communication, ne fait pas la liaison, — et il n'est pas contestable que ce soit la bonne diction, — dans ces vers de la *Beffa* de Jean Richepin :

Néri le *sut*, avec son frère il s'empara
De la belle à mon *nez en* narguant ma détresse.

Voilà ce que je *veux*, et *veux* avec fureur.

Et pourtant, j'avais *froid* au seuil de cette forge.

Si, malgré ma terreur,
J'avais mis à profit la *nuît* et ton erreur.

Qui s'avisera jamais de lier le *t* de *nuît* dans le vers de Hugo :

Et l'aube douce et pâle, en attendant son heure,
Semble toute la *nuît errer* au bas du ciel.

Dès lors, pourquoi hésiterait-on, dans des cas semblables, à employer, devant un mot commençant par une voyelle, les participes passés *su* et *né*, aussi bien que *il sut* et *mon nez*, *vœu* et *foi* aussi bien que *veux* et *froid*, et à terminer un vers par « l'ennui et la douleur » ?

Dans ce vers de Fernand Gregh (*Soir d'Athènes*) :

Et la mer moutonnait, bleue au large des îles,

si l'on remplaçait *mer* par un nom masculin tel que *flot*, « bleu au large des îles », qui se prononce exactement comme « bleue au large des îles », aurait-il rien de choquant, même pour l'œil ?

Qui niera l'harmonie de ce vers de Ronsard avec ses trois hiatus :

D'où es-tu, où vas-tu, d'où viens-tu à cette heure ?

Il y a certainement des hiatus désagréables; le poète doit les éviter, alors même qu'ils seraient dissimulés à l'œil par une consonne finale non prononcée, par exemple dans « un teint incolore ». Il doit chanter pour l'oreille, et non pas chanter pour l'œil, ce qui n'est pas moins ridicule que de peindre pour le nez, suivant la plaisante et très exacte comparaison de Puits-pelu.

Henry Bataille dit encore :

Plains-moi ! Je suis ta chose effondrée ! Tu me plains,
N'est-ce pas ?

Il est bien évident que l'*e* muet, même non élidé, ne doit plus compter *après une voyelle* dans le corps du vers, et que les poètes qui font des tours de force pour éviter de nommer dans un vers « la voie lactée » de son vrai nom, perdent leur temps et leur peine.

L. C.

NÉCROLOGIE

On nous annonce la mort prématurée de notre jeune collaborateur Emmanuëli, qui nous a donné de bons articles sur le parler des îles anglo-normandes.

Le Gérant, H. CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

GRAMMAIRE HISTORIQUE
DU
PATOIS PICARD DE DÉMUIN

II. — PHONÉTIQUE SYNTAXIQUE

§ 75. Quand un mot commence par plusieurs consonnes et que le mot précédent ne finit pas par une voyelle sur laquelle ces consonnes puissent s'appuyer, on introduit un *é* d'épenthèse :

émener se vague pa le corde, mener sa
vache par la corde.

élever se main, lever sa main.

tu n'édemannes point, tu ne demandes pas.
édepuis, depuis.

à chaque éstation.

C'est surtout le cas quand un mot commence par le préfixe re- (dont l'*r* est toujours absolument muet) :

j'éreviens, je reviens.

pour éle foire éretirer, pour la faire retirer.
il éreterne, il retourne.

Au commencement d'une phrase :

Éretirez vou capieu, retirez votre chapeau.

L'*i* du mot rien est traité comme une consonne :

i né se rappeloit pu d'érien, il ne se rap-
pelaît plus de rien.

Au commencement d'une phrase :

érien du tout.

Mais après des voyelles :

i' revient (à prononcer : ir-vient).
il o retornè (à prononcer ilor-tornè).
i' ne voit rien.

Le même phénomène a lieu si l'*r* appartient au mot précédent :

me povére file, ma pauvre fille;
l'un contére l'eute, l'un contre l'autre,

et dans le corps des mots :

bouguerment, bougrement.
auterment (comp. § 42).

Les monosyllabes che, de, le, je, me, te, se, que, ne, dont l'*e* est toujours absolument muet, et qui s'unissent au mot suivant, deviennent ainsi éche, éde, éle, éje, éme, éte, ése, éque, éne, toutes les fois qu'elles arrivent au commencement d'une phrase principale, d'un membre de phrase détaché, ou après un mot terminé par une consonne parlante :

Éle semaine passée, la semaine passée.
il o l'habitude éde venir, il a l'habitude de
venir.
éle servante éde nou moîte, la servante de
notre maître.
édepuis che tans-lo, depuis ce temps-là.

éle caleur d'éche fu, la chaleur du feu.
 j'éretorne éme langue, je retourne ma langue.
 o voit qu'éme suténe al brûle, on voit que
 ma soutane brûle.

il o toujours ése langue à che treu, il a
 toujours sa langue au trou (c.-à-d. à sa place,
 prompte).

fois vire éte puissance, fais voir ta puissance.
 ch'est les tiénes éque tu canches éde plache,
 ce sont les tiens que tu changes de place.

i se sert toujours éde grands mouts éque
 personne éne comprend point.

Quand deus de ces monosyllabes se rencontrent, on
 ajoute un *é* prosthétique au premier, si le mot suivant com-
 mence par une voyelle, au second si le mot suivant com-
 mence par une consonne :

éque t'est bête! que tu es bête!
 éje n'ai rien wardè, je n'ai rien gardé.
 pour qu'éje voiche, pour que je voie.
 Oui, men brafe, qu'éje li dis, Oui, mon
 brave, lui dis-je.

Dans les textes picards, on préfère écrire :

qué je voiche, dé che moîte (au lieu de d'éche
 moîte); on peut tolérer cette façon d'écrire parce
 qu'elle facilite la lecture.

enne aventure qué je vos vous raconter, une
 aventure que je vais vous raconter.

jé me sut levè, je me suis levé.

Voici un exemple de la rencontre de trois de ces mono-
 syllabes :

éje né me sut point foit prier, je ne me suis
 pas fait prier.

On écrirait mieux :

éje n'éme sut, etc.; me prent un *é* prosthétique qui sert d'appui aus deus consonnes ms; je prent un *é* prosthétique pour servir d'appui aus deus consonnes jn.

Rencontre de quatre monosyllabes :

I feut qu'éje t'éle diche. Il faut que je te le dise.

Les conjonctions parce que et puisque sonnent pasque, pusque devant des voyelles, et pacéque, pus-séque devant des consonnes.

La finale *-t* de la 3^e personne du pluriel du présent (laquelle se prononce toujours, v. § 91) reçoit de même un *é* d'épenthèse devant des consonnes :

Tous ches cochons i ne sé ressanneté point,
Tous les cochons ne se ressemblent pas.
I n'en veuté point. Ils n'en veulent pas.

La même horreur de l'accumulation des consonnes se peut observer dans le corps des mots; on dit p. e. justément = justement.

Après des voyelles, l'*e* de ces monosyllabes est toujours absolument muet :

da che villache, dans le village.
i' feut retorner se lanque sept fois da se
bouque, il faut retourner sa langue sept fois
dans sa bouche (à prononcer : i feurre tor-
nésie lanque sé foue dassé bouque).

§ 76. La désinence *-es* du pluriel des adjectifs féminins s'est conservée dans notre dialecte quand l'adjectif précède le substantif :

bellés-fames, belles femmes.

courtés-bottes, homme de petite taille.
à grannés lampèes, à grandes lampées.

La syllabe finale -es est donc traitée de la même manière que la syllabe initiale es-, p. e. dans estoile : estoile > étoile, belles_femmes > bellé femmes.

Si le substantif commence par une voyelle, l'e devient muet et l's se lie au substantif comme en français :

des béles_actions,
des vieiles_habitudes.

Mais on peut aussi faire sonner l'e, par analogie :

des bélé_s_actions.

Si deus adjectifs qui se suivent sont placés devant le nom, il faudrait que la finale -es se fût conservée (sous la forme de -é) dans tous les deus :

des bélé_s quiotés files, de belles petites filles.

On dit ainsi en effet; mais l'usage n'est pas fixé sur ce point; on entent aussi :

des béles quiotés files,
des bélé_s quiotés files,
des béles quiotés files.

Cette incertitude de l'usage s'explique parce que deus adjectifs coordonnés ne sont pas liés entre eus aussi intimement que l'adjectif se lie au substantif qu'il détermine; il y a entre eus une petite pause, de sorte que

des béles quiotés files

correspont aussi aus lois phonétiques.

Les deus autres manières de dire ne sont pas justifiées phonétiquement, mais dues à l'incertitude que la coexistence des deus premières a créée.

La même loi vaut pour les adjectifs déterminatifs monosyllabiques (l'article défini, les démonstratifs, les possessifs) : les, des, ches (qui remplit souvent le rôle d'article), mes, tes, ses se prononcent lé, ché, mé, té, sé devant un nom commençant par une consonne, tandis que l'*e* devient muet et l'*s* sonne comme *z* devant une voyelle :

més berbis, mais m's amis;
chés rues, mais, ch's amis;
tous l's ans;
aveu d's épinques, avec des épingles.

Mais quelquefois l'*e* se prononce, par analogie; on dit ch' salouettes et chés alouettes; ch's devient quelquefois s'z par assimilation :

s'z aveine, les avoines.

On dira chés alouettes surtout au commencement de la phrase; car, d'après § 75, une phrase ne peut commencer par deux consonnes, ou il faudrait les faire précéder d'un *é* prosthétique, ce qui arrive en effet :

éd's amis, des amis;
éd's apes, des arbres.

Dans le cas de ches, il y a en même temps assimilation; on dit :

éz-aveines, les avoines.
éz-alouettes.

(Les assimilations qui ont lieu en français dans le corps des mots ou dans la liaison et que l'orthographe néglige, se retrouvent en patois; si je tape, se prononce donc si ch' tape; avant une *s*, ce ch s'assimile tout à fait : si savois, si je savais; serai lo, je serai là).

§ 77. On sait qu'en français, les consonnes finales devenues muettes ressuscitent dans la liaison, c.-à-d. quand un mot proclitique (article, adjectif, pronom, adverbe, verbe) s'unit intimement à un mot tonique.

Dans la langue littéraire, la liaison est plus fréquente que dans le langage de tous les jours, sous l'influence de l'écriture. Dans le patois, la liaison est d'un emploi très restreint.

La liaison se borne dans notre patois aux cas suivants :

1° les *-s* des articles, des adjectifs (qualificatifs, possessifs et démonstratifs);

2° l'*s* du pronom-régime *les* ;

3° l'*l* du pronom *i* (= il et ils);

4° l'*n* des adjectifs possessifs *men, ten, sen*, et de l'adverbe *nen* (inde) (l'*e* de ces mots s'élide alors, voir la Morphologie);

5° le *t* des personnes de l'indicatif présent du verbe « être » :

éje sut, t'est,

il est, i sont

(le *t* de la 3^e personne s'est introduit dans la 1^{re} et la 2^e, voir la Morphologie);

6° l'*r* des prépositions *pa* (par), *pou* (pour) et *su* (sur).

Des pataquès, tel que *avant-z-hier*, se trouvent ici comme ailleurs.

§ 78. Toute syllabe qui commence par les nasales *m* et *n* a la propriété de nasaliser la voyelle précédente :

donnez-mé se prononce donc : donninmé;

à moins comme an moins,

à mesure comme an mesure.

a' ne vient mie comme an ne vient mie.

§ 79. *Faits divers.*

a) *al* (elle) devient *a'* devant tous les pronoms-régimes et les *ne* de négation :

a' n'iro point, elle n'ira point.

a' se voit rédui à rien, elle se voit réduite à rien.

a' me sanne in molet malate, elle me semble un peu malade.

b) La préposition *à* disparaît devant un nom commençant par une voyelle :

éje m'en vo Amiens.

éje m'en vo Ignaucourt.

c) La préposition *de* disparaît devant un *d* :

édevant dire quète cosse, avant de dire quelque chose.

(mais : édevant de parler).

(L'omission de la préposition *de* avant les noms propres de personnes est un fait morphologique.)

venir signifie « *venir* » et « *devenir* ».

III. — MORPHOLOGIE

§ 80. Le *genre* des substantifs du patois de Démuin diffère parfois de celui de leurs correspondants français ; ainsi *bourrique*, *couloire*, *cravate*, *dent*, *dragée*, *faim*, *garretier* (*jarretière*), *glu*, *gomme*, *loute* (*loutre*), *passoire*, *poute* (*poutre*), *prison*, *réque* (*règle*), *ringolisse* (*réglisse*), *soi* (*soit*), *tombe* sont du masculin.

Par contre, *ache* (*âge*), *air*, *carbonate*, *centime*, *chimetrière* (ou *chimentière*), *éclair*, *emplate*,

exampe, évangile, froid, honneur, légumme, manche (d'outil), orache, osière (osier), ouvrache, rhumme sont du féminin.

La cause de cette différence est à chercher dans l'article le, qui s'employait dès l'ancien temps pour les deus genres.

§ 81. Dans le vieus français, le génitif n'avait pas encore besoin de la préposition de ; on disait :

la maison le roi = la maison du roi.

Cet ancien usage s'est conservé dans notre patois avant des noms propres de personnes :

éche fiu Tintin Pierrou, le fils de Tintin
Pierrot.

éle suténe M. le curè, la soutane de M. le curé.
éle famme Gusse, la femme de G.

Après la préposition mon (chez), qui régit le génitif :

mon Roger, chez R.

§ 82. *L'article.*

L'article défini le est masculin et féminin en ancien picard ; la nécessité de distinguer les genres a amené le remplacement de l'article masculin par l'adjectif démonstratif che (= ce français) ; au pluriel, on dit ches pour les deus genres.

La déclinaison régulière est donc au singulier :

masculin :

éche moîte, le maître,
d'éche moîte, du —
à che moîte, au —

féminin :

éle fame, la femme.

d'éle fame, de la —

à le fame, à la —

Au pluriel :

ches moïtes,

ches fames.

Au datif du pluriel, nous trouvons régulièrement :

à ches moïtes,

à ches fames.

Mais au génitif et au datif du pluriel, les anciennes formes des et as se sont conservées :

des moïtes,

des fames,

as moïtes,

as fames.

Devant une voyelle, des pert son *e* (voir la Phonétique syntaxique) :

d's étoiles.

d's apes (des arbres).

En effet, l'ancien article masculin *le* n'est pas tout à fait disparu. Nous le retrouvons dans beaucoup de locutions :

édevant le mois d'eût;

fiche éle camp;

le soir;

sous les formes du et au :

os o offert du dur à ches capieus et pi du
dous à ches blancs bonnets.

au pu laids (aussi laids que possible).
au pu vite.

On peut dire que l'article che individualise; mais, dans des locutions adverbiales ou quand on ne parle pas d'un objet déterminé, on a encore l'ancien article le.

L'article che s'assimile à une s suivante :

s'saint, le saint.

L'article éle (= le), qui, d'après les lois phonétiques ne devrait s'employer que devant des consonnes, s'emploie par analogie aussi devant des voyelles :

éle école, l'école.

L'article ches devient éch'z-, éss-z-, éz- devant des voyelles (voir § 76) :

éz'z-aveines, les avoines.

Au commencement d'une phrase, l'é peut tomber :

s'z-aveines i sont-ti boines à coper?

Les formes françaises de l'article : au, la, s'emploient « comme marque de respect », c.-à-d. quand celui qui parle cherche à se rapprocher de la langue littéraire :

au bon Diu,
parler au roi,
i s'érequemanne à la Sainne Vierche.

(Voyez plus loin les adjectifs possessifs.)

§ 83. *Les adjectifs qualificatifs.*

Formation du féminin :

a) féminins en -sse :

bleu — bleusse,
nu — nusse,

dru — drusse,
 dossu (bossu) — dossusse,
 corrompu (qui se comporte mal) — corrom-
 pusse,
 gairnu (grenu) — gairnusse,
 maladiu — maladiusse.

La « spinta analogica » se trouve dans des adjectifs comme feu (faus) — feusse, épais — épaisse, et surtout dans les nombreux adjectifs en -eu = -osus (mal-héreus — malhéreuse, etc.).

b) féminins en -te :

α) sur (aigre) — surte,
 dur — durte,
 noir — noirete,
 meur (mûr) — meurte
 tèt (tendre) — tertte.

Ces féminins sont formés sur le modèle de :

court — courte,
 vert — verte,
 fort — forte, etc.
 β) nain — nainte,
 avant (profond) — avante,
 gniais (niais) — gniaite.

Tous les participes de la 2^e conjugaison :

fini — finite.

Ce sont les participes du présent et ceus du passé en -t (comme dit, foit) qui ont fait naître ces formes féminines :

heure induite (indue) :
 analogie de conduit, etc.

c) Tous les adjectifs (et substantifs) en -eu = -orem forment le féminin en -oire = -oria ; cette forme s'étend quelquefois, par analogie, aux adjectifs en -eu = -osum.

Les autres irrégularités apparentes s'expliquent par les lois phonétiques :

dous — douche,
fin — finne,
cœud (chaud) — cœute,
bieu (beau) — béle

(mais : bel et boin).

gros — grasse,
grous — grosse,
quiout (petit) — quiote,
viu (vieux) — vieille,
grand — granne.

Au pluriel du féminin, la terminaison -es est traitée comme l'ancien -es initial :

des bélés_files.

Devant une voyelle, l's sonne (= ʒ), l'è peut tomber ou se maintenir :

es béles_actions
ou des bélés actions.

(Voyez la Phonétique syntaxique.)

L'adjectif ne prend pas la marque du pluriel s'il forme avec son substantif une sorte de nom composé :

des joine hommes :

§ 84. *Les adjectifs et les pronoms possessifs.*

Les formes des adjectifs possessifs sont :

men, me¹;
 ten, te;
 sen, se;
 nou, vou, leu.

Selon les lois de la phonétique syntaxique, les formes men, ten, sen deviennent m'n, t'n, s'n devant une voyelle (ils s'emploient au féminin comme en français) :

m'n homme,
 s'n herpe.

Généralement, et surtout au début d'une phrase, ils sont précédés d'un *é* prosthétique :

ém'n homme,
 és'n herpe.

La même règle vaut pour les formes féminines devant une consonne :

éte sœur (ta sœur),

mes, tes, ses perdent leur voyelle devant une voyelle :

m's_~amis, mes amis.
 nou = notre et nos,
 vou = votre et vos.
 leu = leur et leurs;

la différence ne se sent que devant une voyelle, où l's de nou, vou, leu ressuscite :

nous_~ami,
 leus_~ami.

Les formes françaises mon, ma ne s'emploient qu'en parlant de proches parents; c'est une sorte de forme respectueuse :

1. A prononcer *m', t', s'* !

mon père,
 man mère.
 mon_onque.
 ma tante.

Les pronoms possessifs ont les mêmes formes pour le singulier et le pluriel des deux genres :

miêne, tiêne, siêne,
 note, vote, leute.

La forme féminine a donc été généralisée; l'intéressante forme leute doit son -t à l'analogie de note et vote.

On fait précéder ces pronoms de l'article le, les (pas de che, ches).

§ 85. *Les adjectifs et les pronoms démonstratifs.*

L'adjectif démonstratif coïncide avec l'article défini : che (chet) au masculin, le au féminin¹, ches au pluriel.

éche quiout-lo, ce petit-là;
 éle fois-chi, cette fois-ci;
 d'échet-homme, de cet homme.

Les pronoms démonstratifs sont :

cheti, celui (= ancien fran- cheti-lo.
 çais cestui). cheti-lol.
 cheti-chi².

Le féminin correspond au français :

chéle,
 chéle-chi,
 chéle-lol³,

1. chet au fém. dans quelques locutions : chet heure.
2. Au commencement d'une phrase : écheti-chi, etc., d'après § 75.
3. Aussi chélé-lol, pour séparer les deux parties du pronom.

Au pluriel, on ne distingue pas les genres :

cheu, ceus.

chête-lo, ceus-là, celles-là.

chêtes-lol;

ce dernier est le pluriel du féminin (vieux français *cestes*), employé pour les deux genres indistinctement.

Le pronom neutre « ce » a trois équivalents en patois :

1) **che** s'emploie comme en français : *ch'est, prens che qué tu veus;*

2) **chou** correspond au vieux français *ço* : *trouves-tu chou que tu cherches ?*

3) **chan** ; cette forme est difficile à expliquer ; Corblet donne *can que* = *ce que* (quantum ?) ; le vieux langage connaît un pronom *chen*, qui est peut-être une modification de *che*, moulée sur des doublets comme *ne* et *nén*, *me* et *mén*.

Probablement, il y a *quantum*, dont la consonne initiale a été changée par analogie des autres pronoms démonstratifs.

Le pronom neutre « cela » a deux équivalents :

1) **lo**, après une consonne **élo** (= *illud hac*).

2) **a** (= *illud protonique* ?)

Ce dernier se prononce souvent avec une aspiration forte, *ha*, de même qu'on dit aussi :

h'est vrai = *ch'est vrai*.

§ 86. *Les pronoms relatifs.*

On ne peut parler de pronom relatif que quand il est régime direct : *que*, *qui* correspondent au français.

Dans tous les autres cas, il y a l'*adverbe relatif que*, suivi d'un pronom personnel.

mi qu'éje sut vius, moi qui suis vieus.

ti que t'est joine, toi qui es jeune.

li qu'i brait, lui qui pleure.

elle qu'al rit, elle qui rit.

Vlo le moutarte qu'al monte à che nez
de Bébert, qui monte.

se commère qu'al rioit de l'aventure, qui riait.

Le sujet de la proposition relative peut être la troisième personne, même si elle dépend d'une première ou deuxième personne :

Ch'est mi qu'i se berlure.

Ch'est ti qu'i se passero de menger.

An nominatif, le pronom personnel est quelquefois supprimé, surtout devant le verbe être :

Vlo le fame qu'étoit da che train avec
nous, qui était.

« Dont » s'exprime donc par que suivi de l'adjectif possessif :

Toinout, qu'ése moison al venoit d'ête brû-
lée. T., dont la maison,

ou bien par que suivi du pronom personnel absolu avec
de :

Che laboureu que nou vaque al vient de li.

Le laboureur dont vient notre vache.

D'une manière semblable se traduisent par qui, avec
qui, etc. :

Che marchand éque j'ai 'tè refoit par li, le
marchand par qui j'ai été trompé.

Quand le pronom relatif précédé d'une préposition se rapporte à une chose, il faut employer en français le pro-

nom lequel; ce pronom se supprime tout à fait dans notre patois, de manière que la préposition se change en adverbe :

Eche pic qu'éje travaille avec, le pic avec lequel je travaille.

Ele voiture qu'éje sut venu dedens, la voiture dans laquelle je suis venu.

C'est donc la même construction qu'en anglais.

à qui, auquel se traduisent par que suivi du pronom personnel conjoint :

vlo le fame qu'éje li fois la charité tous les lindis, à qui, à laquelle.

§ 87. *Pronoms interrogatifs.*

Le pronom masculin est remplacé par quèche, suivi ordinairement d'une proposition relative :

Quèche qu'i te pale? Qui te parle?

Pour quèche? pour qui?

Quèche est une forme pétrifiée (= « qu'est-che », peut-être « qui est-che ») qui a remplacé le pronom « qui » même après les prépositions.

Le pronom neutre quoi est de même suivi d'une proposition relative, qu'il soit sujet ou régime :

Quoi que tu veus foire?

A quoi qu'ha sert?

Ce pronom s'emploie au discours indirect pour ce que :

Il o demandé à Joséphine quoi qu'i n'avoit de nouveau. Il a demandé à J. ce qu'il y avait de nouveau.

§ 88. *Les pronoms personnels.*

Les pronoms personnels absolus sont :

mi, ti, li;
nou, vou, eus.

mi et ti sont les formes anciennes picardes; li est l'ancien féminin, qui a supplanté le masculin, aidé de l'analogie de mi et ti; nou a un ou nasalisé (tandis que dans nou = notre, forme protonique, la nasale initiale n'a pas eu tant de force).

li s'emploie pour lui et pour soi; la forme féminine elle est rarement employée.

Après l'impératif, on n'emploie pas les pronoms absolus, mais les pronoms conjoints; il est à noter que l'e muet de me, te, le se change en é :

dis-mé! dis-moi!
tais-té! tais-toi!
dis-lé! dis-le!

Quand deus formes toniques se rencontrent après un impératif, le régime indirect précède le régime direct :

rendez-mé-lé!

Les pronoms personnels conjoints.

- | | | |
|--------------|----------------------------|-----|
| 1. sg. | je. | |
| 2. sg. | tu, avant une voyelle | t'. |
| 3. sg. | i, — | il. |
| | fém. a, al, — | al. |
| 1. et 2. pl. | os. | |
| 3. pl. | i, avant une voyelle. | |
| | il (pour les deus genres). | |

Les pronoms-régimes sont :

- | | | | |
|--------|-------|----------|--------|
| sg. 1. | me, | 2. te; | |
| pl. 1. | nous, | 2. vous; | 3. se. |

3. régime indirect : sg. li, pl. leus.

— direct : sg. le, pl. zé, z.

Pour la prononciation de je, me, te, le et se, voir les règles de la phonétique syntaxique (§ 75) :

éje vous salue.

i n' éle voyoit point.

j' éme truvois da che bous, je me trouvais
dans le bois.

Au pluriel, os s'emploie pour la 2^e et la 3^e personne (l's se prononce avant une voyelle); os est une forme abrégée de nos et de vos, née par aphérèse; puisque la personne du verbe est assez reconnaissable à la terminaison du verbe (-ons, -ez), on a pu négliger le pronom.

A la 3^e personne du pluriel, le masculin i, il s'emploie pour les deux genres, ce qui se trouve déjà en ancien français (= latin illi); on dit i devant une consonne, il devant une voyelle :

il iront;

mais on introduit une s devant y :

Feut-ti qu'is y voiche-te? Faut-il qu'ils y
aillent?

Cette s n'est pas organique, mais due à l'analogie de nous y, vous y, os-y.

li paraît l'ancien datif du féminin (illaec > *liei > li); mais lui protonique pourrait aussi devenir li (§ 46).

leu prend une s devant une voyelle, par analogie de nous et vous.

Quand deux pronoms-régimes de la 3^e pers. se rencontrent, ils se fondent, de sorte que li = le li, leu = le leu; c'est un phénomène phonétique, et non pas syntaxique.

Le régime direct les devient ζ , par assimilation :

tu 'z aimes, tu les aimes.

Devant une consonne, on ajoute un $\acute{e}$ analogique : zé vlo, les voilà.

tu zé fois souffrir.

C'est la coexistence de m' et mé, s' et sé, etc., qui a fait maître la forme zé à côté de ζ .

Ajoutons ici le pronom indéfini o, qui, lui aussi, prend une s devant une voyelle, et qui correspond au pronom français on, avec lequel il est sans doute identique ; la dénasalisation s'observe dans divers mots protoniques d'usage fréquent, l's s'explique par l'analogie du pronom o = nous, vous :

O foit comme o dit.

Qu'os est bête quant os est seu ! Qu'on est bête quand on est soûl !

Après un verbe en interrogation, notre patois emploie -ti aus trois personnes. La syllabe -ti n'est autre chose que le pronom de la 3^e pers. précédé de la terminaison -t du verbe qui s'est maintenue dans la forme interrogative : aime-t-il ? Cette syllabe s'est introduite dans toutes les personnes de la forme interrogative :

Eje dirai-ti oui ? Dirai-je oui ?

I feut-ti que j'éle diche ? Faut-il que je le dise ?

Qué malheur éque j'ai-ti ! Quel malheur ai-je !

Ce phénomène se retrouve d'ailleurs dans presque tous les patois français. Mais notre dialecte offre un autre phé-

1. Le pronom-sujet précède donc le verbe ; l'interrogation n'est marquée que par la particule -ti.

nomène de la même nature, c'est l'emploi du pronom personnel *jou* (= *jo* en vieux français) dans toutes les personnes de la forme interrogative.

L'ancien *jo*, forme tonique du pronom *je*, doit devenir *jou* (d'après § 38) :

peux-jou?

Cette forme étant d'un usage rare, on l'a prise pour une sorte de particule interrogative, et on l'a introduite dans toutes les personnes :

T'iros-jou? Iras-tu?

Is y sont-jou? Y sont-ils?

Mais cette particularité du patois de Démuin tend à disparaître; *-jou* n'est plus guère employé comme particule interrogative par la jeune génération.

Règle syntactique : Les pronoms personnels doivent s'exprimer devant tous les verbes, même lorsque le substantif sujet est lui-même exprimé :

Eche beÿger i dit, le berger dit.

*El béle dame al appelle ém'n aigneu, la
belle dame appelle mon agneau.*

*Oui, qu'i reprent l'eute clerc notaire.
Oui, reprent l'autre clerc.*

§ 89. *Les adverbess pronominaus.*

L'adverbe *hic* est devenu *y* comme en français; mais dans la locution *il y a* (ancien français aussi *il a*, sans adverbe), le picard a introduit *inde* au lieu de *hic*; on dit :

i n' o = *il y a*.

i n'éro = *il y aurait*.

i n'avoit = *il y avait*.

i n'o ieu = *il y a eu*.

La négation *ne* (qui, au reste, n'est pas obligatoire en picard) se font avec cette *n* :

i n'o mie moyen, de manière que la même locution picarde « *i nen o* » correspond aux locutions françaises « *il y en a* » et « *il n'y en a* » :

i nen avoit coire, *il y en avait encore*.

i nen o point, *il n'y en a pas*.

L'adverbe *inde* a donné dans notre patois quatre formes :

1) *en*, 2) *n'*, 3) *né*, 4) *nen*.

1) La forme *en*¹ représente le développement régulier de *inde* ; mais elle ne se trouve qu'après des consonnes :

j'en avois sorti, *j'en étais sorti*.

os povez m'en apporter enne manne.

tout le monne en o ri ne m'en parlez point :

2) Après une voyelle, la voyelle de *en* est absorbée, il ne reste que *n*, qui a pourtant la force de donner à la voyelle précédente un timbre nasal :

i n'est resté enne goutte, *il en est resté une goutte*.

i n'est venu à bout, *il en est venu à bout*.

qu'i n'o bien ri, *qui en a bien ri*.

i n'o bu, *il en a bu*.

3) Après un impératif, *n'* devient *né* (de même que *-le*, ou plutôt *l'*, devient *lé*) qui nasalise la voyelle précédente :

foi-né, *fais-en* !

demandons-né, *demandons-en* !

prendé-né, *prenez-en* !

1. N'oubliez pas que *en* se prononce toujours comme *i n*.

4) La forme *nen* se trouve au commencement et dans le corps d'une phrase :

Nen vlo un ! en voilà un !

éje nen retiens, j'en retiens.

i nen savoi assè, il en savait assez.

i nen sont venus à bout, ils en sont venus à bout.

à ne point nen vir éle bout, à ne point en voir la fin.

sans nen demander pu long, sans en demander davantage.

Dans ces deux dernières phrases, on pourrait supposer que la nasale du mot précédent s'est liée à *en*.

Nen est un composé de *ne* (négation) et *en* dans les exemples suivants :

o n'en voit point de pareile.

ses pratiques i n'en veute-té point, ses pratiques nen veulent pas.

Mais comme la négation ne n'est pas obligatoire en picard, *nen* peut être pris pour *en*.

Nen résulte enfin de la rencontre de *ne* (= *y* français) de la locution *i n'o* (il y a) et de *en* :

i n'en o ieu un, il y en a eu un.

i n'en avoit coire, il y en avait encore.

C'est ainsi que *nen* a pu être pris pour un adverbe simple équivalent à *en*, que l'on emploie au commencement de la phrase et partout où l'on tient à la clarté de l'expression, où la forme ne paraît trop faible ou ambiguë.

Quand l'adverbe *en* est précédé du pronom-régime indirect *li*, ce dernier s'assimile, de manière que *gny en* correspond à lui *en* ; la voyelle précédente est nasalisée :

os ne gny en donnerons, nous lui en donnerons.

i ne gny en portero, il lui en portera.

LE VERBE

§ 90. *Les terminaisons.*

Les terminaisons du présent sont les mêmes qu'en français, excepté à la 3^e personne du pluriel, où le -t final s'est conservé et se prononce encore :

i donne-te, ils donnent.	i peute, ils peuvent.
i finite, ils finissent.	i rente, ils rendent.
i tiente, ils tiennent.	il écrite, ils écrivent.
i rechute, ils reçoivent.	i doite, ils doivent.
i saite, ils savent.	

On voit que cette terminaison s'ajoute à la forme du singulier (qui est, comme en français, la même pour les trois personnes), tandis qu'à la première et à la deuxième personne du pluriel, le radical a souvent une autre voyelle et conserve sa finale (os finissons, os écrivons, os tenons, os povons, etc.).

Le *t* final ne se prononce pas dans les quatre verbes *i sont, il ont, i vont, i font.*

Le *subjonctif* a la désinence caractéristique *che*, qui s'ajoute au singulier de l'indicatif, si celui-ci est terminé par une voyelle ou par une *r* :

qu'i doiche, qu'il doive.	qu'i dorche, qu'il dorme.
qu'i finiche, qu'il finisse.	qu'i meurche, qu'il
qu'i renche, qu'il rende.	meure.
qu'il écriche, qu'il écrive.	qu'i juche, qu'il joue.

Aus autres verbes¹, on dit comme en français :

qu'i donne.

Ce *ch* est intercalé devant le *t* de la troisième personne du pluriel :

qu'i doichē-te,
qu'i finiche-te,
qu'i dorche-te, qu' juche-te, etc.

(A la première conjugaison, cette personne est en général identique à l'indicatif : qu'i donne-te.)

Le *ch* du subjonctif s'ajoute aux terminaisons -ons, -ez de tous les verbes :

qu'os donnonche,	qu'os devéche.
— donnéche.	— finissonche.
— devonche.	— finisséche.

L'origine de cette forme est à chercher dans le subjonctif de quelques verbes très fréquents, comme *faciam*, *sapiam*.

Les terminaisons de l'*imparfait* sont :

Sg. 1. -ois.	plur. 1. -oimes.
2. -ois.	2. -oites.
3. -oit.	3. -aint.

(Les *s* et les *t* des finales ne sonnent jamais sur la voyelle initiale du mot qui suit, ils sont toujours absolument muets.)

Le singulier offre les mêmes terminaisons que le français (où elles ne sont réduites à -ais, -ait que depuis deux siècles); la première et la deuxième personne du pluriel sont des formes du passé défini (qui n'existe plus dans

1. C. -à-d. la plupart des verbes de la première conjugaison.

notre patois) avec la voyelle caractéristique de l'imparfait ; la troisième personne du pluriel s'explique par l'absorption de l'*a* de la désinence bas-latine : *-éant > *-ént > -ain (§ 22).

Mais la voyelle *oi* offre quelques difficultés, car elle se prononce de deux manières :

oè à la 1^{re} pers. du sing. et à la 2^e du pluriel ;

oé à la 2^e et 3^e pers. du sing. et à la 1^{re} du pluriel¹.

oè à la 1^{re} pers. du sing. est sans doute le développement spontané de -éam ; oé à la deuxième du sing. pourrait s'expliquer par l'influence de l'*s*, à la première du pluriel par l'influence de la nasale ; oé à la 3^e du sing. serait dû à l'analogie de la deuxième ; mais n'attendrait-on plutôt l'inverse, la 3^e de l'imparfait étant infiniment plus fréquente que la deuxième ?

À la deuxième du pluriel, on attendrait oé, à cause de l'*s* de l'ancienne terminaison -astes, -istes ; on peut supposer que la fusion des formes de l'imparfait et du passé défini n'a eu lieu qu'à une époque où l'*s* de -astes, -istes était déjà disparue.

Le *futur* a les mêmes terminaisons qu'en français (à la 2^e et 3^e du sing. -o au lieu de *a* d'après § 12) ; le *conditionnel* a les désinences de l'imparfait.

§ 91. *Les temps.*

Le patois de Démuin a perdu le passé défini (dont les restes se sont fondus dans le pluriel de l'imparfait) et le subjonctif de l'imparfait. En revanche, il a créé deux temps composés :

1) j'ai ieu cantè, « j'ai eu chanté », c'est-à-dire j'eus chanté.

1. Les gens âgés prononcent ou è, ou é.

Ce temps, qui est d'un usage très fréquent, remplace le passé antérieur du français.

2) j'avoï ieu cantè, « j'avais eu chanté » ; c'est une sorte de plus-que-parfait antérieur, pour indiquer une action qui eut lieu avant celle que l'on raconte.

(Ajoutons ici, pour éviter des erreurs de prononciation, que les finales muettes des verbes auxiliaires — si l'on veut bien les écrire — ne doivent jamais sonner sur la voyelle initiale du participe suivant; donc, si l'on trouve quelquefois dans les textes modernes : t'os ieu, os avons ieu, os avez ieu, il avoit ieu, il avaint ieu, n'oubliez pas que ces *s, t, z* sont *toujours muets*.)

LE RADICAL DU PRÉSENT

§ 92. *Première conjugaison.*

Nous nous contenterons de citer les premières personnes du singulier et du pluriel.

a) les verbes en -eler :

j'appèle — os appelons.

éje canchéle — os canchelons.

De même jeter :

éje jéte — os jetons.

L'analogie de ces verbes a entraîné les verbes en -bler, -gler, -cler, -pler :

éje doubéle — os doublons.

éje cherquéle — os cherclons.

éje jenguéle — os jenglons.

éje peupéle — os peuplons.

Lever et ses dérivés (alever, élever, relever, soulever) présentent dans la forme tonique du radical une voyelle qui vient d'un ancien *ie* (cp. § 14 et 25).

jé ieuf — os levons.

j'aïeuf — os alevons.

Les verbes avec un *é* au radical se conjuguent comme en français, conformément aux lois phonétiques :

éje pèque — os péquons (pêcher).

éje bèque — os bëguons (bégayer, = bégayer).

b) Les verbes en *-eter* ; dans ces verbes, la forme atone du radical a supplanté la forme tonique :

éje feulte — os feultons (feuilleter).

j'épouste — os époussetons.

c) Les verbes en *-ier* ; la diphtongue *ie* est née d'un *a* après une palatale ; elle ne se trouve donc qu'à l'infinitif et à la deuxième pers. du pluriel ; à la première du pluriel, l'ancien *-iens* a été remplacé par *-ions* :

éje wite — os widions (vider).

éje laisse — os laissions.

d) Les verbes en *-iner*, *-imer*, *-igner*.

La voyelle est nasalisée quand elle est accentuée ; gn pert son élément palatal à la fin des mots (§ 69).

j'envrimme — os envrimons (envenimer).

j'adevinne — os adevinons (deviner).

éje rensinne — os rensignons.

§ 93. *Deuxième, troisième et quatrième conjugaisons.*

a) Verbes inchoatifs : leur conjugaison est analogue à la conjugaison française :

éje finis — os finissons (3^e pl. i finite).

On s'attendrait à *ch* au lieu de *l'ss*; il faut donc supposer une base **finisso*, **finissis*, au lieu de **finisco*, **finiscis*.

b) Les quatre verbes *partir*, *seutir* (= sauter), *sor-tir* et *vêtir* se conjuguent sur la première conjugaison :

éje parte — *os partons* (3^e pl. *i' parte*).

Nous grouperons les autres verbes par rapport au français :

a) Le radical présente les mêmes différences qu'entre la forme tonique et la forme atone du français; nous ajouterons, en parenthèse, la 3^e personne du pluriel, pour montrer que la terminaison *-te* s'ajoute au singulier tel qu'on le prononce aujourd'hui, sans aucun égard à la finale primitive du radical :

<i>éje dors</i>	—	<i>os dormons</i> (<i>i dorte</i>).
» <i>mens</i>	—	» <i>mentons</i> (<i>i mente</i>).
» <i>sers</i>	—	» <i>servons</i> (<i>i serte</i>).
» <i>tiens</i>	—	» <i>tenons</i> (<i>i tient</i>).
» <i>viens</i>	—	» <i>venons</i> (<i>i vient</i>).
» <i>vois</i>	—	» <i>voyons</i> (<i>i voit</i>).
» <i>sais</i>	—	» <i>savons</i> (<i>i saite</i>).
» <i>peus</i>	—	» <i>povons</i> (<i>i peute</i>).
» <i>dois</i>	—	» <i>devons</i> (<i>i doit</i>).
» <i>écris</i>	—	» <i>écrivons</i> (<i>il écrit</i>).
» <i>suis</i>	—	» <i>suivons</i> (<i>i suite</i>).
» <i>parois</i>	—	» <i>paroissons</i> (<i>i paroite</i>).
» <i>bois</i>	—	» <i>buvons</i> (<i>i boite</i>).
» <i>veus</i>	—	» <i>volons</i> (<i>i veute</i>).

Ce verbe signifie vouloir et valoir; *volet* et *valet* donnent dans notre patois le même résultat, *veut* (cp. § 8 et 29); c'est pourquoi *valons* a été remplacé par *volons*;

le remplacement de l'*a* par l'*o* a été facilité par la labiale initiale :

éje fois — os foisons (i font).
(» besons).

La forme foisons correspond parfaitement aux lois phonétiques (§ 2 et 53); l'usage si fréquent de ce verbe a amené la forme raccourcie :

besons (bzon).
éje meurs — os moirons (i meurte).

(Quant à l'*oi* de moirir, voir la phonétique § 37).

b) Les verbes bouillir et prendre ont gardé leurs radicaux plutôt qu'en français :

éje bous — os boulons (i boute).
éje prens — os prendons (i prente).

c) La voyelle du pluriel s'est introduite dans le singulier :

j'èrechus — os rechuvons (i rechute) (recevoir).

Celle du sing. s'est introduite dans le pluriel :

éje mœus — os mœulons (i mœute)
(moudre).
éje cueus — os cueudons (i cueute)
(coudre).

d) Le radical des verbes plaindre, craindre, joindre, etc., a subi l'influence de l'infinitif (qui est aujourd'hui plainne, etc., mais qui avait autrefois la même forme qu'en français, § 70); en outre, il y a l'analogie des verbes prendre, rendre, pendre, etc. :

éje plains — os plaindons (i plainte).
» joins — » joindons (i jointe).

éje peins — os peindons (i peinte).

» crains — » craindons (i crainte).

L'influence de l'infinitif se fait encore sentir dans :

éje cœus — os cœudons (i cœute) (coudre).

e) L'influence du verbe foire a changé le radical du verbe quère (choir) :

éje qués — os quésons (i quète).

Pour expliquer cette analogie, il faut se rappeler que foire et quère, fois et qués sont des rimes suffisantes dans la prononciation picarde.

§ 94. *Du futur.*

menare habeo > marai.

tenire habeo > tarai.

venire habeo > varai.

bajulare habeo > barai.

volere habeo |

valere habeo | > vorai.

Ces futurs se caractérisent par l'absence du *d* intercalé en français entre *l* et *n* du radical et *r*; sur la dénasalisation et la voyelle irrégulière des trois premiers, v. § 48. Ces formes picardes sont plus vieilles que les formes françaises; menare habeo, volere habeo étaient déjà devenus des formes verbales simples en picard à une époque où l'on distinguait encore les deux parties en français. Les formes mènerai, tiendrai, vodrai, qui se trouvent aussi dans notre patois, sont dues à l'influence de la langue littéraire.

Les formes parai (à côté de prendrai), apparai (apprendrai) sont d'autant plus remarquables que prendre a conservé son radical prend- au présent et à l'imparfait; il est donc plus probable que prendrai est la

forme organique et que parai (*prarai > parai, par dissimilation) est dû à l'analogie de tarai.

Le verbe folloir (falloir, par analogie de vouloir) fait au futur i feudro et i foro; il semble que le premier soit influencé par le français.

Dans quelques verbes, la forme atone du radical du présent s'est introduite :

éje mœulerai (je moudrai),

à côté de mœurai.

éje paraisserei, connaisserei,

à côté de paraïtrai, connaïtrai.

éje buvrai,

à côté de boivrai.

La forme trouvarai (trouverai) est peut-être moins due à l'analogie qu'à la difficulté de prononcer tr et vr dans la même syllabe.

Signalons encore les formes érai (aurai) et sérai (saurai), dont l'*é* vient probablement d'un ancien eu (§ 43), voirai (verrai), et envoieurai qui ont conservé la voyelle de l'infinitif, suivrai (suivrai) formé de l'infinitif suivre (v. § 96), et morrai (mourrai), qui présente un *o* au lieu de l'*oi* de l'infinitif (moirir).

Les verbes de la première conjugaison en -eler, -bler, -gler, -pler forment leur futur d'une façon analogue au présent : j'appèlerai, éje doubèlerai, etc.; les verbes en -fler, p. e. souffler, qui font au présent éje souffle, font de même au futur éje souffèlerai.

Les verbes en -brer, -trer, -vrer forment le futur en -errai :

éje démemberrai,
j' enterrai (j'entrerai),
éje déliverrai.

§ 95. *L'infinitif et le participe passé.*

Les anciens infinitifs en -ier se sont conservés : widier (vider), laisser, pissier, etc. ; quelques-uns ont été remplacés par des infinitifs en ir : enn timer (ennuyer) par l'influence du substantif ennui et le singulier j'ennui, séqu ir (sécher) par l'influence des autres verbes en -ir dérivés d'adjectifs (rougir, etc.).

toussir (tousser) a conservé la forme latine,
s'assir (s'asseoir) vient du latin assidere,
vir (voir) et ses dérivés (entervir, etc.) ont
peut-être subi l'influence de aoir (entendre) et
sentir,

seutir (sauter) celle de bondir (mais il se conjugue sur la première conjugaison : éje seute); osoir, prou-voir, et tr(o)uoir (qui se conjuguent aussi sur la première conjugaison) s'expliquent par l'analogie de pouvoir; quère (cheoir, tomber) vient du latin cādere, tandis que le français cheoir vient de cadère, suivre (suivre) est parfaitement régulier, tandis que le français y a introduit la finale du radical atone; queurre (= latin quaerere) qui ne s'emploie qu'à l'infinitif, est irrégulier dans sa voyelle; poissier (paître) est une forme récente forgée sur le radical atone, refroidier correspond au latin re frigidare.

Encore un mot sur les infinitifs en -nne (plainne plaindre, peinne peindre, ponne pondre, aveinne = *ab-emere, etc.). Ces formes remontent à d'anciens infinitifs en -ndre; la désinence -re est tombée, et -nd final est devenu nn (v. § 70). Dans les verbes latins en -ngere

(plangere, fingere, pingere, jungere), l'analogie a fait substituer un radical en -nd à l'ancien radical en -gn : os plaindons.

Les participes.

devè, dû ; cette forme, très récente sans doute, a supplanté *deu, parce que cette dernière forme était isolée ;

seu (saptus), peu (potutus), queu (cadutus) correspondent aux lois phonétiques (§ 41) ; sui (suivi) est forgé sur l'infinitif.

Le participe du verbe avoir présente un *i* énigmatique : ieu.

Les participes en -t (comme conduit, dit) ont influencé tous les participes de la 2^e conjugaison (fini, finite).

Le participe de prendre a adopté la voyelle du présent : prens ; la nasale se trouve aussi dans les dérivés :

surprinse, la surprise ;

le substantif prise (de tabac) n'est pas indigène.

Les verbes en -ir qui ne forment pas le radical du présent en -iss, se conjuguent comme les verbes de la quatrième conjugaison, ce qui a causé des participes en *u* :

boulu, cueulu (cueilli) ;

on dit aussi seutu (sauté), qui se retrouve dans beaucoup d'autres patois (p. e. en champenois).

§ 96. *Faits divers.*

être fait au présent :

éje sut, t'est, il est ;

le *t* muet sonne sur la voyelle du mot suivant dans les trois personnes ; la troisième personne a influencé les autres, étant la plus fréquente.

avoir fait au présent j'ai, t'os, il o, selon les lois phonétiques ; à la première personne du pluriel, il y a une forme raccourcie os ons à côté de os avons.

Les deus auxiliaires et le verbe savoir sont les seuls verbes qui aient conservé un reste de l'ancien subjonctif de l'imparfait dans leur subjonctif du présent :

qué je fuche,
qu'os fussionche,
que j'euche, qué je seuche,
qu'os eussionche, qu'os seussionche.

Le subjonctif de ces verbes fait office d'impératif :

fuche, fussions, fussiez,
euche, eussions, eussiez,
seuche, mais seuchons, seuchez¹.

L'è du participe été s'élide après une voyelle :

il o 'tè, il a été.

aller fait au présent éje vos, tu vos, i vo ; mais l'ancienne forme de la première personne (vos) s'est conservée au subjonctif qu'éje voiche.

Les verbes en -uer (juer, puer, ruer, suer, tuer) changent u en ou devant un o (c.-à-d. à la première personne du pluriel et à l'imparfait) :

os rouons, éje rouois.

La 2^e personne du pluriel de foire est os foites ou foisez, celle de dire est os disez.

Les subjonctifs organiques du français (tels que puisse,

1. Fusion d'un ancien subjonctif du présent (sapiates > *sachez) et de celui de l'imparfait (sapuissetis > *seussiez).

veillance, fasse) sont remplacés par des formations récentes :

peuche — povonche,
veuche — volonche,
foiche — foisonche ou besonche.

Ed. HRKAL.

ÉTUDES DE GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE

XII. — MOTS EN COLLISION

A. — LE COQ ET LE CHAT

I. — La carte 320 de l'*Atlas linguistique* est consacrée au coq ; elle nous montre les parlers de la Gaule romane recourant, pour nommer cet animal commun dans tout le pays, à des mots très divers : représentants ou dérivés de *gallus*, représentants ou dérivés de *pullus*, formes variées ou dérivés du type français *coq* ; d'autres types encore, moins largement représentés que ces trois premiers, arrivent parfois à couvrir des territoires étendus.

Le sud-ouest, qui nous a posé déjà bien des problèmes, nous présente de nouveau ici un complexe de formes tout particulier et qui demande explication. Il nous a paru que cette explication devait être cherchée pour une part dans le besoin permanent d'adapter l'expression aux modalités de la pensée et de faire passer dans les mots les distinctions entre les objets, et pour une autre part dans une rencontre formelle, un véritable accident, une collision entre deux mots qui se sont heurtés dans leur marche phonétique. Cet accident ne serait pas un fait unique dans l'histoire des parlers gallo-romans, telle que nous la révèle l'étude géographique : l'on a déjà examiné un cas semblable

dans l'étude sur *Mulgere*, *molere*¹ ; nous nous proposons maintenant d'en étudier d'autres qui se sont produits dans des circonstances diverses et ont eu des conséquences d'inégale gravité ; l'histoire des équivalents de coq dans le sud-ouest nous fournira le premier cas et le plus simple.

2. — LECTURE DE LA CARTE

Notre carte nous montre l'aire bleue des représentants de gallus (*gal*, *džau*, *jo*) étendue du centre de la Gaule à l'Espagne sans solution de continuité, car les points 786 et 787, s'ils ne possèdent pas gallus, en ont du moins un descendant, *galinat*.

Cette aire bleue enferme complètement en Gaule, — et l'espagnol *gallo* doit compléter la barrière au sud, — deux aires contiguës :

une aire rouge constituée par des représentants ou des dérivés de pullus : *pul* (teinte continue), *pul* (barres horizontales), *put* (barres verticales), *pulet-puret* (points)

une aire jaune constituée par deux types particuliers à cette région et inconnus partout ailleurs au sens de coq, *azā*, c'est-à-dire faisan (teinte continue) et *bigey*, c'est-à-dire vicaire (barres verticales) ; ces deux types sont nettement séparés : vicaire au nord, faisan, plus répandu (24 points contre 7) au sud ; deux points dans l'aire jaune présentent des formes doubles que nous avons notées par un cercle rouge à 648 (*puk* à côté de *ajā*), par une croix bleue à 691 (*gālō*, au sens de « mauvais coq », à côté de *azā*).

A la lisière de l'aire jaune apparaît sur trois points la forme française commune *kok* (teinte violette) : elle a été

1. *Revue de philologie française*, XX (1906), 90 sq.

recueillie seule à 678, en concurrence avec *pu* à 658, avec *gal* à 649.

Aus trois points 685, 691 et 693 un trait rouge indique la présence dans l'aire jaune de représentants de pullus, *puty* ou *pute*y, avec le sens de « poussin ».

Enfin la ligne de traits noirs qui partage tout le domaine étudié marque la limite septentrionale et orientale de la région gasconne où *-ll-*, devenu final, aboutit à *-t*, *-ty*, etc., région déterminée d'après le mot *kol*, de collum (carte 320); nous verrons que la détermination de cette frontière n'est pas sans intérêt pour le problème qui nous occupe.

3. — COUCHES SUPERPOSÉES

Quels sont les rapports historiques des divers types que nous venons de situer géographiquement ? Qu'est-ce d'abord que la frontière entre l'aire bleue et les aires jaune et rouge ? Marque-t-elle, comme d'autres frontières dans la même région, la limite momentanée des progrès d'une forme septentrionale refoulant les formes méridionales et envahissant leur ancien domaine ? Ou, tout au contraire, marque-t-elle la limite momentanée des pertes subies par une forme principale ancienne sur laquelle empiètent des types régionaux ?

Qu'est-ce ensuite que la frontière entre l'aire jaune et l'aire rouge ? Limite entre deux formes anciennes ? Limite entre deux types régionaux développés séparément et venus en contact, ou peut-être en conflit ? Ou bien limite momentanée des progrès d'un type développé aux dépens de l'autre ?

1. — Du côté de l'aire jaune nous avons la certitude que ni *faisan*, expression inexacte¹, ni *vicaire*, expression méta-

1. Elle reste inexacte, quelle que soit la variété de gallinacés à qui l'on ait appliqué d'abord le nom de « faisan », f. véritable ou coq de

phorique, quelle qu'en soit la valeur d'image, ne sont des mots primaires : ils se sont, à coup sûr, développés sur le territoire et aus dépens d'une désignation antérieure du coq. Celle-ci, étant donné l'entourage actuel de l'aire jaune, ne peut guère avoir été que *gallus* ou *pullus*. La forme *gało* à 691 donnerait à croire que le territoire de *azā* appartenait jadis à *gallus* qui, aujourd'hui recouvert par la couche nouvelle, affleurerait encore en un point isolé et sous une forme dérivée. Mais il faudrait être assuré que *gało* est un mot autochtone, et nous n'avons pour l'instant aucun moyen sûr de résoudre ce problème d'ailleurs secondaire.

Il est plus intéressant de constater la présence dans l'aire jaune, aus points 680, 681, 683, 690, 691 et 693, de représentants de *gallina* (*garios*, *garyas*, etc.; carte 1071). Il n'y a pas en effet de raison de croire que ce mot ne soit pas ici d'importation primitive et il est peu probable qu'il ait été importé sans son masculin *gallus*. Il ne s'ensuit pas toutefois que *azā* et *bigey* aient directement recouvert la couche primaire de *gallus* : au cas où *pullus*, lui aussi, serait, dans l'aire rouge, un nouveau venu et un envahisseur, il pourrait avoir d'abord recouvert *gallus* dans tout le sud-ouest pour disparaître ensuite, à son tour, sous l'aire jaune actuelle.

II. — Un premier examen paraît d'autre part attester que *pullus* est, là où il est représenté aujourd'hui, un mot primaire. Il se rencontre en effet, avec ce même sens de coq, dans des régions de la France sans aucun point de contact entre elles, où il n'a pas pu être introduit par le français commun qui ne le possède pas : outre l'aire méridio-

bruyère (cf. Mistral, *feisan*, et Littré, *faisan*), avant de l'attribuer au coq domestique.

nale qui nous occupe, on le rencontre dans l'Est, des Vosges à la Savoie. Cette répartition géographique serait bien le fait d'un mot d'importation latine primitive ; et, comme il est improbable que le latin ait importé partout pullus, qui aurait par la suite cédé une partie importante de son domaine à un gallus revenu on ne saurait d'où, il resterait à admettre que le latin a importé simultanément et implanté dans des régions diverses gallus et pullus.

L'hypothèse ne nous paraît ni probable ni nécessaire. Gallus et pullus ne sont pas en effet des mots indifférents, de valeur sémantique strictement égale, et dont on ne peut expliquer la répartition présente que par les hasards d'une distribution primitive : s'il n'y a pas nécessairement lutte entre eus, il est du moins naturel que l'un supprime l'autre dans sa fonction la plus générale sur des points parfaitement indépendants. Celui des deux qui a cette force naturelle de conquête, c'est pullus, et il la doit à son sens premier de « petit », de « jeune » ; non point parce que ce sens a quelque chose de diminutif et par suite d'affectueux, de facilement applicable à un animal domestique et souvent familier, mais parce qu'il est en relation étroite avec la réalité à exprimer. Que demande-t-on en effet dans une basse-cour ? Des poules *jeunes*, un coq *jeune* ; l'on achète des *poulettes* et l'on fait fi des vieilles poules, et de même des vieux coqs. Que le nom de la bête jeune, demandée le plus souvent, devienne l'appellation technique normale et relègue dans des acceptions plus ou moins péjoratives le nom primitif, qui ne donne aucune indication d'âge, c'est un fait dont la répétition sur divers points ne saurait nous étonner. C'est ainsi que s'expliquent, au moins en partie, les poulet et cochet que nous voyons sur plusieurs points de la France, et en particulier à 697 et 733, se substituer à poul, coq, etc.

Il n'y a donc pas de raison de croire que *pullus* n'ait pas, dans l'aire rouge, passé du sens de « jeune » au sens général de « coq », et n'ait pas supplanté dans cette dernière fonction un mot antérieur ; la situation géographique de l'aire méridionale de *pullus* entourée par *gallus*, le fait que *gallina* se rencontre ici comme dans l'aire jaune, nous forcent à croire que ce prédécesseur de *pullus* a été *gallus*.

La succession des formes est ici très simple, mais il nous reste à déterminer quelle elle a été dans l'aire jaune ; nous avons à examiner deux séries possibles :

gallus → *pullus* → *āzā*, *bigey*,
ou *gallus* → *āzā*, *bigey*.

III. — Si *pullus* a recouvert *gallus* dans l'aire jaune comme dans l'aire rouge, quelle forme particulière y a-t-il prise ? Certainement la forme *put* comme dans la partie de l'aire rouge la plus voisine (barres verticales). L'aire jaune et cette partie de l'aire rouge (sauf un point) sont en effet comprises dans le territoire où la finale *-ll* est devenue *-t*, tel que l'on peut le déterminer aujourd'hui encore à l'aide des représentants du latin *collum* > *kot* (ligne de traits noirs de notre carte).

Put a vécu dans l'aire rouge sans accident grave : *puret* à 697 est le résultat du rajeunissement sémantique que nous avons étudié ci-dessus ; la dentale finale de *put* a pu être ébranlée par les frottements syntactiques ou à la suite d'altérations occasionnelles, comme le montre la curieuse forme *puk* de 648 que nous expliquerons ailleurs ; le mot lui-même a persisté. Pourquoi *put* n'a-t-il pas résisté aussi bien dans l'airejaune où nous avons admis provisoirement qu'il avait pénétré ?

L'on ne peut plus supposer ici de rajeunissement sémantique.

tique frappant *put* après avoir frappé *gallus*, car *azà* et *bigey* n'ont pas pu être les instruments de cette opération. L'on peut par contre penser à un conflit de formes où *put* isolé aurait eu le dessous, et la famille de *pot* « lèvres », *putu* « baiser », se présente de suite à l'esprit. Mais : 1° les points de contact de cette famille avec *put* « coq » n'apparaissent pas clairement ; 2° *pot* et *putu* existent dans l'aire rouge et n'y sont pas entrés en conflit avec *put* ; les parlers compris dans l'aire jaune auraient-ils été plus chatouilleux, plus réfractaires à l'homonymie ?

L'hypothèse du conflit homonymique, fatal à *put*, apparaît vaine, quand on constate que *put* a, en effet, existé dans l'aire jaune, et qu'il y existe encore, sauf altérations normales ; seulement il ne signifie pas « coq », mais « poussin », aus points 685, 691, 693. L'on ne saurait supposer avec vraisemblance, en tout cas avec preuves à l'appui, que *put* après s'être avancé jusqu'au sens de « coq » ait rétrogradé au sens de « poussin », et l'on admettra avec nous que ces trois exemples de *put* représentent, avec une très légère altération, l'état sémantique primaire de *pullus* dans la région. Mais, quoi qu'il en soit, il est évident que *put*, au sens de « coq », aurait vécu dans l'aire jaune s'il y avait pénétré, puisqu'il y a vécu avec une autre valeur.

Il faut donc que nous acceptions ici encore la succession la plus simple : à une couche

gallus « coq » — *pullus* « poulet ou poussin »

a succédé une couche

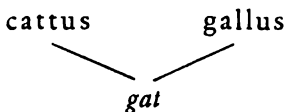
azà, *bigey* « coq » — *put* « poussin »,

encore intacte sur trois points, modifiée sur d'autres par l'apport de désignations secondaires pour le poussin.

4. — POURQUOI LE COQ DOMESTIQUE EST DEVENU
GIBIER OU VICAIRE

1. — La conclusion de notre étude stratigraphique fournit la solution du problème posé par *azâ*, *bigey*. En effet, *gallus* et *pullus*, qui composent la couche la plus ancienne, tombent simultanément sous le coup de la même loi phonétique : en même temps que les descendants de *pullus* arrivaient à la forme *put*, les descendants de *gallus* devaient, au mépris de la zoologie la plus élémentaire, aboutir, ce qu'on ne pouvait raisonnablement tolérer, à se transformer... en *chats*.

L'aire jaune est en effet comprise tout entière dans le territoire bien plus étendu (cf. carte 250) où le chat est un *gat*, et l'on aurait eu



si *gat* « chat » n'y avait mis bon ordre. Fort de nombreux emplois, soutenu par une famille considérable, celui-ci barrait la route à *gat* « coq », et la rencontre devait être désastreuse pour ce dernier.

Il fallut bien chercher au coq de la basse-cour un nom qui ne lui suscitât pas d'adversaire trop immédiat et trop dangereux, et l'on en vint à en faire ambitieusement un « faisan ¹ » ou plaisamment un « vicair », ce qui valait mieux encore que de le laisser aux prises avec le chat. Il est possible d'ailleurs que les parlers aient trouvé quelque agrément à ces dénominations anormales et aient mis quelque complai-

1. Faisan véritable ou coq de bruyère.

sance à les propager ; ainsi pourraient s'expliquer l'étendue et l'homogénéité de l'aire *azā*.

Il est permis de croire aussi que la rencontre entre *gal-lus* et *cattus* aurait été moins désastreuse, si les deux êtres qu'ils représentaient n'avaient pas appartenu à un même groupe réel, s'ils n'avaient pas été tous deux des animaux domestiques et familiers, souvent rapprochés pour la vision et pour la pensée humaines : les deux notions étaient, dans la pratique, trop souvent voisines pour qu'on n'éliminât pas d'emblée et brutalement tout ce qui pouvait risquer de les faire confondre ¹.

II. — Mais pourquoi le coq a-t-il été nommé *put* dans la portion d'aire à barres verticales rouges, qui est, elle aussi, comprise dans le territoire de *gat* « chat » ? L'on ne peut croire que *put* y soit, comme *azā* dans l'aire jaune, un simple substitut de *gat* « coq » reconnu impossible, puisque dans tout le reste de l'aire rouge, qui ne change pas *-ll* en *-t* et qui n'a pas pu souffrir du conflit *gallus-cattus*, *pullus* a cependant remplacé *gallus* : les deux faits sont indépendants. Il paraît certain que la substitution sémantique de *pullus* à *gallus* a précédé la transformation de *-ll* en *-t* : quand a pu se produire la collision des représentants de *cattus* et de *gallus*, ce dernier avait déjà disparu de l'aire rouge tout entière, que la rencontre n'intéressait dès lors aucunement.

Et pour répondre aux questions que nous nous sommes posées tout d'abord, nous dirons que, sauf modifications survenues ultérieurement :

1° la frontière entre l'aire bleue et l'aire jaune marque la

1. Nous verrons ailleurs que le coq a trouvé sur sa route un autre animal que le chat, le geai, et que la rencontre a eu des conséquences bien différentes.

limite de la rencontre phonétique de *gallus* et de *cattus*, et l'aire jaune n'est qu'une dépendance de l'aire bleue, accidentellement modifiée;

2° la frontière entre l'aire bleue et l'aire rouge marque la limite septentrionale et orientale des progrès de *pullus*, forme sémantiquement supérieure, sur *gallus*, et l'aire rouge est un territoire perdu après combat par l'aire bleue;

3° la frontière entre les aires jaune et rouge complète la frontière précédente et marque la limite occidentale des progrès de *pullus* sur *gallus* à l'époque où *-ll* final est devenu *-l*.

5. — LES FORMES FRANÇAISES

Le fait que, sur trois points du domaine étudié, la forme du français commun *kok*, est venue se superposer aux formes régionales n'a en soi rien de remarquable, mais la situation géographique de ces trois points est au contraire fort instructive : ils sont placés, en effet, sur la frontière de *azā* et de *put*, l'un même (649), au point de rencontre de *azā*, *put*, *pul* et *gal*; il est peu vraisemblable qu'il y ait là triple effet du hasard.

Un point voisin, 648, nous explique quel peut être l'état de ces parlers; ici l'on dit *azā*, mais, peut-être parce qu'on prend conscience de l'étrangeté de ce nom, l'on emprunte aux parlers voisins *put* « coq », en l'altérant un peu pour le mieux adapter, et on dit aussi *puk*. Il est peu probable que cet état, saisi par l'enquête de M. Edmont, persiste longtemps : il faudra faire une répartition de ces deux formes, ou bien en choisir une. Si le parler 648 est obligé de choisir, comment choisira-t-il ? En l'état actuel nous pouvons penser qu'il choisira *kok*, c'est-à-dire qu'il abandonnera les deux formes qui lui sont présentées par les parlers

de droite et ceus de gauche, formes dont il ne saura pas peser exactement les mérites, et qu'il acceptera, pour sortir d'embarras, la forme que lui recommande le français jugé supérieur.

Il est vraisemblable que c'est ce qu'a fait le parler 678 et ce que sont en train de faire 649 et 658 :

678, entre *put* et *azā*, rejette l'un et l'autre et adopte *kok* ;

658, entre *put* et *azā*, rejette *azā* et adopte *kok* ;

649, entre *put*, *pul*, *azā*, *gal*, rejette les trois premiers et adopte *kok*.

Ce n'est là qu'un détail de l'extension du français commun, mais qui a son intérêt : nous voyons les parlers se livrant au français, parce qu'ils sont tiraillés entre diverses influences locales et qu'ils n'ont plus assez de confiance en eux-mêmes pour choisir librement leur voie.

XIII. — MOTS EN COLLISION

B. — ÉPI ET ÉPINE

1. — Le latin classique *spica* « épi » est largement représenté en Europe où il couvre, sauf quelques solutions de continuité, la péninsule ibérique, une partie du sud et du centre de la Gaule, et l'Italie ; mais il a trouvé dans une forme masculine ou neutre, *spicum*, un concurrent redoutable qui lui a ravi plus de la moitié de la Gaule, partie de l'Italie du nord et le domaine roumain.

1. Ou dans le voisinage de...

Ce *spicum* est sans doute un singulier refait à *spica* considéré comme un pluriel neutre ; il peut être de création latine ancienne et d'importation primitive sur certains des points où il se rencontre aujourd'hui, mais il peut être aussi le résultat de créations secondaires du latin provincial, créations indépendantes suivies d'extensions également indépendantes ; cela suffirait à expliquer une discontinuité d'aires multiples de *spicum* en regard d'une aire plus ou moins continue de *spica*. Au reste l'adoption par la langue centrale, dans chaque région romane, de l'une ou de l'autre de ces formes a pu en modifier sensiblement la répartition.

Aussi bien n'est-ce pas cette question générale de la répartition romane de *spica* et *spicum* que nous posons ici : nous voulons nous en tenir à la région pour laquelle nous avons des données précises et certaines, la Gaule romane ; les observations qui précèdent garderont leur valeur pour ce cas particulier.

2. — LA CARTE « ÉPI »

Notre carte utilise les données des cartes 474 A et B de l'*Atlas linguistique*, consacrées à l'expression épi de blé, pour la moitié méridionale de la France.

Elle nous montre l'aire blanche du français *epi* (*spicum*), avec la variante régionale *epik* (blanc encadré de jaune), limitant vers le nord et l'ouest, et pénétrant à l'est la masse bleue des représentants de *spica* : *espigo* (teinte plate), *espidzo* (barres verticales), *espio* (points). Vers le sud-est les représentants de *spicum* apparaissent sous des formes nouvelles, avec conservation de l's et partiellement de la palatale, aux points 899, 990 et 992 qu'il faut rattacher au domaine italien septentrional de *spicum*.

Au sud-ouest l'état de choses est plus complexe. Nous y retrouvons les formes méridionales de *spicum* en une série plus étendue : *espik* (teinte jaune), *espi* (barres verticales jaunes), *espi* (points jaunes) ; il nous suffit pour l'instant de constater l'existence de ces trois états du mot ; la transformation en *-t* et même la chute de la palatale primitive ne sont pas particulières au mot *spicum* et nous aurons l'occasion d'étudier ces phénomènes à propos d'un autre mot ; la parfaite régularité de ces modifications nous est attestée par des formes telles que *amit* (637, 647, 648, etc.), à côté de *amik*, de *amicum*, *jot*, pour *jok*, de *jocum* dans la même région, etc., ou encore *ka*, à côté de *kat*, de *capo* (637, 619, etc.).

Nous trouvons encore au sud-ouest, en contact avec le français *epi*, avec le méridional *espik*, etc., très faiblement avec les représentants de *spica*, et s'étendant jusqu'à l'Océan et l'Espagne, un mot nouveau *kabel* (teinte rouge). Enfin, nous constatons dans l'aire, par ailleurs, très homogène, de *kabel*, des représentants de *spicum* aux points 695, 696, 698, et des représentants de *spica* aux points 668 et 790, les uns et les autres étant très nettement séparés des aires principales jaune et bleue. Nous nous proposons d'expliquer la présence et la valeur de *kabel* et des enclaves de *spica* et *spicum*¹.

Nous ne nous occupons pas de la moitié septentrionale de la France, mais il convient de noter que le français *epi* n'y règne pas en maître absolu : le nord-est l'a éliminé au profit de mots nouveaux, *pom*, *pām*, ou *pat*, *pot*. Il faut rechercher la cause de cette ruine de *spicum* dans l'état phonétique du nord-est qui a conservé jusqu'à nos jours l's devant *p* : il en résulte, entre la finale des articles pluriels et

1. Le point 679 est isolé avec *pyelo* de *blat*.

l'initiale de mots tels que *espi* souvent employés au pluriel, des conflits où cette initiale succombe, laissant après elle un mot de résistance affaiblie et prêt à tomber dans des confusions homonymiques gênantes ; ainsi *des espis* = *des pis*.

3. — *kabel* = « ÉPI »

1. — Revenons à *kabel*. Il est pour nous évident que ce mot, ainsi isolé en ce sens dans ce coin de la Gaule, n'est pas un mot d'importation primitive. D'autre part l'établissement du verbe *spicare* « glaner » dans une région qui n'aurait jamais connu le radical *spic-* au sens d'« épi » se comprendrait mal : or, des 26 exemples de *spicare* que nous présente la carte glaner de l'*Atlas* (carte 649) dans la région pyrénéenne, exemples dont nous avons noté la présence par des traits, cercles ou carrés noirs ¹, 16 sont dans l'aire de *kabel*. *Kabel* a donc succédé à *spica* ou à *spicum*.

La situation géographique de *kabel* partout entouré de représentants de *spicum*, sauf au voisinage de 637, semble désigner *spicum* comme premier occupant du pays. Par ailleurs la forme *espika* pour « glaner », que nous avons notée à 691, postule l'existence d'un ancien *espik-spicum* : elle ne peut pas représenter directement *spicare* qui devait, ici comme dans le voisinage, donner *espiga* ; elle est forcément le résultat d'une retouche du verbe d'après le substantif dont elle reproduit le trait essentiel, la palatale sourde. Mais les points 668 et 790, avec leurs formes à finale féminine du type *spica*, apportent un témoignage directement contraire ; leur éloignement de l'aire principale de *spica* interdit d'y voir des prolongements de cette aire par-

1. Il faudrait y joindre des *espigula* dans les Pyrénées Orientales, etc.

dessus la barrière *espik-espit*, et les fait apparaître comme des survivances d'état ancien dont le témoignage peut être d'une valeur exceptionnelle. Il nous faudra confronter ces témoins qui se contredisent¹. Admettons provisoirement, comme plus indiqué par la géographie, que le sous-sol de *kabel* est *spicum*.

II. — Qu'est-ce que le nouveau venu *kabel*? Est-il identique au *kabel* « cheveu », de *capillum*, dont le midi de la France connaît encore quelques rares exemples? La sémantique paraît ne pas devoir se montrer très satisfaite d'une métaphore qui appellerait « cheveu » un épi, même si l'on tient compte des barbes de l'épi, car nous ne retrouvons pas en France d'autre exemple de cette métaphore.

De plus, pour que *kabel* « cheveu » donnât naissance à un emploi métaphorique tel que celui qui nous occupe, il fallait qu'il eût lui-même une certaine vitalité; mais cela s'accorde mal avec la ruine totale dont ont été frappés dans tout le midi, à l'exception des Pyrénées Orientales et de la partie des Alpes Maritimes la plus proche de l'Italie, tous les représentants de *capillum* : sauf l'exception indiquée, la carte cheveu de l'*Atlas* (carte 270) ne nous révèle que *poil* et, en Provence, des adaptations de la forme septentrionale *cheveu* ; il n'y a plus aucune forme autochtone remontant à *capillum*. Cela implique une décadence déjà ancienne de *kabel* « cheveu », et nous hésitons fort à faire remonter à une époque antérieure à cette décadence la naissance de *kabel* « épi ».

1. Les points 695, 696, 698 témoignent pour *spicum* et, si 668 et 790 disent vrai, les trois premiers points apparaissent à leur tour comme des isolés indépendants de l'aire principale de *spicum* ; reprendrons-nous donc pour eux le raisonnement ci-dessus? Non, car une polygénésie de *spicum* reste toujours possible, et nous ne pouvons pas annuler ici les témoignages l'un par l'autre.

Nous aurons l'occasion de revenir ultérieurement sur ce problème dont la solution n'est pas indispensable à la présente étude. Nous dirons seulement ici que, pour nous, la naissance de *kabel* « épi » et la ruine de *kabel* « cheveu » ne sont pas des faits successifs, au moins dans cet ordre, mais plutôt des effets, complémentaires l'un de l'autre, produits par une même cause, la variation de la vigueur et du rayonnement sémantique de *capo* « tête ». Nous tenons en effet *kabel* « épi » pour un dérivé de *kap* (ou peut-être un dérivé reconquis par *kap*), ce qui satisfait également sémantique et géographie.

L'emploi de *kabel* au sens d' « épi » est une dérivation normale du sens de « tête », comme le montre la formule tête de blé que nous trouvons dans l'*Atlas* aux points 132 et 133, et *kabel* au sens de « tête » ou dans des sens voisins nous est attesté directement par les témoignages suivants ¹ :

- 694 *kabel* « grosse tête, tête dure »,
 678 *kabel̃a* } « germer », c'est-à-dire « pointer, montrer
 698 *kabele* } la tête »,
 697 *kabel̃ d'abet* « cône de pin », qui est à 549 *kap de pī*.

La région où naît *kabel* « épi » est aussi la région où *kap* « tête » manifeste la vitalité la plus intense, où *kap* s'est maintenu jusqu'à nos jours, alors que presque toute la France, y compris le sud du bassin du Rhône, l'a perdu, la région par conséquent où *kap* était le plus en état de donner naissance à des dérivés métaphoriques.

Quelles que soient les circonstances où s'est produit *kabel*

1. Voir encore dans Mistral l'équivalence *cabelha* = *testa* pour « former l'épi », et les articles *cabelhado*, *cabelho*.

« épi », il y a lieu de se demander pourquoi le sud-ouest s'est décidé à adopter aussi largement qu'il l'a fait cette expression métaphorique et à appeler les épis des « têtes », alors que l'antique *spicum* a paru ailleurs toujours suffisant.

4. — LA RENCONTRE DE SPICUM ET DE SPINA

1. — La disparition de *spicum* dans le sud-ouest ne peut être attribuée à une insuffisance formelle résultant du jeu des lois phonétiques : à son degré le plus réduit, *spicum* aboutit à 695 à *espi*, et il n'y avait aucune raison pour qu'il se dégradât sensiblement plus dans notre aire rouge ; cette forme était parfaitement constituée pour résister partout dans la région comme elle a résisté à 695.

Il ne semble pas qu'il y ait lieu davantage de supposer une insuffisance sémantique pour un mot tel que *épi*, de sens assez bien défini, et qui a paru suffisant partout ailleurs.

Enfin les dérivés *espiga*, *espigaire*, constituaient à *spicum* une petite famille qui le protégeait et l'empêchait de souffrir de cette insuffisance d'attaches lexicales si préjudiciable à d'autres mots.

Mais les mots meurent de pléthore, de pléthore sémantique tout au moins, aussi bien que d'insuffisance ; nous devons nous demander si, à une étape quelconque de leur développement phonétique, les représentants de *spicum* dans le sud-ouest n'ont pas pu désigner autre chose encore que l'épi. Nous n'aurons pas besoin de longues recherches rétrospectives : l'examen de l'état actuel nous renseigne sur-le-champ.

- A 687 *espi* identique à *espi-spicum* de 695,
à 688 — — — — —
à 698 *espi* — — — — —, sauf le
nombre.
à 686 *spi* — — — — —, sauf la
chute de l'initiale qui pourrait être due au frotte-
ment syntactique,
à 695 *espig* qui apparait comme une variante syntac-
tique de *espik* (*espig de blat*),
à 669, 679, 760, 762, 771, 781, des formes nasalisées
plus ou moins fortement, *espi^{nk}*, etc., toutes
formes masculines comme *espi-spicum* ne dési-
gnent pas l'ÉPI, mais l'ÉPINE (ou, à 698, les ronces).

Tous ces points sont compris dans l'aire de *kabel*, à l'exception de 762 qui est sur la frontière, mais ils ne couvrent qu'une petite partie de cette aire : la double valeur « épi » et « épine » pour un mot unique une fois reconnue dans ce groupe ¹, il ne s'ensuit pas qu'elle ait existé dans toute la région où s'étent *kabel*, encore moins qu'elle ait pu y jouer partout un rôle dans l'histoire d'*espik*. Il nous faut donc examiner de près dans toute l'aire les correspondants du français *épine*. Nous aboutissons ici à une constatation très troublante.

II. — Nous avons reporté dans un carton les données de la carte épine de l'*Atlas* (carte 476) pour la région qui nous intéresse : l'aire jaune est celle des formes apparentées à *espik*, *espi*, que nous venons de relever ² ; l'aire bleue au sud représente *spio* ; le point 689 participe de l'une et de l'autre avec *spi* masculin et *spya* féminin, et le trait jaune

1. Ou du moins la valeur « épine » pour une forme qui pouvait aussi convenir à « épi ».

2. Il faut y joindre *spiè* masculin à 696 et *espi* également masculin à 780.

indique à 698 une hésitation analogue, puisque la carte épine nous y donne *spio* féminin, tandis que pour ronces les matériaux supplémentaires de l'*Atlas*¹ nous y donnent *espis* masculin ; quant au blanc, il est occupé par des formes clairement apparentées à *spina*, *espino*, etc. Par contre, dans l'aire rouge de l'ouest, il n'y a plus trace de ce type classique : nous y trouvons *brok*, *beuk*, *tyak*, *trūnk*, *jaogt*, rien qui ressemble à *spina*, si ce n'est une forme *spyaak*, d'explication incertaine, mais dont la finale peut n'être pas sans rapport avec celle d'*espik*.

L'on remarquera que le territoire occupé par ces trois aires rouge, jaune et bleue, coïncide pour la plupart des points avec le domaine de *kabel* dont un trait noir figure dans notre carton la limite orientale. Ainsi, dans une même région, non seulement *spina* et *spicum* sont représentés sur un certain nombre de points, par des formes pour ainsi dire interchangeables, mais, dans une aire étendue et homogène, *spina* et *spicum* disparaissent à la fois. Le problème *spicum* se double du problème *spina* ; il faut pour ce dernier reprendre notre enquête.

III. — *Spina* était-il menacé dans sa sémantique ? On ne peut le croire en présence de la conservation générale du mot dans le reste de la France. D'autre part il était appuyé par un groupe important de dérivés. Était-il phonétiquement aussi bien défendu ? Il était au moins aussi solide que *spicum* ; mais à la vérité il ne l'était pas davantage : dans le sud-ouest en particulier, il était exposé à une réduction singulièrement grave, la chute de la nasale intervocale. Nous sommes en effet dans un pays où *una* devient *no*, *matinado* *matyado* ou *matiau* ; bien plus, dans un pays où l'*o* final du féminin, surtout dans cette position d'hiatus

1. Matériaux qui seront publiés avec les *Tables* de l'*Atlas*.

posttonique, s'assourdit en *ɛ* et tombe, où *lana*, *luna*, *prunas*, *una*, aboutissent enfin à *la*, *lu*, *prus*, *u*¹.

Dans ce pays, qui est aussi celui de *kabel* (42 points communs, 11 points en plus pour *kabel*, 2 points en plus pour la chute de *n*), et qui renferme les deux tiers, la partie centrale, de l'aire d'où a disparu *spina*, dans ce pays *spina* aboutissait normalement à *espio*, *espiè*, *espi*. Ce ne sont pas là des formes hypothétiques, elles ont survécu sur quelques points : *spio* dans l'aire bleue, *spie* à 696, *espi* ou *spi* à 687, 688, 689, 698 ; notre seule hypothèse, et l'on ne peut s'y soustraire, c'est que ces formes conservées par les vallées pyrénéennes sont le sous-sol des formes secondaires, *brok*, etc., étendues aujourd'hui sur la Gascogne.

Les formes primitives nées de *spina* devaient être féminines, comme *spio* l'est encore, mais, dans le pays où nous sommes, le traitement de l'article a rendu, surtout pour les mots à initiale vocalique, les conditions de genre bien précaires : si *spio* est féminin, *spi*, *espi* ou *spie* sont masculins. Récusera-t-on ce témoignage parce que *spi*, *espi*, etc., sont justement le point de départ de notre enquête sur *spina*? Prenons un autre exemple : *skina* presque identique à *spina* aboutit à 683 à *eski* féminin, mais à 672 et 674 à *eski* masculin (cartes 419 et 437, dos et échine).

iv. — Le cercle de notre enquête, singulièrement élargi par la disparition de *spina*, est cependant bien près de se fermer. *Kabel* est un remplaçant ; — il a succédé à *spicum* ; — celui-ci n'a pas dû disparaître de lui-même, par épuisement, et d'autre part *kabel* n'avait pas par lui-même de qualité si éminente, formelle ou sémantique, qu'il dût vraisemblablement être amené à entrer en lutte avec *spi-*

1. Un pointillé noir délimite dans notre carte la région où tombe *n* intervocalique, déterminée d'après les exemples ci-dessus.

cum et à triompher de celui-ci : si donc *kabel* a été appelé à suppléer *spicum*, c'est qu'un accident avait rendu celui-ci impropre à remplir sa fonction sémantique primitive.

Cet accident se manifeste pour nous par le fait que des formes de *spicum*, ou qui peuvent passer pour telles, ont le sens de *spina*. — Il est vrai que de ces formes, qui peuvent passer pour les représentants les plus authentiques de *spicum*, certaines sont en fait de très légitimes descendants de *spina* aux yeux du comparatiste et de l'historien, mais cela ne saurait avoir d'importance pour le sujet parlant : pour celui-ci une forme unique *espi* a eu quelque temps deux valeurs : « épi » et « épine ». — Est-ce là pour un mot un accident mortel ? Sans doute, et nous croyons l'avoir montré dans des études précédentes ; mais l'on peut ne pas tenir notre démonstration pour valable ; puis, l'accident funeste à un autre mot dans une région de la France ne le sera pas nécessairement pour *espi* dans la région dont nous nous occupons. *Espi*-*spicum* y a péri ; la preuve nous manque que se soit à la suite de l'accident que nous avons constaté.

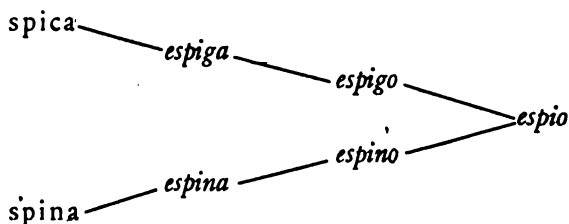
Mais, comme *espi*-*spicum*, *espi*-*spina* a disparu dans la même région ; si l'accident qui a confondu les représentants de *spicum* et ceux de *spina* n'est pas la cause de la disparition du premier type, a-t-il causé la ruine du second ? Et s'il ne l'a point fait, quelle curieuse coïncidence que ces deux mots, d'abord formellement confondus, aient fini par rencontrer séparément chacun une nouvelle cause de ruine. — Or, ni pour l'un ni pour l'autre, cette cause particulière ne se laisse deviner dans le reste de la France : le nord-est mis à part, comme il convient, ni *spicum*, ni *spina* ne disparaissent, simultanément ou séparément, si ce n'est dans le territoire où le jeu de la phonétique les amenait à se rencontrer et à se confondre, ou sur des points

immédiatement voisins. — La coïncidence géographique vient s'ajouter à la coïncidence historique pour nous fournir la preuve qui nous manquait, et nous pouvons conclure : les représentants de *spicum* ont disparu parce qu'ils étaient des mots incertains, à double sens, tantôt « épi » et tantôt « épine », et ils ont dû être remplacés par un mot nouveau ou du moins pris en un sens nouveau, *kabel* ; ils n'ont pas paru d'ordinaire plus utilisables en tant que représentants de *spina*, et ils ont été remplacés dans cette fonction, d'intérêt moins général peut-être, par des mots divers.

5. — FORMES HYBRIDES

1. — Au début de notre enquête nous avons fait cette hypothèse provisoire que *kabel* avait été précédé par la forme neutre *spicum* et non par *spica*. Si nous devions abandonner cette hypothèse, les constatations faites ci-dessus n'en seraient pas infirmées, pas plus que les conclusions qu'elles nous ont imposées relativement à la collision d'épi et d'épine ; mais les conditions dans lesquelles ne seraient « télescopés », pour ainsi dire, et anéantis ces deux mots nous apparaîtraient un peu différentes, et nous devons préciser ce point.

Supposons donc maintenant que le prédécesseur malheureux de *kabel* ait été *spica*, dont *espigo* à 668 et *espio* à 790 conserveraient le précieux souvenir. Il semble que notre enquête, à peine modifiée, subsisterait avec les mêmes conclusions. La collision ne se serait pas produite au croisement *espi*, mais au croisement *espio* :



Espio est largement attesté pour *spica* par 790 et par tous les groupes marqués sur notre carte de points bleus ; il est attesté pour *spina* par la petite aire bleue pyrénéenne de *spio*.

Cette facilité avec laquelle notre explication s'accommoderait de diverses hypothèses, même secondaires, ne serait peut-être pas de nature à nous satisfaire entièrement ; mais cette facilité n'est qu'apparente. Si le prédécesseur de *kabel* est *espio*, comment s'explique le verbe *espika* de 691 ; comment surtout s'expliquent ces formes à palatale finale qui, depuis la collision *spica*(?)-*spina*, représentent *spina* dans notre aire jaune du carton épine ?

Sans doute l'on peut admettre que, la confusion des deux types au degré *espio* une fois accomplie dans quelques parlers, d'autres parlers plus conservateurs, restés pour *spica* au degré *espigo*, aient fait réintégrer la palatale de *spica* dans le nouveau mot à double valeur *espio* ; c'est en somme à peu près ce que nous admettons nous-mêmes pour expliquer *espig* ou *espik* : nous y voyons des formes régressives, nées de la forme à double origine *espi*, et dans lesquelles la régression est, pour une moitié des sens, erronée. Mais il y a, entre notre hypothèse et celle qui devrait rendre compte de la formation d'*espik* en face d'*espio*, une différence considérable : *espik*, *espi*, *espi*, sont des variantes produites, en partie au moins, par le jeu de la phonétique syntactique et qui peuvent, qui doivent coexister chez le même sujet

parlant ; mais *espio* et *espigo* ne sont pas des variantes syntactiques, ce sont des états divers de réduction phonique qui ne coexistent pas aussi facilement.

D'autre part nous avons pu constater que l'aire où a dû se produire *espio* de *spina*, aujourd'hui encore — en tenant compte de la diversité de résistance des types locaux à l'invasion des formes communes, — était sensiblement la même que l'aire de *kabel*, etc. ; nous n'aboutissons pas pour *espio* de *spica* à la même constatation. Ce n'est pas seulement le *espigo* isolé de 668 qui nous gêne : la comparaison d'autres mots en *-ica* nous montre bien des territoires où tombe le *c*, ou plutôt le *g* intervocal dans le Midi (par exemple autour des points 746, 753, etc., où nous trouvons *espio*), mais elle ne nous montre pas ce phénomène dans le sud-ouest. Le *c* de *spica* aurait-il eu un sort particulier ? C'est ce que nous allons examiner.

Trois points seulement dans le territoire *kabel-espik* sollicitent notre attention par leurs formes sans *g* pour *spica* ou mots apparentés ; ce sont :

	épi de blé	épine	glaner	glaneur
790	<i>espio de blat</i>	<i>spio</i>	<i>espia</i>	<i>espiaire</i>
791	<i>espit de blat</i>	<i>spinu</i>	<i>espia</i>	<i>espiaire</i>
773	<i>espik de blat</i>	<i>espino</i>	<i>espia</i>	<i>espiaire</i>

Ces trois points sont entourés de formes avec *g* maintenu : *espiga*, *espigaire*, pour les dérivés, de formes masculines : *espik*, *espit*, pour le simple ; ils nous amèneraient, si nous voulions y voir des vestiges d'un état ancien, à une contradiction géographique fort gênante ; mais ont-ils rien d'ancien ? Rappelons-nous le dérivé *espika* de 691, que nous avons expliqué comme un remaniement de *espiga* d'après *espik*, et ces trois *espia-espiaire* nous apparaîtront

comme des reformatations des dérivés d'après la forme réduite *espi*, variante syntactique des *espik* ou *espi* fournis à l'enquête de l'*Atlas*. L'*espio* de 790, dont il s'agissait d'établir la légitimité dans la région, reste ainsi isolé, tout comme l'*espigo* de 668, qui, s'il appuie *espio* pour le genre, le contredit pour le traitement de la palatale. Rien donc ne nous amène à croire que *spica* ait pu aboutir normalement à *espio* dans la région qui nous intéresse : le témoignage isolé et contredit du point 790 ne saurait valoir contre les probabilités géographiques, la palatale sourde de *espika* à 691, les palatales finales de *espig*, *espik*, à 679, 695, etc., et nous maintenons comme définitive notre hypothèse provisoire : *kabel* a succédé à *spicum*.

II. — *Espio* et *espigo* à 790 et 668, qui ne nous paraissent pas de nature à modifier les résultats de nos constatations générales, ne méritent pas cependant d'être négligés ; ils doivent tenir leur place dans une explication d'ensemble des formes prises par les représentants de *spicum* et de *spina* dans le sud-ouest, explication à laquelle nous arrivons.

La rencontre de *spicum* et de *spina* n'a pas été un fait brutal, instantané et simultané dans tous les parlers du sud-ouest : comme tous les faits de ce genre, il a comporté une très grande variété de conditions et par suite une certaine variété de résistance des parlers à la ruine qui menaçait les deux mots. Pendant un temps plus ou moins long, il a dû subsister côte à côte

une série *espik-espi* pour *spicum*.
et une série *espio-espi* pour *spina*.

La confusion était certaine, parfaite, pour une partie des deux séries : un même mot avait deux sens ; mais ce mot

unique avait deux variantes, deux manières de dérivés dont chacun n'avait qu'un sens et toujours le même. Cet état ne pouvait pas cependant être très durable en raison de sa complication relative. Une solution simple se présentait, sacrifier le terme commun et conserver les termes différents dans chaque série ; mais il fallait que la décision intervînt assez vite, et un seul parler nous garde peut-être la trace d'un effort fait en ce sens, c'est 698 avec *espit* et *spio*, encore y trouve-t-on *espis* au sens de « ronces ». Les parlers qui ont pris trop tard conscience du danger n'ont pas pu éviter le dérèglement de la combinaison lexicale délicate créée par le jeu de la phonétique.

Pour certains parlers, nous ne pouvons pas apprécier jusqu'à quel degré de désordre ils sont arrivés : ce sont les parlers qui radicalement ont supprimé, sans en rien conserver, les formes et les sens confondus, c'est-à-dire le plus grand nombre des parlers étudiés ici, tous ceux qu'enferme dans l'aire rouge du carton épine le trait noir de *kabel*. Ces parlers ont abouti à une solution remarquable par sa brutalité ; nous avons vu déjà, dans notre étude sur le coq et le chat, quelque chose d'analogue avec les parlers 649, 658, 678, qui, pris entre *azà* et *gal* ou *put*, se tirent d'affaire en recourant au français ; encore ne sacrifiaient-ils qu'un seul mot et non pas deux, comme ici.

D'autres parlers ont sacrifié l'un des deux mots, ou, pour mieux dire, l'un des deux sens, en train de se confondre et ont conservé le second : c'est *espi*-*spicum* qui a le plus souffert, il a disparu de 635 et 643 qui ont pour « épine » la forme avec *n*, de 669, 679, 687, 688, 760, 771, 780 et 781, qui ont pour « épine » des formes du type *espik* sur lesquelles nous reviendrons ; au contraire *espi*-*spina* a été sacrifié à 638, 720, 722, 731, 733, qui ont *espik* ou *espit* pour « épi », et à 668 qui a *espigo*.

Enfin quelques-uns ont gardé les deux mots, mais sans les séparer aussi clairement que 698, ce sont 695, 696 et 762 avec *espi*, *espi*, *espik* pour « épi » et *espig*, *spi* et *espik* pour « épine », et 790 avec *espio* « épi » et *spio* « épine ».

III. — L'effort des parlers pour se débarrasser d'une combinaison lexicale gênante n'a pas seulement exigé des sacrifices partiels, il a abouti aussi à des compromissions assez singulières.

Il est arrivé un moment où les parlers n'ont plus su distinguer entre les variantes à sens unique et de forme différente, qui vivaient à côté de la forme commune à double sens *espi* : ils ont bien reconnu qu'une des variantes avait une palatale et l'autre point, que l'une était masculine et l'autre féminine, que l'une n'avait pas de nasale et que l'autre en avait ou pouvait en avoir une dans un parler voisin ou dans un état supérieur de la parole ; tout cela, ils le savaient, mais de rendre à chacune des variantes ce qui lui appartenait, ils n'en étaient plus capables. Quant ils en vinrent, plus ou moins vite, à mettre un peu d'ordre dans cette confusion, ils ne firent parfois que fixer une irrémédiable incohérence en des formes hybrides, qui attestent puissamment la gravité de l'accident où se sont brisés en partie *spicum* et *spina* :

1° *Spina* est représenté par des formes masculines à :

669 <i>espīnk</i>	696 <i>spi</i>
679 <i>espīnk</i>	760 <i>espīnk</i>
687 <i>espi</i>	762 <i>espīnk</i>
688 <i>espi</i>	771 <i>espīnk</i>
689 <i>spi</i>	780 <i>espīn</i>
695 <i>espig</i>	781 <i>espīnk</i>

L'on notera que ce changement de genre n'est pas conditionné nécessairement par la chute de la finale féminine :

les deux faits se présentent d'ordinaire ensemble, et à 689 l'on a nettement *spi* masculin et *spya* féminin, mais à 696 *spie* est féminin de forme et masculin de genre ; l'on ne se refusera pas à voir dans cet état le résultat d'un croisement avec *spicum*, si l'on remarque encore que :

2° *Spina* conservé avec le genre masculin est, 7 fois sur 12, muni d'une palatale finale à 669, 679, 695, 760, 762, 771, 781, à quoi il faut peut-être ajouter *spyaok* féminin à 690. Il en résulte qu'à 695 le représentant de *spina* apparaît comme un dérivé plus authentique de *spicum* que le représentant même de *spicum*, au moins dans la formule épi de blé recueillie par l'*Atlas* : ici en effet *spicum* est dans des conditions de frottement, d'adhérence syntactique, de nature à réduire sa finale, et il aboutit à *spi de blat* ; « épine » est moins sujet, de par son sens et la moindre nécessité de déterminer constamment les variétés d'épines, à des frottements aussi durs¹ : le représentant de *spina* a pu garder ici, sauf à l'adoucir, la palatale que lui avait transmise *espi^k*, et il a été recueilli au degré *espi^g*.

3° Par contre *spicum* a dû recevoir parfois de *spina* ce qu'il lui avait ailleurs prêté : théoriquement l'on peut supposer que des représentants de *spicum* changeront à leur tour de genre et prendront au besoin la finale caractéristique du féminin que leur cédera *spina*. Cela s'est produit en effet à 668 et 790 où nous avons *espi^g* et *espi^o* « épi » : ces formes, qui nous avaient paru géographiquement inexplicables et phonétiquement contradictoires,

1. Parmi les cas où épine a pu être soumis à des frottements syntactiques dans cette région, il faut compter les expressions pour « aubépine » et pour « prunellier » : épine blanche et épine noire. Elles confirment tout ce que nous apprenait la carte épine pour le genre et la palatale empruntés par *spina* :

669 *espi^{nk} blā^{nk}*, *espi^{nk} nèrē*, etc.

trouvent ici une explication qui a l'avantage de les réconcilier avec la géographie comme avec la phonétique. Il serait dommage qu'elles eussent disparu devant l'extension de l'utile *kabel* ou que l'enquête de l'*Atlas* les eût laissé échapper, car elles complètent bien le tableau du désarroi lexical qui a suivi la collision de *spicum* et de *spina*.

6. — ENCORE DE L'HOMONYMIE.

La ruine simultanée de *spicum* et de *spina* paraîtra-t-elle une preuve convaincante de l'influence perturbatrice exercée dans les patois par les rencontres d'homonymes? Nous voulons l'espérer, tout en sachant combien les linguistes ont de peine à faire à l'homonymie la place qu'elle mérite, peut-être parce qu'ils ont les yeux fixés sur des langues littéraires, grammaticales, immunisées en partie contre la malignité des homonymes, qu'elles connaissent, redoutent, neutralisent, ou utilisent. Mais nous ne voudrions convaincre personne trop radicalement. L'homonymie n'est pas une force qui va, fatale, inéluctable, détruisant sans merci tout ce que lui livre une phonétique aveugle : pour qu'elle ait à agir, encore faut-il qu'il y ait rencontre, et la rencontre ne se produit que pour des mots engagés dans les mêmes chemins de la pensée.

Peut-être ne se produit-elle pas dans tous les cas sans quelque participation obscure de la pensée. Si *spicum* et *spina* sont venus en collision, c'est sans doute que la phonétique les lançait l'un sur l'autre, mais aussi que, mots ruraux, mots de la technique du cultivateur, désignant tous deux des formations végétales, des excroissances plus ou moins piquantes, ils appartenaient à des classes sémantiques voisines, à des groupes intimement liés, peut-être par occasion au même groupe ; et c'est enfin que cette affinité sémantique a été sentie, sinon acceptée par les parlers.

h

llus

inat

o

san

aire

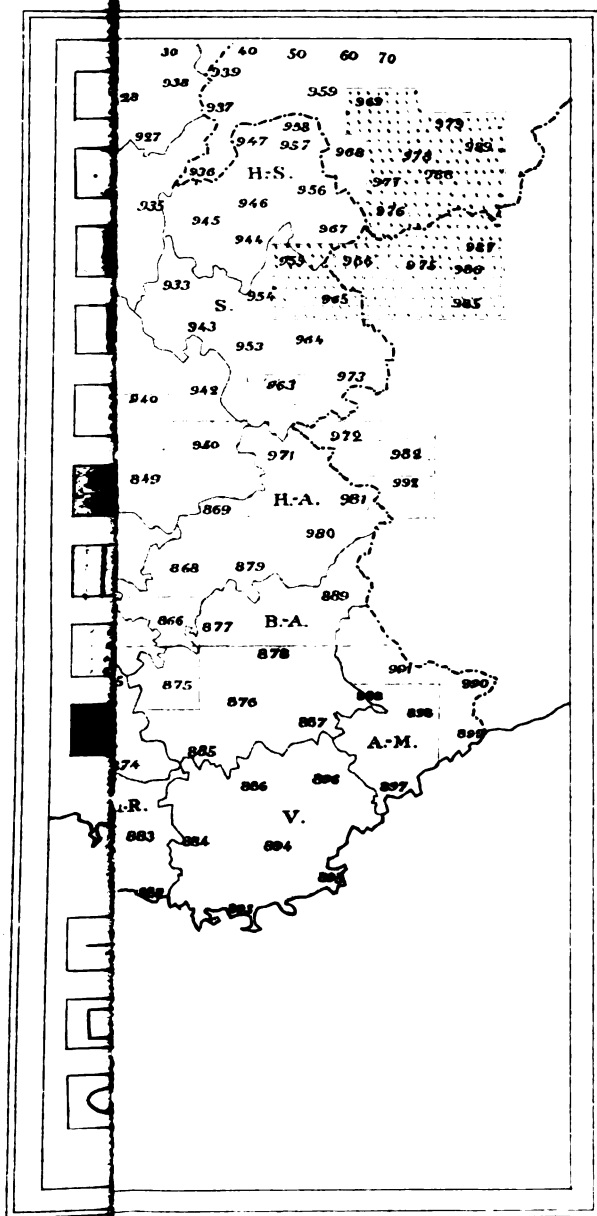
ulet

y = poussin

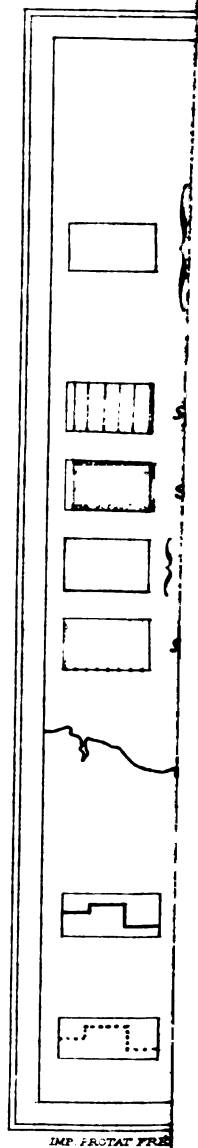
r

hite orientale de
kot < collum.

IMP. PROTAT FRÈRES MACON.



IMP 18



Ainsi s'explique bien pour nous que les parlers n'aient pas empêché la collision, ou du moins limité le désastre et paré à ses conséquences, qu'ils n'aient pas refait tous, comme 698, un « épi » et une « épine » bien séparés avec *espik* et avec *espio*, ou avec cet *espino* que les parlers voisins pouvaient facilement redonner à l'aire où tombe *n* intervocalique, comme le prouvent les *espink* de l'aire jaune, et qu'ils aient en grand nombre sacrifié à la fois tout ce qui restait après l'accident des deux types et de leurs diverses formes.

Cette condition sémantique particulière de « épi » et de « épine », cette attitude inquiète des parlers à leur égard ont sans doute joué un rôle à l'origine même de la collision : la rencontre de *spicum* et de *spina* au croisement *espi* n'a pas dû se produire partout dans nos aires rouges, elle n'a pas dû s'y produire en tout cas partout avec une fréquence dangereuse ; *espik* devait dominer en des parlers qui disaient *espi* de *spina*, *espio* devait dominer en des parlers qui disaient *espi* de *spicum* ; mais la surprise même d'une brève rencontre phonétique a suffi à troubler des parlers inquiets qui ont précipité, étendu, le désastre, et en ont exagéré eux-mêmes les conséquences.

J. GILLIÉRON et M. ROQUES.

L'IMPARFAIT DU SUBJONCTIF

TEMPS DÉFECTIF

Il y a des *verbes défectifs*, auxquels il manque certains temps. Si l'on disait : « Il voyait son pays *déchéant* toujours plus bas », si correcte qu'ait pu être jadis la forme *déchéant*, on commettrait une faute contre l'usage actuel, et de même en disant : « Je n'y *faudrai* pas ». Seulement, cette dernière forme a été remplacée par une autre, *faillirai*, employée par Renan et par beaucoup d'autres¹, et on ne peut pas dire que le futur manque vraiment au verbe *faillir*.

Il peut y avoir des *temps défectifs*, auxquels il manque certaines personnes, et non pas seulement tel temps d'un verbe déterminé, mais un temps du verbe en général. Ainsi le plus-que-parfait non composé, dont on trouve quelques traces dans nos plus anciens textes, semble bien s'être réduit à la 3^e personne avant de disparaître complètement. Et il en est de même aujourd'hui de l'*imparfait du subjonctif*. A toute autre personne que la troisième du singulier, ce temps est complètement inusité dans la langue parlée, et on l'évite dans la langue écrite. On le remplace par le *présent* du subjonctif, qui a toujours fait fonction de *futur*, et qu'il n'est pas plus extraordinaire d'utiliser aussi pour le *présent dans le passé*, c'est-à-dire pour l'imparfait. Si la troisième

1. C'est ainsi que « un chevel » a été remplacé par « un cheveu », qui fut jadis un gros barbarisme, et qui est aujourd'hui la seule forme correcte.

personne du singulier résiste mieux, — tout en faiblissant, — c'est sans doute parce qu'elle était beaucoup plus employée que les autres, et que sa consonance est la même que celle de la 3^e personne du prétérit de l'indicatif : *il vint, qu'il vint*.

« Il *fallait* bien, dit un personnage de Charles-Louis Philippe¹, que tu *saches* ce qu'étaient devenus ta femme et tes enfants. » Sans doute, c'est un homme du peuple qui parle; mais je mès au défi le puriste le plus raffiné de l'Académie française de dire et même d'écrire : « Il *fallait* bien que tu *susses* ce qu'elle était devenue. »

Dans les soutenances de thèses universitaires, on entend à chaque instant des phrases telles que celles-ci : « *J'aurais voulu* que vous *donniez* plus de documents, que vous *serriez* le texte de plus près, etc. » Et il serait profondément ridicule de dire : « ... que vous *donnassiez*, ... que vous *serriez*. » Ce n'est pas que le « son » même de ces mots soit plus pénible à l'oreille que celui de noms tels que « cuirassier, pâtissier, etc. », mais ce sont des « formes » du verbe tombées de l'usage, et dès lors désagréables à entendre.

Voici quelques exemples empruntés à la littérature contemporaine :

De J. Claretie² :

« Becque *voulait* que je *reprenne* la Parisienne ». »

De Maurice Donnay³ :

« Il *fallait* que je te *voie*, que je *voie* ta maison. »

1. *Dans la petite ville*, p. 7.

2. Interview du *Temps*, 20 octobre 1910.

3. *Lysistrata*, II, 8.

De Pierre Wolff et Gaston Leroux ¹ :

« J'ai tout *fait* pour que vous n'en *sachiez* rien ! J'ai menti ! Qu'est-ce que vous *vouliez* que je *fasse* ?... Et vous *auriez voulu* que j'*étouffe* cet amour-là ? »

D'Henry Bataille ² :

« La voix qu'il *fallait* que vous *entendiez*, qu'il faut que vous entendiez. »

Dans aucune de ces phrases, l'imparfait du subjonctif ne serait tolérable. Au contraire, les troisièmes personnes qu'il *reprit*, qu'il *vît*, qu'il *sût*, qu'il *fît*, qu'il *étouffât*, qu'il *entendît*, n'auraient rien de choquant ³.

Je serais reconnaissant à ceux de nos lecteurs qui voudraient bien recueillir et me communiquer des exemples analogues (ou contraires). Il semble qu'on emploie plus facilement les différentes personnes de l'imparfait du subjonctif des verbes *avoir* et *être*.

L. CLÉDAT.

1. *Le lys*, III, 5.

2. *La Vierge folle*, III, 3.

3. L'analogie avec la conjugaison inchoative, où régulièrement le présent et l'imparfait du subjonctif se confondent, sauf à la 3^e personne du singulier, a pu contribuer à cette confusion générale des deux temps aux autres personnes qu'à la 3^e du singulier. — Nous venons de voir qu'on peut facilement se passer de l'imparfait du subjonctif quand il s'agit d'exprimer une action postérieure à l'action du verbe principal (ou contemporaine). Il n'en est pas de même quand l'action est *antérieure* au temps du verbe principal, mais on peut alors remplacer approximativement l'imparfait par le parfait du subjonctif. Au lieu de « je ne doute pas que vous ne *sussiez* le flatter quand vous aviez besoin de lui », on ne saurait mettre « que vous ne *sachiez* », mais on pourrait dire, en substituant le « passé » au « présent dans le passé » : *que vous n'ayez su*.

COMPTES RENDUS

Der Kleine Toussaint-Langenscheidt. — Französisch. Zur schnellsten Aneignung der Umgangssprache durch Selbstunterricht... von A. Gornay. Berlin-Schöneberg, Langenscheidtsche Verlagsbuchhandlung.

La librairie Langenscheidt a eu l'heureuse et neuve idée de faire écrire par un Français ce livre nécessaire.

Nous avons tous eu entre les mains quelque une des grammaires françaises qu'on publie hors de France. J'en connais, pour ma part, d'excellentes ; mais, s'il faut parler avec franchise, il m'a toujours paru que les meilleures avaient le défaut d'être écrites par des étrangers. Une méthode de français devrait enseigner essentiellement la langue que parle la moyenne des Français cultivés d'aujourd'hui. Du français très spécial des livres, surtout des observances de la langue classique, il ne devrait être question qu'avec une réserve extrême, dans des notes parcimonieusement mesurées. Tel n'est pas le cas des grammaires que j'ai pratiquées. Certes, leurs auteurs possèdent fort bien notre langue ; mais peut-être ne distinguent-ils pas assez nettement, dans le dictionnaire et dans la syntaxe, le français livresque du français parlé, ni l'usage du ^{xvii}e siècle ou du ^{xviii}e de celui d'à présent. On les voit à regret, citant Bossuet et Voltaire, encombrer d'un fatras de règles archaïques l'exposé des faits de la langue moderne. Pour faire un tri judicieux dans l'immense complication du lexique et de la grammaire, pour reconnaître à coup sûr ce qui est de l'usage actuel, il faut avoir cet instinct délicat de la langue que possède seul un Français de naissance ou d'adoption. — Le moment venu d'inculquer à des étrangers sa langue mater-

nelle, d'autres qualités seront nécessaires au professeur. S'il n'a pas la pratique de l'idiome que parlent ses élèves, de ses sons de ses procédés morphologiques, de sa syntaxe, il sera souvent embarrassé pour exposer les règles de sa propre langue. M. Gornay est très qualifié pour enseigner la sienne en pays étranger. Je crois qu'il a longtemps résidé en Allemagne, et c'est dans un gymnase russe qu'il professe aujourd'hui le français. Aussi sa grammaire, rédigée pour ses élèves et constamment éprouvée dans la pratique de sa classe, est-elle, dans son ensemble, un excellent livre.

M. G. attache à l'exacte prononciation de notre langue l'importance légitime qu'on ne lui accorde pas toujours en Allemagne. Au début de son travail, il consacre des pages intéressantes à l'étude minutieuse des sons du français et à leur comparaison avec ceux de l'allemand théâtral. Son alphabet phonétique, d'une suffisante simplicité, se rapproche le plus possible des habitudes graphiques de l'allemand. C'est dire qu'il n'a aucune prétention scientifique ; mais il rent avec précision les sons du français. Une idée heureuse a été de distinguer pour l'œil les voyelles ouvertes des voyelles fermées, en transcrivant les premières par des caractères latins, les secondes par des caractères gothiques. M. G. s'est imposé, dans tout le cours de son livre, de ne jamais citer un mot ou une phrase sans en donner la transcription phonétique. La prononciation des mots isolés est indiquée d'après le *Dictionnaire Général*. Elle est, naturellement, correcte. J'ai pourtant noté, p. XLIX et LIV, une prononciation *avriy* (*avril*) qui me paraît tout au plus dialectale. Dans l'indication des liaisons, l'auteur a suivi l'usage habituel de la conversation soutenue : il y en a la juste mesure. Encore une chicane de détail : p. LIV, je crois que l'usage est décidément de prononcer p. ex. *neuf amis* par une *f*, et non par un *v*¹. P. XXII. Les étrangers sont généralement embarrassés de savoir dans quels cas ils doivent prononcer notre *e* féminin. Les règles données par M. G. sont en somme justes. Elles gagneraient

1. [On prononce encore un *v* dans *neuf heures* et *neuf ans*.] — L. C.

à être complétées au moyen du petit traité de phonétique de M. Nyrop.

Dans l'exposé de la morphologie, particulièrement dans tout ce qui a trait au verbe, M. G. a intelligemment innové, en prenant pour point de départ la parole et non pas l'écriture. La théorie de la formation des temps y gagne en simplicité, et je ne crois pas que la sacro-sainte orthographe y perde grand' chose. Le tableau de la conjugaison régulière, malheureusement morcelé en une quinzaine de pages, fait bien ressortir le petit nombre des formes phonétiques. La théorie des verbes irréguliers (p. CCXVII-CCXXXVI) est habilement présentée, et la netteté de la disposition typographique soulagera certainement la mémoire de l'étudiant. — L'étude de certains temps et de certains modes que les Allemands ont grand'peine à employer correctement, par exemple l'imparfait et le subjonctif, marque aussi un grand progrès sur les grammaires antérieures. Il faut surtout savoir gré à M. G. d'avoir distingué dans les emplois du subjonctif les cas où il est logique, conditionné par la structure même de la phrase et par l'aspect de la pensée, de ceus où il est illogique, entraîné par quelque analogie (p. CCLVIII).

Paul PORTEAU.

CHRONIQUE

Nomenclature grammaticale. — Le ministre de l'Instruction publique vient de sanctionner par un arrêté, accompagné d'instructions, une « nomenclature grammaticale » élaborée par une grande commission du Conseil supérieur et ratifiée par le Conseil en séance plénière.

La nouvelle nomenclature contient quelques simplifications utiles. Le passé « défini » ne sera plus désormais nommé que *passé simple*, et le passé « indéfini » : *passé composé*. Les enfants retiendront facilement que « il partit » est simple et « il est parti » composé, tandis qu'ils ne savaient jamais lequel était le « défini », et ils étaient bien excusables puisque les grammairiens du XVIII^e siècle appelaient précisément *défini* le temps que leurs successeurs du XIX^e siècle ont qualifié d'*indéfini*.

Les verbes dits si fâcheusement « neutres » sont rappelés à l'activité. Tous les verbes sont *actifs* dans une de leurs formes. La forme dite « réfléchi » disparaît aussi pour faire place à la dénomination plus exacte de « forme pronominale », cette forme pouvant fort bien n'avoir aucune valeur réfléchi. Il y a des emplois « réfléchis » de la forme pronominale, mais il n'y a pas de *verbes réfléchis*.

Un verbe ne sera plus jamais appelé neutre, et il ne sera pas dénommé « intransitif » par ce seul fait qu'il ne se construit pas avec un complément direct. Dans « il nuit à son pays » l'action est transitive, passe du sujet à l'objet, aussi bien que dans « il sert son pays ». Comme le marquent les instructions ministérielles, il y a, au point de vue du sens, les verbes dont le complément — direct ou indirect — indique l'objet, et les

verbes qui ne peuvent avoir que des compléments circonstanciels, ce sont les véritables intransitifs.

Notons encore le classement dans un même groupe de tous les verbes appartenant à la conjugaison que les historiens de la langue ont appelée la « conjugaison morte », c'est-à-dire de tous les verbes dont l'infinitif est en *re* ou en *oir* et des verbes en *ir* qui n'ont pas le participe en *issant*. Ce groupement fait ressortir nos grandes conjugaisons vraiment vivantes et régulières, celles du type *aimer* et du type *finir*.

Enfin le rapprochement entre les fonctions des propositions et celles des noms suggérera des explications très simples pour des faits en apparence complexes.

Comme le font remarquer les instructions ministérielles, les professeurs des classes supérieures (et aussi des écoles primaires supérieures, la commission l'avait formellement admis) pourront être obligés d'employer des mots qui ne figurent pas dans la nomenclature, mais qui appartiennent à la langue générale, comme *préfixes*, *suffixes*, etc. Sur ce point, et pour plus de clarté, particulièrement en vue de l'enseignement secondaire, on peut regretter que les Instructions n'aient pas reproduit certains développements du rapport de M. Toutey, approuvés par la Commission et après elle par le Conseil.

Par exemple, les mots *tonique* et *alone* appartiennent autant à la langue générale que *préfixe* et *suffixe*, et ces mots sont nécessaires pour distinguer la double forme de certains pronoms, tels que *me* et *moi*.

Il pourra aussi être utile de faire remarquer à propos des explications de textes :

Que certains adjectifs dits indéfinis sont de véritables adjectifs « numéraux », ainsi *aucun*, qui est à rapprocher du zéro, et *quelques*, *plusieurs*, *tout* et *tous*, qui expriment, sans les préciser, le nombre ou la quantité;

Que la forme pronominale du verbe peut exprimer soit une action absolument intransitive (il s'évanouit), soit une action vraiment réfléchie, ou réciproque, ou même peut équivaloir à un passif (la pièce se jouera demain);

Que la forme appelée participe présent représente à la fois les modes essentiellement distincts du participe et du gérondif ;

Que le participe passé peut avoir une valeur active (venu) ou une valeur passive (blessé) ou même une valeur de participe *présent* passif (redouté) ;

Qu'il y a lieu de distinguer de la valeur modale du conditionnel, comme le propose aussi la commission anglaise de nomenclature grammaticale, la valeur primitive, encore très employée, de ce temps (*futur dans le passé*), et que l'imparfait est, dans son emploi normal, un *présent dans le passé* ;

Que certains temps expriment l'action comme achevée à un moment donné, par exemple le passé composé quand il n'est pas accompagné d'une détermination de temps ;

Que le futur antérieur, en français, est en réalité un « antérieur au futur », l'action pouvant être présente ou même passée (celui que nous pleurons *aura rendu* à son pays le plus signalé des services), etc.

Les explications de cet ordre sont indispensables, dans les classes élevées, pour faire valoir les nuances de la pensée, elles n'exigent aucune terminologie technique, et il est bon que les professeurs sachent qu'ils peuvent les donner sans sortir des limites de la nomenclature autorisée.

L. CLÉDAT

Membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique.

PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA « REVUE »

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la « Revue » sont mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font l'objet d'un compte rendu.

E. LÖSETH. — *Notes de syntaxe française* (Christiania, Jacob Dybwad, 1910, 18 p. grand in-8). Remarques fort intéressantes sur certaines ellipses et certains emplois des pronoms personnels ; sur les pronoms interrogatifs, les pronoms indéfinis, les noms de nombres ; sur « pas même » et « même pas » ; sur certains emplois du subjonctif et des modes impersonnels ; sur le futur de conjecture. Notons, pour ce dernier temps, que quelques-uns des exemples cités par M. Löseth contiennent un *futur* véritable : « Ils *auront* du vin détestable, je connais le pays »¹. Entendez, non pas *ils ont probablement*, mais : *ils auront certainement, ils nous serviront* du vin détestable. Et de même, dans les exemples de Dumas fils et de Gaboriau : « La grille du jardin *sera* fermée (*quand tu reviendras*). — Les sœurs *seront* couchées (*quand tu arriveras*). »

Mario ROQUES. — *Les classiques français du Moyen Age* (Paris, Champion). Nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs cette collection si utile, entreprise par notre collaborateur M. Mario Roques, et où vient de paraître le charmant poème de la *Chastelaine de Vergi*, publié par M. Gaston Raynaud. Une collection de ce genre nous manquait absolument. J'avais proposé au Secrétaire général de la Société des anciens textes français de publier, à l'usage des étudiants, des éditions bon marché d'un certain nombre de volumes donnés par la Société, mais l'idée ne lui a pas semblé réalisable. Grâce à M. Mario

1. Alfred de Musset, *Il ne faut jurer de rien*, III, 1.

Roques, nous pourrons enfin mettre entre les mains des élèves de nos Universités des éditions françaises de nos auteurs du Moyen Age. « Toutes nos éditions, dit le directeur de la collection, seront précédées d'introductions sommaires, donnant surtout des indications critiques et bibliographiques, et seront suivies de courts glossaires des mots ou sens les plus rares et les plus importants pour l'intelligence du texte ; pour les autres mots nous renverrons aux lexiques existants, sauf à compléter quelque jour, s'il en est besoin, notre collection par des lexiques spécialement établis pour elle, qui pourraient constituer d'utiles dictionnaires de l'usage littéraire au Moyen Age ; nous joindrons à certains textes un index des noms propres où viendront s'insérer, le cas échéant, les éclaircissements historiques nécessaires. Nous nous sommes efforcé de donner à notre collection une forme agréable et commode, et de concilier la bonne qualité de la fabrication matérielle et la modicité du prix : nous espérons y avoir réussi ».

Dr L. LE PILEUR, médecin de Saint-Lazare. — *Les maladies de Vénus dans l'œuvre de François Villon*, avec un document nouvellement interprété (Paris, Champion, 1910, 16 p. in-8. — Extrait du *Journal de médecine de Paris*). La conclusion du Dr le Pileur, c'est qu'on perdrait son temps à chercher chez Villon une allusion même lointaine à une maladie vénérienne, encore moins à la syphilis.

Ch. LECOMTE. — *Le parler Dolois, Étude et Glossaire des patois comparés de l'arrondissement de Saint-Malo* (Paris, Champion, 1910, vi-242 p. in-8). L'auteur nous dit dans sa préface qu'il n'a « aucune prétention scientifique » ; les romanistes de trouveront pas moins dans son livre une ample moisson en renseignements, qu'ils sauront bien mettre en œuvre.

Alfred BERNHARD. — *Die Parodie « Chapelain Décoiffé »* (Paris, Champion, 1910, 46 p. in-8). Texte critique et commentaire. C'est le 50^e fascicule des *Münchener Beiträge zur romanischen und englischen Philologie* de Breymann et Schick.

TABLE DU TOME XXIV

DE LA REVUE DE PHILOLOGIE FRANÇAISE, 1910

Pages.

JACOBSEN (J.-P.). — La Comédie en France au moyen âge (<i>suite et fin</i>).....	1, 81
GUÉRINOT (A.). — Notes sur le parler de Messon (<i>suite et fin</i>). 18, 161	18, 161
J. GILLIÉRON et M. ROQUES. — Études de géographie linguistique :	
XI. <i>Di, jour</i> et leurs composés.....	39
XII. Mots en collision : A. Le <i>coq</i> et le <i>chat</i>	278
XIII. Mots en collision : B. <i>Épi</i> et <i>épine</i>	289
CLAIR (M.). — Particularités de la langue de Montaigne.....	51
PORTEAU (Paul). — « Mais ».....	98
BALDENSPERGER (F.). — Notes lexicologiques (<i>suite et fin de la 1^{re} série</i>).....	106
HRKAL (Ed.). — Grammaire historique du patois picard de Démuin.....	118, 175, 241
CLÉDAT (L.). — Futur dans le passé et conditionnel.....	141
L'imparfait du subjonctif, temps défectif.....	308
DAVILLÉ (Louis). — Note sur le mot « patriote ».....	150
WAHLGREN (Ernst G.). — Quelques remarques sur la forme « creinent » de l'Épître de Saint-Étienne.....	205
DÉSORMAUX (J.). — Mélanges savoisiens, VII. Discours de deux Savoyards, 1604.....	210

COMPTES RENDUS

A. MARASCA. — Le origini del Romanticismo italiano (P. H.)..	69
H. CARRINGTON LANCASTER. — The French Tragi-comedy (F. Baldensperger).....	71
Gustave LANSON. — Manuel bibliographique de la littérature française moderne, 1 ^{re} partie (F. Baldensperger).	72
E. LANGLOIS. — Nouvelles françaises inédites du x ^v e siècle (G. Marinet).....	74
F. BRUNOT. — Histoire de la langue française, t. III, 1 ^{re} partie (H. Yvon).....	154

Antonino DE STEFANO. — La noble leçon des Vaudois du Piémont, édition critique (G. Marinet).....	226
Arsène DARMESTETER. — Les gloses françaises de Raschi dans la Bible (G. Marinet).....	229
A. GORNAY. — Französisch zur schnellsten Aneignung der Umgangssprache durch Selbstunterricht (Paul Porteau).....	311
COMPTES RENDUS SOMMAIRES.....	76, 159, 234, 317
CHRONIQUE. — L'abbé Devaux.....	80
— A. Tobler, J. Mongin.....	158
— A propos du <i>Songe d'un soir d'amour</i> , d'Henry Bataille.....	238
— La nomenclature grammaticale officielle.....	314

Le Gérant, H. CHAMPION.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

RENOUVELLEMENT DU 1^{er} JANVIER 1911

Tous rappelons que les abonnements ne sont pas portés en compte

et que les demandes doivent être accompagnées de leur montant.

ARCHIVES DIPLOMATIQUES. Recueil mensuel de diplomatie, d'histoire et de droit international, fondé en 1861. Un an, 50 fr.; départem. et Union post. 55 fr.

BULLETIN MENSUEL DES RÉCENTES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

(Bibliothèque Nationale). — Tome XXX. — Nouvelle série *methodique*, avec double table constituant la seule bibliographie complète des livres nouveaux (dépôt légal, dons et acquisitions). — Paris, 10 fr.; départements et Union postale, 12 fr. — Edition sur papier pelure destinés à être collée sur fiches, 15 fr.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE. — Un an, 14 fr.; Étranger, 17 fr.

CORRESPONDANCE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE, fondée par F. BOURNON et MAZEROLLE, dirigée par E. MAREUSE et L. JACOB. 16^e année (1909-1910). Mensuelle. — Paris, 10 fr. — Départements et Union postale, 12 fr.

LE MOYEN AGE. Recueil paraissant tous les deux mois, dirigé par MM. A. MARIIGNAN, PROU et WILMOTTE, secrétaire A. VIDIER. — 2^e série, tome XV (tome XXIV de la collection). — Abonn. ann. : Paris, 15 fr. — Départ. et Union postale, 17 fr.

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS. Tome XVI en cours; le fascicule, 6 fr.

RECUEIL DES TRAVAUX RELATIFS A LA PHILOGIE ET A L'ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNES ET ASSYRIENNES. Sous la direction de G. MASPERO, membre de l'Institut. Abonnement au volume complet. — Tome XXXIII. Paris, 30 fr. — Départements et Étranger, 32 fr.

REVUE DE L'ART CHRÉTIEN, fondée en 1857, paraissant tous les deux mois. — Abonnement : France et Belgique, 20 fr.; autres pays, 25 fr.

REVUE BÉNÉDICTINE. Travaux d'érudition et d'histoire religieuse du moyen âge. Tome XXVIII. — Abonnement annuel, 12 fr. 50.

REVUE DES BIBLIOTHÈQUES. 21^e année. Recueil mensuel dirigé par MM. CHATELAIN, membre de l'Institut, bibliothécaire en chef de l'Université de Paris, et L. DOREZ, de la Bibliothèque Nationale. Secrétaire : A. BOINET, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève. — Paris, 15 fr. — Départements et Union postale, 17 fr.

REVUE CELTIQUE. Fondée par H. GAIDOUZ, 1870-1885, continuée par D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, 1886-1910, dirigée par J. LOTH, professeur au Collège de France, avec le concours de G. DOTTIN, professeur à l'Université de Rennes; E. ERNAULT, professeur à l'Université de Poitiers; J. VENDRYES, chargé de cours à l'Université de Paris, et plusieurs savants des Îles Britanniques et du continent. Paraît tous les trois mois. Tome XXXII. Paris, 20 fr. — Départements et Union postale, 22 fr.

REVUE DES ÉTUDES RABELAISIANNES. Publication trimestrielle, dirigée par Abel LEFRANC, professeur au Collège de France, consacrée à Rabelais et à l'histoire de son temps. Tome IX. — Abonnement annuel, 10 fr.

REVUE DE HONGRIE. 4^e année, mensuelle. Organe de la Société littéraire française de Budapest. — Abonnement annuel, 30 fr.

REVUE DE PHILOGIE FRANÇAISE ET DE LITTÉRATURE. Tome XXV. Recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et patois de France, publié par L. CLÉDAT, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon. Publie les *Études de géographie linguistique* de M. J. GILLIÉRON. — Paris, 15 fr. — Départements et Union postale, 16 fr.

ROMANIA. Tome XL. Recueil trimestriel consacré à l'étude des langues et des littératures romanes, fondé en 1872, par MM. P. MEYER et G. PARIS, publié par G. MEYER, membre de l'Institut. — Paris, 20 fr. — Départ. et Union post., 22 fr.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS ET DE L'ÎLE-DE-FRANCE. Fondée en 1874. Bulletin. Mémoires. Documents. — Cotisation annuelle, 15 fr. 10.

Principales Revues de province : *Revue internationale des Études basques*, *Annales de Bretagne*, *Revue de Bretagne, Antiquaires de Normandie*, *Annales Fléchoises*, *Revue languedocienne* de l'Université de Dijon, *Société d'Études de l'Oise*, *Société des Alpes*.

Collection
complète
1.500 fr.

Collection
complète
290 fr.

Collection
complète
150 fr.

Collection
complète
300 fr.

Collection
complète
300 fr.

Collection
complète
1.250 fr.

Collection
in-4
400 fr.

Collection
complète
300 fr.

Collection
complète
295 fr.

Collection
complète
600 fr.

Collection
complète
160 fr.

Collection
complète
120 fr.

Collection
complète
250 fr.

Collection
complète
1.425 fr.

Collection
complète
(d'occasion)
350 fr.

LES CLASSIQUES FRANÇAIS DU MOYEN ÂGE

Collection de textes français et provençaux antérieurs à 1500

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE MARIO ROQUES

Cette collection de textes critiques rigoureusement établis, munis des variantes essentielles et accompagnés de courtes introductions et de glossaires des mots rares, est appelée à rendre aux romanistes les mêmes services qu'a rendus aux philologues classiques la *Bibliothèque Teubner*. A l'exactitude scientifique, à l'élégance de forme, elle unira la modicité du prix; enfin la publication sera assez rapide pour que d'ici à peu d'années cette collection puisse constituer une véritable bibliothèque française médiévale.

A la fin de 1911 dix volumes au moins seront mis en vente; paraîtront tous d'abord :

La chastelaine de Vergi, édité par GASTON RAYNAUD. Paru : in-8, VIII-31 pages. 0 fr. 80

Villon, ŒUVRES — UN ANCIEN ARCHIVISTE. Paru 2 fr.

Le Garçon et l'Aveugle — MARIO ROQUES.

Courtois d'Arras — EDMOND FARAL.

Philippe de Novare, MÉMOIRES — CHARLES KOHLER.

Le jeu de la Feuillée — ERNEST LANGLOIS.

Colin Muset, CHANSONS — JOSEPH BÉDIER.

Aucassin et Nicolette — MARIO ROQUES.

Le Coronement Loüis — ERNEST LANGLOIS.

Le prix approximatif de chaque volume de cette collection variera de 0.50 centimes à 3 francs, suivant l'importance du volume.

UHLENBECK (C. C.). — **Contribution à une phonétique comparative des dialectes basques**. Traduit, avec révision de l'auteur, par GEORGES LACOMBE. 1910. In-8, 99 pages. 3 fr.

GASTON PARIS. — **Mélanges de littérature française du moyen âge**, publiés par Mario Roques. — Première partie : **La littérature française au moyen âge**.

— **L'épopée — Le roman**. Volume in-8. 12 fr.

— **Mélanges linguistiques**. Ouvrage complet, 4 fascicules. 25 fr.

GUY HENRY, professeur à l'Université de Toulouse. **Histoire de la poésie française au XVI^e siècle**. — Tome I. **L'école des rhétoriciens**. Fort volume in-8 de 390 pages. 10 fr.

ERNEST LANGLOIS, professeur à l'Université de Lille, **Les manuscrits du Roman de la Rose**, description et classement. — In-8, 548 pages. 12 fr.

LÉOPOLD DELISLE, membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale. **Instructions élémentaires et techniques pour la mise et le maintien en ordre des livres d'une bibliothèque**. — Un volume in-8, 1910. 2 fr.

— **Instructions pour la rédaction d'un catalogue de manuscrits et pour la rédaction d'un inventaire des Incunables** — Un volume in-8, 1910, de 100 pages. 2 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT FRANÇAIS DE FLORENCE (Université de Grenoble). — II^e série. — Collection d'opuscules de critique et d'histoire. —

No 1. **L'Italie dans quelques publications de jésuites français**, par G. MAUGAIN, in-8 jésus, 62 pages. 1 fr. 50

— No 2. **Sur la destinée de quelques manuscrits anciens**. Contribution à l'histoire de Fabri de Peiresc, par C. PITOLLET, in-8 jésus, 15 pages. 0 fr. 50

— **Déjà paru** : 1^{re} série, T. I. — G. MAUGAIN. **Documenti bibliografici e critici per la storia della fortuna del Fénelon in Italia**. 1910, in-8. 7 fr. 50

Collection des classiques castillans. — Chaque volume de 300 à 400 pages in-8. Broché : 3 fr. Reliure espagnole en peau, 5 fr.; en toile, 4 fr.

— **Œuvres parues** : **Santa Teresa**. — Tome I. **Las Moradas**. — **Tirso de Molina**. — Tomo I. **Teatro**.

Ouvrage terminé :

ATLAS LINGUISTIQUE DE LA FRANCE

Par J. GILLIÉRON et EDMOND

35 fascicules in-folio de 50 cartes chacun. 875 fr.

~~390 JUN 5~~